UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01646697 1

RABELAIS ET MONTAIGNE

LES IDÉES DE RABELAIS ET DE MONTAIGNE
SUR L'ÉDUCATION

Ro

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesidesderabel00rabeuoft

IS ET MONTAIGNE

LES

IDÉES DE RABELAIS & DE MONTAIGNE

SUR L'ÉDUCATION

AVEC

INTRODUCTION, ÉTUDES ET NOTES EXPLICATIVES

PAR

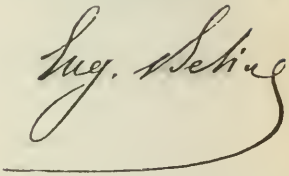
Eugène RÉAUME
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE CONDORCET

370507
23.8.39

PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
Vve EUGÈNE BELIN ET FILS
RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1888

Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve EUG. BELIN ET FILS.

RABELAIS ET MONTAIGNE

PÉDAGOGUES

INTRODUCTION

LA PÉDAGOGIE AU SEIZIÈME SIÈCLE

Certains mots de la langue française ont eu la mauvaise fortune d'encourir une défaveur immméritée. Un léger ridicule s'est longtemps attaché au mot *pédagogie*, surtout au titre de *pédagogue*. « Il y a, dit spirituellement M. D. Nisard, quelqu'un qui n'est guère plus aimable que le *pédant*, c'est le *pédagogue*[1]. » Cette malencontreuse confusion ne tiendrait-elle pas un peu à la ressemblance de deux termes qui, sous une commune étymologie, renferment deux sens si différents ? Le seizième siècle, en créant le mot *pedante*, a eu de bonnes raisons pour confondre trop souvent le pédagogue avec le pédant.

Aujourd'hui la pédagogie, « l'institution des enfants, » qui relève directement de la psychologie et de la morale, est une véritable science, et le pédagogue n'est plus que celui qui l'étudie, l'enseigne et en fait l'application.

Fondée sur la nature, la raison et le bon sens, l'autorité de Rabelais et de Montaigne auxquels nous appliquons sans hésitation ce titre de *pédagogues* suffirait, ce nous semble, à lui restituer sa dignité avec sa signification véritable.

La gloire de ces deux éducateurs, ce livre le prouve amplement, est d'avoir courageusement réagi contre la routine scolastique, « la *besterie*, » la science purement « *livresque*, » d'avoir voulu, comme disait la fille adoptive de Montaigne, Mlle de Gournay, « désenseigner la sottise, » rétablir l'équi-

1. *Histoire de la littérature française*, t. IV, p. 121.

libre dans un système suranné qui sacrifiait le corps à l'intelligence, l'intelligence à la mémoire, d'avoir compris enfin que l'éducation doit être l'apprentissage de la vie.

Si Rabelais et Montaigne, ce dernier surtout, malgré son admiration pour Socrate, se méfient de la dialectique socratique, subtile, raffinée, trop pleine, comme les discours de Cicéron, de « longueries d'apprêts, » mais si bien appropriée à l'esprit hellénique, c'est que le lourd et pédantesque mécanisme du syllogisme scolastique a étouffé dans les écoles et remplacé l'atticisme de cette dialectique. Mais ce qu'ils veulent retenir de l'éducation antique, c'est le soin « de développer dans l'enfant l'être physique intellectuel et moral, l'être tout entier[1]. » Leur idéal est de réunir l'heureuse harmonie de la perfection morale et de la perfection physique. L'ascétisme chrétien, en haine de la chair et du péché, mortifiait l'homme et tout le moyen âge a fait subir cette inflexible discipline à l'enfance. La Renaissance, s'inspirant du paganisme et remontant aux beaux temps de la Grèce, protestera contre cet *orbilianisme*[2] révoltant.

Ce jeune page de seize ans[3], « tant honneste en son maintien, qui, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeux assis sur Gargantua, commence à louer et magnifier en quatre poincts les vertus du bon roi, » et que Rabelais ne met en scène que pour mieux accuser la différence des deux systèmes d'éducation, d'où vient-il cet *heureux* Eudemon[4] qui n'est pas seulement un Grec par le nom? Il est né sur les bords du Céphise ou de l'Ilissus; élève de Socrate, peut-être un peu d'Alcibiade, il a fréquenté les gymnases d'Athènes. Cet aimable jouvenceau, dont « les gestes sont si propres, la prononciation si distincte, la voix si éloquente, le langage si orné, » forme bien le plus parfait

1. Voir le *Rapport* de M. Gréard, à l'Académie des sciences morales et politiques, sur le concours pour le prix Bordin dont le sujet était : *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours* (1877).

2. *Orbilianisme.* Mot formé du nom d'*Orbilius*, le terrible maître d'Horace, qui l'appelle *plagosus*, comme nous dirions *fouetteur*. Agrippa d'Aubigné, dans sa *Vie à ses enfants*, a écrit « les précepteurs estoient des *Orbilies*. »

3. *Gargantua*, liv. Ier, ch. xv.

4 *Eudemon* en grec signifie *heureux*.

contraste avec les « grimauds, les suppôts crottés et enfumés » du collège de Montaigu, avec les tristes victimes de ces « geaules » ensanglantées qu'a maudites l'indignation de Rabelais et de Montaigne.

Il ne fallait pas moins que ces traits éloquents pour commencer la ruine d'un édifice encore solide et respecté, que ces impitoyables railleries — en France, le ridicule finit toujours par avoir raison des abus — pour dépopulariser un système d'éducation qui répugnait au simple bon sens[1]. Que la satire soit quelquefois grossière et passionnée, que nos moralistes satiriques n'aient dit que le mal et l'aient sciemment exagéré, cela est constant, surtout pour Rabelais; mais que le bon sens eût, jusqu'au jour où ils prirent la plume, perdu tous ses titres et son droit de cité en France, qu'avant eux, à côté d'eux, on ne puisse citer un éducateur intelligent et sensé, un système, ou tout au moins quelques vues et conceptions qui ne méconnaissent ni les lois de la nature, ni les besoins de l'enfance, cela serait par trop invraisemblable.

C'est pour éviter de tomber dans cette inique prévention, pour ne pas écraser un siècle entier sous l'incontestable perspicacité de nos deux philosophes, que nous croyons utile de jeter rapidement, en dehors de ces deux écrivains, un coup d'œil général sur l'état de la pédagogie au seizième siècle[2].

Avant de sceller la première pierre de la nouvelle Sorbonne, le Ministre de l'Instruction publique condamnait l'an dernier l'esprit de l'antique Sorbonne, « de cette vieille maison ecclésiastique, restée à travers les temps fidèle à ses origines, vouée à la théologie et à la scolastique, fondatrice, il est vrai, de l'imprimerie en France, ennemie des jésuites à leur apparition, mais ennemie aussi de

1. La seule éducation solide, disait Bersot, a propos du Concours de 1877, est celle qui « s'applique à former *des esprits justes et ouverts.* »

2. Nous nous sommes souvent inspiré dans cette *Introduction*, de l'excellent livre de M. G. Compayré : *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle.* (Paris, Hachette, 1883.) — Nous avons lu aussi avec fruit l'*Etude sur les académies protestantes en France au seizième et au dix-septième siècle.* (Paris, 1882, par M. le pasteur P.-D. Bourchenin.)

Jeanne d'Arc, de la Réforme, de Descartes, d'Arnauld, des Jansénistes, des philosophes du dix-septième siècle... » et il terminait son sévère réquisitoire en s'associant à cet arrêt, « qu'une corporation qui avait si longtemps abusé du droit de juger méritait d'être jugée à son tour par la raison qu'elle avait tant de fois proscrite [1]. » Ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre ces éloquentes protestations de l'esprit moderne. Si de nos jours l'Université de France s'est, dans une mesure de prudente sagesse, constamment associée à l'esprit de progrès et de liberté, reconnaissons que l'ancienne Université, celle de Paris en particulier [2], orgueilleuse de ses privilèges exorbitants, de ses luttes et de ses triomphes contre des ordres rivaux, cliente privilégiée de la monarchie [3] et de la papauté [4], a défendu obstinément la routine contre le progrès, la lettre contre l'esprit, le culte aveugle de la tradition contre les doctrines de libre examen. La réforme du cardinal d'Estouteville, vers le milieu du quinzième siècle, bornée à la revision de quelques statuts, à quelques améliorations de discipline intérieure, fut loin d'être une sérieuse réforme pédagogique. La royauté, heureuse d'appeler à son aide l'autorité du Parlement, cédait à la nécessité de contenir les ambitions d'une corporation envahissante, indiscrètement mêlée à la politique et à ses passions, oublieuse de ses origines, de son but, de ses devoirs. L'esprit routinier de ce corps s'était si peu modifié en l'espace de trois siècles qu'une nouvelle réforme qui date de l'an 1598, dont Henri IV fut le promoteur, maintient dans les collèges la lecture exclusive des livres d'Aristote pendant deux années de philosophie, l'obligation pour les élèves, comme pour les maîtres de tous ordres, de parler latin, sous peine de dénonciation et de châtiments,

1. *Discours* de M. Goblet à la distribution du Concours général, 1885.

2. Les principaux historiens de l'*Université de Paris* sont : le recteur César-Egasse du Boulay, 6 vol., publiés de 1665 à 1673, de Charlemagne à la fin du seizième siècle; Crevier, depuis l'origine jusqu'en 1600 (7 vol., 1731); Charles Jourdain, *Histoire de l'Université de Paris au dix-septième et au dix-huitième siècle*. Son œuvre fait suite à celle de du Boulay.

3. Elle avait reçu le titre de *fille aînée* de la royauté.

4. Pendant le grand schisme d'Occident, l'*Université de Paris* avait même aspiré un instant à devenir l'arbitre de la papauté.

l'injonction au portier et gens de service de se tenir à la disposition des régents pour les punitions corporelles.

Sans doute ce fut un progrès que « l'éducation de la jeunesse, si longtemps réglée par le chef de l'Eglise, rentrât sous la compétence du magistrat civil ; que la haute direction passât du souverain pontife au roi et à son parlement[1]. » Ce n'était plus un cardinal, légat du pape, comme pour la réforme opérée sous Louis XI, qui en promulguait les statuts, et Henri IV ramenait heureusement l'Université sous son autorité. Mais si nous voyons dans cette réforme le profit du pouvoir royal, celui de l'Université paraît médiocre. Ce qui est constant, c'est que deux réformes officielles, à plus d'un siècle de distance, ne l'ont pu dégager des traditions monacales et scolastiques du moyen âge.

La Réforme de 1598, avec la prétention de réformer, n'avait fait que repeupler les collèges. Quatre ans auparavant, après la journée des Barricades, de ces maisons, les plus heureuses, avaient été fermées, la plupart mises au pillage, occupées par des soldats de toutes nations.

Ce n'est pas seulement d'Aubray, dans sa harangue aux Etats de la Ligue[2], qui s'écrie : « Où est l'honneur de nostre Université ? Où sont les collèges ? Où sont les escoliers ? Où sont les leçons publiques où l'on accourait de toutes les parties du monde ? » Un contemporain fait entendre des lamentations semblables : « Où retentissait autrefois la parole élégante des maîtres de la jeunesse, on n'entendait plus que les voix discordantes des soldats étranges (étrangers), les bêlements des brebis, les mugissements des bœufs[3] !... »

L'Université, rendue à elle-même, n'avait donc fait que retrouver la paix matérielle restituée au royaume tout entier, mais écoliers et maîtres, astreints à une plus rigoureuse discipline, sous l'œil d'un pouvoir jaloux, continuent à s'agiter sur place, dans l'impuissance, les premiers réclamant leurs bruyantes fêtes scolaires, les seconds incapables

1. Ch. Jourdain, ouvrage déjà cité.
2. *Satire Ménippée.*
3. Cité par du Boulay. Voir Ch. Jourdain, ouvrage cité plus haut.

de vivre entre eux sans rivalités jalouses et polémiques misérables [1].

Un fait éloquent suffit à prouver quel était encore en 1603, cinq ans après la promulgation de l'Edit de Nantes, l'esprit timoré et arriéré de l'Université de Paris. Un de ses libraires était mandé, admonesté et menacé par le Recteur pour avoir songé à publier le livre de la *Sagesse* de Charron !

Nous voulons bien croire que ce Recteur tremblât sous la surveillance des jésuites rentrés en grâce cette année même, il n'en est pas moins vrai que du quinzième siècle au moment même où s'ouvre le dix-septième siècle, l'Université de Paris a souvent entravé, n'a jamais favorisé les progrès et l'émancipation des intelligences.

Aussi n'est-ce pas seulement le regret mélancolique du temps passé, si naturel aux vieillards, c'est l'exacte vérité qui semble inspirer un douloureux retour sur ses belles années à un des rares survivants du seizième siècle, à Et. Pasquier, dans ses *Recherches* sur l'Université de Paris[2] : « Et toutesfois, o mal-heur ! (il faut que ceste parole à mon grand regret m'eschape) soit ou qu'en l'ancienneté de mon aage, par un jugement chagrin du vieillard, toutes choses du temps present me deplaisent, pour extoller celles du passé, ou que sous ceste grande voute du ciel, il n'y ait rien, lequel venu à sa perfection, ne decline puis après naturellement jusques à son dernier periode ; je trouve bien quelques flammesches, mais non ceste grande splendeur d'estudes qui reluisoit pendant ma jeunesse, et à peu dire *je cherche l'Université dedans l'Université*, sans la retrouver..... Face Dieu par sa saincte grace, qu'on la voye quelque temps reflorir comme auparavant, à l'honneur de luy, exaltation de son Eglise, ornement de la France, aincois de toute la Chrestienté. »

Est-ce à dire qu'en dehors, à côté, ou même parfois au

1. Voy. Ch. Jourdain, *Histoire* citée, ch. I et II.

2. Les *Recherches de la France*, l. IX, ch. XXV. (Amsterdam, 1723, t. Ier, col. 944.) Et. Pasquier, né en 1529, était presque septuagénaire à l'époque de la réforme universitaire de Henri IV.

sein de l'Université, quelques esprits plus éclairés, plus hardis, plus *humains*, n'ont pas essayé de réagir contre ses tendances surannées, que Rabelais et Montaigne ont été les seuls, les premiers à protester contre l'ignorance, la barbarie, la routine obstinée? Il suffit de citer, dès le onzième siècle, saint Anselme qui réprouve la brutalité des maîtres envers les enfants, au quatorzième siècle cet admirable chancelier Gerson, plein de douceur pour « les simples gens, » qui réclame l'abolition du fouet pour les écoliers, et voudrait donner une moindre place à la dialectique, une plus importante au sentiment et à la raison. Au siècle suivant, Æneas Silvius Piccolomini, qui devint le pape Pie II, dans un livre sur l'*Education des enfants*, conseille la lecture des poètes, l'étude de l'histoire, des sciences exactes et s'éloigne sensiblement des programmes d'inspiration monacale. Mais ce sont là des exceptions, et cela est si vrai que, même au quinzième siècle, en Allemagne, pays d'initiative plus hardie, Rodolphe Agricola, dans une lettre sur les études (1484), ose bien accuser les niaiseries de la grammaire et les subtilités de la dialectique, mais, craignant d'en avoir trop dit, il s'empresse d'ajouter cette prudente réserve : « Pourtant je ne suis pas assez fou pour condamner *seul* ce que tant de gens approuvent. » Les protestations contre la routine sont si rares qu'elles semblent ne se faire jour que pour mieux affirmer la généralité des abus; raison de plus pour en recueillir quelques-unes à l'honneur de l'esprit français. Clémengis, qui fut Recteur de l'Université sur la fin du quatorzième siècle, a critiqué amèrement l'esprit étroit de l'enseignement officiel. Si Rabelais veut remplacer les *Vies des saints* et « autres livres de capharderie » par la lecture directe des livres saints, bien avant lui, Clémengis se plaignait : « qu'on délaissât l'arbre riche et fertile des Saintes Ecritures. » Rabelais a échappé à l'influence de Calvin, comme Erasme à celle de Luther; mais, on le voit, l'auteur de *Pantagruel* s'associe parfois, ici comme ailleurs, aux vœux du réformateur protestant.

Rabelais, dans son tour de France, n'a épargné aucune

Faculté provinciale, pas même celles de Montpellier, où il étudia, de Lyon, où il enseigna, à peine celle de Bourges, déjà si célèbre pour son enseignement du droit. Il n'en faut pas moins remarquer qu'à mesure qu'on s'éloigne de Paris, jadis le centre des lumières aux douzième et treizième siècles, on sent se ranimer l'esprit de réforme et d'initiative.

Si, du quatorzième au seizième siècle, l'Université de Paris n'a pas modifié son esprit de routine et ses méthodes surannées, continuant à former « l'automate dialecticien, » il n'en est pas ainsi des savants libres et à peu près indépendants de l'Université. Un grand nombre, s'ils ne sont pas protestants, inclinent vers les doctrines nouvelles; le soin de leur sécurité, le besoin de s'assurer des moyens d'existence les condamnent à de nombreux déplacements, à une vie nomade. Le changement de milieu, le commerce avec les étrangers ne s'accordent guère avec l'immutabilité des doctrines; rien ne guérit des préjugés ou des opinions toutes faites, comme la fréquentation des hommes. C'est surtout pour ce motif que le sceptique Montaigne conseille à son élève les voyages, comme le meilleur complément d'éducation.

Parmi ces humanistes voyageurs, ou plutôt cosmopolites, du seizième siècle, qui mériterait d'être cité avant Erasme?

Bien que né à Rotterdam, ce n'est pas un Hollandais[1]; il est plutôt Français par le tour de son esprit indépendant, disons même Parisien; car, malgré les mauvais souvenirs du collège de Montaigu, Erasme aime encore Paris qui sera toujours une de ses résidences préférées. C'est Erasme qui inspirera, tout en refusant de le diriger, la création du Collège de France à François Ier, mais il ne consentira pas plus à se fixer en France qu'auprès du pape Léon X, de Henri VIII d'Angleterre et de Charles-Quint. Erasme, dans sa jeunesse, a fréquenté les cours de ce cé-

1. Il considérait l'idiome de son pays comme très nuisible et parfaitement inutile. Voy. l'intéressante thèse française de M. L. Massebieau, *les Colloques scolaires du seizième siècle et leurs auteurs.* (Paris, 1878, p. 36.)

lèbre collège de Deventer [1], qui a fourni les Etats du Nord de maîtres illustres. Cette confrérie de la vie commune, sous une apparence de vie monastique, avait répudié l'esprit des couvents. L'enseignement secondaire y était complètement organisé, l'étude des classiques s'y était substituée à la scolastique. Cette illustre maison a inspiré de près ou de loin tous les programmes qui se sont affranchis de la routine du moyen âge. C'est donc faute de connaître l'esprit de cette *confrérie* qu'on s'étonnerait outre mesure d'en voir sortir celui qu'on a appelé le Voltaire du seizième siècle. Erasme n'est pas seulement un satirique, un humaniste, il n'a pas seulement contribué avec Budé et autres savants à remettre en honneur l'étude du grec, c'est encore un pédagogue qui a donné des préceptes pour l'institution d'un prince et même pour l'éducation des femmes. Ce qu'il veut, c'est introduire dans l'éducation l'alliance de l'esprit antique et de l'esprit chrétien, la simplicité, la douceur, l'affection, l'indulgence [2]. Il a en horreur les abus de la scolastique et le jargon latin encore en usage dans les écoles [3]. Pendant que dans ses *Adages* (1517), que Budé appelait le magasin de Minerve, il concentre la quintessence de l'antiquité, la fleur des lettres païennes, il se moque spirituellement dans son *Cicéronien* (1528) de cette érudition étroite refusant droit de cité à une expression latine que n'ait pas employée Cicéron. Erasme est le plus fin, le plus spirituel des humanistes, ce qui ne l'a pas empêché de faire une place dans l'instruction à l'histoire, à l'histoire naturelle, à la géographie, et même aux mathématiques. On lui a, non sans raison, reproché de n'en point accorder aux langues étrangères; mais outre que le hollandais n'est pas une

1. Fondé par Gérard Groote, au quatorzième siècle.

2. C'est merveille de voir ces maîtres faire rage et exercer un empire absolu non sur les bêtes, comme dit le poète comique, mais sur un âge qu'il faudrait couver de tendresses. Vous jugeriez non une école, mais un lieu de torture; ce ne sont que férules qui claquent, fouets qui cinglent, gémissements et sanglots, menaces épouvantables qui retentissent. Que voulez-vous que les enfants y apprennent, si ce n'est à détester l'étude? Et une fois que cette horreur de l'étude s'est emparée d'eux dans l'âge tendre, devenus grands, ils en gardent le dégoût. (*De pueris statim ac liberaliter instituendis.*)

3. Voy. *les Colloques scolaires du seizième siècle*, de Massebieau, ouvrage déjà cité.

langue littéraire, que l'allemand était encore en voie de formation et de transformation, ce ne fut pas alors un mince service rendu aux études, aux lettres, de combattre le jargon scolaire, le mauvais latin, c'est-à-dire le retour à la barbarie. Il ne faut pas oublier que le latin est à cette époque l'unique instrument de communication, de propagande pour les savants. Montaigne recommandera justement l'étude de la langue nationale et même celle des peuples voisins, mais les savants qui ont restauré le latin, qui, sans se renfermer dans l'antiquité et se désintéresser des aspirations de leur époque, ont expurgé la langue latine, ceux-là ont préparé, ou du moins facilité les efforts de la Renaissance, ils ont affiné un outil, le seul encore possible, que la rouille des écoles menaçait de mettre hors d'usage.

A ce titre, et à quelques autres encore, il est juste de ne pas oublier un modeste savant, Mathurin Cordier [1]. Non certes ce ne fut pas un novateur, ce maître qui ne veut laisser l'écolier parler français qu'avec sa mère, mais on a loué avec raison chez lui, la douceur, l'amour des enfants, le dévouement d'une carrière consacrée à l'éducation des écoliers jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans! C'est dans un âge si avancé qu'il mettait la dernière main à ses *Colloques*, œuvre restée classique pendant deux siècles, qui fit oublier tous les ouvrages de ce genre, merveilleusement appropriée à l'enfance, d'une naïveté charmante, d'une irréprochable latinité. C'est dans le même esprit que, trente-cinq ans auparavant, il avait publié un livre sur l'*Amendement du langage* (1530). De tels services suffisent à justifier l'admiration que ses biographes ont vouée à ce « Lhomond du seizième siècle, » pédagogue expérimenté qui n'aspira jamais qu'à descendre pour se tenir mieux à portée de l'âge qu'il aime et connaît, grand esprit, humble et modeste régent, qui invente les méthodes et les applique pendant plus d'un demi-siècle, ne demandant qu'un champ d'expériences, au dernier rang.

Si Mathurin Cordier fut une sorte d'apôtre, un pédagogue

1. Voy. Massebieau, ouvrage cité plus haut, et Jules Bonnet, *Nouveaux Récits du seizième siècle* (1870).

d'un sens pratique remarquable, il n'est pas le seul maître de la jeunesse digne d'un souvenir. Il ne faut trop nous laisser assourdir par les cris de ces « geaules » semées de tronçons d'osier sanglant dont parle Montaigne. Il n'en allait pas partout comme au terrible collège de Montaigu. N'est-ce pas Montaigne lui-même qui nous apprend qu'à Bordeaux, André de Gouvéa fut « sans comparaison le plus grand principal de France » et l'on sait qu'il n'y a pas de grand principal sans régents intelligents et dévoués. Outre Mathurin Cordier, le collège de Guyenne[1] qui vit sur ses bancs des élèves tels que J. Scaliger, Montaigne, son ami la Boëtie, et tant d'autres, a compté une élite de maîtres dont l'auteur des *Essais* se plaît à reconnaître le mérite. Un souffle vivifiant de la Renaissance semblait avoir passé sur cet établissement du midi.

En ces dernières années, un maître de la jeunesse, auquel n'ont manqué pour cette tâche ni le talent ni l'expérience, a fait revivre dans une intéressante monographie, un de ces modestes réformateurs pédagogiques du seizième siècle, le protestant Claude Baduel[2]. Celui-ci renouvelle, ou plutôt crée le collège de Nîmes (1540). Baduel, non plus que Cordier, n'est un novateur audacieux ; tel n'est pas le rôle des professeurs chargés d'instruire la jeunesse, mais il a assuré par une méthode et un programme logiques les progrès de ses élèves. Au reste, ces programmes avaient été en partie rédigés sur un modèle éprouvé, celui du collège de Strasbourg, réorganisé par l'Allemand Jean Sturm[3], un des plus illustres pédagogues du seizième siècle.

Si l'on estime que nous prêtons une importance exagérée à de modestes réformes pédagogiques, nous répondrons

1. Voy. l'*Histoire du collège de Guyenne*, par Gaullieur. (1 vol. in-8°.)

2. *Claude Baduel et la Réforme des études au seizième siècle*, par M. J. Gauffrès. (Paris, 1880, 1 vol. in-8°.)

3. Jean Sturm, né à Schleiden ou Sleide, enseigna à Paris. Calvin s'est inspiré de sa méthode pour organiser l'enseignement secondaire à Genève. Si nous ne devions nous borner dans ce tableau rapide et ne pas dépasser les limites de la France, une mention parmi les grands pédagogues étrangers du seizième siècle serait due également à l'Espagnol Vivès, évêque de Valence, qui a consacré plusieurs traités à l'éducation des enfants des deux sexes. Dans son *Institution de la femme chrétienne*, il donne aux mères les conseils les plus pratiques et les plus élevés pour l'éducation des jeunes enfants.

qu'on risque quelque injustice à mesurer toujours les services rendus à l'éclat du nom et à la présomption de leurs auteurs, que les plus modestes tentatives, en un temps où triomphe l'orgueilleuse routine, prennent la valeur d'une héroïque témérité, que ces réformes ont fait leurs preuves en formant des générations d'esprits plus éclairés, plus droits, plus vigoureux. Enfin, si l'on marchande un intérêt aussi sympathique que le nôtre à de tels maîtres, à de simples régents, souvent nomades et fugitifs, imbus des doctrines nouvelles, nous répondrons que ces fécondes inspirations, que cette heureuse initiative portée dans les méthodes d'enseignement tiennent précisément à l'affranchissement de leur intelligence.

La philosophie, suivant l'expression consacrée, était invinciblement demeurée « serve de la théologie. » Aristote règne s'il ne gouverne pas, car son autorité, absolue en apparence, n'est que nominale, puisque l'on n'étudie que la lettre de son œuvre et qu'il est réduit au rôle de desservant de l'Eglise. Ce n'est pas tout, il est le miroir de la nature, il la remplace. Crevier l'a dit, dans son *Histoire de l'Université de Paris :* « On étudie la nature dans les écrits d'Aristote, mais non en elle-même. »

Rappeler l'omnipotence d'Aristote devenu dieu de l'école, celui par lequel il faut jurer sous peine d'hérésie, n'est-ce pas rappeler du même coup son adversaire le plus acharné au seizième siècle, le savant, le philosophe qui brava les foudres du Parlement, de l'Université pour revendiquer les droits de la raison bannie des programmes de l'enseignement public ? Si Ramus n'a pas laissé par ses œuvres une trace profonde dans l'histoire des lettres et de la philosophie, son effort n'en fut pas moins héroïque. C'est un Français qui n'emprunte rien à l'étranger; son esprit d'indépendance et de revendication, il ne le doit qu'à lui-même, à son tempérament, à la trempe vigoureuse de son caractère. C'est avant tout un esprit libre, plus encore qu'un protestant, car si Luther et Calvin ont effrayé Erasme et Rabelais, Ramus a épouvanté Théodore de Bèze qui tenait encore pour les doctrines d'Aristote et les faisait enseigner. Sans doute

Pierre Ramus fut un batailleur obstiné, exagéré dans ses opinions, étrange dans quelques-unes de ses théories [1]. Mais ceux-là seuls renversent les vieilles idoles, affranchissent les esprits qui osent rompre en visière avec les programmes surannés et braver les anathèmes officiels. Ramus a mérité d'être appelé *Parricide* par le Recteur Galland ! Il le fut en effet, car le prédécesseur de Descartes, bien autrement hardi que lui, n'aspirait à rien moins qu'à tuer Aristote et renverser sa religion. Polémiste, homme d'action, réformateur dans toute l'extension du mot, esprit presque universel, savant dans toutes les sciences, Ramus ne se contente pas de mettre son éloquence au service de la philosophie, de la vouloir affranchir, il veut affranchir du même coup les professeurs qui l'enseignent [2].

Presque tous nos réformateurs pédagogiques sont des prudents, Erasme, Rabelais, Montaigne. Bien leur en prit dans l'intérêt même de leurs idées, témoin Ramus ; mais Ramus est un téméraire champion : lutteur invaincu, il ne pouvait être réduit au silence que par le poignard d'un assassin.

Près d'un siècle sépare la publication des œuvres polémiques [3] de Ramus de l'apparition du *Discours de la méthode*, tant la vérité est lente à se faire jour, tant il est vrai

1. Par exemple lorsqu'il voulait réformer et simplifier l'orthographe française en se fondant, non sur l'étymologie, mais sur la prononciation si variable même de province à province.

2. *Avertissements au Roy sur la reformation de l'Université de Paris* (1562). « Entre autres améliorations, Ramus proposait que, dans les facultés supérieures, les professeurs fussent astreints à faire eux-mêmes leurs leçons; que les frais des actes qui préparaient à la licence et au doctorat fussent diminués; que dans la Faculté de médecine on substituât la lecture d'Hippocrate et de Galien, et l'étude pratique de la science de guérir aux disputes qui, d'après l'ancien usage, occupaient les quatre années du cours; qu'en théologie, les questions frivoles et subtiles, si vainement agitées par les scolastiques, fussent remplacées par des exercices plus fructueux, par des conférences et des sermons, par la lecture de l'Ancien Testament en hébreu et du Nouveau en grec; qu'enfin dans les collèges dépendant de la Faculté des arts, les régents donnassent moins de temps à une explication sèche et aride des règles de l'art d'écrire, qu'à la lecture des textes originaux et à des travaux de composition. » *Histoire de l'Université de Paris au dix-septième et au dix-huitième siècle*, par Ch. Jourdain (1862), p. 3. Ramus est le premier qui ait légué ses biens à l'Université. Il fonda, par son testament, une chaire de mathématiques et de sciences, dont le titulaire devait enseigner, non selon l'opinion des hommes, mais selon la raison et la vérité. (Voir M. Waddington, *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*.)

3. *Logique* (1543). *Remarques sur Aristote ;* le *Discours de la méthode* de Descartes date de 1637.

que la prudence va plus loin et plus sûrement à son but que la témérité ! Mais l'histoire n'en doit pas moins un souvenir de pieuse gratitude à tous les vaillants qui, ayant entrevu la vérité, ont combattu pour son triomphe. C'est à ce titre que nous avons relevé, à côté de noms illustres, des noms plus modestes, confondant les rangs et la hiérarchie, chanceliers, recteurs de l'Université, simples régents de collège, savants de toutes conditions et de tout ordre qui ont essayé de combler l'ornière du moyen âge où s'attardaient les générations.

Rabelais et Montaigne dans leur entreprise d'affranchissement ont donc eu quelques précurseurs, et, parmi leurs contemporains, des auxiliaires : leur voix plus vibrante, plus persuasive, plus française ne fut que l'écho d'autres voix plus débiles ou plus modestes qui avaient trop souvent prêché dans le désert. Ni l'un ni l'autre n'ont, à vrai dire, inventé de nouvelles méthodes pédagogiques, à moins que l'on n'estime que, dans un siècle de sottise, de méthodes artificielles et de pédantisme, ce soit une nouveauté de réclamer le retour à la simplicité, à la nature, à la logique. Ce qu'ils ont eu par-dessus tous, c'est le génie du bon sens, la haine de la sottise et leur droite raison a su revêtir les plus simples vérités d'un style incisif, satirique et populaire qui leur a donné cours, et les a fait pénétrer plus avant dans la nation. Le service est assez grand pour que de telles œuvres demeurent un des titres de l'esprit français et soient offertes à la méditation de tous ceux qui aspirent à l'honneur d'enseigner les jeunes générations.

Eugène Réaume.

ÉTUDE SUR RABELAIS

Il y a dans Rabelais[1] deux hommes, le bouffon cynique et le philosophe profond, le moraliste réformateur, dont les hautes pensées ne peuvent inspirer qu'une crainte, celle de n'en pas faire apprécier dignement l'élévation. Il peut y avoir quelque inconvénient, au point de vue de la vérité absolue, à négliger volontairement l'un des côtés de l'homme, le bouffon joyeux, le Démocrite populaire, pour ne considérer que le savant et le philosophe sérieux ; mais ne pouvant tout prendre, il en coûte peu de laisser le fumier, après en avoir tiré les perles les plus fines. La Bruyère, un fin connaisseur, dès le dix-septième siècle, indique nettement à ses lecteurs la nécessité de cette distinction et dans des termes qui ne laissent pas aux moins scrupuleux la licence de tout goûter dans le livre[2] : « C'est, dit-il, un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption ; où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. » Nous pouvons nous fier au goût de La Bruyère ; cherchons et savourons ce mets exquis et délicat.

Rabelais est devenu un personnage légendaire, presque aussi fantastique que les héros de son roman. La part du vrai est bien difficile à discerner dans sa biographie. Voltaire lui-même, si dédaigneusement sévère pour lui, nous met en garde contre ces anecdoctes « imaginées par

1. Nous empruntons la plus grande partie de cette étude à notre volume des *Prosateurs français du seizième siècle*. (Paris, Didier, 1869.) Plusieurs détails biographiques ont été puisés à l'intéressante et substantielle notice de Paul Lacroix. (*Rabelais*, Charpentier, 1845.) Voir aussi la notice de M. Rathery, en tête de son édition de Rabelais, 1857.

2. Chapitre 1er, *des Ouvrages de l'esprit*.

des gens de la lie du peuple dans un cabaret[1]. » Rabelais est né à Chinon, dans la grasse et plantureuse Touraine. Son père était apothicaire, ou plutôt tenait une auberge à l'enseigne de la Lamproie. N'était-ce pas bien là en vérité le berceau d'un franc buveur qui a chanté le *piot* et la dive bouteille? Si le vin y était bon et douce la vie, il est probable que les exemples n'y étaient pas édifiants; aussi son père l'envoya-t-il, dès l'âge de dix ans, à l'abbaye voisine de Seuillé. Là, s'il faut en croire Rabelais, et nous l'en croyons volontiers, comme le temps se passait « à boire, manger, dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger, » sans autre variété que dans l'ordre de ces exercices, il alla continuer, ou plutôt commencer ses études au couvent de la Basmette, près Angers. Puis il passa au couvent de Fontenay-le-Comte, en Poitou, de l'ordre de Saint-François, où il fit son noviciat et reçut la prêtrise vers 1511. Là commencent les persécutions pour celui que nous ne voulons pas poser en martyr, car il est probable que des friponneries d'écolier, et même des plaisanteries irrévérencieuses, purent bien mettre au ban du couvent ce railleur sans vergogne.

Disons aussi que les couvents, après avoir été longtemps le refuge de la science, le foyer de l'érudition, avaient singulièrement dégénéré de ce glorieux passé. L'ignorance, la paresse, la superstition y avaient élu domicile. Les grands esprits au seizième siècle sont tous d'accord sur ce point : tous ceux qui y ont passé en sont sortis implacables ennemis des ordres religieux. Comment Rabelais ne fût-il pas devenu suspect, lui qui, au couvent de Fontenay, étudiait le grec avec passion, et, compagnon d'études de Pierre Amy, méritait les épithètes les plus flatteuses du grand helléniste Budé? Et d'abord, une descente faite dans sa cellule amène la confiscation de ses livres grecs, de ce grimoire dont l'introduction en France coïncidait à peu près avec l'apparition du luthéranisme. Un beau jour, Rabelais disparaît lui-même. L'*in pace*, la prison souterraine, le tombeau allait

1. *Lettre* sur Fr. Rabelais à Mgr le prince de Brunswick, 1767. t. XXXIV. Ed. Lequien.

triompher de ce frondeur, de ce savant qui violait insolemment toutes les règles du couvent. Heureusement Rabelais, par sa science et sa joviale humeur, avait su se concilier des amis puissants, Geoffroi d'Estissac, prieur de Légugé, les quatre frères du Bellay, ses camarades de la Basmette, qui, parvenus aux plus hautes dignités de l'Église et de l'État, couvriront toujours leur condisciple de leur amical patronage. Pour le moment, ce fut le bon André Tiraqueau, lieutenant général au bailliage de Fontenay, qui tira son jeune ami des mains de ses ennemis. En 1524, un indult (grâce exceptionnelle) de Clément VII autorise Rabelais à entrer dans l'abbaye bénédictine de Maillezais, en Poitou. En réalité, aucun ordre mendiant ou bénédictin ne convenait à cet esprit indiscipliné ; ce qu'il lui fallait c'était la liberté, le monde, les voyages. Aussi ne tarde-t-il pas à rentrer définitivement dans le siècle avec l'habit de prêtre séculier. Quant aux moyens de vivre, ses protecteurs y pourvoiront, et Rabelais sera parfois obligé de leur rappeler humblement que sa bourse est vide, qu'il est à bout de ressources.

Le temps qu'il passa dans la familiarité du bon évêque de Maillezais, Geoffroi d'Estissac, en son château de Légugé, fut l'époque la plus heureuse et la plus calme de sa vie, et c'est là sans doute qu'il rêva pour la première fois les aimables loisirs de son abbaye de Thélème. Mais la liberté de pensée avait alarmé le pouvoir, et surtout les ombrageux gardiens de la tradition : le Parlement et la Sorbonne donnent le signal. En avril 1530, Louis Berquin est brûlé en place de Grève. Dès lors, chacun dut songer à soi, chercher son salut dans le silence ou dans la fuite. Il était bien difficile à ces indépendants de dissimuler, et nous en verrons, comme Berquin, préférer la mort au silence ou à la rétractation. Rabelais n'est pas du nombre, il maintient son avis « jusqu'au feu exclusivement. » Le bûcher est un argument auquel il n'entend pas répliquer. Montaigne, lui aussi, est attaché à la vérité « en deçà du feu. » En présence de ce danger et sans doute sur les conseils de Budé impuissant à conjurer l'orage, Rabelais dit adieu à cette douce vie

de Touraine et de Poitou et s'en va étudier la médecine dans la Faculté déjà célèbre alors de Montpellier. Mais cet étudiant de quarante-deux ans était déjà un maître; il venait apprendre, déjà capable d'enseigner. A l'aide d'un manuscrit grec qu'il possédait, le candidat corrige devant un auditoire émerveillé la version latine des *Aphorismes* d'Hippocrate dont il devait bientôt donner une édition savante. Ni l'âge de la maturité, ni ces succès scientifiques n'empêchaient le nouveau bachelier de s'amuser avec ses amis et de jouer avec eux « la comédie morale de *celui qui a épousé une femme muette*, » comédie dont Molière reprendra l'idée dans son *Médecin malgré lui*. A ce séjour à Montpellier se rattachent deux anecdotes : la comédie des langues dont Rabelais a consacré le souvenir dans son livre[1] et la tradition de la robe du bachelier.

Envoyé auprès du chancelier Duprat pour soutenir près de lui quelques intérêts de la Faculté et n'en pouvant obtenir audience, il imagine de se promener devant son hôtel dans un costume ridicule. Duprat lui dépêche un page auquel Rabelais répond en latin ; à un autre il parle grec, à un troisième espagnol et ainsi successivement l'envoyé de Montpellier met à contribution son vocabulaire allemand, anglais, italien, hébreu, jusqu'à ce que le chancelier, émerveillé de tant de science, envoyât chercher le spirituel polyglotte qui ne manqua pas de couronner sa mission par un succès complet. Au moins cette anecdote, si elle n'est pas vraie, est-elle de bon goût et de celles qu'on peut citer.

En souvenir du passage de Rabelais à la Faculté de Montpellier, il a été jusqu'au dix-huitième siècle de tradition d'y faire endosser au candidat du dernier examen une robe, la robe que Rabelais avait lui-même portée; mais chaque bachelier voulant en conserver un morceau comme souvenir du facétieux savant, la robe, diminuée chaque année, ne descendit bientôt plus que jusqu'à la ceinture et dut être renouvelée plusieurs fois.

1. *Rencontre de Pantagruel et de Panurge*, liv. II, ch. IX.

Rabelais quitte Montpellier avant d'y avoir reçu le grade de docteur, se rend à Lyon vers l'an 1532, sans doute sur les instances de ce même Étienne Dolet, qui devait être brûlé plus tard, et se fait correcteur d'imprimerie. On sait la science profonde qu'exigeait ce métier à cette époque d'érudition. Cette année même il publie à Lyon une édition de plusieurs traités d'Hippocrate et de Galien. Ce serait, raconte-t-on, pour consoler un éditeur de l'insuccès de cette publication savante qu'il aurait fait imprimer les *Grandes et inestimables chroniques du grand et enorme geant Gargantua*, etc., etc. (1532), petite facétie qui n'est qu'une faible ébauche de son premier livre ou plutôt n'a guère de commun avec lui que le nom du héros déjà popularisé, dès longtemps, par la tradition légendaire. Nous n'avons pas à entrer dans les discussions des bibliophiles à ce sujet; toujours est-il que cette chronique gargantuine répondit à l'attente de son auteur. Il annonce dans son prologue de *Pantagruel* « qu'il en a été plus vendu par les imprimeurs en deux mois, qu'il ne sera acheté de bibles en neuf ans. »

L'ébauche primitive augmentée, réimprimée, devint le *Gargantua* définitif qui fut suivi, en 1533, du premier livre de *Pantagruel* (c'est le second de l'œuvre de Rabelais). Dans ces deux premiers livres, il faut distinguer deux sources d'inspiration : les grands coups d'épée, la ruine et le sac des villes, la défaite des géants, les têtes coupées et replacées sur les épaules, l'antithèse de ces corps gigantesques, de ces forces colossales aux prises avec la faible humanité (antithèse remise en œuvre par le spirituel auteur de *Gulliver*), inventions bizarres, éternel amusement des enfants et du peuple, qui firent auprès du vulgaire la fortune du livre. L'auteur en flattant le goût public, alors très grossier en dehors du monde savant, n'était pas fâché de railler (que ne raillait-il pas?) ces instincts de chevalerie attardée et ces Amadis ridicules que réhabilitait à la cour du roi chevalier la plume du traducteur Herberay des Essarts[1]. On pourrait

1. Sur l'ordre de François Ier, Herberay des Essarts avait traduit de l'espagnol l'*Amadis des Gaules*, qui fit fureur à la cour. Sur vingt-quatre

dire que Rabelais prépare, annonce l'œuvre de Cervantes, si le commun des lecteurs avait vu dans le *Pantagruel* une attaque contre une institution vieillie, mais ils s'amusèrent naïvement, sans arrière-pensée en ce sens, à ces grotesques histoires relevées de gros sel et de crudités gauloises.

Tout ce qui a trait à la naissance, l'enfance, l'éducation de Gargantua et de son fils Pantagruel est l'œuvre d'un philosophe. Dégagez ces chapitres de quelques fictions fantastiques et exagérations bouffonnes, vous y découvrez un sens profond, un enseignement qui n'a pas encore perdu son à-propos. Rabelais a soin d'ailleurs de nous prévenir dans son prologue du premier livre : « Veites vous oncques chien rencontrant quelque os medulaire? C'est, comme dict Platon, la beste du monde (la) plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez pu noter de quelle devotion il le guette, de quel soin il le guarde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire? Quel est l'espoir de son estude? Quel bien pretend-il? Rien de plus qu'ung peu de mouelle. » Imitons la bête philosophe, cassons l'os et goûtons la moelle rabelaisienne.

Voyons d'abord ce qu'une éducation bien entendue saura faire de Gargantua. Ce géant[1] né au milieu d'une orgie, avec tous les instincts licencieux de sa race et de sa colossale nature, se vautre dès ses jeunes années dans la fange des sept péchés capitaux et ce n'est pas le sophiste Holoferne ni ses pareils qui le tireront du bourbier. Avec eux il met cinq ans et trois mois rien qu'à apprendre son alphabet et sort de leurs mains « fou, niays, tout resveur et rassoté. » Il est grand temps qu'apparaisse Ponocrates ; rude sera sa tâche aggravée par la sottise de ses prédécesseurs. Nous voici en présence de deux plans d'éducation, celle du moyen âge représentée par Holoferne, celle de la Renaissance par Ponocrates. Encore faut-il ajouter que Rabelais sur certains points est en avance sur son siècle et que, pour les avoir

livres, dont se compose ce roman de chevalerie, trois seulement étaient écrits en espagnol, les autres en français.

1. Voir *Rabelais, Etude sur le seizième siècle*, par Alfred Mayrargues ; Paris, Hachette, 1868.

précédés, il n'en voit pas moins plus loin que Montaigne, Charron et autres. Dès les premières lignes, nous sentons la prudence de l'homme expert qui sait ménager les transitions : « Quand Ponocrates cogneut la vitieuse maniere de vivre de Gargantua, délibera aultrement le instituer en lettres; mais pour les premiers jours le tolera, considerant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence[1]... Pour mieulx lui faire oublier ce qu'il avait apprins soubz ses anticques precepteurs, l'introduisoit es compaignies des gens sçavans qui là estoient, par l'emulation desquelz luy creut l'esperit et le desir d'estudier aultrement et se faire valoir. Apres, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoit heure quelconque du jour[2] : mais tout son temps consommoit en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin[2]... Puis luy estoit leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clerement, avecques prononciation competente a la matiere, et a ce estoit commis ung jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes (lecteur). Selon le propous et argument de ceste leçon, souventes foys se adonnoit a reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monstroit la majesté et jugemens merveilleux. Puis son precepteur repetoyt ce qu'avoit eté leu, luy exposant les poincts plus obscurs et difficiles. Eulx, retournans, consideroyent l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoyent noté au soir precedent : en quelz signes entroit le soleil, aussi la lune pour ycelle journee. Ce faict, estoit habillé, pigné, testonné (coiffé), acoustré et parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesme les disoyt par cueur, et y fondoit quelques cas pra-

1. Liv. Ier, ch. XXIII.

2. Le jour ne suffût pas à remplir un tel programme, qui semble, en quelque sorte, celui des fervents écoliers de la *Renaissance;* mais ce n'est pas ici une *utopie.* Il faut lire par quel noviciat, sous la discipline de Jean Daurat, passèrent Ronsart et ses amis Baif et Belleau. Quelques années auparavant, vers 1548, Henri de Mesmes, un ancêtre du premier président, étudiait le droit à Toulouse, avec son précepteur et son frère, sous la conduite d'un vieux gentilhomme. « Nous etions, dit-il, *debout à quatre heures* — on le voit, c'est l'heure réglementaire — et ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main... » et les études continuent de ce train jusqu'au soir. (Cité par Rollin, *Traité des études.* liv. II. ch. II, art. 1er; Paris, Firmin Didot, t. Ier, p. 158.)

ticques, concernans l'estat humain... puis par trois bonnes heures luy estoit faicte lecture. Ce faict, en prés jouoyent a la balle, a la paulme, galantement s'exerceans le corps, comme ils avoient les ames auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté... Cependant, monsieur l'appetit venoit et par bonne opportunité s'asseoyent a table. Au commencement du repast, estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'a ce qu'il eust prins son vin. Lors (si bon sembloyt) on continuoyt la lecture, ou commençoyent a deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers motz, de la vertu, proprieté, efficace et nature de tout ce qui leur estoit servi a table : du pain, du vin, de l'eaue, du sel, des viandes, poissons, fruicts, herbes, racines et de l'apprest d'ycelles..... Puis, après s'estre escuré les dens avecque racine de lentisque, lavé les mains et les yeux de belle eaue fraische, rendoyent grace a Dieu par quelques beaux canticques faicts a la louange de la munificence et benignité divine. Ce faict, on apportoit des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes avoient rapport a l'arithmetique... et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathematicques, comme geometrie, astronomie et musicque. »

Puis vient l'équitation, l'art de la *chevalerie*, entendu dans son sens propre, « car, dit Rabelais, c'est resverie de rompre dix lances en tournoy ou en bataille ; ung charpentier le feroit bien ; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. » Suivent alors tous les exercices, voltige, saut, natation, chasse a courre, maniements de toutes armes. Pour (fortifier) les nerfs, on luy avoit fait deux grosses saulmones de plomb, chascune du poy (poids) de 8 700 quintaulx, lesquelles il nommoit ALTERES. Ycelles prenoyt de terre en chascune main et les eslevoyt en l'aer au-dessus de la teste, les tenoyt ainsi sans soy remuer troys quarts d'heure et dadvantaige, qui estoit une force inimitable.» Enfin, et nous abrégeons, tant cette journée est bien remplie, trop remplie, après visite aux compagnies de gens de lettres ou de gens qui eussent vu pays estranger, après

avoir au lieu du logis le plus découvert veu la face du ciel, noté les cometes, figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres, récapitulé briefvement l'employ de la journée, enfin « prioyent Dieu le createur en l'adorant et ratifiant leur foy envers luy et le glorifiant de sa bonté immense; et luy rendant grace de tout le temps passé, se recommandoyent a sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict entroyent dans leur repos. » L'air était-il pluvieux, le temps n'était pas perdu, on allait voir lapidaires, orfèvres, monnoyeurs, tisserands, horlogers, miroitiers, etc., apprenant et considérant l'industrie et invention des métiers, sans compter les leçons publiques, plaidoyers des gentils avocats, sermons des prescheurs évangéliques[1]. Pour reposer son élève de cette véhémente contention des esprits, Ponocrate « advisoit une fois le moys quelque jour bien clair et serain, auquel bougeoyent (sortaient) au matin de la ville, et alloyent a Gentily, ou a Beloigne, ou a Mont-Rouge, au Pont-Charanton, ou a Vanves, ou a Saint-Clouc. Et la passoient toute la journee à faire la plus grande chiere dont ils se pouvoient adviser; raillans, gaudissans, beuvans d'autant; jouans, chantans, dansans, se veautrans en quelque beau pré, denicheans des passereaulx, prenans des cailles, peschans aux grenouilles et escrevisses. » Heureux temps pour les écoliers où la vraie campagne était aux portes de Paris, où l'on prenait des cailles à Montrouge et à Boulogne! Cette réminiscence d'Hippocrate, qui recommande une petite débauche mensuelle, risque de scandaliser les délicats. Mais, pour se « veautrer, » élève et précepteur, d'une façon un peu libre, sur un beau pré, loin des livres, le temps n'était pas perdu, car ils récitaient par cœur quelques plaisants vers de l'agriculture de Virgile ou d'Hésiode (c'est-à-dire des *Géorgiques* ou des *Travaux et des Jours*), ou mettaient quelques épigrammes latines par rondeaux et ballades en langue française. Nous avons supprimé, chemin faisant, quelques soins d'hygiène et de santé, notre éduca-

1. C'est-à-dire, des Réformés. Il est à remarquer que cette éducation est plus protestante que catholique. Les chapitres qui s'y rapportent nous ramènent à la période quasi-protestante de la vie de Rabelais.

teur est un médecin, et aussi quelques polissonneries, car Rabelais, au milieu des plus sérieux entretiens, vous déroute par une bouffonnerie et un gros éclat de rire ; mais, à cela près, que penser d'un pareil plan qui a tout concilié, tout embrassé, tout deviné ? Reportons-nous à la première moitié du seizième siècle ; nous sommes encore en pleine scolastique, la jeunesse est encore livrée aux pédants armés de logique jusqu'aux dents, « aux suppôts crottés et enfumés du barocco et du baralipton, » crasseux, féroces « enivrés en leur colere, » comme dira Montaigne. Quelle révolution dans les vieux programmes que ce mélange habile de douce et vraie piété en présence des grands spectacles de la nature, d'exercices à part égale du corps et de l'esprit qui rappelle l'éducation des jeunes Grecs, quel soin de science pratique vue et prise sur le fait et quel contraste avec cette science de mots et de pure théorie qui ne dit rien aux sens, rien à l'imagination, rien au cœur de l'élève ! Combien l'on aime cette Providence démontrée à l'enfant sous un beau ciel étoilé, ce qui n'exclut pas les grâces, le bénédicité de la bonne vieille foi de nos pères, et rappelle le *Pater nostre* de Montaigne. Rousseau remplacera cette bonhomie par une philosophie apprêtée, froide et pédantesque. Il songe moins à élever un enfant qu'à protester contre la société. Qu'on aime ces violents et virils exercices qui détendent l'esprit, fortifient le corps et font des hommes sains et vigoureux ; ces visites aux fonderies, aux ateliers où « l'on donne le vin » aux ouvriers pour leur payer les leçons qu'on leur dérobe, et jusqu'à ces joyeux ébats sur l'herbe où le maître oublie une fois par mois (ce n'est pas trop) sa gravité, et se refait enfant avec son écolier ! Tout cela est si vrai, si juste, si conforme à la nature des choses et des besoins, que de nos jours, en dépit des vieilles traditions du moyen âge dont nous avons longtemps traîné quelques bouts de chaînes, de graves et sérieux amis de la jeunesse ont réclamé pour alléger les tâches et le joug, pour redresser les corps ployés sous la discipline, un peu de cet air, de cette liberté, de cette franche gaieté que Ponocrate prodiguait au jeune Gargantua. Ces légitimes revendications ont été favorable-

ment accueillies, à la grande joie des mères de famille, des enfants, au grand profit de tous; la conciliation s'est faite entre la tradition surannée et le progrès raisonnable. Des juges experts sont allés voir ce qui se passe chez nos voisins, Allemands et Anglais. Les profitables exemples, qu'il s'agisse de pédagogie ou d'autre chose, sont à imiter de quelque part qu'ils viennent; ajoutons que, sans passer la Manche ou le Rhin, nous n'avions sur bien des points qu'à ouvrir notre vieux Rabelais.

Gargantua, formé à si bonne école, ne peut manquer de bien faire élever son fils Pantagruel qui accomplit son tour de France, demandant à chaque ville ce qu'elle peut fournir à son éducation. Sans insister trop longuement sur cette question, notons seulement deux chapitres intéressants : la rencontre de l'écolier limousin[1] et la belle lettre de Gargantua à son fils[2]. « D'où viens-tu à cette heure? » demande Pantagruel à l'écolier. « De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece. » « C'est-à-dire je viens de la vénérable, illustre et célèbre académie qu'on nomme Paris. » La conversation continue sur ce ton; Pantagruel poussé à bout saisit à la gorge et veut écorcher ce drôle qui écorche le latin et pense ainsi *pindariser*. Ronsard et Joachim du Bellay, le neveu des protecteurs de Rabelais, ne s'y méprirent pas et se reconnurent dans le Limousin. Pour venger sa muse « en françois parlant grec et latin, » le prince de la Pléiade eut le tort d'insulter Rabelais mort, car vivant il en eut peur, et d'invectiver « le galant buvant nuit et jour. » Insultes vulgaires, misérables représailles qui n'atteignent ni Erasme, accusé lui aussi d'aimer le bon vin, ni Rabelais, qui ne s'en défend pas[3]. On cite sans cesse ce premier vers de Pindare : « L'eau est une chose excellente. » Autant vaut la franchise d'Horace qui refuse aux buveurs d'eau le don céleste de poésie.

Mais, revenons au sérieux, et pour cela citons quelques

1. Liv. II, ch. VI.

2. Liv. II, ch. VIII.

3. Pour bien des gens encore, Rabelais n'est qu'un ivrogne cynique; il n'y a qu'un mot à répondre : conciliez ces goûts crapuleux avec ses illustres amitiés et son universelle érudition.

lignes de la belle lettre de Gargantua[1] à son fils : Il débute par des actions de grâces à la Providence qui a voulu que la vieillesse des parents refleurît en la jeunesse des fils. « Comme en toy demeure l'imaige de mon corps, si pareillement ne reluisoyent les mœurs de l'ame, on ne jugeroit que tu as guardé precieusement l'immortalité de nostre nom et le plaisir que je prendroys ce voyant seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demeureroit, et la meilleure, qui est l'ame et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardye. » Platon en ses plus beaux dialogues, Cicéron s'adressant à son fils, Tacite rendant hommage à la mémoire de son beau-père Agricola, ne tiennent pas un langage plus élevé, plus majestueux. Sur le chapitre des études recommandées à ce fils, c'est toujours même esprit, même universalité, langues grecque, latine, arabe (Rabelais lui aussi avait trouvé le temps d'apprendre l'arabe à Rome), sans négliger la connaissance des faicts de nature : « Je veulx que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, riviere, ny fontaine dont tu ne connoisses les poissons; tous les oyseaulx de l'aer, tous les arbres, arbustes, et frutices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midi, rien ne te soit incongneu. » Ces lignes sont datées de *Utopie*, c'est-à-dire pays imaginaire, et non sans raison, car l'ambition paternelle embrasse un plan bien vaste pour qu'il soit possible même au savant précepteur Epistemon de le réaliser : Quoi qu'il en soit, de telles idées, un plan qui, dès le seizième siècle, réunit tout

1. On a remarqué judicieusement que cette lettre achève le plan d'une éducation où ne se faisait pas encore assez sentir l'influence de la Renaissance. « Avec Ponocrates (précepteur de Gargantua), nous sortions à peine des temps *gothiques* et scolastiques; les œuvres les plus exquises des anciens ne sont pas encore entre les mains des jeunes gens; les poètes et les moralistes de la Grèce et de Rome sont moins connus que Pline, Athénée, Galien, Hippocrate, les livres de physique et de logique d'Aristote. Les *humanités* sont loin encore; la grande érudition du seizième siècle est à venir; l'étude du grec, les langues et les antiquités de l'Orient juif et arabe ne seront abordées qu'au temps de Pantagruel. Gargantua déplorera d'une façon bien touchante de n'avoir pu goûter, en son adolescence, à ce « sçavoir » libéral et honeste » qui ornera l'âme de son fils. » (*Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, par Emile Gebhart. Paris, Hachette, 1877, p. 226-27.)

ce que le nôtre s'efforce de concilier, une si complète conception de l'éducation doivent faire pardonner bien des sottises triviales et insensées aux yeux des juges les plus sévères.

Sans avoir la prétention d'être complet, tout en poursuivant la biographie de Rabelais, interrogeons-le encore sur deux questions, les couvents et la guerre.

Rabelais avait déjà visité Rome, ce rêve de tous les savants, en 1534, à la suite de son protecteur Jean du Bellay, évêque de Paris. Il y retourne précipitamment, par mesure de prudence, deux ans après et obtient du pape pleine et entière absolution de toutes ses irrégularités, avec permission d'exercer gratuitement la médecine. De retour à Montpellier, il prend le grade de docteur. La persécution s'est ralentie, un instant de calme laisse Rabelais, qui a pris d'ailleurs ses sûretés du côté de Rome, jouir « des plaisirs honnestes d'agriculture et de vie champestre » dans le couvent de Saint-Maur des Fossés dont la libéralité de du Bellay l'a fait chanoine. Mais ce n'est là qu'une courte trêve. L'imprimeur Dolet était brûlé sur la place Maubert en 1543; Bonaventure Despériers, l'auteur du *Cymbalum mundi*[1], n'évite l'année suivante un sort pareil qu'en se jetant sur son épée; en 1545, Marot, le gentil Marot, le poète favori de François Ier, repart pour l'exil. Le croirait-on, c'est ce moment que Rabelais choisit pour mettre sous presse le tiers (troisième) livre de son œuvre satirique. La colère l'emportait sur la prudence, il voulait venger ses amis, et, contradiction plus étrange que son audace, François Ier signait le privilège du deuxième livre de Pantagruel qu'on a supposé rédigé par l'auteur lui-même. Rabelais accepte ouvertement la guerre contre tous ses ennemis; ce n'est plus Alcofribas Nasier (anagramme de François Rabelais), c'est François Rabelais qui signe son œuvre. Nous savons bien que la témérité se dissimule sous le voile de la plaisanterie, mais le voile est bien transparent! Caractère étrange, aussi indéchiffrable que son livre, mélange d'audace et de diplomatie, de prudence et de témérité! Certes Rabelais en a pensé et

1. Dialogues piquants, et railleurs, tout rabelaisiens, dont la hardiesse dépassait celle de ses *Nouvelles recréations et joyeux devis*.

écrit cent fois plus qu'il ne fallait pour mériter le bûcher aux yeux des sorbonnistes et surtout des moines; mais, outre cet art de jeter à la face des gens de grosses vérités tout en bouffonnant comme Triboulet, il pressent l'orage et connaît le chemin de l'Italie; il sait disparaître à temps, sauf à bondir inopinément dans l'arène avec un gros et terrible rire qui paralyse et cloue sur place ses adversaires. Remarquez, car Rabelais n'a l'étoffe ni d'un héros ni d'un martyr, qu'il sait pouvoir compter sur des alliés : si le Parlement, la Sorbonne, si le bas clergé, si les ordres mendiants l'ont en haine, les prélats, le pouvoir royal et la cour à certains moments sont désarmés, pensant qu'un homme qui rit n'est pas à craindre, et le prennent sous leur protection; deux papes même l'ont couvert, comme d'un bouclier, de leur indulgence et ont souri de ses hardies jovialités. Il y a chez Rabelais du paysan tourangeau, sa rusticité fait illusion sur sa malice; les délicats s'y trompent, les libres penseurs feignent de s'y tromper. Dans le troisième livre, la parodie burlesque des romans de chevalerie fait place à un cadre plus large : c'est la critique du monde entier, la comédie humaine toujours assaisonnée de gros sel. Pantagruel n'est plus le héros du livre, c'est Panurge, son compagnon de voyage, « ce Gil Blas du seizième siècle » qui pourrait bien être Rabelais lui-même, plein d'inventions subtiles et ordurières, mangeant son blé en herbe, louant presteurs et débiteurs, toujours machinant quelque ruse contre les sergents et le guet [1], se forgeant parfois, au gré de sa fantaisie, un âge d'or qui le fait pleurer de tendresse, toujours rieur et railleur, hardi en paroles, poltron dans ses actes, ne devenant un peu sombre et incertain qu'en songeant pour lui à la grande question du mariage, au demeurant le meilleur fils du monde. Cependant Rabelais était reparti pour Rome en qualité de médecin ordinaire du cardinal du Bellay, qui vit son crédit s'évanouir à la mort de François Ier et dut céder le pas au cardinal de Lorraine, après l'avènement de Henri II. Un religieux, Puits-Herbault,

1. Liv. II, ch. XVI.

faisait rage contre Rabelais et avait juré de venger d'un coup tous les couvents; l'air était plus sain à Rome pour notre auteur. Des fêtes splendides données dans la ville des papes en 1550, pour la naissance d'un fils du roi de France, fournirent au cardinal disgracié et à son médecin l'occasion de flatteries délicates à l'adresse de la vraie reine, Diane de Poitiers; si bien que Rabelais, nommé à la cure de Meudon (1551) par le double choix de du Bellay disgracié et du cardinal de Guise, le favori du moment, sut s'appuyer sur la double protection des deux rivaux. La gratitude de Diane de Poitiers n'était pas un appoint trop considérable dans la lutte que fit éclater la publication du quatrième livre. Les moines, les procureurs, l'Eglise, Rome, le pape étaient pris à partie par l'incorrigible railleur. Henri II intervient à propos et arrête les représailles des théologiens et du Parlement. Notons cependant que si les excès sont attaqués, les dogmes principaux de l'Eglise sont respectés, ou du moins ne sont pas discutés. Ce n'est qu'au cinquième livre, publié après sa mort et qui ne lui appartient peut-être pas complètement, qu'il a peint sous le nom de l'*Isle sonnante* Rome et la cour papale. Dans les quatre premiers, ce sont presque toujours les moines, leur ignorance, leur ivrognerie qui exercent la verve de Rabelais. Calvin, un instant, crut pouvoir compter sur lui, comme Luther sur Erasme, et se faire une alliée de cette plume terrible. Nous connaissons Calvin; est-il étonnant que l'austère Calvin n'ait pu s'entendre avec le jovial Rabelais? Cette réserve fut-elle de la part de ce dernier acte de prudence et calcul? Nous l'ignorons, mais tandis que Calvin maudissait Rabelais dans son traité *des Scandales*, que celui-ci invectivait « les démoniaques Calvins, imposteurs de Genève, » il s'assurait par cette adroite hostilité un droit d'impunité dans le camp des catholiques. Au reste Rabelais, entre le bûcher de Dolet et celui de Servet, n'avait pas de choix à faire; le fanatisme lui était aussi odieux à Genève qu'à Paris.

Parmi les types du livre de Rabelais demeurés populaires, il faut nommer au moins le terrible frère Jean des Ento-

meures. « Au moine crasseux, ignorant et désœuvré, ne sachant que dîner, dormir, chanter matines et trimbaler les cloches, Rabelais a opposé le type triomphant de frère Jean des Entomeures. Frère Jean est l'idéal du moine transformé, passant de l'existence inerte du cloître à la vie active du monde. L'auteur l'a taillé vigoureusement, dans le plein de la nature humaine avec ses bons et ses mauvais instincts, il l'a doué de jeunesse, de force, d'une hardiesse aventureuse, d'un appétit formidable et d'une soif inextinguible... Tandis que les autres frères psalmodient tristement pour implorer le salut des vignes du monastère envahies par l'ennemi, lui, retrousse sa robe, saisit le bâton de la croix[1] » qui devient dans sa main une formidable massue. Au fort d'une tempête, tandis que Panurge implore en tremblant les saints et les saintes du paradis, frère Jean intrépide, manœuvrant et jurant comme un marin, sauve l'équipage en détresse, ce qui n'empêche Panurge, le péril passé, de s'en attribuer, comme la mouche, uniquement la gloire. Ce brave frère Jean, il faut bien le récompenser de ses services et de son courage. Que faire pour lui? Gargantua lui offre une abbaye, mais le frère répond avec un bon sens philosophique : « Comment pourroys-je gouverner aultruy, qui moy-mesme gouverner ne sçauroys? Octroyez-moy de fonder une abbaye à mon devis (idée). » Et de fait, dans quel ordre, en quel pays chrétien eût-il trouvé la munificence et la liberté de sa nouvelle abbaye de Thélème? Quel épicurien n'embrasserait cette existence avec joie? Le bâtiment, situé près la Loire, à deux lieues d'une belle forêt, est cent fois plus magnifique que Chambord et Chantilly; il a, lui aussi, son escalier à vis dont les marches longues de vingt-deux pieds sont de porphyre et de marbre, et ne compte pas moins de neuf mille trois cent trente-deux chambres. Vergers, fontaines, arcs antiques, splendide bibliothèque, offices, fauconnerie, vénerie, bois, parc, rien n'y manque;

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales[2];

1. Lenient, *la Satire en France au seizième siècle*, 1re édit., p. 73.
2. Boileau, *Art poét.*, ch. Ier, vers 56.

c'est un rêve des *Mille et une Nuits*. Quant à la règle, elle est juste au rebours de toutes les règles monacales, ou plutôt il n'y en a pas. Point de murs, point d'horloges ni cadrans, parce qu'il semble insensé « de se gouverner au son d'une cloche et non au dicté du bon sens et entendement. » L'inscription mise sur la grande porte ne compte pas moins de cent vers. C'est la liste de tous ceux qui sont exclus : « Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz, » et le dénombrement de tous ceux qui sont admis, « en general, tous gentils compagnons. » Nous avons dit que la règle n'y existait pas, nous nous trompons : Gargantua l'établit en cette clause de quatre mots : « Fay ce que vouldras. » Ce qui ne signifie pas que l'on s'y endort dans la torpeur d'une énervante oisiveté; mais gens libres, bien nés et bien instruits, conversant en compagnies honnêtes sont naturellement poussés à la vertu, éloignés du vice, tandis que subjection et contrainte détournent les nobles affections et portent à enfreindre le joug de servitude. Regardez ce tableau tracé par le pinceau de Rabelais : « Les dames montees sur belles hacquenees, avec leur palefroy de parade, sur le poing mignonnement engantelé portoient chascune ou un epervier ou un esmerillon (oiseau de vénerie); les hommes portoient les autres oyseaulx. Tant noblement estoient instruits, qu'il n'en estoit qui ne sçut lire, escrire, chanter, jouer d'instrumens harmonieux, parler cinq à six langues et composer tant en vers qu'en prose. Jamais ne furent veus chevaliers tant preux, tant galans, tant adroits a pied et a cheval, plus vigoureux, mieulx maniant toutes armes que la estoient. » Où sommes-nous, à Thélème ou à Chambord? On l'a remarqué, rien ne manque en cette abbaye qu'un temple ou une église. Ce n'est pas que Rabelais se refuse à prier, mais il a en horreur la prière imposée par la cloche et l'horloge. Cette utopie gracieuse, cette poétique pastorale n'est pas seulement le rêve chimérique d'un moine en rupture de ban, qui n'a pas pardonné la confiscation de ses livres et l'*in pace* de son couvent, c'est la protestation énergique d'un esprit indépendant qui répond à l'intolérance et aux sinistres menaces de l'inquisition par cette devise :

« Fais ce que veux ! » Est-il besoin d'ajouter qu'en dehors même de la question religieuse, cette fantaisie n'est pas plus applicable à la vie civile et politique ? Nous ne sommes pas sur terre pour y faire ce que nous voulons. Ce qui constitue notre noblesse, c'est le travail et l'accomplissement de nos devoirs. De cette abbaye de Thélème, de ce paradis du caprice et du *far niente*, du milieu de ce luxe royal et de ces délices raffinées s'exhale, malgré la science et l'esprit de ces dames gracieuses et de ces gentils cavaliers, je ne sais quel vague ennui, quelle monotone tristesse. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il y manque, à défaut de l'église, car l'âme peut partout se recueillir et s'élever à Dieu, la règle, non la règle cénobitique, mais cette règle morale qui discipline la vie, la soutient et lui donne un but. Etre homme, c'est se dévouer à un devoir, joug salutaire qui nous affranchit et fait ici-bas notre titre de noblesse !

On a prétendu, que dis-je, on a démontré que, sous des noms et types divers, Rabelais avait mis en scène Louis XII, François Ier, Henri II, le cardinal du Bellay, le cardinal de Lorraine, Charles-Quint, le pape Jules II, Diane de Poitiers et bien d'autres. Un esprit ingénieux et systématique finit, pièces en main, par prouver tout ce qu'il veut. Les faits sont comme de faux témoins qui se laissent suborner et déposent en faveur de celui qui sait le mieux les manier et les présenter. Ce qui doit nous mettre en méfiance contre ces constructeurs d'échafaudages, c'est le nombre de *clefs* toutes différentes dont chacune prétend démasquer avec certitude les personnages rabelaisiens. Que nous importe, après tout, qui sont Pichrochole, Gargantua et Grandgousier, son père ? Qui nous dit que l'auteur ait voulu sous ces noms nous présenter autre chose que les types généraux et anonymes d'un roi sage et d'un insensé conquérant ?

Comme tous les esprits sages et humains, Rabelais maudit et flétrit la guerre. Écoutez ces belles paroles qu'il met dans la bouche de Grandgousier, le monarque débonnaire, ami de ses peuples, qui a tout fait pour éviter la guerre, et, contraint de la subir, use avec clémence et modestie de la victoire : « Le temps n'est plus d'ainsi con-

querir les royaulmes, avec dommaige de son prochain frere chrestien ; cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Cesars et aultres tels, est contraire a la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé de garder, saulver, regir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarrazins et barbares jadys appeloyent prouesses, maintenant nous appelons briganderies et meschancetés. Mieulx eut fait Pichrochole soy contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant. Allez-vous-en au nom de Dieu, — dit-il à un capitaine prisonnier. — Quant a votre rançon, je vous la remets entierement et veulx que vous soyent rendus armes et cheval; ainsi faut-il faire entre voysins et anciens amys, veu que nostre differend n'est pas proprement une guerre. » Ainsi pense, ainsi parle le fou Rabelais, en un siècle où de sages conseillers poussaient leur maître à passer les Alpes, à tenter une conquête dont l'échec de ses deux prédécesseurs eût dû dégoûter François Ier. Mais la déroute de Pavie pouvait seule corriger le vainqueur de Marignan. Ainsi parle ce fou humain et chrétien, en un siècle où le farouche catholique Montluc se vante, dans ses *Commentaires*, de ses tueries et pendaisons, avec une telle verve gasconne qu'on voudrait croire qu'il se calomnie.

Nous sommes bien loin d'avoir épuisé tous les points de vue de ce livre étrange, qu'on a spirituellement appelé « l'Apocalypse de la libre pensée[1]. » C'est une sorte d'épopée héroï-comique, qui a suscité autant de commentateurs et de gloses que la *Divine Comédie* de Dante; épopée, disons-nous, car ce roman épique a ses voyages merveilleux, sa tempête, sa descente aux enfers, comme les poèmes classiques.

Si la leçon appliquée par les meuniers sur les épaules de Pichrochole vaincu ne suffit pas à dégoûter les Alexandres de leurs folies conquérantes, descendez à la suite d'Épistémon aux sombres bords, et interrogez avec lui tous les

1. Lenient, ouvrage déjà cité.

illustres monarques et guerriers de l'antiquité ; vous verrez ce qu'ils sont devenus dans l'autre monde : Alexandre est savetier, Xerxès marchand de moutarde, Cambyse muletier, Achille botteleur de foin, tandis que les philosophes, transformés en grands seigneurs, savourent gaiement les délices de leur immortalité. Ce n'est pas là l'enfer d'Homère ou de Virgile, c'est celui de Lucien, mais la pensée n'en est pas moins hardie et morale : les premiers y deviennent les derniers, et les bienheureux sont les bienfaiteurs de l'humanité. Quant à ces fléaux de Dieu qu'on appelle des conquérants, nous avons vu par quelle bouffonne humiliation Rabelais *lucianisant* ravale leur sanguinaire vanité.

Les bourreaux n'ont pas tous l'épée à la main, la cuirasse à la poitrine, le casque en tête. Il en est qui se couvrent la tête de bonnets à revers et de mortiers. Si l'espace nous manque pour vous introduire au pays des chats fourrés et vous présenter à leur archiduc Grippeminaud, du moins vous le connaissez par La Fontaine ; il a, vous le savez, les griffes bien longues, bien acérées ; cependant le fabuliste a singulièrement adouci les traits du bon apôtre. Celui de Rabelais est terrible. De cet antre de justice grippeminaudière s'exhale une odeur de sang, comme de l'antre de Cacus, le monstre demi-homme. Ces chats fourrés sont les juges iniques, prévaricateurs qui mettent la justice au service de la passion et de l'intolérance. C'est le souvenir de Berquin et de Dolet qui a dicté cette page vengeresse. Après Grippeminaud, nous ne parlerons pas de Bridoie, l'homme de la forme, qui juge les procès au sort des dés. Il vend la justice, mais ne tue pas ceux qu'il dépouille. D'ailleurs vous le connaissez aussi ; Bridoie, c'est Bridoison de Beaumarchais, si sévère sur la *fô-ôrme !* Tous ces types terribles ou ridicules, et bien d'autres encore, c'est Rabelais qui les a créés.

Pasquier, qui aimait Rabelais, a dit de lui « qu'il avait plus de jugement et de doctrine que tous ceux qui escrivirent en notre langue de son temps. » Faible louange ; il fallait dire que Rabelais (qu'on a appelé le Voltaire du seizième siècle) représente le seizième siècle tout entier. Nous y retrouvons l'esprit gaulois, malheureusement poussé aux

dernières limites du cynisme, mais aussi le bon sens, la raison souveraine bafouant tous les préjugés, tous les abus, toutes les iniquités. C'est un mélange d'Érasme et de Luther, mettant au service d'une verve étourdissante une langue à la fois savante et triviale; sans helléniser comme son ennemi Ronsard, sans latiniser comme l'écolier limousin, sa langue, aussi bien que celle de tous les savants du siècle, est bourrée de grec et de latin, et, par surcroît, affecte les archaïsmes. Rabelais n'a pas été impunément tourangeau, comme Montaigne périgourdin; leur style sent son cru de province. Ajoutez pour Rabelais tout un vocabulaire intarissable d'écolier en révolte, de ribaud en ripaille, de truand et de goujat aviné qui sent le ruisseau et le cabaret. M. D. Nisard a merveilleusement peint d'un mot l'écrivain quand il parle de « la furie bachique » de ce style. Faut-il s'étonner que cette langue soit devenue obscure pour les érudits eux-mêmes, et que, pour en présenter quelques échantillons intelligibles, il faille la rajeunir quelque peu, l'éclaircir, et souvent user des ciseaux.

Deux grands peintres, deux comiques, La Fontaine et Molière, ont lu et relu Rabelais; c'est qu'il a au suprême degré le don de l'action et le génie comique. Étudiant à Montpellier, nous l'avons dit, il jouait déjà la comédie avec ses amis; il l'introduit dans son livre et nous y présente de petits drames achevés. On les connaît, tant ils sont devenus populaires, quoique bien des gens en ignorent la source. Quel plaisant récit que ce portefaix qui, devant la rôtisserie du Petit-Châtelet, mangeait son pain à la fumée du rôt et le trouvait ainsi parfumé, grandement savoureux. Réclamations du rôtisseur, qui, par sentence d'un fou très sensé, fut payé, vous devinez comment, avec le son de l'argent [1].

Tout le monde connaît cette plaisante scène où Panurge, après avoir longuement marchandé un mouton à Dindenault, l'achète et le jette, « criant et beslant, » en la mer, où il est suivi à la file par toute la gent moutonnière, et le marchand lui-même, emporté par son dernier mouton [2].

1. *Pantagruel*, liv. III, ch. XXXVII.
2. *Pantagruel* liv IV, ch. VI et suivants.

La sottise des moutons de Panurge a passé en proverbe.

C'est là du bon esprit et du meilleur. Si le pantagruélisme n'était que ce franc rire et, comme dit Rabelais, « certaine gaieté d'esprit confite en mespris des choses fortuites, » nous nous mettrions volontiers à ce régime; Rabelais prétendait guérir ses malades par son pantagruélisme. Comme prêtre, on lui avait interdit d'exercer la médecine par le fer et le feu; il les remplaça dans son formulaire par le rire, qui est hygiénique. Le rire est plus philosophique que la tristesse. — L'école des mélancoliques n'a pu s'acclimater dans notre plaisant et gai pays de France; c'est une des raisons pour lesquelles un des grands poètes de ce siècle, Lamartine, n'a guère fait école. La tristesse et les larmes sont personnelles, je dirais presque égoïstes; le rire est contagieux, et Rabelais avait raison en un sens de le compter parmi les remèdes applicables à l'incurable misère de l'humanité. Seulement le rire doit avoir aussi sa pudeur, sous peine d'être parfois une fatigue ou une insulte et non une consolation.

Au dix-septième siècle, Antoine Le Roy, un des fanatiques de notre auteur, s'est chargé de prouver que le curé de Meudon fut un bon curé et un bon ecclésiastique [1]. J'ai peur, en vérité, que Le Roy ait entrepris une tâche un peu difficile.

Rabelais en mourant (1553) a-t-il prononcé le mot qu'on lui a prêté : « Je vais quérir un grand peut-être; » ce que nous savons, c'est que, si les derniers chapitres du *Pantagruel* sont consacrés à la dive bouteille, le dernier donne aux métaphysiciens cette magnifique définition de Dieu que Montaigne et Pascal lui ont empruntée : « Allez, amys, en protection de cette sphere intellectuelle, de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aulcun circonference, que nous appelons Dieu [2]. »

A côté des bouffonneries de celui que Pasquier appelle « un merveilleux ouvrier de facéties, » nous avons vu

1. Colletet atteste « qu'il deferait merveilleusement aux saintes constitutions de l'Eglise catholique et orthodoxe, et la reconnut toujours pour sa véritable mere. » (Manuscrit brûlé de l'ancienne bibliothèque du Louvre.)

2. *Pantagruel*, liv. V, ch. XLVII et dernier.

traitées les plus graves questions, raillés tous les travers, tous les abus. Rabelais n'est donc pas seulement le rieur le plus étourdissant du seizième siècle, il en est le plus profond et le plus audacieux penseur. Son livre est une véritable encyclopédie de la science et des idées de son époque, et nous avons constaté de combien il la devance en ce qui concerne la pédagogie.

GARGANTUA

(EXTRAITS)

LIVRE PREMIER

CHAPITRE XIV

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR UN THÉOLOGIEN EN LETTRES LATINES

Ces propos entenduz [1], le bon homme Grandgousier fut ravy en admiration, considerant le haut sens et merveilleux entendement de son filz Gargantua.

Et dist à ses gouvernantes : « Philippe, roy de Macedone, cogneut le bon sens de son filz Alexandre, à manier dextrement un cheval [2]. Car le dict cheval estoit si terrible et si effrené que nul ne osoit monter dessus, parce qu'à tous ses chevaucheurs il bailloit la saccade [3], à l'un rompant le cou, à l'aultre les jambes, à l'aultre la cervelle, à l'aultre les mandibules [4]. Ce que considerant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu où l'on pourmenoit et voltigeoit [5] les chevaux), advisa que la fureur du cheval ne venoit que de frayeur qu'il prenoit à son ombre. Donc, montant dessus, le fit courir encontre le soleil, si que l'ombre tomboit par derriere ; et, par ce moyen, rendit le cheval doulx à son vouloir. A quoy cogneut son pere le divin entendement qui en luy estoit, et le fit tres bien endoctriner [6] par Aristoteles [7],

1. Dans le chapitre précédent, Grandgousier est venu rendre visite à son fils et demande à ses gouvernantes si elles l'ont tenu « blanc et net. » Gargantua « feit response que il y avoit donné tel ordre qu'en tout le pays n'estoit guarson plus net que luy. » Suivent alors des détails et une de ces énumérations *rabelaisiennes* où se donne carrière l'intarissable verve cynique de l'auteur.

2. Voir ce récit dans la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, ch. VI.

3. *Saccade*, secousse. L'ancien verbe *sacquer* veut dire proprement tirer.

4. *Mandibules*, mâchoires. Les deux parties du bec des oiseaux sont encore appelées mandibules.

5. Nous verrons au chap. XXIII un emploi de ce verbe qui semble plus régulier que le sens transitif. Gargantua donnait à son cheval « cent quarrières (donnait carrière), le faisoyt voltiger en l'aer. »

6. *Endoctriner*, rendre savant, instruire ; ce mot ne s'emploie plus guère qu'en mauvaise part.

7. Ce fut en 343 que Philippe confia à Aristote l'éducation de son fils.

qui pour lors estoit estimé sus [1] tous philosophes de Grece.

» Mais je vous dis qu'en ce seul propos que j'ay presentement devant vous tenu à mon filz Gargantua, je cognois que son entendement participe de quelque divinité, tant je le voy agu [2], subtil, profond et serain. Et parviendra à degré souverain de sapience, s'il est bien institué. Par ainsi, je veulx le bailler à quelque homme savant, pour l'endoctriner selon sa capacité. Et n'y veulx rien esparguer. »

De faict l'on luy enseigna un grand docteur en theologie, nommé maistre Thubal Holoferne, qui luy apprit sa charte [3], si bien qu'il la disoit par cœur au rebours : et y fut cinq ans et trois mois ; puis luy leut le Donat [4], le Facet, Théodolet, et Alanus *in Parabolis* [5], et y fut treize ans six mois et deux sepmaines.

Mais notez que, ce pendant, il lui apprenoit à escrire gothiquement [6], et escrivoit tous ses livres : car l'art d'impression n'estoit encore en usaige.

Et portoit ordinairement un gros escritoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le galimart [7] estoit aussi gros et grand que les gros pilliers d'Enay [8] ; et le cornet y pendoit à grosses chaines de fer, à [9] la capacité d'un tonneau de marchandise.

Puis luy leut *de modis significandi* [10], avec les commentz de Hurtebise, de Fasquin, de Tropditeux, de Gualehaut, de Jehan le Veau, de Billonio, Brelinguandus [11], et un tas d'aultres : et y fut plus de dixhuit ans et unze mois. Et le sceut si bien qu'au coupelaud [12] il le rendoit par cœur à revers. Et prouvoit sus ses

Alexandre reste trois ans son élève, de treize à seize ans ; nous avons à ce sujet une lettre du roi qui semble peu authentique.

1. *Sus*, adverbe pour dessus ; qui ne s'est guère conservé que dans cette expression *courir sus*.

2. *Agu*, aigu (*acu*, pointe).

3. L'*A*, *B*, *C*, collé sur une pancarte. *Charte* et *carte* sont le même mot.

4. Donat, précepteur de saint Jérôme, célèbre grammairien du quatrième siècle. Son ouvrage le plus célèbre est sa grammaire latine (*Ars grammatica*) qui a servi de type à tous les ouvrages de ce genre publiés pendant tout le moyen âge.

5. Trois traités tirés d'un recueil ayant pour titre *les Huit Auteurs moraux*. Ramus dans ses *Avertissements au Roi sur la Réformation de l'Université de Paris*, au milieu d'une foule d'abus qu'il signale, a justement attaqué l'emploi de ces livres. Partout il veut substituer la vraie science et les exercices pratiques à ce fatras qui surcharge sans profit la mémoire des élèves.

6. On appelle gothique l'écriture du quatorzième siècle, hérissée d'angles, de pans, de pointes et de crochets.

7. *Galimart*, étui à plumes (*calamus*, plume).

8. L'abbaye d'Enay à Lyon.

9. *A* pour *avec*.

10. *Sur les modes de signifier*, traité de Jean de Garlande, poète et grammairien du treizième siècle.

11. Noms de commentateurs inventés, au moins en partie, par la fantaisie de Rabelais.

12. *Coupelaud*, à l'épreuve, à l'examen, petit vase qui sert à la coupel-

doigts, à sa mere, que *de modis significandi non erat scientia* [1].

Puis luy leut le *Compost* [2], où il fut bien seize ans et deux mois, lors que son dict precepteur mourut.

Apres, en eut un aultre vieux tousseux, nommé maistre Jobelin Bridé [3], qui luy leut Hugutio [4], Hebrard Grecisme [5], le Doctrinal [6], les Pars [7], le *Quid est* [8], le *Supplementum* [9], Marmotret [10], *de moribus in mensa servandis* [11]; *Seneca, de Quatuor Virtutibus cardinalibus* [12]; *Passavantus cum commento* [13], et *Dormi secure* [14], pour les festes; et quelques aultres de semblable fariue; à la lecture desquelz il devint aussi saige [15] qu'onques puis [16] ne fourneasmes [17] nous.

lation, opération par laquelle on sépare différents métaux.

1. C'est-à-dire, il n'y avait pas de science des *modes de signifier*.

2. *Compost*, du latin *compositum*, arrangé, disposé. On dit maintenant comput, supputation qui sert à régler les temps pour les usages ecclésiastiques.

3. L'invention de ce nom semble devoir être attribuée à Roger de Collerye, poète de la fin du quinzième siècle. — *Job*, jobart, jobelin, qui pousse la patience à l'extrême limite : un sot *Bridé*, digne d'être mis en bride comme un âne.

4. Ugutio, évêque de Ferrare, auteur d'une grammaire.

5. Traité de philologie grecque d'Ebrard de Béthune (douzième siècle), qu'on expliquait encore au temps d'Erasme.

6. Grammaire latine en vers léonins, écrite vers 1242 par le cordelier Alexandre de Villedieu.

7. Rudiment divisé selon les huit *parties* du discours.

8. *Quid est ?* Qu'est-ce? Rudiment par demandes et par réponses.

9. Chronique de l'augustin Jacques-Philippe de Bergame, intitulée *Supplementum Chronicorum*, augmentée à son tour d'un supplément dont il est question au commencement du chap. XXXVII.

10. *Marmotret* ne semble pas être le nom d'un auteur, mais celui d'un livre destiné à initier les enfants à l'intelligence des termes de la Bible.

11. Ce traité se trouve dans l'édition des *Huit Auteurs moraux* (1540) signalée plus haut; cette édition est augmentée de trois traités dont un poème élégiaque, à l'usage des basses classes, de Sulpice de Véroli, *de Moribus in mensa servandis*, c'est-à-dire de la bonne tenue à table, une sorte de traité de civilité puérile et honnête.

12. Le faux Sénèque, *de Virtutibus cardinalibus*, des vertus cardinales, traité en prose de Martin, évêque de Mondonedo (sixième siècle).

13. Jacques Passavant, célèbre jacobin de Florence (quatorzième siècle). Rabelais joue évidemment sur le mot Pas-savant et y ajoute par forme de plaisanterie *cum commento*, pour marquer une matière si bien élucidée que rien n'y manque.

14. *Dormi secure*, dors tranquillement, recueil de sermons pour les fêtes des saints, à l'usage de ceux qui ne voulaient pas employer leurs veilles à composer des sermons.

15. *Saige*, sage, savant.

16. *Puis*, depuis.

17. *Fourner*, enfourner, mettre au four. Après soixante et tant d'années de telles lectures, Gargantua n'en eut pas son pain mieux cuit, n'en devint pas plus savant, il fut aussi avancé que le premier jour.

CHAPITRE XV

COMMENT GARGANTUA FUT MIS SOUS AULTRES PEDAGOGUES

A tant [1] son pere apperceut que vrayement il estudioit tres bien, et y mettoit tout son temps ; toutesfois qu'en rien ne prouffitoit, et, qui pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté [2].

De quoy se complaignant à don Philippe des Marays [3], vice-roy de Papeligosse, entendit que mieulx luy vaudroit rien n'apprendre que telz livres sous telz precepteurs, apprendre. Car leur savoir n'estoit que besterie ; et leur sapience n'estoit que moufles [4], abastardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse. « Et qu'ainsi soit [5], prenez, dist il, quelqu'un de ces jeunes gens du temps present, qui ait seulement estudié deux ans : en cas qu'il n'ait meilleur jugement, meilleures paroles, meilleur propos que vostre filz, et meilleur entretien et honnesteté entre le monde, reputez moy à jamais un taillebacon [6] de la Brene [7]. » Ce que à Grandgousier pleut tres bien, et commanda qu'ainsi fust faict.

Au soir, en soupant, ledict des Marays introduict un sien jeune paige [8] de Villegongis [9], nommé Eudemon [10], tant bien testonné [11], tant bien tiré [12], tant bien espousseté, tant honnêste en son maintien que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot [13] qu'un homme. Puis dist à Grandgousier :

« Voyez vous ce jeune enfant ? il n'a encores seize ans [14] : voyons, si bon vous semble, quelle difference y a entre le sçavoir de vos resveurs mateologiens [15] du temps jadis et les jeunes gens

1. *A tant*, cependant.
2. *Rassoté*, sot, hébété, doublement sot. Molière emploie le verbe *assoté* pour exprimer la domination de la passion amoureuse.
3. Les auteurs de l'édit *Variorum* (Dalibon, 1823) assurent sans preuves suffisantes que ce personnage désigne le cardinal Georges d'Amboise, premier ministre de Louis XII.
4. *Moufles*, pédantisme, billevesées, bouffissures. *Moufflu* signifiait joufflu, gras, potelé.
5. Si vous doutez qu'il en soit ainsi.
6. Tranche-lard, charcutier.
7. Petit pays de la Touraine, sur les limites de la Touraine et du Berry.
8. Ce jeune page, d'après l'édition citée plus haut, serait le jeune Cossé Brissac, appelé par les dames de la cour le beau Brissac.
9. Bourg du Berry, non loin de Châteauroux.
10. *Eudémon* signifie en grec *heureux*.
11. *Testonné* du mot teste (tête); un testonneur était un coiffeur.
12. *Tiré*. On dit encore à peu près en ce sens tiré à quatre épingles, c'est-à-dire dont le vêtement ne fait pas un pli.
13. *Angelot*, petit ange.
14. D'autres éditions portent douze ans, ce qui rendrait sa science plus précoce et justifierait mieux le terme de petit angelot qui lui est appliqué.
15. *Matéologiens*, de deux mots grecs, faiseurs de vains discours, vains discoureurs.

de maintenant. » L'essay pleut à Grandgousier, et commanda que le paige proposast [1]. Alors Eudemon, demandant congé de ce faire audit viceroy son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeulx asseurés, et le regard assis sur Gargantua, avec modestie juvenile, se tint sus ses pieds, et commença le louer et magnifier [2], premierement de sa vertu et bonnes mœurs, secondement de son sçavoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beauté corporelle. Et, pour le quint [3], doulcement l'exhortoit à reverer son pere en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire ; enfin le prioit qu'il le voulsist [4] retenir pour le moindre de ses serviteurs. Car aultre don pour le present ne requeroit des cieulx, sinon qu'il luy fust fait grace de lui complaire en quelque service agreable.

Le tout fut par iceluy proferé avec gestes tant propres, prononciation tant distincte, voix tant eloquente, et langaige tant orné et bien latin, que mieulx ressembloit un Gracchus, un Ciceron ou un Emilius [5] du temps passé qu'un jouvenceau de ce siecle. Mais toute la contenance de Gargantua fut qû'il se print à pleurer comme une vache [6], et se cachoit le visaige de son bonnet, et ne fut possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un pet d'un asne mort [7].

Dont son pere fut tant courroucé qu'il voulut occire maistre Jobelin. Mais ledict des Marays l'en garda par belle remonstrance qu'il luy fit, en maniere que fut son ire [8] moderée. Puis commanda qu'il fust payé de ses gaiges, et qu'on le fist bien chopiner theologalement [9], ce faict, qu'il allast à tous les diables. « Au moins, disoit il, pour le jour d'huy ne coustera il gueres à son hoste, si d'adventure il mouroit ainsi sou comme un Anglois [10]. »

1. *Proposer*, c'est poser les termes d'une discussion, d'une thèse proposée.

2. *Magnifier*, glorifier.

3. En cinquième lieu, *quinto*.

4. *Voulsist*, voulût.

5. Paul Emile auquel Tite Live a prêté dans ses *décades* deux discours éloquents.

6. On dit encore pleurer comme un veau.

7. Cette polissonnerie, dit Guinguené, n'ôte rien à la vérité de cette petite scène, et il cite d'après les mémoires de Duclos (t. Ier) l'exemple d'un jeune prince qui, à une séance de parlement, devant répondre à un compliment du premier président, ne put que répéter le mot Monsieur, sans pouvoir aller plus loin. De retour à Versailles, il en pleurait de rage et, s'emportant contre son gouverneur, s'écriait qu'on n'avait cherché qu'à l'abrutir et le rendre incapable de tout.

8. *Ire*, colère (*ira*).

9. C'est-à-dire boire chopine à la mode des théologiens du temps, qui cultivaient parfois la dive bouteille.

10. Cette expression est un souvenir de la haine que portaient aux Anglais les bourgeois obligés de les héberger pendant la longue occupation du pays ; le poète Crétin, Marot, Erasme dans ses *Adages*, ont fait un emploi analogue du mot anglais employé dans le sens d'ivrogne. On dit maintenant : boire

Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier [1] avec le viceroy quel precepteur l'on lui pourroit bailler, et fut advisé entre eux qu'à cest office seroit mis Ponocrates [2], pedagogue de Eudemon; et que tous ensemble iroient à Paris pour cognoistre quel estoit l'estude des jouvenceaux de France pour iceluy temps.

CHAPITRE XXI

L'ESTUDE ET DIETTE [3] DE GARGANTUA SELON LA DISCIPLINE DE SES PROFESSEURS SORBONAGRES [4]

Les premiers jours ainsi passés, et les cloches remises en leur lieu [5], les citoyens de Paris, par recognoissance de ceste honnesteté, s'offrirent d'entretenir et nourrir sa jument tant qu'il luy plairoit. Ce que Gargantua print bien à gré. Et l'envoyerent vivre en la forest de Biere [6] : je croy qu'elle n'y soit plus maintenant

Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discretion de Ponocrates. Mais iceluy, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa maniere accoustumée[7], afin d'entendre par quel moyen, en si long temps, ses antiques precepteurs l'avoient rendu tant fat, niays et ignorant. Il dispensoit donc son temps en telle

comme un Suisse, ivre comme un Polonais.

1. Inversion qui pourrait tromper sur le sens, comprenez Grandgousier consulta.

2. *Ponocrates.* On a dit sans raisons suffisantes que ce Ponocrates désigne J.-J. Trivulce, Milanais, maréchal de France. Ce mot est formé de deux expressions grecques : qui *commande le travail*, ce qui est le propre d'un pédagogue, ou *puissant par le travail*, surnom qui conviendrait bien à l'énergie indomptable du maréchal, s'il est réellement désigné ici.

3. *Diette;* diète, au sens propre du mot grec, signifie genre de vie, manière de vivre.

4. *Sorbonagres.* Il y a un grand nombre de variantes sur ce mot. Sorbonagres est le plus malicieux, formé du nom de Sorbon, fondateur de la Sorbonne (treizième siècle) et d'un mot grec qui signifie *âne sauvage.*

5. Nous avons vu, à la fin du chap. xv, « tous ensemble aller à Paris. » Dans les deux suivants, Rabelais décrit l'énorme jument que Grandgousier destine à porter son fils, monstre horrible qui désignerait la fameuse duchesse d'Etampes. Gargantua a l'idée d'enlever les cloches de Notre-Dame pour les pendre au cou de sa monture. De là sédition dans Paris, ambassade, harangue burlesque et finalement restitution aux Parisiens de leurs cloches.

6. Ancien nom de la forêt de Fontainebleau, appelée autrefois forêt de *Bière* ou de *Bierre*. Des commentateurs croient qu'il s'agit d'une forêt très voisine de Paris à laquelle la Bièvre a donné son nom.

7. On verra que Montaigne est aussi d'avis de laisser l'enfant courir devant et prendre carrière pour juger de son allure.

façon que, ordinairement, il s'esveilloit entre huit et neuf heures, fust jour ou non : ainsi l'avoient ordouné ses regens theologiques, allegans ce que dit David : *Vanum est vobis ante lucem surgere* [1].

Puis se gambayoit [2], penadoit [3], et paillardoit [4] parmy le lict quelque temps pour mieulx esbaudir [5] ses esprits animaux ; et se habilloit selon la saison, mais voluntiers portoit il une grande et longue robe de grosse frise [6], fourrée de renards ; aprés se peignoit du peigne de Almain [7], c'estoit des quatre doigts et le poulce. Car ses precepteurs disoient que soy aultrement peigner, laver et nettoyer, estoit perdre temps en ce monde.

Puis rendoit sa gorge [8], rotoit, baisloit [9], crachoit, toussoit, sangloutoit, esternuoit, et se morvoit en archidiacre [10], et desjeunoit, pour abatre la rousée et maulvais air : belles tripes frites, belles carbonnades [11], beaux jambons, belles cabirotades [12], et force soupes de prime [13]. Ponocrates luy remonstroit que tant soudain ne devoit repaistre au partir du lict, sans avoir premierement faict quelque exercice. Gargantua respondit : « Quoy ? N'ay-je faict suffisant exercice ? Je me suis vaultré six ou sept tours parmi le lict, d'avant que me lever. N'est ce assez ? Le pape Alexandre [14] ainsi faisoit par le conseil de son medecin juif, et vesquit jusques à la mort [15], en despit des envieux. Mes premiers

1. Paroles empruntées à un psaume de David (126). Il est inutile pour vous de vous lever avant le jour.

2. *Se gambayoit*, même sens que gambiller, remuer les jambes pendantes.

3. *Penadoit*, penader c'est étendre les bras pour se délasser.

4. *Paillardoit*. paillarder signifie proprement se rouler sur la paille ou sur une paillasse.

5. *Esbaudir*, mettre en allégresse.

6. Robe d'étoffe grossière en usage parmi les suppôts de l'Université.

7. Allusion soit à la malpropreté de Jacques Almain, ancien docteur de Paris, soit à celle des Allemands, qui ne se servent pour se peigner que des cinq doigts de la main.

8. *Rendre sa gorge*, signifie vomir après un excès.

9. *Baisloit*, vient, non du verbe *bâiller*, mais du verbe *bayer*, tenir la bouche ouverte en regardant quelque chose : « Les gentilz hommes de Beauce desjeunent de *baisler* et s'en trouvent fort bien. » (Rabelais, *Gargantua*, t. 16.)

10. Cette expression signifie-t-elle se mouchait sans mouchoir, ou faut-il accepter l'explication d'un commentateur qui dit que l'archidiacre « à qui sa prébende plus considérable que les simples bénéfices de son chapitre fournit les moyens de faire meilleure chère, *amasse plus d'humeurs* que ne font les simples chanoines ? Ne pourrait-on entendre simplement qu'il se mouchait bruyamment, comme les gens qui ne se gênent point ?

11. Tranches de viande grillées sur les charbons.

12. *Cabirotades*, grillades de chevreuil.

13. *Les soupes de prime* que mangeaient les religieux à l'heure de *primes*, c'est-à-dire à six heures, étaient sans doute plus grasses et plus succulentes ; trait de satire contre les moines qui songeaient à manger dès la première heure, l'œil à peine ouvert.

14. Le pape Alexandre V, devenu très obèse, ne quittait plus son lit. Son médecin Marsile de Parme lui ordonna de faire, du moins par forme d'exercice, quelques gambades de temps à autre dans le lit.

15. Semble une naïveté plaisante.

maistres m'y ont accoustumé, disans que le desjeuner faisoit bonne memoire ; pour tant [1] y beuvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien, et n'en disne que mieulx. Et me disoit maistre Thubal, qui fut premier de sa licence à Paris, que ce n'est tout l'advantaige de courir bien tost, mais bien de partir de bonne heure [2] : aussi n'est ce la santé totale de nostre humanité boire à tas, à tas[3], comme canes, mais ouy bien de boire matin : *unde versus* [4] :

Lever matin n'est poinct bon heur
Boire matin est le meilleur [5].

Aprés avoir bien à poinct desjeuné, alloit à l'eglise, et luy portoit on, dedans un grand panier, un gros breviaire empantoflé [6], pesant, tant en gresse [7] qu'en fermoirs et parchemin, poy plus poy moins [8] unze quintaulx six livres. Là oyoit vingt et six ou trente messes : cependant venoit son diseur d'heures [9] en place, empaletocqué [10] comme une duppe [11], et tres bien antidoté son haleine à force sirop vignolat [12]. Avec iceluy marmonnoit [13] toutes ses kyrielles, et tant curieusement les espluschoit qu'il n'en tomboit un seul grain en terre. Au partir de l'eglise, on lui amenoit, sur une traine à bœufz [14], un faratz [15] de patenostres de Sainct Claude [16], aussi grosses chascune qu'est

comme s'il disait, vécut jusqu'à la fin de ses jours.

1. *Pourtant*, aussi, c'est pourquoi.

2. La Fontaine s'est rappelé ce passage dans sa fable *le Lièvre et la Tortue*, VI, x.

Rien ne sert de courir, il faut partir à [point.

Aucun de nos écrivains du dix-septième siècle n'a si bien connu et plus fréquemment imité Rabelais, que notre fabuliste.

3. *A tas, à tas*, c'est-à-dire à grands coups.

4. C'est-à-dire d'où ces vers.

5. Rabelais accommode à son propos, en modifiant le second vers, ce proverbe tiré du recueil de Pierre Grosnet.

6. Bréviaire romain *empantouflé*, autorisé par le pape, allusion sans doute à la pantoufle, à la mule du pape que baisent les fidèles.

7. *Gresse*, grosseur, ampleur ; peut-être pourrait-on entendre que le volume vieux et longtemps manié est couvert d'une épaisse couche de graisse qui en augmente le poids.

8. C'est-à-dire un peu plus, un peu moins.

9. C'était l'aumônier qui remplissait auprès du roi cette fonction ; les *heures* sont diverses parties du bréviaire qu'on récite à heures fixes.

10. *Empaletocqué*, affublé d'une sorte de petit manteau derrière lequel pendait un capuchon qu'on relevait sur la tête pour la préserver de la pluie et du froid.

11. *Duppe* ou *huppe*, oiseau niais ; le capuchon dont la pointe était relevée ressemblait quelque peu au bouquet de plumes que la huppe porte sur sa tête.

12. C'est-à-dire ayant neutralisé le poison naturel de son haleine par le jus de la vigne.

13. *Marmonnoit*, marmottait.

14. Charrette *traînée* par des bœufs.

15. C'est-à-dire tas, monceau ; ce mot a quelque analogie avec *fatras*.

16. Chapelets venus de St-Claude en Franche-Comté. On y faisait des pèlerinages et un commerce d'objets de sainteté.

le moulle d'un bonnet [1] ; et, se pourmenant par les cloistres, galeries, ou jardin, en disoit plus que seize hermites.

Puis estudioit quelque meschante demie heure, les yeulx assis dessus son livre ; mais, comme dit le Comique [2], son ame estoit en la cuisine.

Puis s'asseoit à table. Et parce qu'il estoit naturellement phlegmatique, commençoit son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues [3], d'andouilles, et telz aultres avant-coureurs de vin. Ce pendant quatre de ses gens lui jettoient en la bouche, l'un aprés l'aultre continuement, moustarde à pleines palerées [4] ; puis beuvoit un horrifique traict de vin blanc pour luy soulaiger les roignons. Aprés, mangeoit, selon la saison, viandes à son appetit, et lors cessoit de manger quand le ventre luy tiroit [5]. A boire n'avoit poinct fin ni canon [6]. Car il disoit que les metes [7] et bornes de boire estoient quand, la personne beuvant, le liege de ses pantoufles enfloit en hault d'un demy pied [8].

CHAPITRE XXIII

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR PONOCRATES EN TELLE DISCIPLINE QU'IL NE PERDOIT HEURE DU JOUR

Quand Ponocrates cogneut la vitieuse maniere de vivre de Gargantua, delibera aultrement l'instituer en lettres ; mais, pour les premiers jours, le tolera, considerant que nature n'endure mutations soubdaines sans grande violence [9].

Pour donc mieulx son œuvre commencer, supplia un savant

1. Le *moulle d'un bonnet*, c'est-à-dire de la grosseur d'une tête.
2. Térence, *Eunuque*, act. IV, sc. v.
3. Sorte de cervelas composé d'œufs d'esturgeon confits à l'huile.
4. Pelletées.
5. *Lui tiroit*, c'est-à-dire était tendu, gonflé.
6. *Canon*, du mot grec qui signifie règle, comme les *canons* de l'Eglise.
7. *Metes*, du mot latin *metæ*, limites, bornes.
8. C'est-à-dire que le vin sortant par les pores du buveur et tombant dans ses pantoufles faisait enfler le liège de ses semelles.
9. Nous avons essayé de faire comprendre, dans l'étude qui précède ces chapitres, les mérites de cette nouvelle méthode d'éducation ; nous n'y reviendrons pas dans ces notes. Mais aucune observation n'est à négliger. Ce même écrivain, qui s'est abandonné aux bouffonneries qu'on a vues, fait preuve d'un tact merveilleux. Il connaît bien le caractère des enfants cet *instituteur* qui ne procède point par réformes brusques et violentes, et, pour ne les point déconcerter, ménage, d'un système à l'autre, de douces et insensibles transitions.

medecin de celuy temps, nommé maistre Théodore [1], à ce qu'il considerast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purgea canonicquement [2] avec elebore de Anticyre [3], et, par ce medicament, lui nettoya toute l'alteration et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocrates luy fit oublier tout ce qu'il avoit appris sous ses antiques precepteurs, comme faisoit Timothée [4] à ses disciples, qui avoient eté instruicts sous aultres musiciens [5].

Pour mieulx ce faire, l'introduisoit es compagnies des gens sçavans qui là estoient, à l'emulation desquelz luy creust [6] l'esprit et le desir d'estudier aultrement, et se faire valoir.

Aprés, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconque du jour : ains [7] tout son temps consommoit en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloit donc Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottoit, luy estoit leue quelque pagine [8] de la divine Escripture, haultement et clerement, avec prononciation competente à la matiere [9], et à ce estoit commis un jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes [10]. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventesfois s'adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monstroit la majesté et jugemens merveilleux.

Puis alloit es lieux secrets, faire excretion des digestions na-

1. Peu importe que ce Théodore désigne le célèbre médecin Fernel, qui était alors très en vogue, ou rappelle un savant médecin du septième siècle nommé aussi Théodore. Le nom n'est probablement ici qu'une sorte d'allégorie, Théodore signifie *Don de Dieu*.

2. *Canonicquement*, d'après les règles; canon, tiré du grec, dans la langue théologique, signifie règle.

3. On s'en purgeait le cerveau pour le dégager. L'*ellébore* était regardé par les anciens comme un remède contre la folie. — *Anticyre*. Deux villes grecques et une île de ce nom produisaient cette plante en abondance.

4. Timothée de Milet, fameux musicien du temps d'Alexandre le Grand, exigeait, dit-on, un double salaire des élèves qui avaient pris quelques leçons d'un autre maître, jugeant équitable de se faire payer la peine de réformer leurs mauvais principes.

5. C'est la méthode de Descartes qui, avant de se livrer à ses spéculations philosophiques, commence par faire *table rase* de toutes ses connaissances antérieures.

6. *Creust*, du verbe *croître*, grandir, augmenter.

7. *Ains*, mais. « *Ains*, dit la Bruyère (chap. *De quelques usages*), a péri : la voyelle qui le commence, et si propre pour l'élision, n'a pu le sauver. Il a cédé à un autre monosyllabe et qui n'est au plus que son anagramme. » Notons que *mais* n'est pas l'anagramme de *ains*. Le premier de ces mots vient de *magis* et le second de *ante*.

8. *Pagine*, page (*pagina*).

9. Remarquer ce souci de la diction, du débit, assez rare à une époque qui semble n'avoir guère connu que la déclamation emphatique ou la psalmodie monotone.

10. *Anagnostes*, mot grec qui signifie lecteur. Ce jeune page serait Du Chatel, fils d'un gentilhomme wallon, natif de *Baschy* en Provence. François Ier le fit d'abord son lecteur et le nomma aux évêchés de Mâcon, puis d'Orléans.

turelles. Là son precepteur repetoit ce que avoit esté leu, lui exposant les poincts plus obscurs et difficiles. Eux, retornans, consideroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoient noté au soir precedent : et quelz signes entroit[1] le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné[2], acoustré[3] et parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur, et y fondoit[4] quelques cas practiques et concernens l'estat humain ; lesquelz ilz estendoient aulcunes fois jusques deux ou trois heures ; mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout[5] habillé. Puis, par trois bonnes heures, lui estoit faicte lecture.

Ce faict, issoient[6] hors, tousjours conferens des propos de la lecture, et se desportoient en Braeque[7], ou es prés, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone[8], galantement[9] s'exercens les corps, comme ilz avoient les aames auparavant exercé[10]. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté : car ilz laissoient la partie quand leur plaisoit; et cessoient ordinairement lors que suoient parmi le corps, ou estoient aultrement las. Adonc estoient tres bien essués[11] et frottés, changeoient de chemise, et, doulcement se pourmenans, alloient voir si le disner estoit prest. Là attendans, recitoient clairement et eloquentement[12] quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant monsieur l'appetit[13] venoit, et, par bonne opportunité, s'asseoient à table. Au commencement du repas, estoit leue[14] quelque histoire plaisante des anciennes prouesses,

1. Rabelais emploie encore ce verbe à l'actif, comme en latin (*intrare locum*) ainsi que le verbe *sortir*, ce qui semble moins logique.

2. Nous avons déjà vu ce mot, c.-à-d. *faire la tête*, coiffer.

3. *Acoustré ;* le verbe *accoutrer*, mettre des habits, a vieilli ; le subst. *accoutrement* est encore en usage.

4. *Fondoit*, du verbe *fondre*, mêler.

5. *Du tout*, totalement, complètement.

6. *Issoient*, de l'ancien verbe *issir*, sortir: nous avons conservé le participe *issu* et le substantif dérivé *issue*.

7. Jeu de paume dans le faubourg Saint-Marceau, à l'enseigne du chien *braque*.

8. Ancien jeu de paume, à trois personnes placées aux angles d'un triangle, d'où elles se renvoyaient la balle. Les trois joueurs étaient rangés *trigonalement*, d'où le nom du jeu.

9. *Galantement*, galamment, avec un mélange de grâce et de force : « Le mot *galant*, dit Littré, reçut une signification plus noble dans les temps de chevalerie, où le désir de plaire se signalait dans les combats. »

10. Nous verrons Montaigne, lui aussi, faire également la part des exercices de l'esprit et du corps : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps que l'on dresse, c'est un *homme*. (*Essais*, livre Ier, ch. xxv.)

11. *Essués*, essuyés.

12. On a pu remarquer ces adverbes régulièrement formés de l'adjectif féminin : *galantement*, *eloquentement*.

13. La Fontaine a emprunté maintes fois cette forme à Rabelais : *messer* loup, *messer* gaster, pour messire, monsieur. Il appelle le corbeau, *monsieur* du Corbeau.

14. Nous ne savons si Rabelais a

jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture ou commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers motz, de la vertu, proprieté, efficace[1] et nature de tout ce que leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eaue, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant, apprint en peu de temps tous les passages à ce competens en Pline, Athenée, Dioscorides, Julius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Elian, et aultres[2]. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurés, apporter les livres susdicts à table. Et si bien et entierement retint en sa memoire les choses dictes, que pour lors n'estoit medecin qui en sceust à la moitié tant comme il faisoit. Aprés, devisoient des leçons leues au matin, et, parachevans leur repas par quelque confection de cotoniat[3], s'escuroit les dents avec un tron de lentisce[4], se lavoit les mains et les yeulx de belle eau fraische, et rendoient graces à Dieu par quelques beaux canticques faicts à la louange de la munificence et benignité divine.

Ce faict, on apportoit des chartes[5], non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nou-

voulu établir un parallèle frappant, comme le disent certains commentateurs, entre Gargantua et François Ier, mais il est curieux de rapprocher ici ce que dit l'historien Mézeray : « Pendant ses repas, François Ier prenait un plaisir sans pareil à écouter les discours des plus savants hommes sur toutes sortes de questions, principalement touchant les choses de physique, comme la vertu des plantes, des oiseaux, des animaux et du cours des astres. » Ce sont bien là aussi les sujets d'étude et de lectures *pratiques* faites à Gargantua.

1. Le mot *efficace*, employé comme substantif, n'était pas encore tombé en désuétude au temps de Corneille qui met ce vers dans la bouche de Néarque :

... Mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace.
(*Polyeucte*, acte Ier, sc. IVe.)

2. L'enseignement pratique, presque *culinaire* (Rabelais parle de « l'apprest d'icelles ») se mêle aux lectures des anciens. Les traités spéciaux des auteurs cités sont les suivants : Pline l'Ancien : *Histoire naturelle ;* Athénée : *Banquet des savants ;* Dioscorides : *Des médicaments faciles à préparer;* Julius Pollux : *Onomasticon* ou *Lexique;* Galien : *Traité de thérapeutique, Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate ;* Porphyre : *Traité de l'abstinence de la chair des animaux ;* Oppien : Traités *de la Chasse* et *de la Pêche ;* Polybe : s'agit-il d'un traité faussement attribué à l'historien, bien qu'il semble peu probable qu'il ait écrit sur de pareilles matières? Ses œuvres ne renferment rien sur ce sujet. Héliodore est l'auteur d'un *Traité d'optique ;* Aristote, dont la vaste science a embrassé l'encyclopédie des connaissances de l'antiquité, a écrit une *Histoire des animaux ;* Elien nous a laissé un livre qui porte le même titre et des *Histoires diverses.*

3. Confitures de coings, autrefois *coudignac, codignac* et *codignat*, aujourd'hui *cotignac* (en latin *cotoneum malum*).

4. Tronc de lentisque. Martial parle aussi de cure-dents faits avec le bois de cet arbre. Espèce de pistachier qui pousse dans les contrées méditerranéennes.

5. Nous avons vu plus haut que *charte* et *carte* (*charta*) sont le même mot.

velles, lesquelles toutes issoient[1] de arithmetique. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numerale, et, tous les jours aprés disner et souper, y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit[2] en dez ou es chartes. A tant sceut d'icelle et theorique et practique, si bien que Tunstal[3], Anglois, qui en avoit amplement escript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoit que le hault alemant[4].

Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathematiques, comme geometrie, astronomie et musique. Car, attendans la concoction et digestion de son past[5], ilz faisoient mille joyeux instrumens et figures geometriques, et de mesmes pratiquoient les canons[6] astronomiques. Aprés, s'esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties[7], ou sus un theme[8], à plaisir de gorge. Au reguard[9] des instrumens de musique, il apprint jouer du luc[10], de l'espinette[11], de la harpe, de la flutte d'alemant[12] et à neuf trous[13], de la viole[14] et de la sacqueboutte[15].

1. Voy. p. 49, n. 6. Du verbe *issir*, sortir, ressortir, dépendre.

2. *Souloit en dez ou es chartes*, c'est-à-dire qu'il avait coutume en maniant des dés ou des cartes. *Souloit*, de l'ancien verbe *souloir* (*solere*), avoir coutume. Ce verbe était déjà archaïque au temps de la Bruyère qui, au chapitre *De quelques usages*, écrit : « L'usage a préféré dans les verbes *être accoutumé* à *souloir*. »

3. Cuthbert Tonstal, évêque de Durham, en Angleterre, et premier secrétaire de Henri VIII, a composé un traité en quatre livres sur *l'art de compter* (1522), avec une épître dédicatoire à Thomas Morus.

4. Les peuples de la Germanie supérieure et ceux de la Basse-Allemagne ne s'entendent qu'à demi les uns les autres : le haut Allemand a toujours passé pour plus difficile.

5. *Past* (*pastus*), nourriture, repas.

6. *Canon*, voy. plus haut, *règles*, *lois*.

7. *Parties* signifie proprement ce que chaque voix doit faire dans un morceau d'ensemble.

8. *Thème* se dit d'un air sur lequel on compose des variations ; c'est un motif de chant suffisamment caractérisé pour donner lieu à une suite mélodique.

9. *Au reguard*, à l'égard.

10. *Luc*, luet, luth. Instrument à cordes pincées, à manche et à sillet (petite pièce placée au haut du manche et qui supporte les cordes) importé d'Orient en Espagne au commencement du huitième siècle et répandu en Europe par les croisés au douzième siècle.

11. *Espinette*. Instrument à clavier et à cordes métalliques. Sa caisse ressemblait à une harpe couchée horizontalement. Ses cordes étaient mises en vibration, comme dans le clavecin, par des languettes de bois armées d'un morceau de plume ou de buffle qui étaient soulevées par les touches du clavier. L'épinette a précédé le clavecin et en est une simple réduction.

12. *Flutte d'Alemant*, ou *d'Alleman*, ou *allemande*. Nom qu'on a donné longtemps en France à la flûte traversière (se jouant transversalement comme la flûte moderne). Les Allemands n'avaient pas inventé cette flûte dont les anciens se sont certainement servis. Ils l'avaient seulement remise en usage et en vogue. Carloix (1554), parlant d'un concert, s'exprime ainsi : « Avec ung dessus et une basse-contre, il y avait une espinette, ung joueur de luth, dessus de violes et une fleuste-traverse que l'on appelle à grand tort fleuste d'Allemand, car les Français s'en aydent mieulx et plus musicalement que toute autre nation, et jamais en Allemaigne n'en fust joué à quatre parties, comme il se fait ordinairement en France. »

13. *Et à neuf trous*. Rabelais veut parler de la flûte douce ou flûte d'An-

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeoit des excrements naturels[1]; puis se remettoit à son estude principal par trois heures ou davantaige : tant à repeter la lecture matutinale[2] qu'à poursuivre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire[3] et former les antiques[4] et romaines lettres.

Ce faict, issoient hors leur hostel, avec eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste[5], lequel luy monstroit l'art de chevalerie[6]. Changeant donc de vestemens, montoit sus un coursier[7], sus un roussin[8], sus un genet[9], sus un cheval barbe[10], cheval legier; et luy donnoit cent quarrieres[11]; le faisoit voltiger en l'aer, franchir le fossé, saulter le palis[12], court tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoit, non la lance, car c'est la plus grande resverie du monde dire : « J'ay rompu dix lances en tournoy, ou en bataille[13]; » un charpentier le feroit bien; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc asserée[14], verde[15] et roide, rompoit un

gleterre, ou encore, et c'est là sa dénomination la plus habituelle, de la *flûte à bec*. Ces flûtes composaient tout un système du grave à l'aigu, et elles ont figuré dans les orchestres jusqu'au siècle dernier. Cet instrument se jouait verticalement.

14 p. 51. *La viole*. Nom d'une famille d'instruments à cordes et à archet qui a donné naissance aux instruments modernes : le violon, l'alto, le violoncelle. Avant la formation du *quatuor* moderne, le *jeu de violes* comprenait une basse de viole, une taille de viole, une haute contre de viole et un dessus de viole. Cet instrument était ordinairement monté sur six cordes.

15 p. 51. *Sacqueboutte*. Instrument de musique à vent, sorte de trompette harmonique différente de la militaire, qu'on allonge ou raccourcit suivant l'acuité des sons. C'est à peu près le *trombone* moderne, dont il ne diffère que par quelques détails de forme.

1. C'est la seconde fois que Rabelais revient sur ce détail. Ne faut-il pas, chez lui comme chez Aristophane, que la bouffonnerie se mêle aux pages les plus élevées. Il semble craindre qu'on ne le prenne trop au sérieux.

2. *Matutinal* (*matutinus*), matinal.

3. *Traire*, tracer, de *trait*, faire un trait, pourtraire, tracer trait pour trait.

4. *Antiques*, gothiques. Ecrire en écriture gothique (Voy. plus haut), et romaine dont les caractères sont perpendiculaires.

5. *Gymnaste*, vient du grec, c'est un maître de gymnastique et en général de tout exercice du corps.

6. *Chevalerie*, exercices d'équitation; nous avons substitué à ce terme le mot *cavalerie* directement formé du latin *caballus*.

7. *Coursier*, grand et fort cheval de tournoi et de bataille.

8. *Roussin*, cheval entier, un peu épais et entre deux tailles, plus petit que le coursier.

9. *Genet*. Espèce de cheval d'Espagne, plus petit que le précédent.

10. *Barbe*, cheval de l'Orient, du Maroc surtout, que l'on confond souvent avec l'arabe.

11. *Donner carriere*, on emploie cette expression métaphoriquement, c'est proprement lâcher la bride à un cheval.

12. *Palis*, palissade, haie.

13. Six ans après la mort de Rabelais, devait succomber le roi Henri II dans un tournois, sous la lance de Montgomery. Rabelais avait donc raison de s'élever contre cette « resverie » aussi dangereuse qu'inutile.

14. *Asserée*. Acérée, dont la pointe était très aiguë et d'un *acier* fin.

15. *Verde*, *verte*, de bois encore vert pour ne point rompre.

huis[1], enfonçoit un harnois, aculoit[2] une arbre, enclavoit[3] un anneau, enlevoit une selle d'armes, un aubert[4], un gantelet. Le tout faisoit, armé de pied en cap.

Au reguard de fanfarer[5] et faire les petits popismes[6] sus un cheval, nul ne le fit mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare[7] n'estoit qu'un cinge en comparaison. Singulierement estoit apprins à saulter hastivement d'un cheval sus l'aultre sans prendre terre, et nommoit on ces chevaux desultoires[8]; et, de chascun costé, la lance au poing, monter sans estrivieres[9], et, sans bride, guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire.

Un aultre jour, s'exerceoit à la hasche, laquelle tant bien croulloit[10], tant verdement de tous pics resserroit[11], tant souplement avalloit en taille ronde[12] qu'il fut passé chevalier d'armes en campagne, et en tous essays. Puis bransloit la picque, sacquoit[13] de l'espée à deux mains, de l'espée bastarde[14], de l'espagnole, de la dague, et du poignard; armé, non armé, au boucler[15], à la cappe[16], à la rondelle[17].

1. *Huis*, porte. Nous avons conservé les mots *huissier*, *huis-clos*.

2. *Aculoit*, mettait à cul, déracinait.

3. *Enclavoit*. *Enclaver* c'est enclore une chose dans une autre, enfiler la bague.

4. *Aubert*, *haubert*, cotte de mailles à manches et gorgerin (le gorgerin est la pièce de l'armure qui protège la gorge).

5. *Fanfarer*, c'est faire bondir, sauter, se dresser le cheval qui fait briller l'adresse du cavalier au moment où il entre en la lice avec trompettes et clairons.

6. *Popisme*. Onomatopée grecque qui exprime le sifflement par lequel on flatte ou apaise les chevaux ombrageux ou difficiles.

7. *Voltigeur*, cavalier qui apprend à monter, à faire des voltes sur un cheval. La *volte* est le mouvement qu'on fait exécuter au cheval en le menant en rond. Au quinzième siècle à Padoue, à Ferrare, à Bologne, il y avait des écoles d'équitation renommées.

8. Voy. dans Montaigne, *Essais*, liv. Ier, le début du ch. XLVIII, *Des destriers*, où il cite le passage de Tite Live (XXIII, 29). « On prit ceux des Numides qui ont l'habitude de toujours mener en laisse un second cheval, et qui souvent, au plus fort de la mêlée, *sautent tout armés, d'un cheval fatigué sur un cheval frais*, tant est grande l'agilité du cavalier, la docilité de la monture! » *Desultoires* (*desultorius*, racine *salire*, *s ltare*, *saltus*, sauter).

9. *Estrivieres*. L'étrivière est la courroie qui soutient l'étrier; on dit maintenant monter sans étriers.

10. *Croulier*, de l'italien *crollare*, signifie brandir. La variante *coulloit* (de *col*, *cou*) signifierait donner un coup léger sur le col, comme on fait pour l'accolade.

11. *De tous pics resserroit*, c.-à-d. gardait, préservait de tout coup de pique, de lance.

12. *Avalloit en taille ronde*. Terme de l'ancien combat de la hache d'arme; c'est abaisser la hache dont on présente le coupant par un mouvement circulaire.

13. *Sacquer*, d'où *saccade*, *saccadé*, donner des coups brusques, faire le moulinet à droite et à gauche.

14. *Espée bastarde*, celle qui n'était ni française, ni espagnole, ni lansquenette (allemande), mais plus grande qu'aucune de ces trois sortes d'épées.

15. *Boucler*, bouclier, orthographe qui figure la prononciation usitée au seizième siècle : *sanglier* et autres mots de terminaison analogue ne comptaient en vers que pour deux syllabes.

16. *Cappe*, cape. Manteau à capuchon, qui, enroulé autour du bras gauche, devenait une sorte de bouclier.

17. *Rondelle*, synonyme de rondache,

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lievre, la perdrix, le faisant, l'otarde[1]. Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'air, autant du pied que du poing.

Luctoit[2], couroit, saultoit, non à trois pas un sault, non à cloche pied, non au sault d'alemant, car, disoit Gymnaste, telz saultz sont inutiles, et, de nul bien en guerre; mais d'un sault perçoit un fossé[3], volloit sus une haye, montoit six pas encontre une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre de la haulteur d'une lance.

Nageoit en parfonde eaue, à l'endroit, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre, transpassoit toute la riviere de Seine sans iceluy mouiller, et tirant par les dents son manteau, comme faisoit Jules Cesar; puis d'une main entroit par grande force en un basteau, d'iceluy se jettoit derechef en l'eaue la teste premiere; sondoit le parfond, creusoit les rochiers, plongeoit es abysmes et goufres. Puis celuy basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eaue, contre cours, le retenoit en pleine escluse, d'une main le guidoit; de l'aultre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit le vele[4], montoit au matz par les traicts[5], couroit sur les brancquars[6], adjustoit la

bouclier circulaire, employé par les hommes à pied.

1. *Otarde*, outarde. Oiseau de l'ordre des échassiers.

2. *Luctoit* (*luctari*), lutter.

3. Rien ne rappelle plus cet ensemble d'exercices auxquels se livre Gargantua sous la direction de Gymnaste que ceux du roi Henri II racontés longuement par Brantôme (*Vies des hommes illustres et capitaines* *françois*, t. Ier, Henri II). « Rien ne lui agréait plus que certaines luttes à outrance où les champions pleins de sueur et hors d'haleine combattent jusqu'à ce que leurs armes soient brisées, spectacle qui lui fut donné à sa triomphante entrée dans la ville de Lyon. Tel fut même le plaisir du roi qu'il voulut le revoir de nouveau six jours après, au siège de Renti; le plus grand chagrin du roi de France fut de ne pouvoir « attaquer l'empereur de personne à personne, et s'entreprouver leurs forces de l'un à l'autre. » Mais, dit Brantôme, Charles, qui n'était plus en cette belle verdeur de jadis et allait en litière, faisait la guerre « en renard », Henri « en lion. » Même passion pour tous les exercices, paume, balle, et toujours devant les dames, conviées à ces ébats comme juges des coups. Cette passion, qui devait être fatale au roi, n'allait pas sans quelques accidents; un jour, n'étant encore que dauphin, Henri, tirant des armes, creva un œil à M. de Boucard, son écuyer. « Mais, ajoute Brantôme, *il luy en demanda pardon*, car c'estoit un fort honnête et brave gentilhomme. » S'agissait-il de « percer (sauter) un fossé, » comme dit Rabelais, nul ne surpassait encore ce roi. « Il avoit esté le meilleur sauteur de la court; jamais nul luy peut tenir pied que feu M. de Bonnivet, l'amiral, et principalement au plain saut, car c'estoit tousjours vingt ou trois ou vingt et quatre grands pieds ou semelles; mais c'estoit à *franchir un grand fossé plain d'eau* où il se plaisait le plus : dont une fois M. de Bonnivet se cuida noyer pour n'en avoir peu franchir un que le Roy avoit franchy. » On voit combien tous les exercices si fort recommandés par Rabelais étaient en honneur à la cour et pratiqués par la noblesse à laquelle le roi donnait l'exemple.

4. *Vele* (*velum*), voile.

5. *Traits*, cordages du vaisseau.

6. *Brancquars*, vergues.

boussole, contreventoit les boulines[1], bendoit le gouvernail.

Issant de l'eaue, roidement[2], montoit encontre la montaigne, et devalloit aussi franchement, gravoit[3] es arbres comme un chat, saultoit de l'une en l'aultre comme un escurieux[4], abatoit les gros rameaux comme un aultre Milo[5] : avec deux poignards asserés et deux poinsons esprouvés montoit au hault d'une maison comme un rat, descendoit puis du hault en bas en telle composition des membres[6] que de la cheute n'estoit aulcunement grevé. Jectoit le dard, la barre[7], la pierre, la javeline, l'espieu, la halebarde, enfonçoit l'arc, bandoit es reins les fortes arbalestes de passe[8], visoit de l'arquebouse à l'œil, affeustoit[9] le canon, tiroit à la butte[10], au papeguay[11], du bas en mont, d'amont en val[12], devant, de costé, en arriere[13], comme les Parthes[14].

On lui attachoit un cable en quelque haulte tour, pendant en terre : par iceluy avec deux mains montoit, puis devaloit si roidement et si asseurement que plus ne pourriez parmy un pré bien eguallé. On lui mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres ; à icelle se pendoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, qu'à grande course on ne l'eust peu aconcevoir[15].

Et pour s'exercer le thorax et poulmons, crioit comme tous les diables. Je l'ouy une fois appellant Eudemon, depuis la porte

1. *Contreventoit les boulines.* Tendre les voiles au plus près du vent. La *bouline* est une corde qui tient la voile de biais.
2. *Roiddement*, avec vigueur.
3. *Gravoit*, gravissait, montait.
4. *Escurieux*, écureuil.
5. L'athlète Milon de Crotone qui tuait un bœuf d'un coup de poing et le même jour le mangeait tout entier. On sait qu'il périt victime de sa force, les mains prises dans un chêne, dévoré par les bêtes fauves.
6. Avec des membres si forts, si dispos.
7. *Barre.* Ce jeu consiste à ficher en terre une barre lourde et pointue d'un côté qu'on a lancée en l'air.
8. *Arbaleste de passe*, un arc immense monté sur une machine de bois que bandaient quatre ou cinq hommes pour lancer des javelots de cinq ou six pieds de long. La *passe* serait cet arbre, cette machine de bois ; selon d'autres, la *passe* ou *pake* serait l'engin lui-même qui sert à tendre l'arbalète. Gargantua montait l'arbalète, aidé de la seule puissance de ses reins et de ses bras.
9. *Affeuster*, affûter, dresser sur l'affût, disposer pour le tir.
10. *Butte*, c'est le massif de terre où l'on place le but pour viser et tirer.
11. *Papeguay* ou *papegaut* : ancien nom du perroquet. Oiseau de bois ou de carton mis au bout d'une perche pour servir de but à ceux qui disputent le prix du tir.
12. *D'amont en val* ou *en aval*, c.-à-d. de haut en bas, terme de bateliers.
13. Toutes façons de viser plus difficiles qu'en ligne horizontale, sur un terrain uni.
14. *Comme les Parthes*, se rapporte seulement à l'adverbe *en arrière* ; on sait que ces cavaliers décochaient leurs flèches en fuyant.
15. *Aconcevoir*, atteindre. Suspendu comme à un trapèze de grande longueur, il s'y promenait, suspendu à la force des poignets, si rapidement qu'on n'eût pu l'atteindre à la course.

Sainct-Victor jusques à Montmartre. Stentor[1] n'eut oncques telle voix à la bataille de Troye.

Et, pour gualantir[2] les nerfs, on lui avoit fait deux grosses saulmones[3] de plomb, chascune du pois de huit mille sept cens quintaulx, lesquelles il nommoit alteres[4]. Icelles prenoit de terre en chascune main, et les eslevoit en l'air au dessus de la teste; les tenoit ainsi sans soy remuer trois quarts d'heure et davantaige, qui estoit une force inimitable.

Jouoit aux barres avec les plus forts. Et, quand le poinct advenoit, se tenoit sur ses pieds tant roidement qu'il s'abandonnoit es plus adventureux, en cas qu'ilz le fissent mouvoir de sa place, comme jadis fesoit Milo. A l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main, et la donnoit à qui lui pourroit oster.

Le temps ainsi employé, lui frotté, nettoyé, et refraischy d'habillemens, tout doulcement s'en retournoient, et, passans par quelques prés ou aultres lieux herbus[5], visitoient les arbres et plantes, les conferens[6] avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Theophraste[7], Dioscorides[8], Marinus[9], Pline, Nicander[10], Macer[11] et Galen[12]; et en emportoient leurs pleines mains au logis; desquelles avoit la charge un jeune paige nommé Rhizotome[13], ensemble des marrochons[14], des pioches, cerfouettes[15], beches, tranches[16] et aultres instrumens requis à bien arborizer[17].

1. *Stentor*, héraut des Grecs devant Troie; il criait à lui seul aussi haut que cinquante autres (*Iliade*, V. 387). De là notre proverbe : *avoir une voix de Stentor*.

2. *Gialant* a quelquefois le sens de vif, alerte, vigoureux, d'où le verbe *gualantir* dans l'acception présente, *fortifier*.

3. *Saulmones de plomb*. On appelle *saumon* une masse de métal, telle qu'elle est, sortie de la fonte.

4. *Alteres*, ou mieux *haltères*. On pratique encore cet exercice dans les gymnases. Ce sont deux masses sphériques réunies par une tige de fer et dont le maniement méthodique et régulier développe la force musculaire.

5. *Herbus*, herbeux.

6. *Conferens*. Comparant (en latin, *conferre*).

7. *Théophraste* avait composé un traité des plantes.

8. *Dioscorides*, voir p. 50, note 2.

9. *Marinus*, philosophe néoplatonicien, cité souvent par Galien.

10. *Nicander*, de Colophon, auteur de petits poèmes sur le moyen de guérir les empoisonnements.

11. *Macer*, contemporain de Virgile, auteur d'un poème sur les plantes vénéneuses.

12. *Galen* (cité plus haut, p. 50, n. 2) pour Galien.

13. *Rhizotome*, en grec, coupeur de racines.

14. *Marrochon*, diminutif du mot *marre*, outil à labourer la terre, nommé aussi bidochon, qui sert à sarcler les légumes.

15. *Cerfouette* ou *serfouette*, instrument dont on se sert pour creuser la terre au pied des arbres.

16. *Tranche*, houe, bident. Instrument de petite culture, composé d'un long manche et d'une lame de fer.

17. *Arborizer*, de *arboriste*. C'est l'ancien mot. *Herboriser*, *herboriste*, ne se sont introduits que par corruption, parce que ce sont des herbes que l'on recherche et cueille et non des arbres (*arbor*). Sans cette ancienne

Eux arrivés au logis, ce pendant qu'on aprestoit le souper, repetoient quelques passages de ce qu'avoit esté leu, et s'asseoient à table. Notez icy que son disner estoit sobre et frugal : car tant seulement mangeoit pour refrener les aboys de l'estomac; mais le souper estoit copieux et large. Car tant en prenoit que lui estoit de besoing à soy entretenir et nourrir. Ce que est la vraye diete[1], prescrite par l'art de bonne et seure medicine, quoy qu'un tas de badaux medecins, herselés[2] en l'officine des Arabes[3], conseillent le contraire.

Durant iceluy repas estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit; le reste estoit consommé en bons propos, tous lettrés et utiles. Après graces rendues, s'adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petits passetemps qu'on faict es chartes, es dés et goubelets : et là demeuroient faisans grand chere, s'esbaudissans aucunesfois jusques à l'heure de dormir; quelquefois alloient visiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens qui eussent veu pays estranges[4].

En pleine nuyt, devant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert voir la face du ciel; et là notoient les cometes si aulcunes estoient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres.

Puis, avec son precepteur, recapituloit brievement, à la mode des Pythagoriques[5], tout ce qu'il avoit leu, veu, sceu, faict et entendu, au decours de toute la journée.

Si prioient Dieu le createur en l'adorant, et ratifiant[6] leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, lui rendant grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repos.

étymologie, on aurait dû dire *herbiste* (*herba*).

1. *Diete.* Voir déjà plus haut ce mot dans son vrai sens : régime, genre de vie.

2. *Herselé* semble le même mot que harceler, provoquer à la dispute. L'étymologie serait-elle *herse*, par assimilation avec la motte de terre que rompt la herse ?

3. *L'officine des Arabes.* Certaines éditions donnent *des sophistes*. Rabelais entend peut-être par là le médecin Avicenne (XIe siècle) et ses sectateurs, par opposition à Galien et à ses disciples plus partisans que les premiers de la sobriété.

4. *Estranges*, étrangers. Emploi constant en ce sens au seizième siècle.

5. *Pythagoriciens.* Pythagore recommandait à ses disciples de faire chaque soir une récapitulation de leurs actes, une sorte d'examen de conscience.

6. *Ratifiant*, ratifier, attester par ses actes, confirmer.

CHAPITRE XXIV

COMMENT GARGANTUA EMPLOYOIT LE TEMPS, QUAND L'AER ESTOIT PLUVIEUX

S'il advenoit que l'aer fust pluvieux et intemperé, tout le temps d'avant disner estoit employé comme de coustume, excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu pour corriger l'intemperie de l'aer. Mais, aprés disner, en lieu des exercitations, ilz demouroient en la maison, et par maniere d'apotherapie [1], s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes en la grange. Puis estudioient en l'art de peincture et sculpture; ou revocquoient [2] en usage l'antique jeu des tales [3], ainsi qu'en a escrit Leonicus [4], et comme y joue nostre bon amy Lascaris [5].

En y jouant, recoloient [6] les passaiges des auteurs anciens esquelz est faicte mention ou prinse quelque metaphore sus iceluy jeu. Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les metaulx, ou comment on fondoit l'artillerie; ou alloient voir les lapidaires, orfevres et tailleurs de pierreries; ou les alchymistes et monnoyeurs; ou les haultelissiers [7], les tissoutiers [8], les veloutiers [9], les horologiers [10], miralliers [11], imprimeurs,

1. *Apotherapie*, mot grec qui signifie hygiène; mesure de santé.

2. *Revocquer*, du latin *revocare*, rappeler, remettre.

3. *Tales*, du latin *talus*, dés à jouer, osselets.

4. *Leonicus*. Nicolo Léonico, Vénitien, a écrit un livre spécial sur ce jeu (1530).

5. *Lascaris*. Il y a deux Lascaris qu'il ne faut pas confondre : l'un (Constantin), un des savants qui contribuèrent à la renaissance des lettres en Europe, quitta Constantinople après la chute de cette ville (1454), enseigna le grec successivement à Milan, à Rome, à Naples, a laissé une grammaire, le premier livre imprimé en caractères grecs (1476), et mourut à Messine (1493). L'autre (Jean-André), né en Phrygie, vers 1445, mourut en 1535, fut accueilli à Florence par Laurent de Médicis. Appelé en France par Charles VIII, il jouit d'un grand crédit auprès de Louis XII qui le chargea d'une ambassade à Venise, et de François Ier dont il devint le bibliothécaire. Léon X fut aussi son protecteur. Ce savant a été le maître de nos grands hellénistes Budé et Danès. Villemain a publié *Lascaris ou les Grecs au quinzième siècle* (1825). On s'étonne un peu de voir Rabelais l'appeler familièrement « *son bon amy.* » Jean Lascaris avait *quatre-vingt-dix ans* et mourait l'année même où parut l'édition de *Gargantua* sous sa forme définitive (1535). On serait tenté de se demander s'il s'agit du même personnage.

6. *Recoler* (*recolere*), repasser en son esprit.

7. *Haultelissiers*. Fabricants de tapis de haute lisse.

8. *Tissoutiers*, du mot *tissu*. Tisserands.

9. *Veloutiers*. On disait autrefois *velours*, d'où *veloutier*, ouvrier qui fabrique le velours.

10. *Horologiers*, horologe, qui indique l'heure (*hora*), a formé régulièrement *horlogier*, dont *horloger* est une contraction.

11. *Miralliers*, de l'italien *miraglio*, miroir, miroitiers.

organistes, taincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, et, par tout donnans le vin [1], apprenoient et consideroient l'industrie et invention des mestiers.

Alloient ouir les leçons publiques, les actes solennelz, les repetitions, les declamations, les plaidoiez des gentilz avocatz [2], les concions [3] des prescheurs evangeliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime : et là, contre les maistres, essayoit de tous bastons [4], et leur monstroit par evidence qu'autant, voire [5] plus, en sçavoit qu'iceux.

Et, au lieu d'arboriser, visitoient les boutiques des drogueurs [6], herbiers [7], et apothycaires, et soigneusement consideroient les fruicts, racines, feuilles, gommes, semences, axunges peregrines [8], ensemble aussi comment on les adulteroit [9]. Alloit voir les basteleurs, trejectaires [10] et theriacleurs [11], et consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobressaults et beau parler : singulierement de ceux de Chaunys en Picardie, car ilz sont de nature grands jaseurs, et beaux bailleurs de ballivernes en matiere de cinges verds [12].

Eux, retournés pour souper, mangeoient plus sobrement qu'es aultres jours, et viandes plus desiccatives et extenuantes [13], afin que l'intemperie humide de l'aer, communiquée au corps par

1. C'est ce que nous appelons donner le *pourboire*.

2. François Ier dit un jour aux membres du Parlement « qu'il étoit délibéré (décidé) de venir dans la dite cour, deux ou trois fois la semaine, assister aux plaidoyers et au conseil. » (*Vie de François Ier*, Garnier, t. XXIV, p. 301.)

3. *Concions* (*concio*). discours, prêche. Cette sorte d'éclectisme qui permet au maître et à l'élève d'aller entendre « les prescheurs evangeliques, » c'est-à-dire les ministres de la nouvelle doctrine, est chose assez rare au seizième siècle pour la noter au passage.

4. *Bastons*, se disait autrefois des armes montées sur un fût ou sur une hampe. On peut croire ici que Rabelais étend la signification du mot *bâton* à toute arme dont le maniement peut s'apprendre dans une salle.

5. *Voire* vient du mot latin *verus*, vrai, vraiment.

6. *Drogueurs*. Droguistes.

7. *Herbiers*. Herboristes.

8. *Axunges peregrines*. Onguents, baumes étrangers (en latin *axungia*), oing, graisse, saindoux.

9. *Adulterer*, falsifier. La fraude était facile et lucrative en pareille matière, vu l'ignorance du peuple, et la nature des matières dont beaucoup étaient tirées de l'étranger.

10. *Trejectaire*. C'est un homme qui fait des tours de *passe-passe*, proprement tours d'adresse des joueurs de gobelets (en latin *trajicere*, *trojectare*, faire passer).

11. *Theriacleurs*. *Thériaqueurs* semblerait plus régulier, marchands de *thériaque*, vendeurs d'orviétan, charlatans qui débitaient toutes sortes de remèdes.

12. On a dit longtemps « les singes de Chauny, » expression proverbiale qui faisait allusion à la dextérité et à la malice des habitants de cette ville. Un *bailleur de balivernes* est un conteur de sornettes, un faiseur de contes bleus, tel que celui qui raconterait avoir vu des *singes verts*. Du temps de Rabelais, les singes verts étaient mis au rang des *merles blancs*, des êtres imaginaires.

13. Plus sèches et moins nourrissantes, comme les viandes blanches.

necessaire confinité[1], fust par ce moyen corrigée, et ne leur fust incommode par[2] ne soy estre exercités comme avoient de coustume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce proces[3] de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme selon son aage[4], de bon sens, en tel exercice ainsi continué. Lequel, combien que semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doux fut, legier et delectable, que mieulx ressembloit un passe temps de roy que l'estude d'un escolier. Toutesfois, Ponocrates, pour le sejourner[5] de ceste vehemente intention[6] des esprits, advisoit une fois le mois quelque jour bien clair et serain; auquel bougeoient[7] au matin de la ville, et alloient ou à Gentilly, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont Charanton, ou à Vanves ou à Sainct-Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grand chere dont ilz se pouvoient adviser : raillans, gaudissans[8], beuvans d'autant[9]; jouans, chantans, dansans, se voytrans[10] en quelque beau pré, denigeans[11] des passeraux, prenans des cailles, peschans aux grenoilles et escrevisses.

Mais, encores qu'icelle journée fust passée sans livres et lectures, poinct elle n'estoit passée sans profit. Car, en beau pré, ilz recoloient par cœur[12] quelques plaisans vers de l'Agriculture de Virgile[13], de Hesiode[14], du Rustique de Politian[15]; descripvoient quelques plaisans epigrammes[16] en latin, puis les

1. *Confinité*, affinité, propriété d'assimilation.

2. *Par ne soy*. Pour n'avoir pas pris de l'exercice comme à l'ordinaire. On se rappelle que ces promenades restreintes avaient lieu « s'il advenoit que l'aer fust pluvieux et intempéré. »

3. *Proces* (*processus*), procédé, progrès.

4. Gargantua, d'après le calcul de ses premières études, n'avait pas moins de cent vingt-trois ans, lorsqu'il se mit sous la discipline de Ponocrates. Mais, sans compter que chez ce géant l'adolescence comme la longévité est proportionnée aux dimensions monstrueuses du héros, Rabelais s'inquiète peu de la vraisemblance dans ce roman satirique, où les plus folles imaginations se mêlent aux plus sages conceptions.

5. *Sejourner*, reposer, distraire.

6. *Intention*, contention, fatigue.

7. *Bouger*, s'éloigner, partir.

8. *Gaudissans*, gaudir, se réjouir (du latin *gaudere*, *gaudium*).

9. *D'autant*, c'est-à-dire à proportion.

10. *Se voytrans*, se vautrant.

11. *Denigeans*, dénichant.

12. *Recoloient* (v. p. 58, note 6), repasser en son esprit.

13. *Géorgiques*, poème didactique en quatre livres.

14. *Travaux et Jours*, poème didactique d'Hésiode, poète grec (IXe siècle avant J.-C.).

15. Ange Politien, né près de Florence (1454-1494), fut précepteur des fils de Laurent de Médicis dont l'un devait être le pape Léon X, a laissé entre autres ouvrages, quatre poèmes : *Bucoliques latins*.

16. *Epigrammes* doit être entendu ici dans son sens primitif : une petite pièce de vers qui n'est que par accident terminée en pointe satirique. *Plaisant* ne signifie pas qui provoque le rire, mais qui plaît, agréable.

mettoient par rondeaux et ballades[1] en langue françoise. En banquetant, du vin aisgué[2] separoient l'eaue, comme l'enseigne Caton[3], *de Re rust.*, et Pline[4], avec un guobelet de lierre; lavoient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiroient avec un embut[5]; faisoient aller l'eaue d'un verre en aultre, bastissoient plusieurs petits engins automates, c'est à dire soy mouvans eux-mesmes.

1. Boileau dit dans son *Art poétique* (ch. II):

Le *rondeau*, né gaulois, a la naïveté.
La *ballade*, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

Et Molière, dans *les Femmes savantes :*

La *ballade*, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode : elle sent son vieux temps.

Ronsard, dès le seizième siècle, avait déjà fait tomber en oubli ces petits poèmes, cultivés par Marot et son école, et assez compliqués dans les exigences de leur structure, quoi qu'en dise Boileau de la naïveté du premier de ces petits poèmes. Le gaulois Rabelais, depuis sa querelle avec Ramus, le maître et l'ami de Ronsard, était en hostilité plus ou moins avouée avec le chef de la Pléiade qui n'a pas peu contribué à faire passer Rabelais pour un ivrogne, n'ayant d'autre dieu que son ventre. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci, brouillé avec Ronsard, et porté par le tour de son esprit aux gentilles inventions du gaulois Marot, y veuille exercer son élève par passe-temps.

2. *Aisgué*, mélangé d'eau. En certaines provinces on dit encore l'*aigue* pour désigner la rivière.

3. Caton, *De Re rustica*, ch. CXI.

4. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, liv. XVI, ch. XXXV.

5. *Embut*, entonnoir. Mot employé dans le midi. Les deux mots sont composés de la même façon. Instrument qui sert à mettre *en bouteilles, en tonne.*

PANTAGRUEL

(EXTRAITS)

LIVRE II

CHAPITRE V

DES FAICTS DU NOBLE PANTAGRUEL EN SON JEUNE AAGE [1]

Ainsi croissoit [2] Pantagruel de jour en jour, et profitoit à veue d'œil, dont son pere s'esjouissoit par affection naturelle. Et luy fit faire, comme il estoit petit, une arbaleste pour s'esbattre aprés les oisillons, qu'on appelle de present la grand arbaleste de Chantelle [3].

Puis l'envoya à l'escole pour apprendre et passer son jeune aage. De faict vint à Poictiers pour estudier, et y profita beaucoup : auquel lieu voyant que les escoliers estoient aucunes fois de loisir, et ne sçavoient à quoi passer temps, il en eut com-

1. Les chapitres précédents sont remplis par l'*origine*, l'*antiquité* et la *multicité* de Pantagruel qui coûte la vie à sa mère, Badebec. Son père, Gargantua, avait alors quatre cent quatre-vingt-quatre ans!

Au quatrième chapitre, nous voyons l'enfant, comme un autre Hercule, malgré les chaînes dont on avait attaché son berceau de peur qu'il se blessât, en rompre l'extrémité et se lever « emportant son berceau sur l'eschine ainsi lié, comme une tortue qui monte contre une muraille » (groupe de soldats montant à l'assaut couverts de leurs boucliers). — « En ce poinct entra en la salle où l'on banquetoit, et hardiment qui espouventa bien l'assistance, mais, par autant qu'il avoit les bras liés dedans, il ne pouvoit rien prendre à manger, mais en grande peine s'inclinoit pour prendre de la langue quelque lippée (bouchée). Quoy (ce que) voyant son pere entendit bien que l'on l'avoit laissé sans luy bailler à repaistre et commanda qu'il fust deslié desdictes chaisnes, — les medecins de Gargantua disoyent que, si l'on le tenoit ainsi au berceau, seroit toute sa vie subject à la gravelle.... et mist son dict berceau en plus de cinq cens mille pieces, d'un coup de poing qu'il frappa au milieu par despit, avec protestation de jamais n'y retourner. » Telle est la fin du quatrième chapitre où l'on pourrait voir une protestation, que J.-J. Rousseau développera éloquemment au dix-huitième siècle, contre les maillots et ces liens étroits, si contraires à l'hygiène, par lesquels, en l'immobilisant, on entravait le libre développement de la première enfance.

Les trois chapitres qui suivent sont consacrés à l'éducation de Pantagruel, et le dernier chapitre cité par nous, la lettre de Gargantua à son fils, si touchante, si éloquente dans ses recommandations, marque bien le progrès du nouveau système. Cette lettre en est la sanction, la démonstration et le couronnement.

2. En santé et en vigueur.

3. *Chantelle*, petite ville du Bourbonnais dont le château fut rasé sous François Ier après la trahison du connétable de Bourbon. Il s'agit sans doute ici d'une de ces *arbaletes de passe* dont il a été question au chapitre XXIII du Ier livre.

passion. Et un jour print, d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche, ayant environ de douze toises en carré, et d'espaisseur quatorze pans [1], et la mit sur quatre pilliers au milieu d'un champ, bien à son aise; afin que lesdicts escoliers quand ilz ne sauroient aultre chose faire, passassent temps à monter sur ladicte pierre, et là banqueter à force flaccons, jambons et pastés, et escrire leurs noms dessus avec un cousteau, et, de present, l'appelle on la Pierre levée [2]. Et, en memoire de ce, n'est aujourd'huy passé aucun en la matricule de ladicte université de Poictiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine caballine de Croustelles [3], passé à Passelourdin [4], et monté sur la Pierre levée.

En aprés, lisant les belles chroniques de ses ancestres, trouva que Geoffroy de Lusignan [5], dict Geoffroy à la grand dent, grand pere du beau cousin de la sœur aisnée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere, estoit enterré à Maillezais [6] : dont print un jour *campos* [7] pour le visiter comme homme de bien. Et, partant de Poictiers avec aucuns de ses compaignons, passerent par Legugé [8], visitans le noble Ardillon, abbé; par Lusignan, par Sausay, par Celles, par Colonges, par Fontenay le

1. *Pan* parait avoir la même signification que le mot *empan*, mesure de longueur qu'on prend du pouce à l'extrémité du petit doigt sur la main ouverte le plus possible.

2. Cette pierre se voit près de Poitiers, du côté du Pont-à-Joubert. On voit en France plusieurs autres *pierres levées*, que l'on a crues longtemps des vestiges de l'ancien culte druidique, avec un trou mystérieux dans lequel on passe encore par superstition. A Trie, près de Gisors, il y en a une semblable.

3. *Croustelles*. Bourg à une petite lieue de Poitiers. On fait dériver le nom de cette localité du mot latin *crustula*, croutelette, petit gâteau qu'on y fabriquait. Ce sont sans doute ces pâtisseries et la fontaine *caballine* qui y attiraient les étudiants de Poitiers. On faisait peut-être subir quelque épreuve, quelque *brimade*, aux nouveaux venus pour les déniaiser. L'épithète *caballine* est une allusion au cheval mythologique Pégase, qui, d'un coup de pied, fit jaillir l'*Hippocrène* (fontaine du cheval) consacrée à Apollon et aux Muses, et qui inspirait les poètes.

4. *Passelourdin* (vu plus haut), plaisanterie qui semble confirmer le genre d'épreuves imposé aux écoliers, on y faisait *passer* les *lourdauds*.

5. *Lusignan*. Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Poitiers. Rabelais semble, dans une généalogie fantastique, rattacher la généalogie de ses héros à celle du roi de Jérusalem, Gui de Lusignan.

6. *Maillezais*, à quatre lieues de Fontenay-le-Comte, siège de l'évêché plus tard transporté à La Rochelle, occupé par le patron de Rabelais, Geoffroi d'Estissac. Cette place, fortifiée par le célèbre huguenot Agrippa d'Aubigné, resta entre ses mains jusqu'en 1620, époque de sa fuite à Genève.

7. *Print campos* (*campus*, champ). Expression encore usitée pour dire se donner congé.

8. *Legugé*. Prieuré du Bas-Poitou dont Rabelais avait connu deux prieurs successifs, Geoffroi d'Estissac et Antoine Ardillon, abbé de Fontenay-le-Comte. L'auteur profite de ce voyage dans des localités trop bien connues de lui par les persécutions qu'il y a endurées, pour nommer avec honneur ses protecteurs et ses amis.

Comte[1], saluans le docte Tiraqueau[2] : et de là arriverent à Maillezais, où il visita le sepulchre dudict Geoffroy à la grand dent : dont il eut quelque peu de frayeur, voyant sa portraicture, car il y est en image comme d'un homme furieux, tirant à demy son grand malchus[3] de la gaine. Et demandoit la cause de ce. Les chanoines dudict lieu luy dirent que n'estoit aultre cause sinon que *pictoribus atque poetis*[4], etc. : c'est à dire que les peintres et poëtes ont liberté de peindre à leur plaisir ce qu'ilz veulent. Mais il ne se contenta pas de leur response, et dist : « Il n'est point ainsi peinct sans cause[5]. Et me doubte qu'à sa mort on luy a faict quelque tort, dont il demande vengeance à ses parens. Je m'en enquesteray plus au plein, et en feray ce que de raison. »

Puis retourna non pas à Poictiers, mais voulut visiter les aultres universités de France : dont, passant à la Rochelle, se mit sur mer et vint à Bordeaulx, auquel lieu ne trouva grand exercice, sinon des gabarriers[6] jouans au luettes[7] sur la grave[8]. De la vint à Thoulouse, où il apprint fort bien à danser, et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance[9] des escoliers de ladicte université ; mais il n'y demeura gueres, quand il vit qu'ilz faisoient brusler leur regens tous vifz comme harans soretz[10], disant : « Ja Dieu ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez alteré sans me chauffer davantaige. »

Puis vint à Montpellier, où il trouva fort bons vins de Mire-

1. Tous ces petits pays sont situés dans le Bas-Poitou.

2. Rabelais avait de particulières obligations au « docte Tiraqueau, » savant jurisconsulte, qui l'avait tiré de la prison où les cordeliers de Fontenay-le-Comte, ses confrères, l'avaient enfermé (Voy. la notice sur Rabelais).

3. *Malchus*, sorte de glaive, de grand coutelas.

4. Le sens des deux vers d'Horace est que : peintres et poëtes ont toujours joui d'une égale liberté pour tout oser. (*Epître aux Pisons*, v. 9.)

5. Geoffroi, surnommé *à la grand dent*, avait fait brûler en 1232 l'abbaye de Maillezais et avait été contraint de la rebâtir à ses frais. Il eut sans doute quelque peine à se consoler de cette libéralité obligatoire ; ce mécontentement, ce grand malchus dégainé et cette dent couvrant la mâchoire inférieure devaient en effet donner à la « portraicture » un air assez rébarbatif.

6. *Gabarriers*. Mariniers conducteurs de gabares. La gabare était une embarcation à voiles et à rames qui servait à charger et à décharger les bâtiments.

7. Jeu de la fossette.

8. *Grave*. Ne semble pas devoir s'entendre seulement du bord de l'eau, de la grève, car on a donné dans la Gironde le nom de *graves* à un terrain formé de graviers, de sablon, de sable et d'argile qui couvre les plateaux et les collines. C'est ce terrain qui est particulièrement favorable à la culture de la vigne.

9. *Usance*, usage ; le mot a vieilli.

10. *Harants soretz*, *harengs saurs*, séchés à la fumée. Ce passage fait allusion à Jean Caturce, de Limoux, emprisonné et brûlé à Toulouse (1532) pour cause de religion. Son seul crime était, paraît-il, d'avoir, à un repas des Rois, remplacé le cri « *le roi boit* » par cet autre : « *Jésus-Christ règne dans nos cœurs.* »

vaulx [1] et joyeuse compagnie ; et se cuida [2] mettre à estudier en medecine, mais il considera que l'estat estoit fascheux par trop et melancholique, et que les medecins sentoient les clysteres comme vieux diables [3]. Pourtant vouloit estudier en loix ; mais, voyant que là n'estoyent que trois teigneux et un pelé [4] de legistes, se partit dudict lieu. Et en chemin fit le pont du Guard [5], et l'amphitheatre de Nismes [6], en moins de trois heures, qui toutesfois semble œuvre plus divin que humain ; et vint en Avignon, où il ne fut trois jours qu'il ne devint amoureux.

Ce que voyant son pedagogue, nommé Epistemon [7], l'en tira, et le mena à Valence au Daulphiné ; mais il vit qu'il n'y avoit grand exercice, et que les marroufles [8] de la ville battoient les escoliers : dont eut despit, et un beau dimanche que tout le monde dansoit publiquement, un escolier se voulut mettre en danse, ce que ne permirent lesdicts marroufles. Quoy voyant Pantagruel leur bailla à tous la chasse jusques au bord du Rosne [9], et les vouloit faire tous noyer ; mais ilz se musserent [10] contre terre comme taupes, bien demie lieue soubs le Rosne [11]. Le pertuys [12] encores y apparoist. Aprés il s'en partit, et à trois pas et un sault [13] vint à Angiers, où il se trouvoit fort bien, et y eust demouré quelque espace, n'eust été que la peste les en chassa.

Ainsi vint à Bourges, où estudia bien long temps, et profita beaucoup en la faculté des loix. Et disoit aucunesfois que les

1. *Mirevaulx*, petite ville du Bas Languedoc, à 13 kil. de Montpellier.

2. *Se cuida mettre*. Pensa se mettre.

3. Ce passage rappelle quelque bonne scène du *Malade imaginaire*, de Molière, où l'apothicaire Fleurant veut absolument, en dépit de Béralde, placer sa marchandise.

4. Comme nous disons encore : Trois tondus et un pelé.

5. Pont sur le Gard, ancien aqueduc construit par Agrippa, gendre d'Auguste. C'est un des monuments les plus hardis de l'architecture romaine.

6. Les Arènes de Nimes, monument de forme elliptique, qui pouvait contenir 20000 spectateurs : on y donnait des combats de gladiateurs et d'animaux. Nimes renferme encore, entre autres monuments datant des Romains, la Maison carrée et la Tour Magne. Nimes, Arles, Orange possèdent les antiquités romaines les plus belles et les mieux conservées. Il ne faut pas trop s'étonner de voir Pantagruel « faire en moins de trois heures » ces monuments d'un travail prodigieux, entreprise digne d'un tel géant et d'un grand prince à qui rien ne coûte. Toutefois, n'était l'autorité de toutes les éditions, on serait tenté de lire « vit » au lieu de « fit » puisqu'il s'agit d'un simple voyage d'agrément et d'instruction.

7. *Epistemon*, mot grec qui signifie habile, instruit.

8. *Marroufles*, terme de mépris. Marauds.

9. *Rosne*. Rhône.

10. *Se musser*. Se cacher. Jouer à *musse-pot*, jeu qui consiste à cacher un pot, c'est le jeu de *cache-tampon*.

11. C'est un trou qui, commençant dans l'abbaye de Saint-Pierre, traverse assez loin sous le Rhône.

12. *Pertuys*. Pertuis, trou, ouverture. En géographie, détroit resserré entre la terre et une île ou entre deux îles.

13. C'est-à-dire qu'en trois pas, il parcourut la distance du Rhône à la Loire et qu'en un saut il passa cette rivière.

livres des loix luy sembloient une belle robe d'or, triomphante et preciense à merveilles, qui fust brodée [1] de fiente : « Car, disoit-il, au monde n'y a livres tant beaux, tant aornés [2], tant elegans, comme sont les textes des Pandectes ; mais la brodure d'iceux, c'est assavoir la glose de Accurse [3], est tant salle, tant infame et punaise [4], que ce n'est qu'ordure et villenie. »

Partant de Bourges, vint à Orleans, et là trouva force rustres d'escoliers qui luy firent grand chere à sa venue ; et en peu de temps apprint avec eux à jouer à la paulme, si bien qu'il en estoit maistre. Car les estudians dudict lieu en font bel exercice, et le menoient aucunesfois es isles pour s'esbatre au jeu du poussavant [5]. Et, au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie [6], de peur que la veue ne luy diminuast. Mesmement que un quidam des regens disoit souvent en ses lectures qu'il n'y a chose tant contraire à la veue comme est la maladie des yeulx [7]. Et quelque jour que l'on passa licentié en loix quelqu'un des escoliers de sa cognoissance, qui de science n'en avoit gueres plus que sa portée, mais en recompense sçavoit fort bien danser et jouer à la paulme, il fit le blason et devise des licentiés en ladicte université, disant :

Un esteuf [8] en la braguette [9],
En la main une raquette,
Une loy en la cornette [10],
Une basse danse [11] au talon,
Vous voyla passé coquillon [12].

1. *Brodée*. Bordée, d'après l'étymologie, *bord*.

2. *Aorné* (*adornatus*). Orné.

3. *Accurse*. Célèbre jurisconsulte du treizième siècle. S'il fut mauvais grammairien, ce que ne lui ont pas pardonné les lettrés du seizième siècle, son érudition aurait dû lui faire trouver grâce à leurs yeux. L'illustre Cujas rend justice à sa *Glose*, ouvrage de neuf années.

4. *Punaise*, de l'adj. *punais*, proprement qui sent mauvais par le nez.

5. *Poussavant*. — Probablement, comme semble l'indiquer l'étymologie, un jeu de boules. Un commentateur fait remarquer que *pou* se prononçait *peu* et rappelle le jeu de mots (*peu savant*) que nous avons signalé au 1er liv., ch. XXII.

6. *Mie*. Particule qui renforce la négation ; tombée en désuétude. De son agréable et commode pour la rime, elle était fort usitée chez les trouvères et chez les poètes de l'école de Marot.

7. Ces vérités naïves sont fréquentes chez Rabelais, nous en avons signalé une semblable, p. 45, note 15.

8. *Esteuf*. Balle de paume.

9. *Braguette*, brayette, diminutif de *braie*, culotte, c'est la fente du vêtement qui pouvait servir de poche à cacher menus objets.

10. *Cornette*. Ordinairement coiffure de femme. C'est aussi la cornette du chaperon où l'on pouvait loger au besoin un texte de loi. « Or, vint ce vaillant, garni en sa cornette de son petit rasoir. » (Louis XI, *Nouvelles*, LXIV.) La *cornette* était aussi une large bande d'étoffe de soie que le docteur en droit portait autour du cou, descendant jusqu'à terre, où l'on pouvait glisser un texte de loi. En ce sens il y aurait continuité d'idée et d'image avec le dernier vers : « Vous voyla passé coquillon. »

11. *Basse danse*. Ce sont les danses ordinaires et communes, par opposition aux danses *par haut*, celles des

CHAPITRE VI

COMMENT PANTAGRUEL RENCONTRA UN LIMOUSIN[1] QUI CONTREFAISOIT LE LANGAIGE FRANÇOIS

Quelque jour, je ne scay quand, Pantagruel se pourmenoit aprés souper avec ses compaignons, par la porte dont l'ou va à Paris[2]. Là rencontra un escolier[3] tout joliet qui venoit par iceluy

baladins qui font des cabrioles et des gambades.

12 p. 66. *Passé coquillon.* Passé docteur. Le *cucullio* est le bonnet de docteur, le chaperon doctoral, explication plus probable que celle qui ferait de *coquillon* un dimin. de Coquille, célèbre docteur en droit.

1. Rabelais s'est égayé aux dépens de la plupart des universités du royaume; on a vu que Pantagruel, en quête de science, y a trouvé tout, excepté l'étude et la science. Les bons écoliers, farcis de pédantisme, hérissés de grec et de latin, tels que l'écolier limousin, sont peut-être encore plus insupportables que les écoliers dont Rabelais nous a décrit les ébats.

2. Par cette porte d'Orléans qui regarde le chemin de Paris, car c'est à Orléans, en venant de Bourges, que Pantagruel rencontre l'écolier limousin.

3. Quel est cet écolier? L'érudition et la curiosité des commentateurs, qui, depuis deux siècles et demi, ont essayé de donner la *clé* de tous les noms du roman, n'ont pas manqué de s'exercer sur cette énigme. J'y vois nommer : Ronsard, malheureusement encore sur les bancs du collège; Marliai Roger, par cette seule bonne raison qu'il est Limousin; Ervé Fayard, sous prétexte que son style sent celui de l'écolier de Rabelais. Etienne Pasquier prétend qu'il s'agit d'une demoiselle picarde, nommée *Helisaine* ou *Lizane* de Crenne. Elle a publié une traduction des quatre premiers livres de l'*Enéide* et les *Angoysses douloureuses qui précèdent l'amour*. Par une infinité de mots barbarement écorchés du latin, elle crut s'attirer l'admiration du public, et quelque pension du roi; mais elle essuya seulement les railleries de Rabelais. En dépit de l'autorité qui s'attache à un contemporain, les dates se prêtent mal à cette hypothèse, les livres en question n'ayant paru qu'après le *Pantagruel*. Il paraît que l'identité serait presque complète entre le langage de l'écolier limousin et certains passages d'une *Epître aux lecteurs du champ fleury*, de *Geoffroy Tory*, écrivain et libraire, né à Bourges en 1485. Mais n'y cite-t-il pas simplement Rabelais sans le nommer? Nous n'avons pas à prendre parti. Disons seulement que l'argument tiré de l'identité du langage pédantesque et ridicule ne peut que faire hésiter entre une foule de noms, en un siècle où tant de gens « escorchent le latin et pindarisent » à la suite du chef de la Pléiade, Ronsard. Ajoutons que Ronsard, sur la foi de Boileau, traité de barbare, a justement été réhabilité par notre siècle. En reconnaissant que le goût et la mesure lui ont manqué, on est forcé de lui accorder aujourd'hui la grâce, la force, l'enthousiasme sincère. D'après le curieux témoignage d'un contemporain, Ronsard semblerait avoir protesté d'avance contre l'arrêt de Boileau. Le bonhomme Ronsard disait souvent à d'Aubigné tout jeune encore : « Mes enfants, deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre françois. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et défendiez hardiment contre des mauvais *qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire collander, contemner, blasonner, que louer, mespriser, blasmer. Tout cela c'est pour l'escholier du Limousin.* » (Agrippa d'Aubigné, *Préface des Tragiques.*)

chemin : et, aprés qu'ilz se furent salués, luy demanda : Mon amy, dond[1] viens tu à ceste heure? » L'escolier luy respondit : « De l'alme, inclyte, et celebre academie que l'on vocite Lutece[2]. — Qu'est ce à dire? dist Pantagruel à un de ses gens. — C'est, respondit il, de Paris. — Tu viens donc de Paris, dist il. Et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudians audict Paris? » Respondit l'escolier : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigene sexe feminin; puis cauponizons es tabernes meritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdaleine, et de la Mulle, belles spatules vervecines, perforaminées de petrosil. Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soient exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes oppignerées, prestolans les tabellaires à venir des penates et lares patriotiques[3]. » A quoy Pantagruel dist : « Quel diable de langaige est cecy? Par Dieu, tu es quelque hereticque.—Segnor no, dist l'escolier, car libentissimement des ce qu'il illucesce quelque minutule lesche de jour, je demigre en quelqu'un de ces tant bien architectés monstiers : et là, me irrorant de belle eau lustrale, grignotte d'un transon de quelque missique precation de nos sacrificules. Et, submirmillant mes precules horaires, elue et absterge mon anime de ses inquinamens nocturnes. Je revere les olympicoles. Je venere latrialement le supernel astripotent. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescripts decalogiques; et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late unguicule. Bien est veriforme que, à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à supereroger les eleemosynes à ces egenes queritans leur stipe hostiatement[4]. — Et, dist Panta-

1. *Dond* (de *un le*), d'où.

2. De la bienfaisante, fameuse et célèbre académie que l'on appelle Lutèce.

3. Nous traversons la Seine au point et à la tombée du jour, nous nous promenons par les rues et les carrefours de la ville; nous écumons le langage latin, et, en vrais amoureux, captons la bienveillance du sexe féminin, qui juge tout, de toute forme et de toute espèce. Puis allons boire aux tavernes renommées de la Pomme de pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mule; [manger] belles épaules de mouton, piquées de persil, et si, par grand hasard, il y a rareté ou pénurie d'argent en nos bourses, et qu'elles soient épuisées de métal monnayé, pour l'écot, nous abandonnons nos livres et vêtements en gage, en attendant la venue des messagers de nos pénates et lares paternels.

4. Seigneur, non, car très volontiers, dès qu'il luit quelque petite tranche (rayon) du jour, je me trans-

gruel, qu'est ce que veult dire ce fol? Je croy qu'il nous forge icy quelque langaige diabolicque, et qu'il nous charme comme enchanteur. » A quoy dist un de ses gens : « Seigneur, sans nulle doubte, ce gallant veult contrefaire la langue des Parisiens; mais il ne fait que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser [1], et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il dedaigne l'usance commune de parler. » A quoy dist Pantagruel : « Est il vray? » L'escolier respondit : « Segnor missayre, mon genie n'est poinct apte nate à ce que dit ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule gallique; mais viceversement je gnave opere, et par veles et rames je me enite de le locupleter de la redondance latinicome [2]. — Par Dieu, dist Pantagruel, je vous apprendray à parler. Mais devant [3], respouds moy : dond [4] es tu? » A quoy dist l'escolier : « L'origine primeve de mes aves et ataves fut indigene des regions Lemoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate sainct Martial [5]. — J'entends bien, dist Pantagruel; tu es Limousin, pour tout potaige [6]; et tu veulx icy contrefaire le Parisien. Or viens cza, que je te donne un tour de pigne. » Lors le print à la gorge, luy disant : « Tu escorches le latin; par sainct Jean, je te feray escorcher le renard [7], car je t'escorcheray tout vif. » Lors commença le pauvre Limousin à dire : « Vée dicou! gentilastre, ho sainct Marsault, adiouda my; hau, hau, laissas à quo, au nom de Dious, et ne me touquas grou [8]. » A quoy dist Pantagruel : « A ceste heure parles tu naturellement. » Et ainsi le laissa, car le

porte en quelqu'un de ces monastères si bien bâtis, et là, m'arrosant de belle eau lustrale (bénite), je grignotte (marmotte) un morceau de quelque prière de la messe de nos curés. Et, murmurant mes petites prières d'heures, je lave et purifie mon âme de ses souillures nocturnes. Je révère les habitants de l'Olympe (les anges). Je vénère, avec un culte particulier, l'Eternel qui régit les astres. J'aime et chéris mon prochain. J'observe les prescriptions du *Décalogue*, et, selon la puissance de mes forces, je ne m'en écarte pas la largeur d'un ongle. Il est bien vrai que, parce que Mammone (dieu de la richesse) ne déborde pas dans mes poches, je donne assez rarement et maigrement l'aumône à ces indigents mendiant la charité de porte en porte.

1. Et pense ainsi imiter Pindare.

2. Seigneur, Messire, mon génie n'est point né apte, à ce que dit ce criminel vaurien, pour écorcher la pellicule de notre français vulgaire : mais, bien au contraire, je mets tous mes soins, et, par voiles et rames, je m'efforce de l'enrichir de l'abondance élégante du latin.

3. Auparavant.

4. *Dond es tu*. Voy. p. 68, note 1 (*unde*), d'où es-tu?

5. L'origine primitive de mes aïeux et quadrisaïeux vient des contrées limousines, où repose le corps du très saint Martial. Ce saint passe pour avoir été l'apôtre du Limosin.

6. Pour tout potage, sans autre mérite.

7. Rendre gorge, vomir, en lui serrant le cou.

8. « Je vous dis, gentillâtre, oh! Saint Marsault (nom vulgaire de Martial), secourez moi, ho! ho! laissez moi au nom de Dieu et ne me touchez pas. » Ces mots sont une sorte de patois limousin.

pauvre Limousin salissoit toutes ses chausses, qui estoient faictes à queue de merluz[1], et non à plein fond : dont dist Pantagruel : « Sainct Alipentin[2], corne my de bas[3], quelle civette! Au diable soit le mascherabe[4] tant il put[5]! » Et le laissa. Mais ce luy fut un tel remord toute sa vie, et tant fut alteré qu'il disoit souvent que Pantagruel le tenoit à la gorge. Et, aprés quelques années, mourut de la mort Roland[6], ce faisant la vengeance divine, et nous demonstrant[7] ce que dist le philosophe, et Aule Gelle, qu'il nous convient parler selon le langaige usité, et, comme disoit Octavian Auguste, qu'il fault eviter les motz espaves[8], en pareille diligence que les patrons de navires evitent les rochiers de la mer.

CHAPITRE VII

COMMENT PANTAGRUEL VINT A PARIS, ET DES BEAUX LIVRES DE LA LIBRAIRIE DE SAINCT VICTOR[9]

Aprés que Pantagruel eut fort bien estudié à Orleans, il se delibera de visiter la grande université de Paris; mais, devant que partir, fut adverty que une grosse et enorme cloche estoit à

1. Morue sèche.

2. Inutile de dire que ce saint ne figure pas sur le calendrier. Le Duchat croit ce nom forgé d'un mot grec moderne signifiant emplâtre de graisse.

3. Sonne-moi de la trompette d'en bas.

4. Mâche-rave, mangeur de raves. La principale nourriture des Limousins consiste en châtaignes et en grosses raves.

5. Du verbe *puir*, même sens et étymologie que *puer* (*puteré*).

6. Roland, le prétendu neveu de Charlemagne, serait mort de soif à la fameuse journée de Roncevaux. C'est ce que l'on peut inférer d'un vers de la *Chanson de Roland* (III, v. 787), de là le proverbe.

7. Ce que fit la vengeance divine, pour nous démontrer, etc. Au liv. Ier, ch. x, de ses *Nuits attiques*, Aulu Gelle fait rappeler, par le philosophe Favorinus, l'antipathie que César éprouvait pour les mots étrangers et inusités.

8. *Epaves*, signifie ordinairement débris de navires rejetés à la côte par le flot. Ici, ce sont des mots insolites, barbares, par analogie avec ces animaux épouvantés (*expavefactus*), à qui la terreur fait quitter leurs forêts ou quartiers ordinaires, et qui, de domestiques, redeviennent sauvages.

9. Rabelais, pour ridiculiser la bibliothèque de Saint-Victor, en donne un catalogue burlesque, en partie réel, en partie imaginaire. C'est une piquante raillerie de l'érudition des savants et surtout des moines de son temps. Au temps de Rabelais, il n'y avait, dit un contemporain, « rien qui vaille » dans cette bibliothèque. Le sel de ce catalogue, faute d'une clé exacte et complète, échappe souvent au lecteur. Nous avons fréquemment reproduit l'annotation de Le Duchat, pour l'explication des principaux titres, en laissant de côté les hypothèses d'une érudition qui ne serait pas ici à sa place. — La bibliothèque de Saint-Victor doit son origine à l'abbaye de Saint-Victor, que le roi Louis le Gros fonda et fit bâtir vers l'an 1130.

Sainct Aignan du dict Orleans, en terre, passés deux cens quatorze ans[1] : car elle estoit si grosse que, par engin aucun, ne la pouvoit on mettre seulement hors terre, combien que l'on y eust appliqué tous les moyens que mettent[2] Vitruvius[3], *de Architectura*. Albertus[4], *de Re ædificatoria*, Euclides[5], Theon[6], Archimedes[7], et Hero[8], *de Ingeniis*. Car tout n'y servoit de rien. Dont, voluntiers encliné à l'humble requeste des citoyens et habitans de ladicte ville, delibera de la porter au clochier à ce destiné. De faict, vint au lieu où elle estoit, et la leva de terre avec le petit doigt, aussi facilement que feriez une sonnette d'esparvier[9]. Et, devant que la porter au clochier, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville, et la faire sonner par toutes les rues, en la portant en sa main : dont tout le monde se resjouist fort ; mais il en advint un inconvenient bien grand, car, la portant ainsi, et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orleans poulsa[10], et se gasta. De quoy le monde ne s'advisa que la nuyt ensuivant : car un chascun se sentit tant alteré d'avoir beu de ces vins poulsés, qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton de Malthe[11], en disant : « Nous avons du Pantagruel, et avons les gorges salées[12]. »

Ce faict, vint à Paris avec ses gens. Et, à son entrée, tout le monde sortit hors pour le voir, comme vous sçavez bien que le peuple de Paris maillotinier[13] est sot par nature, par bequarre,

1. Cette cloche du clocher de Saint-Aignan était tombée depuis deux cent quatorze ans, sans qu'aucune machine fût assez puissante pour la soulever seulement du sol.

2. Mettent en avant, enseignent.

3. Vitruve, célèbre architecte du premier siècle avant Jésus-Christ, auteur dudit traité en dix livres.

4. Alberti, architecte florentin du quinzième siècle, surnommé le *Vitruve moderne*.

5. On sait que le traité d'Euclide (quatrième siècle av. J.-C.) sert encore de fondement aujourd'hui à l'enseignement de la géométrie.

6. Théon (quatrième siècle) est l'auteur d'un *Commentaire sur Euclide*.

7. Archimède, tué à Syracuse, sa patrie (212 ans av. J.-C.), en défendant cette ville assiégée par Marcellus. On sait que, par ses inventions, il retarda la prise de Syracuse. Archimède est, avec Euclide, le plus grand géomètre de l'antiquité.

8. Héron (deuxième siècle av. J.-C.), mathématicien et mécanicien, inventeur d'une fontaine qui porte son nom.

9. Petite sonnette qu'on attache au cou des éperviers et autres oiseaux dressés pour la chasse.

10. *Poulsa*, fermenta. Sans prendre au pied de la lettre l'exagération de cette plaisanterie, on sait l'influence que l'orage, le mouvement et autres accidents peuvent exercer sur certains vins.

11. Expression proverbiale tirée du *Grand Testament* de Villon. Malte exporte encore de nos jours une grande quantité de coton.

12. Rabelais donne plaisamment l'étymologie du mot *Pantagruel*, qui signifiait *altéré*, et son père devina, le jour même de sa naissance, qu'il serait « dominateur des altérés. »

13. *Maillotinier*. Diminutif de *Maillotin*, nom donné aux auteurs d'une révolte qui eut lieu en 1382, parce qu'ils étaient armés de maillets. On a souvent raillé la badauderie des Parisiens.

et par bemol[1], et le regardoient en grand esbahissement, et non sans grande peur qu'il n'emportast le Palais[2] ailleurs, en quelque pays *à remotis*[3], comme son pere avoit emporté les campanes[4] de Nostre Dame, pour attacher au col de sa jument. Et, aprés quelque espace de temps qu'il y eut demouré, et fort bien estudié en tous les sept arts liberaux[5], il disoit que c'estoit une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir, car les guenaulx[6] Sainct Innocent se chauffoient des ossemens des morts. Et trouva la librairie de Sainct Victor fort magnifique, mesmement d'aucuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoire, et *primo :*

Bigua salutis[7].
Bragueta juris[8].
Pantofla decretorum[9].
Malogranatum vitiorum[10].
Le Peloton de théologie[11].
Le Vistempenard des prescheurs, composé par *Turelupin*[12].
Les Hanebanes des evesques[13].
Marmotretus, de babouinis et cingis, cum commento Dorbellis[14].

1. *Accidents* de musique, par opposition aux notes naturelles. Cette expression revient donc à dire sot de toutes façons, en tous sens, naturellement et artificiellement.

2. Le Parlement.

3. Au loin.

4. Les cloches.

5. Nous avons dit plus haut que c'étaient grammaire, rhétorique, philosophie, arithmétique, géométrie, astronomie, musique.

6. Le cimetière des Innocents ou de Saint-Innocent, un des plus anciens de Paris, situé primitivement hors de la ville, comme tous les autres cimetières d'alors, était le rendez-vous des *guenaulx* (gueux, mendiants). La prodigieuse quantité d'ossements accumulés dans ces charniers explique que les plus anciens aient pu servir à chauffer les gueux du quartier.

7. *Bigua* pour *Biga*. *Le Chariot du salut*, recueil de sermons d'un cordelier allemand, imprimé à Haguenau vers 1497.

8. *La Braguette du droit*, plaisanterie assez obscure qui rappelle cet autre passage où Rabelais dit (liv. Ier, ch. IX): qu'à certain égard « sa braguette est le *greffe* des arrests. »

9. *La Pantoufle des decrets ou des décrétales*. Allusion aux décrétales et à la cérémonie de baiser la mule ou pantoufle du pape.

10. *La Pomme de grenade des vices* (1510). L'auteur, un docteur allemand du nom de Gayler, a publié un grand nombre d'ouvrages de piété, remplis de trivialités et de facéties, et surtout des sermons où il censure sans ménagements les vices du clergé.

11. Corps complet, *somme* de théologie ramassée comme en un peloton.

12. Les commentateurs ne sont d'accord ni sur le sens ni sur l'étymologie de ce mot burlesque, *vistempenard*. *Turelupin* signifierait Jacobin, ou toute espèce de railleur. Il s'agit encore d'un recueil de sermons à l'usage des *prescheurs*.

13. La *hanebane* est une herbe vénéneuse apportant l'aliénation, ou au moins l'ivresse, à ceux qui en mangent. Ce titre peut donc être une allusion à l'effet des exhortations pastorales des évêques du temps dans leurs diocèses.

14. *Marmotret, sur les babouins et sur les singes, avec le commentaire de d'Orbelles*, c'est-à-dire sur les enfants et sur les moines. Il y aurait eu deux cordeliers de ce nom : l'un, purement grammairien ; l'autre, philosophe et théologien : ce dernier, commentateur de Pierre Lombard, né à Angers, vivait au quinzième siècle. Rabelais affecte de prendre le titre du traité, qui est une exposition sur les livres de la Bible, pour le nom de l'auteur auquel il attribue, par allusion à *marmot*

Decretum Universitatis Parisiensis super gorgiasitatem muliercularum ad placitum[1].
Le Moustardier de penitence[2].
Les Houseaulx, *alias* les Bottes de patience[3].
Formicarium artium[4].
De brodiorum Usu, et Honestate chopinandi, per Silvestrem Prieratem, Jacopinum[5].
Le Beliné en court[6].
Le Cabat des notaires[7].
Le Pacquet de mariage.
Le Crezion de contemplation[8].
Les Fariboles de droit[9].
L'Aguillon de vin[10].
L'Esperon de fromaige[11].
Decrotatorium scholarium[12].
Les Fanfares de Rome.
Bricot, *de Differentiis soupparum*[13].
Le Culot de discipline[14].
La Savate d'humilité[15].
Le Tripier de bon pensement[16].
Le Chaudron de magnanimité[17].

(sorte de singe à longue queue), un prétendu traité *de Baboinis et cingis.*

1. *Décret de l'université de Paris permettant aux jeunes femmes de se décolleter à leur gré;* on appelait *gorgias,* une fraise ou tour de gorge.

2. Il y a là sans doute un jeu de mots sur le pécheur qui a tort de *moult* (beaucoup) *tarder à faire penitence.*

3. Guêtres, brodequins. Allusion à certaine torture qui consistait à brûler les jambes du patient à l'aide de bottes ou brodequins chauffés et soufrés.

4. Ouvrage du Jacobin allemand Jean Nyder, mort en 1438. Rabelais, sur le titre de son traité moral *Formicarii libri V moralisati,* a imaginé son *Formicarium artium.*

5. *De l'usage des bouillons et de l'honnêteté de chopiner,* par Sylvestre de Prierio, auteur d'une *somme* où il est traité, avec relâchement, des prescriptions sur le jeûne. Il a écrit une *apologie* des indulgences contre Luther.

6. *Beliner,* de *bélier,* tirer la laine, tromper, voler, duper; il est sans doute question d'un homme déniaisé à la cour de France.

7. Sorte de panier de jonc ou d'osier où les notaires plaçaient leurs minutes et autres actes, et même de l'argent.

8. *Crezion,* creuset, ou peut-être lampe de contemplation, allusion aux contemplatifs et illuminés.

9. Babioles, frivolités, niaiseries.

10. *L'aiguillon du vin,* ce sont : cervelas, jambons et autres charcuteries; peut-être Rabelais imagine-t-il ce titre en songeant à l'*Esguillon de l'amour divin* de saint Bonaventure.

11. Le vin.

12. *Décrottoire des écoliers,* instrument assez utile à tout ce qu'on appelait *suppôts* de l'Université, depuis les maîtres jusqu'aux élèves. Peut-être Rabelais joue-t-il sur le mot décrets, *décrétales?*

13. *Des différences des soupes.* Titre imaginé, par l'auteur sans doute, parce que Bricot est un nom allemand qui signifie *bouillie cuite.*

14. La *discipline* désigne le fouet, l'instrument ordinaire de la discipline; *culot* désigne sans doute la partie du corps sur laquelle s'applique la discipline.

15. Ce titre peut être considéré comme une suite et une dépendance du précédent; c'est une variante de la *discipline* appliquée sur la même partie du corps; châtiment efficace pour disposer le patient à l'*humilité.*

16. *Tripier,* pour trépied. Allusion au trépied d'Apollon, qui inspirait la pythonisse dans le temple de Delphes. Les bonnes pensées sont d'inspiration divine.

17. Assimilation burlesque de la chaleur d'un caractère magnanime à celle d'un *chaudron* placé sur le feu.

Les Hanicrochemens des confesseurs[1].
La Croquignolle des curés[2].
Reverendi patris fratris Lubini, provincialis Bavardiæ, de croquendis Lardonibus libri tres[3].
Pasquilli, doctoris marmorei, de Capreolis cum chardoneta comedendis, tempore papali ab Ecclesia interdicto[4].
L'Invention Sainete Croix, à six personnaiges, jouée par les clercs de finesse[5].
Les Lunettes de Romipetes[6].
Majoris, *de Modo faciendi boudinos*[7].
La Cornemuse des prelatz[8].
Beda, *de Optimitate triparum*[9].
La Complainctedes advocatz sus la reformation des dragées[10].
Le Chaffourré des procureurs[11].
Des Pois au lard, *cum commento*.
La Profiterolle des indulgences[12].

1. *Anieroche* signifie difficultés, accrocs qui se rencontrent inopinément dans les affaires. Ce sont ici les embarras des casuistes à bien discerner les péchés mortels des véniels.

2. Légères pénitences imposées aux fidèles, ou sermonces des curés dans leurs prônes.

3. *Trois livres du Révérend frère Lubin, provincial de la bavarderie, sur les lardons à croquer.* Raillerie contre l'orgueil et l'avidité des titres, le bavardage, la gourmandise de certains moines. Ce titre semble faire allusion à ce qu'on raconte de François d'Assise : qu'il fit pénitence pour avoir, étant malade, mangé de la chair, ou goûté de quelque cuisine où il entrait du lard.

4. *Pasquin, docteur de marbre, sur les chevreaux ou cabris à manger avec la chardonnette, dans le temps papal interdit par l'Eglise. Pasquin* était une statue sur laquelle on affichait, à Rome, toutes sortes d'écrits scandaleux. Rabelais en fait un docteur de marbre, qu'il suppose l'auteur même du traité en question. La *chardonnette* (petit chardon) est la fleur d'artichaut dont les fidèles, gourmands et scrupuleux, faisaient usage en temps de carême. Il semble donc que la plaisanterie consiste à railler les gens habiles à sauver les apparences, à faire gras en temps interdit, à manger du chevreau, pourvu qu'il soit accompagné de chardonnette.

5. Dans un autre passage de Rabelais « *s'estudier à l'invention sainete croix* », c'est s'étudier à escroquer de l'argent. C'est sans doute une allusion à quelque *moralité* représentée par six acteurs (clercs de finesse) qui avaient tiré du public une assez bonne somme.

6. *Romipetes* (*Romam petere*), proprement les pèlerins qui vont à Rome. Ils ont besoin de *lunettes* pour voir les saintes reliques enfermées dans des châsses, et qu'on ne leur montre que de loin.

7. *Joannes Major.* Ecossais, docteur de Paris du commencement du seizième siècle. Rabelais, en le supposant l'auteur d'un traité sur l'*Art de faire des boudins*, fait sans doute allusion à sa gourmandise ou à quelque anecdote connue de son temps, qui nous échappe comme une foule de plaisanteries renfermées dans cet étrange et burlesque catalogue.

8. Allusion, disent les uns, à la forme de la mitre cornue des prélats : au charlatanisme, selon d'autres commentateurs, de quelques prélats du temps.

9. *Noel Beda*, docteur de Sorbonne, grand ennemi de Guillaume Budé. *Bedier*, que Rabelais emploie comme synonyme d'ignorant, est-il formé du nom de cet ennemi des belles-lettres? En lui prêtant un livre sur l'*Excellence des tripes*, il peut faire allusion à la gourmandise et à l'obésité de ce *Beda*.

10. Les anciennes épices, ou *dragées*, furent remplacées par une somme d'argent en espèce, à laquelle fut taxé le rapport de chaque procès. Rabelais suppose que les avocats, lésés dans leurs profits par cette réforme, publièrent une *complainte* ou doléance.

11. C'est-à-dire le *barbouillage* (de la griffe) des procureurs dans les procès.

12. *Les petits profits des indulgences.*

Præclarissimi juris utriusque doctoris maistre Pilloti Raquedenari, de bobelinandis glossæ Accursianæ baguenaudis Repetitio enuciduculidissima[1].
Stratagemata francarchieri, de Baignolet[2].
Franctopinus, *de Re militari, cum figuris Tevoti*[3].
De l'usu et Utilitate escorchandi equos et equas, authore M. Nostro de Quebecu[4].
La Rustrie des prestolans[5].
M. N. Rostocostojambedanesse, *de Moustarda post prandium serviendа lib. quartuordecim, apostilati per M. Vaurillonis*[6].
Jabolenus, *de Cosmographia purgatorii*[7].
Quæstio subtilissima, utrum Chimæra, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones : et fuit debaluta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi[8].
Le Maschefaim des advocatz[9].
Barbouillamenta Scoti[10].

La profiterolle est proprement une pâte ou fouace cuite sous la cendre ou sur le gril.

1. *Répétition très lucide du très illustre docteur en l'un et l'autre droit maistre Pillot Raquedenare sur les baquenaudes de la Glose d'Accurse à rabobeliner.* On voit que Rabelais en veut, d'un côté, à la glose d'Accurse, de l'autre, à l'avidité des avocats et des gens de lois qui s'enrichissaient grâce aux lambeaux de cette glose introduite dans leurs plaidoyers et écritures. *Raquedenare*, avare ; *baguenaudes*, niaiseries, sottises ; *rabobeliner*, rapetasser, travailler le vieux cuir.

2. *Stratagèmes du francarcher* de Bagnolet. On trouve, à la suite des poésies de Villon, une pièce intitulée : *S'ensuit le monologue de franc archier de Baignollet avec son epitaphe.* Comme Villon, il avait été condamné à mort pour ses crimes et filouteries.

3. *Franctaupin, sur l'art militaire, avec les figures de Tevot.* Les Franctaupins étaient une milice irrégulière établie sous Charles VII, et fort décriée pour sa poltronnerie. *Tevot*, diminutif d'*Etienne*, est un sobriquet qui désigne un faux brave.

4. *De l'usage et de l'utilité d'écorcher les chevaux et les jaments, par notre maître de Quebecu.* Guillaume de Queren (du chêne), docteur de Paris, dont Rabelais juge plaisant de modifier le nom pour y trouver, par allusion à *Equa, Equus*, de quoi attribuer à cet écorcheur de latin ledit volume.

5. *Rustrie.* Ce mot peut s'interpréter en deux sens : friponnerie ou rusticité, grossièreté. *Prestolans* (du latin *prestolans*, qui attend ou fait le pied de grue), il s'agirait de baillis, de juges qu'on fait attendre *sous l'orme.*

6. *Quatorze livres de notre maître de Côte-rôtie, jambe d'ânesse, sur la moutarde à servir après dîner, apostillés par maître de Vaurillon.* On ne sait quel est au juste le personnage désigné par ce sobriquet, qui implique évidemment un écrivain contemporain, pesant et ignorant. *Vaurillon* serait Guillaume Cordelier, qui a écrit sur Jean Scot. Pourquoi *sur la moutarde à servir après dîner ?* L'ouvrage auquel il est fait allusion, publié seulement après la mort de l'écrivain auquel on répondait, serait venu trop tard, comme la moutarde après dîner.

7. *Jabolenus, Sur la cosmographie du purgatoire.* On ignore quel est cet auteur d'une description du purgatoire.

8. *Question très subtile, savoir si la chimère, en bourdonnant dans le vide, peut manger les secondes intentions, laquelle fut débattue, pendant dix semaines, dans le Concile de Constance.* Allusion assez hardie à la longueur de ce concile et de celui de Trente, qui se tenait alors (le premier dura quatre ans), et aussi à certaines questions minutieuses et sans valeur, qui y furent l'objet d'un long débat.

9. *Machefarine* et non *machefoin*, comme l'interprètent quelques commentateurs. Moyens inventés par les avocats pour manger les parties en mille manières.

10. Jean Scot, dit le docteur subtil, cordelier anglais du quatorzième siècle, a écrit dix-sept volumes. Rabelais traite ses ouvrages de *barbouillements*, soit à cause de leur obscurité, soit par allusion à la masse de papier qu'il a gâté et *barbouillé*.

La Ratepenade des cardinaux[1].
De Calcaribus removendis decades undecim, per M. Albericum de Rosata[2].
Ejusdem, de Castrametandis crinibus lib. tres[3].
L'Entrée d'Anthoine de Leive es terres du Bresil[4].
Marforii bacalarii, cubantis Romæ de petendisque mascarendisque, cardinalium Mulis[5].
Apologie d'icelny, contre ceux qui disent que la mule du pape ne mange qu'à ses heures[6].
Pronosticatio quæ incipit, Silvii Triquebille, balata per M. N. Songecrusyon[7].
Boudarini episcopi, de Emulgentiarum profectibus enneades novem, cum privilegio papali ad triennium, et postea non[8].
La Coqueluche des moines[9].
Les Brimborions des padres celestins[10].
Le Barrage de manducité[11].
Le Claquedent des marroufles[12].
La Ratouere des theologiens[13].

1. *Ratepenade* (*rato pennatus*, rat ailé), chauve-souris. On ne sait pas ce que Rabelais désigne sous ce titre : le chapeau, la tonsure, ou la tardive apparition des cardinaux dans la hiérarchie?

2. *Onze décades sur la manière d'écarter les éperons, par maître Alberic de Rosata.* Epigramme contre la manie de certains religieux qu'on voyait bottés, éperonnés et montés comme des cavaliers. Voir *Pantagruel*, fin du chap. LII, liv. IV :

> Depuys que...
> Moynes allarent à cheval,
> En ce monde abonda tout mal.

3. *Trois livres du même sur la castramétration des cheveux.* C'est sans doute une allusion à la manière de partager ou de couper les cheveux dans les différents ordres religieux.

4. Antoine de Leive, vainqueur de François Ier à la bataille de Pavie, vint assiéger Marseille en 1536, et perdit devant cette place, une belle armée, sa réputation de grand capitaine et la vie. D'autres éditions donnent, au lieu de *terres du Brésil, terres des Grecs;* ce qui serait une allusion plus claire à la ville de Marseille, ancienne colonie des Grecs.

5. *Traité de Marforio, bachelier qui gît à Rome, sur la manière de parer et de harnacher les mules des cardinaux.* La statue de Marforio gisait par terre dans une des cours de l'ancien Capitole. On suppose que ce Marforio raille le luxe des cardinaux qu'il voit depuis si longtemps passer sur leurs mules superbement parées.

6. Cette apologie du même Marforio n'a pas présenté un sens très clair aux commentateurs.

7. *Pronostication qui commence par Ballade de Sylvius Triquebille, par notre maître Songecreux.* Ce maître Albert Songecreux, Biscayen, est réellement l'auteur d'une Pronostication ou sorte d'almanach.

8. *Neuf ennéades* (neuf neuvaines de livres, ou 81) *de Boudarin, évêque, sur les profits des Emulgences, avec un privilège du pape pour trois ans et non plus. Emulgence,* action de traire les animaux qui donnent du lait, pour *indulgences.* Allusion au profit immense qu'en tire la cour de Rome, d'où 81 livres pour contenir si ample matière. *Boudarin* semble un nom forgé.

9. *Coqueluche,* nom donné au capuchon des moines, aussi bien qu'à une sorte de rhume tenace.

10. Allusion aux occupations futiles des Pères Célestins. *Brimborions,* outre son sens connu de menues bagatelles, paraît avoir aussi le sens particulier de prières récitées à demi-voix sans attention ni intelligence.

11. Le *Barrage* était un droit domanial imposé sur toutes les denrées aux *barres* ou *barrières.* Rabelais joue à la fois sur la *mendicité* des ordres mendiants et sur leur appétit (*manducité, manducare, manger*), qui se nourrit des dîmes extorquées aux fidèles.

12. Misère des gueux, auxquels le froid et la faim font claquer des dents.

13. *Ratouere,* c'est la ratière où les théologiens prennent les gens du monde.

L'Ambouchouoir des maistres en ars[1].
Les Marmitons de Olcam à simple tonsure[2].
Magistri N. Fripesaulcetis, de Grabellationibus horarum canonicarum, lib. quadraginta[3].
Cullebutatorium confratriarum, incerto authore[4].
La Cabourne des briffaux[5].
Le Faguenat des Espagnolz, supercoquelicanticqué. par Frai Inigo[6].
La Barbottine des marmiteux[7].
Poltronismus rerum Italicarum, authore magistro Bruslefer[8].
R. Lullius, *de Batifolagiis principum*[9].
Les Petarrades des bullistes, copistes, scripteurs, abbreviateurs, referendaires et dataires, compillées par Regis[10].
Almanach perpetuel pour les goutteux.
Maneries ramonandi fournellos, per M. Eccium[11].
Le Poulemart des marchans[12].
Les Aises de la vie monachale.
La Gualimaffrée des bigotz[13].

1. L'*embouchoir* est un instrument de bois qui sert à maintenir les bottes dans leurs formes; Rabelais donne allégoriquement ce nom à un manuel destiné aux jeunes maitres ès arts.

2. Ockam est le patriarche des *Nominalistes*, et Jean Scot, celui des *Réalistes*. Allusion à la grande querelle qui divisa, au quatorzième siècle, les philosophes scolastiques. Rabelais traite de marmitons à simple tonsure, ou goujats, les partisans de la première doctrine philosophique.

3. *Quarante livres de notre maitre de Fripesauces, sur les grabellations des heures canoniques. Grabeler*, signifie éplucher pièce à pièce. Il s'agit sans doute d'un long et fastidieux commentaire du livre des heures canoniques.

4. *Le Culbutatoire des confréries, par un auteur incertain.* C'est-à-dire, destruction de confréries de dévotion dans plusieurs pays.

5. La *cabourne* est le capuchon (morceau de drap taillé en ovale) des moines novices, comme la *coqueluche* (voy. p. 76, n. 9) celui des moines profès. *Briffaux*, nom de certains chiens de chasse, par allusion à la voracité des moines mendiants ou manducants (voy. p. 76, note 11).

6. Ce titre signifie *puanteur* (secte puante) *des Espagnols, établie sur le modèle des coqueluchons* (v. p. 79, n. 9) *antiques, par frère Ignace.* Rabelais désigne ainsi l'ordre des Jésuites fondé par l'Espagnol Ignace de Loyola, bien qu'au moment où il écrivait, cette société naissante ne fût pas encore approuvée. Rabelais est sans doute un des premiers écrivains à signaler cette secte qui allait devenir si célèbre, et son fondateur, qui devait être canonisé.

7. La *Barbotine* est l'absinthe de mer, sans doute ici le reconfort, la consolation. L'auteur joue peut-être sur le mot *marmiteux*, qui signifie, triste, malade, et qui garde le coin du feu, la *marmite*.

8. *Le Poltronisme des affaires d'Italie, par maitre Bruslefer.* On attribue souvent aux Italiens, du temps de Rabelais, l'épithète de *poltrons*. Etienne Brulefer, cordelier, docteur de Paris, qui vivait au quinzième siècle.

9. *Raimond Lulle, des Batifolages des princes.* Raimond Lulle, surnommé le docteur illuminé, célèbre alchimiste et profond érudit du treizième siècle, auteur du *Grand art*. Le *batifolage*, qui désigne une occupation ridicule, fait allusion à l'entêtement de certains princes à la recherche de la pierre philosophale.

10. *Petarrades* ou friponneries que font essuyer tous les différents officiers et employés de la cour de Rome. *Pierre Régis* de Montpellier, célèbre prédicateur du seizième siècle.

11. *Manière de ramoner les fourneaux, par maitre Eccius.* Eccius, théologien allemand, adversaire de Luther; ce traité, qui lui est attribué par Rabelais, peut être une allusion à sa polémique vigoureuse contre les hérésies luthériennes.

12. *Poulemart*, ficelle dont les marchands se servent pour attacher les petits paquets.

13. *Galimafrée*, mélange, sorte de potpourri. Montaigne disait en ce sens : « Je m'en vais faire ici une galimafrée. »

L'Histoire des farfadetz[1].
La Belistrandie des millesouldiers[2].
Les Happelourdes des officiaux[3].
La Bauduffe des thesauriers[4].
Badinatorium Sorboniformium[5].
Antipericatametanaparbeugedamphicribrationes mendicantium[6].
Le Limasson des rimasseurs[7].
Le Boutavent des alchymistes[8].
La Nicquenocque des questeurs, cababezacé par frere Serratis[9].
Les Entraves de religion[10].
L'Accoudouoir de vieillesse[11].
La Museliere de noblesse[12].
La Patenostre du cinge[13].
Les Grezillons de devotion[14].
La Marmite des Quatre Temps[15].
Le Mortier de vie politicque[16].
Le Mouschet des hermites[17].
La Barbute des penitenciers[18].
Le Trictrac des freres frappars[19].

1. Allusion à une supercherie des cordeliers d'Orléans qui, en 1534, s'appropriérent la succession d'une dame de cette ville, en effrayant ses héritiers par l'apparition d'un fantôme (*farfadets*, sorte d'esprits follets).

2. Coquinerie, lésinerie des avares qui entassent *sol* (ou soul) sur *sol*. D'autres entendent la sottise des soldats invalides, qui reçoivent une pension dérisoire de *mille sous*.

3. *Happelourdes*, ruses lourdes, grossières, pour *happer*, attraper l'argent.

4. *Bauduffe*, toupie, jouet d'enfant. Les trésoriers ont tant de loisirs que, pour passer le temps, ils en sont réduits à ce jeu.

5. Le *badinatoire*, ou amusement des Sorbonnistes.

6. Ce mot, d'effroyable longueur, est composé de six prépositions grecques et du mot latin *cribrationes* (trous). Il désigne sans doute la besace des mendiants, percée de trous pardevant, par-derrière, tout autour, etc., c'est-à-dire, de toutes parts.

7. Le limaçon des rimailleurs.

8. *Boutavent*. Boutevent, comme on dit boute-feu, qui souffle le vent, ce doit être l'amour de l'or des alchimistes, qu'on appelle encore *souffleurs*.

9. Encore une plaisanterie contre les frères quêteurs remplissant *cabas* et *besaces*. La *nicquenocque* est une chiquenaude ou un jeu. *Serratis* semble venir du verbe *serrer*, mettre dans la besace, ce qui est le principal souci des frères quêteurs.

10. Allusion aux vœux monastiques.

11. *Accoudoir*, béquille, bâton de vieillesse.

12. *Muselière*, masque des demoiselles et femmes de qualité. D'autres commentateurs entendent l'art de brider la noblesse, et réprimer ses prétentions à l'indépendance.

13. Grimaces et prières affectées des hypocrites. On lit dans Régnier :

Comme un singe fasché, j'ai dit ma *patenôtre*.

14. *Grezillons*, en vieux langage, menottes ou fers qu'on mettait aux mains des criminels.

15. *Piteuse* et *marmiteuse*, mine qu'affectent les hypocrites pour faire croire qu'ils ont rigoureusement observé le jeûne des *Quatre-Temps*.

16. Capuchon qui, comme l'ancien *mortier* des présidents, couvre les yeux de ceux qui veulent faire croire qu'ils sont morts au monde, à la *vie* civile.

17. *Mouschet*, chasse-mouche. D'autres entendent, par *mouschet*, des *hermites*, comparés à un essaim de mouches.

18. Aumusse ou camail des confesseurs. C'était une espèce de casque garni d'une mentonnière, une sorte de masque fermé, que l'auteur assimile au camail des confesseurs ou *pénitenciers*.

19. Allusion à la vie et au mouvement que se donnent les *frères frappars*; le jeu de *trictrac* devant son nom au continuel mouvement des dés et des dames sur le damier.

Lourdaudus, *de Vita et Honestate bragardorum*[1].
Lyripipii Sorbonici Moralisationes per M. Lupoldum[2].
Les Brimbelettes des voyageurs[3].
Tarraballationes doctorum Coloniensium adversus Reuchlin[4].
Les Potingues des evesques potatifz[5].
Virevoustorium nacquettorum, per F. Pedebilletis[6].
Les Bobelins de franc couraige[7].
La Mommerie des rabatz et lutins[8].
Gerson, *de Auferibilitate papæ ab Ecclesia*[9].
La Ramasse des nommés et gradués[10].
Jo. Dytebrodii, de Terribilitate excommunicationum libellus acephalos[11].
Ingeniositas invocandi diabolos et diabolas, per M. Guingolfum[12].
Le Hoschepot des perpetuons[13].
La Morisque des heretiques[14].
Les Henilles de Gaïetan[15].

1. *Lourdaud, sur la vie et l'honnêteté des bragards.* On appelait autrefois *bragard*, un homme propre et galamment habillé de *bragues* (sorte de culottes courtes.)

2. Les *Moralisations du Liripipion*, ou traité moral du chaperon *des docteurs de Sorbonne, par maître Léopold.* Ce dernier était un docteur en théologie de Cologne.

3. *Brimbelettes.* On a attribué à ce mot divers sens : babioles, jouets d'enfants, restes, reliques.

4. Les *Tarraballations* (remuements, vacarme) *des docteurs de Cologne contre Reuchlin.* Ce titre ferait allusion à une dispute de ce savant contre les docteurs de Cologne (1510). Il avait excité leur colère en voulant défendre les Juifs contre certaines vexations.

5. *Potingue*, grand pot à boire, d'où *potatif*, grand buveur.

6. Le *Virevoustoire des nacquets, par frère Piedbillette. Virevoutes*, ce sont des tours de souplesse; *nacquet*, corruption de *laquet*, pour *laquais; Piedbillette* signifie sans doute, qui s'appuie sur un pied pour faire des tours de volte-face (*bille*, bâton; *biller*, s'appuyer sur un bâton).

7. *Bobelins*, savetiers.

8. Rabelais traite de *mommerie* la croyance aux esprits. Les *rabats* sont, proprement, des esprits qui reviennent la nuit en faisant grand bruit.

9. *Gerson, sur le droit qu'a l'Eglise* (assemblée en concile) *de déposer le pape.* C'est le titre d'un traité publié réellement par le docte Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, lorsqu'élu député en 1414, au concile de Constance, il eut reconnu l'opiniâtreté des deux anti-papes, Grégoire et Benoît XIII, à vouloir se maintenir contre le pape canoniquement élu.

10. *Ramasse* a été interprété dans deux sens : droit de correction (*ramale*, verge) exercé sur les *gradués* coupables de quelque faute, ou descente des Alpes, sur des espèces de traîneaux formés de branches d'arbres, opérée par les *nommés* et *gradués* venant à Rome chercher leurs bulles.

11. *Petit livre acéphale* (sans tête) *de Jean Dytebrode, sur les terribles suites des excommunications.* Nom et titre imaginaires.

12. L'*Invention ingénieuse d'invoquer les diables et les diablesses, par maître Guingolf.* Le savant Naudé parle d'un Allemand, Gingolfus, dont les ouvrages de philosophie avaient cours en France avant le rétablissement des belles-lettres.

13. *Hochepot*, mets composé de plusieurs viandes, c'est-à-dire ici une sorte de pot-pourri de toutes sortes d'ordres mendiants qu'il appelle *perpetuons*, pour signifier que ces confréries sont perpétuelles, se renouvellent indéfiniment.

14. *Morisque*, supplice de la corde, qui fait danser aux pendus la *danse mauresque.*

15. *Henilles*, de *aniles* (*fabulæ*), contes de vieilles femmes du cardinal Gaïétan. Allusion à un livre de ce personnage, *de Auctoritate papæ et concilii*, etc., auquel il reproche ses superstitions.

Moillegroin doctoris cherubici, de Origine patepelutarum, et torticollorum Ritibus, lib. septem[1].
Soixante et neuf Breviaires de haulte gresse[2].
Le Godemarre des cinq ordres des mendians[3].
La Pelleterie des tirelupins, extraicte de la botte fauve incornifistibulée en la Somme angelicque[4].
Le Ravasseur des cas de conscience.
La Bedondaine des presidens[5].
Sutoris, adversus quemdam qui vocaverat eum fripponatorem, et quod fripponatores non sunt damnati ab Ecclesia[6].
Le Ramoneur d'astrologie[7].
Justinianus, *de Cagotis tollendis*[8].
Antidotarium animæ.
Merlinus Coccaius, *de Patria diabolorum*[9].

Desquelz aucuns sont ja imprimés, et les aultres l'on imprime maintenant en ceste noble ville de Tubinge[10].

1. *Sept livres de Moullegrouin, docteur chérubique, sur l'origine des puttespelues et les rits de tordeous ou torticolis. Moullegrouin* fait entendre que ce docteur a souvent le verre à la bouche, ce qui lui donne une trogne vermeille, chérubique et *illuminée. Puttepelues* et *torticolis* désignent les cordeliers hypocrites et faux dévots, laissant pencher la tête sur l'épaule pour imiter l'agonie du Sauveur expirant sur la croix.

2. *Breviaires de haulte gresse.* C'est le fond principal de la bibliothèque de Saint-Victor. Rabelais pourrait bien jouer sur le mot *gresse*, et faire allusion moins à l'excellence de « ces beaulx livres de haulte gresse », comme il dit au prologue du 1er livre, qu'à l'état de ces bréviaires devenus *gras* et luisants par l'usage quotidien.

3. *Godemarre, coquemar*, du latin *cucumis*, concombre, ou vase dont le ventre en affecte la forme.

4. Allusion au supplice imposé aux *tire-lupins* ou Turlupins (Vaudois), dont on brûlait la peau (*pelleterie*) dans des brodequins (*botte fauve*). *Incornifistibuler*, mot fabriqué par l'auteur, signifie faire entrer, introduire. Thomas d'Aquin, surnommé le *docteur angélique*, est l'auteur de la *Somme* (*angelicque*).

5. *Bedondaine*, dérivé de *bedon*, tambour, et, au figuré, gros ventre.

6. *Discours de Sutor* (Couturier) *contre quelqu'un qui l'avait appelé fripon, pour prouver que les fripons ne sont pas condamnés par l'Eglise.* Erasme, dans une apologie, avait reproché à Pierre Sutor quelque mauvaise foi dans sa polémique. Celui-ci, dans son *Antapologie*, répliqua que la Sorbonne ne connaît que des questions d'hérésie, indifférente au reste; c'est un trait dirigé contre l'Eglise. Le railleur suppose qu'elle peut dispenser de l'observation de la loi morale.

7. Analogie lointaine entre l'astrologue qui observe les astres dans sa lunette, comme le *ramoneur* dans les tuyaux de cheminée.

8. *Justinien, sur la suppression des cagots.* Cagots ou religieux mendiants. Allusion à un titre de loi de Justinien : *de caducis tollendis*, par jeu de mots, ou à un autre titre : *de validis mendicantibus.*

9. Théophile Folengio, sous le nom de Merlin Cocaie, moine bénédictin de Mantoue, né en 1491, mort en 1544, a fait, en style macaronique, une description de l'enfer. Est-ce à ce morceau que fait allusion le titre de l'ouvrage cité par Rabelais?

10. *Tubinge*, ville luthérienne d'Allemagne. Il est certain que la plupart des livres cités dans le catalogue ne pouvaient s'imprimer ni à Rome, ni même en France.

CHAPITRE VIII

COMMENT PANTAGRUEL, ESTANT A PARIS, RECEUT LETTRES DE SON PÈRE GARGANTUA, ET LA COPIE D'ICELLES [1].

Pantagruel estudioit fort bien, comme assez entendez, et profitoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras [2], et capacité de memoire à la mesure de douze oyres et bottes d'olif [3]. Et, comme il estoit ainsi là demourant, receut un jour lettres de son pere en la maniere que s'ensuit :

« Tres cher filz, entre les dons, graces et prerogatives desquelles le souverain plasmateur [4] Dieu tout puissant a endouairé [5] et aorné [6] l'humaine nature à son commencement, celle me semble singuliere et excellente par laquelle elle peut, en estat mortel, acquerir une espece d'immortalité, et, en decours [7] de vie transitoire, perpetuer son nom et sa semence. Ce qu'est faict par lignée issue de nous en mariage legitime. Dont nous est aucunement instauré [8] ce que nous fut tollu par le peché de nos premiers parens, esquelz fut dict que, parce qu'ilz n'avoient esté obeissans au commandement de Dieu le createur, ilz mourroient et, par mort, seroit reduicte à neant ceste tant magnifique plasmature [9] en laquelle avoit esté l'homme creé.

» Mais, par ce moyen de propagation seminale, demeure es enfans ce qu'estoit de perdu es parens, et es nepveux ce que deperissoit es enfans, et ainsi successivement jusques à l'heure du jugement final, quand Jesu-Christ aura rendu à Dieu le pere son royaume pacifique, hors tout dangier et contamination de peché. Car alors cesseront toutes generations et corruptions, et seront les elemens hors de leurs transmutations continues, veu

1. Rabelais estime avec raison qu'il ne suffit pas de critiquer les abus. Après avoir raillé avec la verve que l'on a vue les errements du système d'éducation en faveur de son temps, il va nous tracer de main de maître le plan, le *programme* qu'il prétend substituer au régime qu'il a battu en brèche. Si ce plan est évidemment trop touffu, trop « estoffé » du moins rien n'y manque pour l'esprit ni pour le cœur, instruction complète, haute moralité, religion éclairée.

2. *Rebrasser*, signifiait retrousser ses manches sur le bras, comme lorsqu'on se dégage pour un énergique effort. Entendement *à double rebras* signifie donc ici vigoureux, tout-puissant.

3. *Outres et tonneaux d'huile*, expression provençale, du pays qui produit la meilleure huile.

4. *Plasmateur* et *plasmature*, créateur, création, d'un verbe grec qui signifie façonner, fabriquer.

5. *Endouaire*, gratifier, du mot *douaire* appliqué à la dotation laissée à l'épouse survivante.

6. *Aorné*, voy. p. 66, note 2.

7. *Decours* (*decursus*), cours, carrière.

8. *Instauré*, restitué.

9. Voy. même page, note 4.

que la paix tant desirée sera consommée et parfaicte, et que toutes choses seront reduites à leur fin et periode[1].

» Non donc sans juste et equitable cause je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir mon antiquité chanue[2] refleurir en ta jeunesse. Car, quand, par le plaisir de luy, qui tout regit et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totallement mourir, ains[3] passer d'un lieu en aultre; attendu que, en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant, et conversant[4] entre gens d'honneur et mes amis, comme je soulois[5]. Laquelle mienne conversation a esté, moyennant l'aide et grace divine, non sans peché, je le confesse (car nous pechons tous, et continuellement requerons à Dieu qu'il efface nos pechés) mais sans reproche.

» Par quoy, ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluisoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortalité de nostre nom; et le plaisir que prendrois ce voyant seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demeureroit, et la meilleure, qui est l'ame, et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardie[6]. Ce que je ne dis par defiance que j'aye de ta vertu, laquelle m'a esté ja par cy[7] devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager à profiter de bien en mieulx[8].

» Et ce que presentement t'escris, n'est tant afin qu'en ce train vertueux tu vives; que de ainsi vivre et avoir vescu tu te resjouisses, et te refraischisses en courage pareil pour l'advenir.

1. *Période*, révolution, cycle régulièrement et *périodiquement* accompli.

2. *Chanu*, chenu (*canutus*), blanchi par la vieillesse. Boileau emploie encore ce terme complètement hors d'usage aujourd'hui.

3. *Ains*, mais.

4. *Converser* (*versari cum*), entretenir commerce avec; *conversation*, commerce, relation.

5. *Soulois*. J'avais coutume, de l'ancien verbe *souloir*. (Voy. p. 51, n. 2.)

6. Rabelais semble s'être rappelé ici ce beau passage d'*Agricola* où Tacite oppose à l'image de l'âme éternelle la fragilité du corps et des figures destinées à en rappeler le souvenir : « C'est ainsi qu'il convient à la fille et à l'épouse d'Agricola de révérer la mémoire d'un père, d'un époux; c'est en méditant continuellement ses actions, ses paroles, en s'attachant à sa renommée, à l'image de son âme, bien plus qu'à celle de son corps. Non que je veuille interdire ces représentations de marbre ou de bronze : mais les traits de l'homme sont fragiles et périssables, et, comme eux, les simulacres qui les représentent; la figure seule de l'âme est éternelle, et nul art ne peut la dessiner, nulle matière en recevoir l'empreinte : c'est à l'homme même de la retracer dans ses mœurs. » (*Vie d'Agricola*, chap. XLVI.)

7. Déjà précédemment.

8. On dit maintenant de mieux en mieux, expression qui marque une succession de progrès, *de bien en mieux* indique le premier pas dans la voie du perfectionnement.

A laquelle[1] entreprinse parfaire et consommer, il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné; mais ainsi t'y ay je secouru comme si je n'eusse aultre trésor en ce monde que de te voir une fois en ma vie absolu[2] et parfaict, taut en vertu, honnesteté et prudhommie[3], comme en tout sçavoir liberal et honneste, et tel te laisser aprés ma mort comme un mirouoir representant la personne de moy ton pere, et si non tant excellent et tel de faict comme je te souhaite, certes bien tel en desir.

» Mais, encores que mon feu pere de bonne memoire, Grandgousier, eut adonné tout son estude à ce que je profitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude[4] correspondist[5] tres bien, voire encore, oultrepassast son desir, toutesfois, comme tu peux bien entendre, le temps n'estoit tant idoine[6] ny commode es lettres comme est de present, et n'avois copie[7] de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encore tenebreux, et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne litterature. Mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon aage rendue es lettres, et y voy tel amendement que, de present, à difficulté serois je receu en la premiere classe des petits grimaulx[8], qui, en mon aage virile, estois (non à tort) reputé le plus sçavant dudict siecle[9].

» Ce que je ne dis par jactance vaine, encore que je le puisse louablement[10] faire en t'escrivant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle en son livre de *Vieillesse*, et la sentence de Plutarque au livre intitulé *Comment on se peut louer sans envie*[11], mais pour te donner affection de plus hault tendre[12].

» Maintenant toutes disciplines[13] sont restituées, les langues

1. *A laquelle entreprise parfaire, je n'ay rien épargné.* Il faut rattacher *épargner* à la préposition *à*, dans le sens de *pour*.

2. *Absolu* (*absolutus*), accompli.

3. Prud'homie (racine *preux*, fém. *prude*), honneur, probité; l'usage a prévalu d'écrire *prud'homie* et *prud'homme*, anomalie qui n'a pas d'explication.

4. Remarquer ces mots *étude* et plus loin *âge* qui ont changé de genre.

5. *Correspondist son désir*, répondit à son désir.

6. *Idoine* (*idoneus*), propre.

7. *Copie* (*copia*), abondance.

8. Elèves des classes inférieures, mauvais élèves destinés à y croupir.

9. On ne saurait rendre plus éclatante justice au grand mouvement de la Renaissance. Montaigne parle de lui-même avec une modestie semblable, sinon aussi sincère : « Il n'est art dequoy je sceusse peindre seulement les premiers lineamens, et n'est *enfant des classes moyennes* qui ne se puisse dire plus sçavant que moy qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon. (Voir notre étude sur Montaigne, page 127.)

10. Il est permis de regretter cet adverbe qui n'a plus son équivalent exact.

11. *Sans envie*, sans exciter la jalousie, la haine.

12. Affection de tendre plus haut, désir de mieux faire.

13. *Disciplines*. Enseignement.

instaurées[1] : grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die sçavant ; hebraïcque, chaldaïque, latine. Les impressions[2] tant elegantes et correctes en usance[3], qui ont esté inventées de mon aage par inspiration divine, comme, à contrefil[4], l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs tres doctes, de librairies[5] tres amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian[6], n'estoit telle commodité d'estude qu'on y voit maintenant. Et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie[7], qui ne sera bien expoly en l'officine[8] de Minerve. Je voy les brigans, les bourreaux, les aventuriers, les palfreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

» Que diray je ? Les femmes et les filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine[9]. Tant il y a qu'en l'aage où je suis, j'ay esté contrainct d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avois contemné comme Caton[10], mais je n'avois eu le loisir de comprendre en mon jeune aage. Et voluntiers me delecte à lire les Moraulx[11] de Plutarche, les beaux Dialogues de Platon, les Monumens[12] de Pausanias, et Antiquités[13] de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon créateur m'appeler, et commander issir[14] de ceste terre.

» Parquoi, mon filz, je t'admoneste qu'employe ta jeunesse à

1. *Instaurées* (*instauratæ*), renouvelées, remises en honneur.
2. *Impressions*, livres imprimés.
3. *Usance*, usage.
4. *A contrefil*, contre le fil, en sens contraire, à rebours.
5. *Librairies*, bibliothèques. Rabelais n'y comprend sans doute pas celle de Saint-Victor dont il nous a précédemment donné le catalogue burlesque.
6. *Papinien* qui vivait sous Marc Aurèle, le plus savant jurisconsulte de l'antiquité, périt par ordre de Caracalla, meurtrier de son frère Géta, pour avoir refusé au fratricide de faire l'apologie de son crime.
7. C'est-à-dire qu'un ignorant sera desormais aussi déplacé dans un emploi public que dans la société polie.
8. Boutique, atelier, école.
9. Au seizième siècle un grand nombre de femmes ont cultivé avec succès les lettres et la poésie. On lira avec intérêt le volume de Léon Feugère (Didier, 1860), consacré aux femmes poètes de cette époque depuis Loise Labé, la belle cordelière de Lyon jusqu'à Marguerite de Navarre. L'étude consacrée par M. J. Bonnet a la savante *Olympia Morata* n'offre pas un tableau moins instructif de cette fièvre d'instruction et d'érudition qui gagna les femmes elles-mêmes en ce siècle de renaissance littéraire.
10. *Contemné*, méprisé. Caton n'apprit, dit-on, le grec qu'à l'âge de quatre-vingts ans.
11. *Les moraulx*, désigne par là les *œuvres morales*, les *traités moraux* de Plutarque.
12. *Pausanias* vivait à Rome vers la fin du deuxième siècle après Jésus-Christ. Il a laissé une description de la Grèce qui est une source précieuse d'informations.
13. *Athénée*, écrivain du troisième siècle, nous a laissé le *Souper des sophistes*. Leur conversation a sauvé de l'oubli quelques beaux morceaux de littérature.
14. *Issir*, sortir. Nous n'avons conservé de cet ancien verbe que le participe *issu*, d'où le substantif *issue*, sortie.

bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton precepteur Epistemon[1], dont l'un par vives et vocales[2] instructions, l'aultre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entends et veulx que tu apprennes les langues parfaictement. Premierement la grecque, comme le veult Quintilian; secondement, la latine; et puis l'hebraïcque pour les sainctes lettres[3], et la chaldaïcque et arabicque pareillement; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Ciceron, qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente, à quoy t'aidera la cosmographie[4] de ceux qui en ont escrit. Des ars liberaux, geometrie, arithmetique et musique, je t'en donnay quelque goust quand tu estois encores petit, en l'aage de cinq à six ans; poursuis le reste, et d'astronomie saiche en tous les canons[5]. Laisse moy l'astrologie divinatrice[6], et l'art de Lullius[7], comme abus et vanités. Du droit civil, je veulx que tu saiches par cœur les beaux textes, et me les conferes avec[8] philosophie.

» Et quant à la cognoissance des faicts de nature, je veulx que tu t'y adonnes curieusement : qu'il n'y ait mer, riviere, ny fontaine, dont tu ne cognoisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes, et fructices[9] des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy, rien ne te soit incogneu.

» Puis soigneusement revisite les livres des medecins grecs, arabes et latins sans contemner les thalmudistes et cabalistes[10]; et, par frequentes anatomies[11], acquiers toy parfaicte cognoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les sainctes lettres. Premie-

1. *Epistemon*, signifie en grec savant, instruit.

2. *Vives et vocales*, vivantes, de vive voix.

3. Pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte.

4. La *cosmographie*, description du monde, ou géographie indispensable à l'intelligence de l'histoire.

5. *Canons*, règles.

6. Au seizième siècle un grand nombre de savants, Bodin entre autres, donnaient encore dans les erreurs de l'astrologie et semblaient croire aux sorciers.

7. *Raymond Lulle*, né en 1235 dans l'île Majorque, passe pour avoir inventé l'*art universel* ou *grand art* qui est le triomphe et le dernier mot de la scolastique dans l'acception la plus étroite de ce mot.

8. *Conférer*, comparer.

9. *Fructices*, arbrisseaux.

10. Le *Talmud* est un ancien recueil des lois et coutumes juives compilées par leurs docteurs les plus autorisés. La *cabale* est la tradition juive touchant l'interprétation de l'Ancien Testament.

11. *Anatomies*, dissections. Rabelais, toujours supérieur aux préjugés de ses contemporains, pratiqua publiquement à l'hôpital de Lyon ces « anatomies » si indispensables au progrès de la médecine.

rement, en grec, le Nouveau Testament, et Epistres des apostres; et puis, en hebrieu, le Vieux Testament. Somme, que je voye un abysme de science[1] : car, doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra issir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie[2] et les armes, pour defendre ma maison, et nos amis secourir en tous leurs affaires, contre les assaulx des malfaisans[3]. Et veulx que, de brief[4], tu essayes combien tu as profité; ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions[5] en tout sçavoir, publiquement envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrés qui sont tant à Paris comme ailleurs.

» Mais, parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en ame malivole[6], et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aimer, et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir; et, par foy formée de charité, estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en sois desemparé[7] par peché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cœur à vanité : car ceste vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure eternellement. Sois serviable à tous tes prochains, et les aime comme toy mesmes. Revere tes preceptenrs, fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler[8], et les graces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu cognoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy, afin que je te voye, et donne ma benediction devant que de mourir.

» Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avec toy, *amen*. De Utopie[9], ce dix septiesme jour du mois de mars,

» Ton pere,

» GARGANTUA. »

1. *Un abysme de science.* Là est en effet l'abus. Rabelais noie son élève dans un véritable abime de science. C'est l'encyclopédie de toutes les sciences, plutôt que le programme d'une instruction réalisable.

2. *Chevalerie*, l'art de monter à cheval.

3. Cette lettre est aussi sérieuse que touchante. Si nous cherchons dans le roman lui-même la confirmation de ces conseils et l'application de cette bonne éducation, nous ne les trouverons que mêlés aux récits les plus grotesques et les plus invraisemblables. Ainsi Pantagruel, après avoir renversé sur le dos d'un grand coup de pied dans le ventre son ennemi le capitaine Loupgarou, le pend par les deux pieds, lève son corps comme une pique en l'air et s'en sert comme d'une masse pour assommer « trois cens geans armés de pierres de taille. » (Liv. II. chap. XXIX.)

4. *De brief*, avant peu.

5. Déduction d'un raisonnement ou d'un discours. *Tenir conclusion en tout sçavoir*, c'est argumenter, comme on disait, *de omni re scibili*.

6. *Malivole*, mal intentionnée, méchante.

7. *Désemparé*, dépossédé.

8. En vertu des proverbes : qui se ressemble s'assemble; dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

9. *Utopie*, pays imaginaire, où tout est réglé au mieux. Titre emprunté a

Ces lettres receues et veues, Pantagruel print nouveau courage, et fut enflambé[1] à profiter plus que jamais; en sorte que, le voyant estudier et profiter, eussiez dict que tel estoit son esprit entre les livres comme est le feu parmy les brandes[2], tant il l'avoit infatigable et strident[3].

Thomas More (Morus), né à Londres en 1480, grand chancelier d'Angleterre. Le plus connu de ses ouvrages est son *Utopie* intitulée : *De la meilleure forme de gouvernement* et *de la nouvelle île Utopie* (1516). Le type de tous ces ouvrages allégoriques est la *République* de Platon.

1. *Enflambé*, enflammé.

2. *Brandes*, broussailles, d'où vient *brandon*.

3. *Strident*, signifie proprement qui rend un son aigu et perçant, cette épithète désigne ici la vivacité pénétrante de l'esprit.

ÉTUDE SUR MONTAIGNE

Nous aultres, qui privons nostre iugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses.

(MONTAIGNE, *Essais*, III, XVIII.)

C'est mettre ses conjectures à bien hault prix que d'en faire cuire un homme tout vif.

(*Id.*, *ibid.*, III, XI.)

I

En quittant, à Castillon, la route de Bordeaux à Bergerac pour prendre la direction du sud-est, on rencontre, après une heure de marche environ, des coteaux escarpés au sommet desquels est situé le petit village de Saint-Michel, dont l'église fait face à l'avenue du château de Montaigne [1].

De cette avenue on n'aperçoit que les murs d'enceinte au-dessus desquels s'élèvent la toiture et les tourelles du château, et vis-à-vis de soi, le portail extérieur dominé par une tour.

Laissons la cour d'honneur, les bâtiments, adossés au mur d'enceinte, qui forment les trois côtés de la cour quadrilatérale; laissons même la principale façade du château, au midi, bâti à plusieurs reprises, sans souci de la régularité. Tous ces bâtiments ont subi de nombreuses transformations. Entrons dans la cour contiguë au portail, où Montaigne avait sa chapelle au premier étage, au second sa chambre à coucher, au troisième sa librairie, « une des belles entre les librairies de village [2]. » Ces

1. Ce château a été acheté par M. Magne, ancien ministre des finances, et est encore actuellement la propriété de la famille. L'un de ses membres a bien voulu nous fournir quelques renseignements précis, tirés de la bibliothèque où M. Magne avait réuni un grand nombre de documents relatifs à Montaigne.

2. *Essais*, livre III, chap. III.

lieux ont été respectés ; on s'y retrouve à merveille, on s'y promène, les *Essais* à la main, guidé par l'auteur lui-même, dont l'âme semble encore veiller dans cette tour. C'est dans ce sanctuaire, éclairé de trois petites fenêtres, que Montaigne s'entretenait avec les plus illustres morts de l'antiquité, mêlant à leurs leçons ses piquantes et naïves fantaisies. Les murs en sont entièrement nus, et c'est à peine si l'on y reconnaît la trace des rayons, l'emplacement des livres « rangez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. » Les solives saillantes du plafond de cette librairie sont couvertes de cinquante-quatre inscriptions grecques et latines, tirées des Écritures et des auteurs payens, relevées par MM. Galy et Lapeyre avec une religieuse exactitude[1]. C'est un véritable formulaire de la philosophie pyrrhonienne, c'est l'essence même et comme l'esprit des *Essais*.

Entre la cheminée et la fenêtre, ouverte sur la cour d'honneur, sur les murs opposés à la porte, on voit une Vénus, le corps nu, dans l'attitude du repos, à demi-soulevée et appuyée sur le coude. Au-dessus de cette composition, se lit la plus célèbre et la plus personnelle de toutes les inscriptions qui résument les méditations du philosophe[2]. « L'an du Christ 1571, à l'âge de trente-huit ans, la veille des calendes de mars (dernier février), jour anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, ennuyé depuis longtemps de l'esclavage des cours et des emplois publics, se réfugia tout entier dans le sein des doctes vierges, afin d'y passer, si les destins le permettent, calme et exempt de toute inquiétude, ce qui lui restera d'une existence déjà en grande partie écoulée; il consacrera cet

1. Nous renvoyons les lecteurs curieux de cette instructive promenade aux publications du docteur Bertrand de St Germain qui visita le château en 1848 et de MM. E. Galy et L. Lapeyre qui le visitèrent en 1861. Nous avons emprunté, à leurs relations, en les résumant, ces détails sur l'habitation de Montaigne.

3. Voici le texte latin de cette inscription. « Anno Christi M. D. LXXI, Æt., 38, pridie calend. Mart., die suo natali, Mich... Mont... servitii aulici et munerum publicorum jamdudum pertæsus, se integrum in doctarum virginum sinus recepit, ubi, quietus et omnium securus, quantillum id tandem superabit decursi multa jam plus parte spatii, si modo jam fata duint, exigat : istas sedes et dulces latebras avitasque libertati suæ tranquillitatique et otio consecravit. »

asile et ces douces retraites paternelles à sa liberté, à sa tranquillité et à son repos. »

II

C'est bien des rares esprits, comme Montaigne, qu'il est permis de dire : « On cherchait un auteur et l'on trouve un homme[1]. » Il a eu, avant tout, le génie du bon sens et le charme de la sincérité ; si par hasard Montaigne nous trompe, c'est qu'il se trompe lui-même, et sa plume, toujours sincère, corrige à la page suivante l'erreur qu'il aurait pu commettre. Encore faut-il dire que l'écrivain ne nous trompe pas plus qu'il ne s'abuse. « L'homme ondoyant et divers, » subit toutes les impressions du dehors, obéit à une foule de mouvements contradictoires ; de là ces fluctuations, ces apparentes contradictions qui sont à l'âme ce que la physionomie est au visage, d'autant plus mobile et changeante qu'elle sait moins dissimuler. Montaigne est le meilleur, le seul biographe de Montaigne, car il a vécu son livre autant qu'il l'a écrit. D'autres écrivains ont livré au public le secret de leur confession : la vanité des uns nous irrite, la fausse humilité des autres nous est suspecte. Une seule peint son auteur au naturel, c'est la confession de l'auteur des *Essais*. Aussi pouvons-nous le croire quand il dit au lecteur[2] à la première page : « C'est icy un livre de bonne foy. Il t'advertit dez l'entree, que je ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privee. ..... Je veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude ni artifice ; car c'est moy que je peinds. Mes deffauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, *autant que la reverence publicque l'a permis*[3]. » Tenons

1. Nous reproduisons ici une partie de notre étude sur Montaigne, tirée de notre volume, *Les grands prosateurs du seizième siècle*. Paris, Didier, 1869.

2. L'auteur au lecteur (12 juin 1580). Sainte-Marthe, au deuxième livre de ses *Eloges*, se plaint que Montaigne ait voulu paraître trop modeste dans son livre et dit avec raison que cet ouvrage aurait mérité un titre plus magnifique et plus noble que celui d'*Essais* qui n'a pas assez de sens pour exprimer la force de son livre. Nous nous associons à cette critique, ou plutôt à cet éloge.

3. L'auteur, en avançant, dans son troisième livre surtout, s'affranchira quelque peu de ces scrupules inspirés par « *la reverence publicque*. »

compte, en passant, à l'auteur de ce scrupule. Au seizième siècle, nous le savons, on se donne assez librement carrière; mais quelques grossièretés chez Montaigne me choquent moins que l'orgueilleuse et cynique franchise d'un philosophe du dix-huitième siècle qui lui a fait plus d'un emprunt[1]. « Je suis moy-même la matière de mon livre, » ajoute Montaigne. Qu'avons-nous de mieux à faire que l'ouvrir et le suivre?

Pour mettre quelque ordre et quelque plan dans ce voyage à travers les *Essais,* nous interrogerons successivement l'auteur sur l'éducation, la philosophie et la morale, la religion, la littérature; nous verrons en lui l'homme privé, surtout l'ami passionné et aussi l'homme public, le magistrat.

Sans cesse Montaigne s'échappe et vous échappe, il est donc difficile de se piquer d'une méthode plus rigoureuse que la sienne. La méthode! Quel mot à propos de Montaigne! Nul n'en fut plus ennemi; son œuvre, qu'il appelle trop modestement « sa rhapsodie, » nous présente le désordre et le piquant d'une conversation à bâtons rompus, d'autant plus attrayante qu'elle ne ressemble en rien à un traité ou à une leçon. Le livre commence et finit à toutes les pages; vous pouvez l'ouvrir au hasard, sans souci des titres de chapitres, car l'auteur y parle de tout, sauf de la question proposée; tantôt il tient moins, tantôt il tient plus qu'il n'avait promis. « Je m'en vais, dit-il, faire ici une galimafree; » ou encore « En voicy d'une aultre cuvee; » et ailleurs : « Allongeons ce chapitre et le bigarrons d'une aultre piece. » « Dans ce fagotage de pieces diverses, » « il parle au papier comme au premier qu'il rencontre. » Ce procédé de composition à l'aventure, il nous l'a exposé en termes expressifs : « Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive..... De cent membres et visages qu'a chasque chose j'en prends un,

1. Jean-Jacques Rousseau. Nous en avons relevé quelques-uns dans les notes de ce volume.

tantost à lescher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer jusqu'à l'os[1]. Je me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si je me connoissois moins et me trompois en mon impuissance[2]..... » « Ma maistresse forme, ajoute-t-il, est l'ignorance. »

Il ne s'agit encore ici que de la forme ; nous y reviendrons en jugeant le style de Montaigne, mais entrons plus au vif et pénétrons l'homme même. Il nous parlait de son ignorance; l'auteur l'a sans cesse à la bouche. « Que sais-je ? » telle est sa formule. En ce siècle de pédantisme et d'érudition, il a déclaré la guerre au jargon de l'école et aux vaines subtilités de la scolastique. Il pense comme La Fontaine :

Qu'un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme.

N'y a-t-il pas cependant quelque affectation de simplicité à s'écrier[3] ? « Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins jamais langue que par routine, et qui ne scay mesme que c'est d'adjectif, conjonctif et ablatif. » Nous aurions de la peine à lui confirmer ce brevet d'ignorance qu'il réclame en haine de la science pédantesque et des savants de son temps. Et de fait, l'éducation domestique l'avait merveilleusement disposé à cette haine de la discipline scolaire, des rigueurs du collège et de la science aristotélicienne. Il tient à la substance, à la moëlle des choses ; la forme l'inquiète peu ; suivant lui, on en a trop souci. Le monde, les voyages, qu'il a tant aimés, l'expérience pratique, voilà son école. Rabelais n'est pas étranger à ces vues. Montaigne voudrait transporter dans l'éducation publique quelque chose de l'indulgence domestique. Il apprit le latin avant sa langue maternelle, en se jouant et causant avec maîtres et domestiques ; le matin, une douce musique le tirait mollement et sans secousse du sommeil. Aussi, comparant à ce système un peu trop efféminé, sans doute, l'éducation publique et les collèges de

1. C'est l'*os medulaire* et « *sa substantifique mouëlle* » de Rabelais. (Prol., I.)

2. Voir morceau cité, liv. Ier, ch. L.

3. Liv. Ier, ch. XXV.

son temps, il s'écrie : « c'est une vraie geaule de jeunesse captive. Arrivez-y sur le poinct de leur office : vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciez et de maistres enivrez en leur cholere. Quelle maniere pour eveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintifves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees d'un fouet ! » Rabelais n'a pas moins énergiquement réclamé contre la cruauté à l'égard des écoliers. Ecoutons le précepteur Ponocrates se défendant d'avoir jamais songé à mettre Gargantua, son élève, dans une de ces geôles. « Ne pensez pas, dit-il à Grandgousier, que i'aye mis vostre fils au college de Pouillerie, qu'on nomme Montagu : mieulx l'eusse voulu mettre entre les guenaulx (gueux) de Saint-Innocent, pour l'enorme cruaulté et villenie que i'y ay cognu : car trop mieulx sont traictez les forcez (forçats) entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz audict college. Et si i'estois roy de Paris, le diable m'emporte si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler et principal et regens, qui endurent ceste inhumainité devant leurs yeulx estre exercee [1].

Ce n'est pas assez de flétrir ces violences qui ne sont bonnes qu'à faire des esclaves et non des hommes; Montaigne raille cette dureté paternelle, ce front sévère qui ne se déride jamais. Bien longtemps l'aristocratie française, non contente de deshériter tous ceux que le hasard n'avait pas faits les aînés de la famille, les deshéritait encore de cette tendre affection qui est le premier bien de l'enfance, question de mode et de bon ton ! L'enfant exilé de la vie domestique, du foyer paternel, sous la direction d'un précepteur, son premier valet, était admis, aux occasions solennelles, à baiser la main paternelle. Dans le premier volume des *Mémoires d'Outre-Tombe,* Chateaubriand rappelle la sauvage et implacable fierté de monsieur son père. Qui sait l'influence désastreuse de cette morgue, de cette insensibilité contre nature ? Sans doute notre

1. *Gargantua*, liv. Ier, ch. XXXVII.

siècle pèche par l'excès contraire; peut-être, de nos jours, la familiarité nuit-elle quelque peu au respect.

S'il est difficile de trouver la mesure qui concilie le respect et la tendresse, Montaigne avait deviné la tendance moderne en faisant prédominer le principe d'affection sur celui d'autorité. Ecoutons-le gourmander son siècle et réclamer contre les excès de la sévérité paternelle : « Ie[1] veulx mal à cette coutume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appelons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cette erreur en ma famille. C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants qui sont en aage de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeissance, car c'est une farce tresinutile qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encore mieux me faire aimer. »

Pour ne point présenter un Montaigne de fantaisie, il faut le suivre dans ses contradictions, dussent-elles lui faire tort. Ce même homme, qui parle si bien de l'affection paternelle, « n'estime pas qu'être sans enfants soit un défaut qui doive rendre la vie moins complète et moins contente. « Ils sont au nombre des choses qui n'ont pas fort de quoy estre desirees, notamment à cette heure, qu'il serait si difficile de les rendre bons. » A dire vrai, Montaigne semble craindre les peines de l'éducation qui dérangeraient sa vie; leurs trépignements, leurs jeux et niaiseries puériles troubleraient sa tranquillité. Montaigne nous apprend qu'il a perdu quelques enfants en nourrice[2], mais, chose étrange, il n'en sait pas exactement le nombre! N'est-ce pas abuser du défaut de mémoire, dont il s'accuse souvent? Ne soyons

1. Liv. II, ch. VIII.

2. « I'ay perdu en nourrice deux ou trois enfants, sinon sans regret, au moins sans fascherie » (tome I, ch. XL). Disons à sa décharge qu'ils moururent âgés seulement de quelques jours ou de quelques mois. Montaigne avoue qu'il épousa sa femme « pour se conformer à l'usage plutôt que par inclination naturelle » (t. III, ch. V). De ce

pas trop sévère cependant : Montaigne, comme beaucoup de pères, ne comprend guère qu'on embrasse les enfants à peine nés, « n'ayant ni mouvement en l'ame, ni forme reconnaissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables. » Il résiste, ce semble, à ce qu'il appelle les lois communes et la tyrannie de la nature. A ses yeux, une affection bien réglée naît et s'augmente « avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eux. » C'est une affection raisonnée et raisonnable, partant c'est l'affection des pères, ce n'est pas l'amour maternel.

III

Montaigne a du goût pour « les natures temperees et moyennes, » parce qu'il est lui-même une de ces natures. A la suite de Sénèque ou de Plutarque, il se hisse bien quelquefois jusqu'à une certaine grandeur, et à ces moments, il est le premier dupe de ce stoïcisme d'emprunt, mais ce n'est pas là son fait et il nous le dit, nous le prouve assez pour que nous puissions l'en croire. Il ne s'étudie pas, comme les stoïciens, à mourir avec une impassibilité magnanime : la mort est un mauvais pas à sauter; il s'y prépare de longue main, il s'y accommode en fermant les yeux plutôt que d'un regard intrépide. D'autre part, il ne faut pas non plus le croire absolument sur parole, quand il écrit qu'il ne cherche « qu'à s'anonchalir et avachier, » et « qu'il a denoncé à tout soin guerre capitale. » C'est assez de dire qu'il est épicurien et quelque peu égoïste; mais son épicurisme n'abdique rien de ce qui fait la dignité de l'homme. S'il cherche « à arrester le premier branle de ses emotions, » c'est moins par insensibilité que pour ne pas entraver sa réflexion, son étude incessante sur lui-même; sans cesse il nous le répète : « Ie regarde dedans moy. », « Ie me roule en moy-mesme. » « Ie m'estudie plus qu'aucun sujet, c'est ma metaphysique, c'est ma physique. »

Objet et sujet de son étude, spectateur de ses pensées

mariage *de raison* naquirent six filles. Ce n'est pas sans une pointe d'amertume que l'auteur a tracé le plan d'éducation qu'il eût aimé à suivre pour un fils.

intimes, il se voit, s'entend, se surprend et se révèle au lecteur. Mais ses révélations nous intéressent toujours, parce qu'à travers lui-même c'est l'humanité qu'il embrasse. Nul plus que lui n'a mis en pratique la sentence socratique : « Connais-toi toi-même. » Dans un parallèle entre Socrate et Caton, à ses yeux, les deux plus admirables types de l'humanité, il se plaint que celui-ci soit « toujours monté sur ses grands chevaux, » tandis que le philosophe grec est simple, familier, naïf. A ce point de vue, Montaigne et Socrate sont de la même famille ; sophistes ou scolastiques, ils détestent l'un et l'autre tout ce qui sent le mensonge ou l'artifice. Au point de vue de la morale, ce serait faire trop d'honneur à Montaigne de le comparer à Socrate, si ferme, si inflexible sur les principes et le devoir, qui honore la loi, même injuste, jusqu'à lui sacrifier sa vie.

« Mais n'est-ce rien de donner en un tel siècle une perpétuelle leçon de tempérance et de modération [1] », d'avoir compris la grandeur des problèmes philosophiques et, sans aucune prétention d'en fournir la solution, d'y ramener sans cesse l'esprit de ses lecteurs ?

Ne soyons pas trop sévère pour Montaigne. Il a des aveux charmants, capables de désarmer les juges les plus rigoureux. « I'ai une condition singeresse et ne peux m'empescher d'imiter le dernier lu. Ce que i'aurai pris à dire en bastelant et en me mocquant, ie le dirai le lendemain serieusement. » On ne peut plus accuser celui qui s'accuse si naïvement.

Mais en nous donnant la clef de son humeur, ne ruine-t-il pas un peu son crédit ? « Oh ! s'écrie Montaigne, que c'est un doux mol chevet que l'ignorance et l'incuriosité à une teste bien faite ! » Il n'est ni ignorant, ni incurieux, mais toute sa vie il s'étudiera à se préparer ce mol chevet, ce doux oreiller qui ne blesse point la tête. Cette modération constante, professée sur toutes les questions, tient, et à sa volonté de ne point compromettre le calme de son esprit, de sa vie, et aussi à la connaissance des hommes,

1. Prevost-Paradol, *Etude sur Montaigne et Charon.*

à la conscience de leurs misères et de leurs faiblesses.

Montaigne est notre Horace (car il est autant poète que philosophe). Comme le poète latin, s'il ne vieillit pas, c'est qu'il représente dans le monde cette moyenne de sagesse qui est la mesure décente et possible de la pauvre humanité. Il est sans doute des âmes d'élite, comme celle de Pascal, à qui elle ne suffit point. Ceux qui ont pris pour devise ni trop bas, ni trop haut, qui ne veulent s'abaisser jusqu'à la *bête* et ne peuvent s'élever jusqu'à l'*ange*, s'accommoderont de cette philosophie taillée sur le modeste patron d'une âme honnête, mais non héroïque.

En politique, il n'est point de concessions que Montaigne ne fasse à l'ordre et à la tranquillité publique : « Donnons à l'ordre politique, écrit-il, de souffrir patiemment les rois indignes, de celer leurs vices, d'aider de notre recommandation leurs actions indifferentes pendant que leur auctorité a besoin de notre appui [1]. » Montaigne n'est pourtant pas un courtisan ; écoutez ces paroles énergiques à propos du luxe royal : « Il semble aux sujets spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait montre de leurs propres richesses et qu'on les festoie à leurs despens. Car les peuples presument volontiers des rois, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soin de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils n'y doivent aulcunement toucher de leur part.... tant il y a que le plus souvent le peuple a raison et qu'on repaist ses yeux de ce quoy il avoit à repaistre son ventre... A le prendre exactement, un roi n'a proprement rien sien, il se doit soy-mesme à autruy. » On ne trouve pas souvent une théorie aussi radicale, des paroles aussi fermes dans les *Essais ;* ici l'auteur se place entre Bodin et La Boétie. Au reste, Montaigne, sans se faire l'avocat des droits du peuple, a quelquefois, en songeant à ses misères, des accents de touchante et sincère humanité : « Regardons à terre [2] les pauvres gens que nous y veoyons espandus, la teste penchante aprés leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote, ny

1. Liv. III, ch. IX.

2. Liv. III, ch. XII.

Caton, ny exemple, ny precepte ; de ceux là tire nature tous les jours des effects de constance et de patience plus purs et plus roides que ne sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois-ie ordinairement qui mescognoissent la pauvreté? Combien qui desirent la mort ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celui-là qui fouit mon jardin, il a ce matin enterré son pere ou son fils. Les noms mesmes de quoy ils appellent les maladies en adoucissent et amolissent l'aspreté..... et selon qu'ils les nomment doulcement, ils les supportent aussi ; elles sont bien griefves quand elles rompent leur travail ordinaire ; ils ne s'allitent que pour mourir. » La Bruyère, qui a fait bien des emprunts à Montaigne, songeait-il à ces lignes, quand il traçait ce portrait du paysan[1] avec plus de force peut-être, sinon avec une compassion plus sincère. En ces temps de guerre civile, de famine et de peste, Montaigne a vu à sa porte, assisté ce misérable paysan. La Bruyère trace un portrait, un *caractère*, dans son cabinet.

Avant tout, Montaigne est ennemi des changements et remuements[2]. Le meilleur gouvernement à ses yeux est toujours celui qu'on a, quel qu'il soit. Aussi ne trouve-t-on chez lui aucune théorie sur les questions de constitutions sociales, de forme de gouvernement : « Ces longues et grandes altercations de la meilleure forme de societé et des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de notre esprit, comme il se trouve és arts plusieurs sujets qui ont leur essence en l'a-

1. « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils sèment avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » La Bruyère, *Caractères ; de l'Homme*, chap. II.

2. En rien Montaigne n'est ce que nous appelons homme de progrès et d'initiative. Ainsi, par exemple, parlant des armes à feu, il dira : « Je crois que c'est un arme de fort peu d'effect et espere que nous en quitterons un jour l'usage » (liv. I, ch. XLVIII). Sans s'étonner qu'il n'ait pu prévoir les progrès et les *effets* de notre terrible artillerie moderne, on peut relever ce trait, entre autres, d'un esprit ennemi de toute innovation, ami de la tradition, de la routine, du *mos majorum*.

gitation et la dispute et n'ont aulcune vie hors de là. Telle peincture de police (modèle de gouvernement) seroit de mise en un nouveau monde; mais nous prenons un monde déjà fait et formé à certaines coustumes. Par quelque moyen que nous ayons loy de la redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons guere le tordre de son accoutumé ply que nous ne rompions tout[1]. » Il ne faut point demander de réformes politiques, même au nom du progrès, à un homme qui ne songe qu'à « planter une cheville en notre roue, afin d'en arrêter le bransle. »

Aime l'Estat, tel que tu le veois estre;
S'il est royal, aime la royauté;
S'il est de peu (oligarchique), ou bien communauté [démocratique],
Aime l'aussi; car Dieu t'y a faict naistre.

« Ainsi, écrit l'auteur, en parlait le bon M. Pibrac, que nous venons de perdre, » et ce bon M. Pibrac, chemin faisant, aide Montaigne à donner, comme il dirait, une *nazarde* sur le nez de Platon, d'Aristote, voire même de Bodin et de tous ceux qui ont agité cette grave question de la meilleure forme de gouvernement.

Le respect qu'il peut rendre à la personne des princes et des rois ne tient point à leur mérite et à leur valeur; il sait qu'en penser; toutefois, sans en être longtemps dupe, il cède un instant avec la foule à ce prestige inhérent au rang et à l'habit : « Le masque des grandeurs qu'on represente aux comedies nous touche aulcunement et nous pipe. Ce que j'adore moy-mesme aux rois, c'est la foule de leurs adorateurs; toute inclination et soubmission leur est due, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duicte à se courber et à flechir, ce sont mes genoux. » Belle parole, et qui ne nous laisse pas dupes de ses révérences et de ses génuflexions. Elles sont, croit-il, de bon exemple pour le peuple, et il donne l'exemple. Montaigne

1. Partout et en toute circonstance, Montaigne, ennemi de tout changement, quel qu'il puisse être, a tenu le même langage. Il écrit en 1570 au début d'une lettre à M. de Mesmes : « C'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruyner et changer les opinions communes receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement..... Ceulx-ci vont esbranlant leurs ames d'une assiette paisible et reposee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doubte, d'inquietude et de fiebvre. »

a, pour ainsi dire, une morale commune à l'usage de la foule, sagesse vulgaire et indispensable au train de ce monde, où « il faut laisser couler l'eau sous le pont. » Si vous voulez vivre en paix, bornez-vous à ce catéchisme des bons usages, à ce code d'une honnête prudence. Gardons-nous toutefois de nous y arrêter; passons outre, sinon nous n'aurions que l'enveloppe de l'écrivain et son masque de société. Rabelais cache ses hardiesses sous le masque d'une bouffonnerie souvent grossière; Montaigne imite le cerf inquiet dépistant le chasseur par mille et mille détours. Cela soit dit sans suspecter la franchise de l'auteur, puisque c'est lui-même qui se trahit, s'échappe et ôte le masque à chaque instant. En un mot, il y a, si j'ose dire, deux Montaignes : celui du dehors, et celui qu'il faut découvrir. Quand la raison de Montaigne s'insurge contre un usage sot ou cruel, contre des préjugés, ce n'est pas dans une hardie déclamation, par une sortie virulente comme fait son ami La Boétie, c'est sous le couvert de l'histoire ou d'une anecdote. A peine semble-t-il prendre parti, louant une coutume des anciens, racontant l'étonnement où nos mœurs jettent les sauvages et les peuples du nouveau monde[1]. Ainsi Tacite, en louant les vertus des Germains, donne des verges aux Romains; ainsi Montesquieu, dans ses *Lettres Persanes*, raillera le ridicule des Français sous le couvert des Orientaux[2].

Si Montaigne est l'ennemi des révolutions politiques, il est encore bien plus opposé à toute innovation et polémique religieuse. Il semble s'accommoder, sans trop de difficulté pour sa raison, des miracles, et juge que c'est une hardiesse dangereuse et de conséquence de mépriser ce que nous ne concevons pas. Pour lui, point de milieu : « Ou il faut se soubmettre du tout (entièrement) à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser; ce n'est point à nous à establir la part que nous lui debvons d'obeissance. »

1. Liv. III, chap. VIII.
2. Voir particulièrement la fin du chapitre sur les *Cannibales* terminé par cette plaisante exclamation : « Mais quoy, ils ne portent pas de hauts de chausses ! » (Voir p. 58 de nos *Extraits*.)

Voici les protestants formellement condamnés, en théorie du moins; il conçoit plutôt les libres penseurs que ces demi-révoltés s'arrêtant à mi-chemin. Point d'attaques contre les moines ou la vie des cloîtres; il n'en a pas souffert comme Luther, Erasme, Rabelais. Non que cette vie aille à son esprit au fond très indépendant, mais le bonheur des dévots solitaires lui apparaît sous un jour riant et aimable. « Qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette foy vifve et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, audelà toute autre sorte de vie[1]. » Cette existence calme, « sans travail de corps et d'esprit, » l'attire souvent; aussi ne se ferait-il ni trappiste ni bénédictin, mais il entrerait volontiers dans l'abbaye de Thélème, la seule qui convienne à son humeur indisciplinée[2]. La religion de Montaigne est sincère, et même son orthodoxie absolue. Calcul ou conviction, il ne discute pas la foi; il imiterait volontiers Descartes qui la met dans une arche sainte, et, cela fait, affranchit la raison. Il faut lire dans Montaigne le beau chapitre des prières[3] et son éloge du *Pater nostre*, « qui dit tout ce qu'il faut, l'unique priere de quoy il se sert partout, la seule aussi qu'il a en memoire. »

Mais de quelle plume il flétrit ce mélange de dévotion et de perversité et ces accommodements auxquels, malgré sa religion ou sa prudence, répugne sa conscience honnête : « Il faut avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous prions Dieu, et deschargee de passions vicieuses; autrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants à celui à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voilà pourquoi je ne loue pas volontiers ceulx que je veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si

1. Liv. Ier, ch. XXXVIII.

2. Ce n'est que plus tard, quand sous l'étreinte de la maladie et de la vieillesse, il s'est replié sur lui-même, que la vie rénobitique lui apparaît comme une contrainte insupportable. Au reste il serait trop facile de mettre en contradiction avec lui-même un auteur qui se peint au jour le jour, au gré de ses lectures et de ses impressions et, comme il le dit, du « descours de ses annees. »

3. Liv. Ier, ch. LVI.

les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation, et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu partout.... Nous prions par usage et par coustume ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononçons nos prieres ; ce n'en est que mine, et me desplait de veoir faire trois signes de croix au benedicite, autant à graces, et cependant, toutes les aultres heures du jour les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'injustice : aux vices leur heure ; son heure à Dieu, comme par compensation et composition..... Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant au mesme giste, d'une societé si accordante et si paisible, le crime et le juge[1]. » Que le scepticisme de Montaigne ait quelquefois, plus qu'il ne le croit lui-même, entamé sa foi, il se peut; voilà pourtant la vraie religion et son véritable langage. Seul Tartuffe saura concilier sa dévotion et ses convoitises, ou plutôt mettre celle-là au service de sa duplicité. Oui, ajoute Montaigne[2] : « Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable que la loi divine, elle nous appelle à soy, aussi faultiers et detestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras et nous receoit en son giron pour vilains et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la faut-il regarder de bon œil ; encores faut-il regarder ce pardon avec actions de graces, et au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes et ennemie des passions qui nous ont poulsés à l'offenser. » Cette profession nous suffit et nous tenons Montaigne pour un bon chrétien[3].

Nous n'entreprendrons pas ici l'examen du chapitre le plus long et le plus curieux des *Essais*, « Apologie de Raymond Sébond[4], » parce qu'on y trouve autant d'argu-

1. Liv. Ier, ch. LVI.
2. Liv. Ier, ch. LVI.
3. Mézeray appelle Montaigne un *Sénèque chrétien*.
4. M. Demogeot dit que ce chapitre est « une grande mystification. » (*Tableau de la littérature française au dix-septième siècle*, ch. II, p. 48.)

ments pour douter que pour croire. Montaigne, bien qu'il semble y vouloir établir et vérifier par raisons humaines contre les athéistes tous les articles de la religion chrétienne, laisse l'esprit en suspens, écrasé sous le poids de tant d'arguments contradictoires. Il semble parfois que le bien et le mal ne sont qu'affaire d'opinion controversable ; il suffit qu'une idée se lève dans son esprit pour y susciter immédiatement l'idée contraire : la conclusion de ce traité métaphysique sur, ou plutôt contre la certitude, c'est « qu'il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ni de celui des objects ; et nous et nostre jugement et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse ; ainsi, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'aultre, et le jugeant et le jugé estant en continuelle mutation et bransle[1]. » Montaigne poursuit implacablement la pauvre raison humaine pour la convaincre d'impuissance et de folie. Il la foule aux pieds, la poursuit dans ses derniers retranchements et, non content de l'avoir avilie, bafouée, anéantie, il élève bien au-dessus de notre prétendue raison divine l'instinct des animaux. Aussi avec quelle triomphante raison Bossuet lui répond-il : « Mais, dites-moi, subtil philosophe qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? connaître une première nature, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa prudence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui vous distingue des bêtes?... Homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant ; non, non, n'y espérez plus, voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée[2] ! »

Emporté par sa véhémente apostrophe, Bossuet confond les athées et les grossiers épicuriens avec notre « subtil philosophe. » Tenons-nous-en à ce dernier mot qui peut s'appliquer justement à Montaigne, et reconnaissons que, par une heureuse inconséquence, au moins dans la pra-

1. Liv. II, ch. XII.
2. Troisième sermon prononcé, en 1669, sur les conditions du bonheur éternel.

tique de la vie, Montaigne est un croyant qui accepte ou subit toutes les traditions sociales, politiques et religieuses. Montaigne d'ailleurs ne s'aperçoit pas que son livre tout entier est une réfutation éloquente de son scepticisme. Avec quoi triomphe-t-il de la raison, sinon avec les armes mêmes de la raison? Pourquoi oublier qu'il l'a sans cesse ailleurs appelée en témoignage? A quoi bon philosopher pendant trois livres, s'il croit sincèrement n'avoir fait que déraisonner et battre la campagne? C'est là l'objection irréfutable à opposer aux sceptiques; toute leur vie, tous leurs livres, leurs moindres paroles les démentent. Douter, c'est penser, et penser c'est faire acte de raison : notre grand rationaliste Descartes a, d'un mot, pulvérisé tout ce vain échafaudage et invinciblement établi la certitude de l'être et de la conscience.

Au point de vue philosophique et moral, le doute de Montaigne est donc convaincu de vanité. Son tort est d'acheminer les âmes à la paix par l'indifférence, de ne pas laisser de règle au bien, de ressort à l'amour de la vérité et de ne prendre ses sûretés que du côté du fanatisme[1]. Là, il est vrai, est son excuse. Au seizième siècle, l'affirmation des théologiens m'épouvante, car à côté de leur vérité qui s'impose impérieusement, je vois le bûcher qui se dresse, heureux quand c'est le livre téméraire qui seul en alimente la flamme. Montaigne l'a dit[2] : « C'est mettre ses conjectures à bien hault prix que d'en faire cuire un homme tout vif. » Aimons donc et remercions Montaigne d'avoir, même par des arguments qui ne sont pas les nôtres, défendu, suivant le tempérament de son esprit, la tolérance. Encore est-il plutôt un modéré qu'un tolérant, n'ayant rien à prendre sur l'ardeur de ses convictions; mais soyons prévenus que ses *Essais* de si charmante lecture, ne sont pas toujours un guide suffisant pour la morale, non qu'il donne de pernicieux conseils, non qu'on sorte de ce commerce mauvais et corrompu, mais l'esprit étourdi de tant d'arguments contradictoires, la raison humiliée et doutant

1. Géruzez, *Cours de littérature*, t. I, p. 427.

2. *Essais*, III, XI. Voir les deux épigraphes de cette Etude.

d'elle-même éprouvent un douloureux découragement. Aux âmes troublées et inquiètes nous ne conseillons pas comme remède la lecture des *Essais*. Ce sceptique plaît d'autant plus qu'on connaît mieux la vie et les hommes[1].

IV

Si nous considérons Montaigne comme écrivain et surtout comme critique littéraire, son goût est tellement sûr que nous n'aurons qu'à copier et méditer la plupart de ses jugements. Sur ces matières, sa raison est presque toujours infaillible et ses opinions sont des arrêts. Et pourquoi ? C'est qu'il était pénétré de ce principe souverain, qu'il n'y a point d'art sans naturel, que le bon sens est la première règle des écrivains : « L'eloquence fait injure aux choses qui nous detourne à soy ; » « Ie suis tout simplement, dit-il encore, ma forme naturelle ; » et il veut avec raison que les écrivains en fassent autant. Dans une admirable page qui en dit plus que toutes les rhétoriques, non seulement il a jugé en maître Horace, Virgile et Lucrèce, mais encore, avec une hauteur de vue sans pareille, il y condamne tout cet effort en partie stérile du seizième siècle allant chercher si loin des richesses qu'il avait sous la main. « Quand ie rumine (ces expressions), i'ai desdaing de ces mesmes poinctes et allusions verbales qui nacquirent depuis. A ces bonnes gens (ces grands poètes) il ne falloit d'aiguë et de subtile rencontre : leur langage est tout plein et gros d'une vigueur naturelle et constante ; ils sont tout en epigramme ; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé, rien de traisnant, tout y marche d'une pareille teneur. Ce n'est pas une eloquence molle et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant comme elle remplit et ravit les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne

1. La sagesse de Montaigne est une sagesse trop humaine et trop facile. Nous en serions quittes à trop bon marché, si la philosophie s'apprenait à pareille école. (S. de Sacy, *Variétés littéraires* t. Ier, p. 352.)

dis pas que c'est bien dire, ie dis que c'est bien penser. » Il faut lire et relire ce curieux et instructif chapitre, où, sous prétexte de juger quelques vers de Virgile, Montaigne nous donne mieux que toutes les rhétoriques, mieux que la Bruyère et Buffon, la vraie théorie du style et le secret du sien. Comme il sent bien le bon et le mauvais de notre langue « riche d'estoffe, mais pauvre en façon; abondante, mais qui succombe et flechit à une puissante conception. » Les défauts particuliers de son style, Montaigne en a conscience. Il se fait plaisamment à lui-même sa confession : « Tu es trop espez (épais) en figures : voylà un mot du cru de Gascoigne : voylà une phrase dangereuse (ie n'en refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises); ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent... ie corrige les faultes d'inadvertance, non celles de coustume. »

Toutefois méfions-nous et faisons nos réserves; j'avoue mon faible pour l'homme et surtout pour l'écrivain; quand je ne l'admire pas, je l'excuse presque toujours, j'ai déjà dit pourquoi; il devance et désarme les critiques. Oui, son langage est un peu espez en figures, c'est-à-dire surchargé de vives et familières images; oui, son style sent un peu son périgourdin, mais cette odeur de terroir dans une causerie a son charme; la langue des rues, le pas donné même sur la grammaire à l'usage, tout cela, sous la plume, dans la bouche de Montaigne, je le confesse, ne me déplaît pas. Pasquier, dans une lettre curieuse [1], nous raconte une conversation qu'il eut à Blois avec l'auteur des *Essais*. Il lui reprochait une foule de solécismes, l'engageant à corriger tant d'expressions du cru qui déparaient les belles pages de celui qu'il appelle « le Seneque français. » Montaigne en convint, remercia fort le docte auteur des *Recherches sur l'Histoire de France*, mais il n'en fit rien et fit bien. Pourquoi? c'est que l'écrivain « n'avoit pas plus fait son livre que son livre ne l'avoit fait, que le livre estoit consubstantiel à son auteur et membre de sa vie. » Un tel

1. Livre XVIII, lettre Ire.

livre échappe aux règles ordinaires, il ne s'amende ni ne se corrige, pas plus que le corps ou le visage.

Qu'on nous permette une digression, qui n'est qu'apparente puisqu'il s'agit de la fille d'adoption de Montaigne, de Mlle de Gournay, sa plus grande affection après La Boétie. C'est une étude curieuse et amusante [1] que celle de cette docte et tant soit peu pédante personne qui, pour quelques admirateurs, compta beaucoup de critiques et même de calomniateurs ; le temps a emporté avec justice ses œuvres volumineuses, mais son culte filial pour Montaigne, dont elle donna une édition (1595) [2] avec traduction de ses citations, la polémique qu'elle soutint cinquante ans en faveur du siècle qui emportait, avec sa jeunesse, ses meilleurs souvenirs, les lances qu'elle rompit pour ses vieux auteurs et surtout pour son père adoptif, ce sont là des titres qui doivent la sauver d'un oubli complet. Déjà Malherbe et Balzac, au prix de quels sacrifices, on le sait, fixaient la langue du dix-septième siècle ; l'Académie française allait enfin être fondée (1635), le *Cid* (1636) enchanter Paris ; c'est en vain, Mlle de Gournay lutte et veut remonter le courant qui entraîne le langage et l'esprit du seizième siècle. Elle reproche à ses élagueurs impitoyables de dépouiller la langue « de fleur, de fruit et d'espoir ; » elle combat du bec et des ongles, comme disait Montaigne, et défend jusqu'au dernier soupir « ce françois que nos bonnes nourrices avaient chanté. » Dans sa « defense de la poesie et du langage des poetes » elle n'admet pas qu'un poète puisse jamais exister supérieur au grand Ronsard, en un mot, et pour revenir à Montaigne, elle raille ces menus scrupules de grammaire et de précision comme marques de misérable esprit. Permis à Montaigne, en dépit des avertissements d'un Pasquier, d'être de son pays, de son village, si l'on veut, et de rester lui-même. Il avait d'ailleurs l'excuse du génie qui marque tout de son cachet

1. Voir *Les femmes poètes au seizième siècle*, par Léon Feugère (page 127).

2. La première édition de 1580 (Bordeaux) ne contenait que deux livres. L'auteur en ajouta un troisième à l'édition de 1588. Mlle de Gournay donna encore en 1635 une nouvelle édition in-folio, précédée d'une curieuse préface dédiée au cardinal premier ministre, à Richelieu.

et légitime le mépris des règles. Mais que Mlle de Gournay, écrivain prolixe et médiocre en somme, prétendît se mettre au-dessus des règles dictées par le bons sens, rejeter la discipline qui réglait et fortifiait notre langue, enrayer le progrès et immobiliser l'adolescence vigoureuse du dix-septième siècle dans l'admiration surannée de ses vieux auteurs, c'était une prétention inadmissible, qui contribua sans doute à faire de cette femme honnête et respectable un type ridicule aux yeux de la plupart des contemporains.

V

Montaigne, considéré comme homme public, n'est pas tout à fait aussi consubstantiel à l'auteur qu'on pourrait le croire. Montrons quelques points par où l'homme public, le magistrat, n'a pas toujours été en accord parfait avec l'auteur. Montaigne, de 1555 à 1557, fit partie de la cour des aides de Périgueux. (Il avait donc au début de cette carrière vingt-deux ans, car il nous dit lui-même : « Ie naquis, entre onze heures et midi, le dernier jour de fevrier 1533. ») Puis il devint membre du parlement de Bordeaux, de 1557 à 1570, époque où il résigne sa charge et quitte la robe pour l'épée. Un des historiens de Montaigne[1] a montré dans un livre intéressant l'esprit étroit, tracassier de ce parlement, son intolérance envers les réformés, son insubordination qu'on voit avec plaisir si rudement gourmandée par le chancelier de l'Hôpital. Sur ce fond de tableau se détachent d'autant mieux par contraste la modération, la loyauté, la fidélité de Montaigne, à qui pensait sans doute le chancelier quand il disait dans sa sévère *Mercuriale :* « Il y a ici beaucoup de gens de bien desquels les opinions ne sont pas suivies. » Oui, c'était un véritable homme de bien, supérieur à son temps, ce magistrat du seizième siècle qui se moquait des lenteurs et des subtilités de la procédure, du langage obscur de la chicane, des jurisconsultes ne faisant que s'entregloser, et

1. M. Alph. Grün, *la Vie publique de Montaigne*, 1855

réclamait énergiquement contre la barbarie de la question et de la torture. Montaigne n'est cependant pas parfait; il a le défaut de Cicéron, et lui-même s'en confesse, l'amour-propre et la vanité. « Dés mon enfance, écrit-il, on remarqua en moi marques de vaine et sotte fierté. » Ce travers, il n'est arrivé à s'en corriger complètement qu'au déclin de son âge et de ses forces.

Voyons-le à l'œuvre : personne n'a plus que lui raillé toutes ces marques distinctives dont la vanité humaine est si friande; et pourtant il ne peut dissimuler son dépit de voir tomber en discrédit l'ordre de Saint-Michel à peu près à l'époque où il en est décoré. Ce n'était, dit-il, pourtant pas encore « le collier à toutes bestes. » Avant de transcrire tout au long, non sans quelque complaisance, la bulle qui lui confère le titre de citoyen romain, il a le bon esprit de se railler un peu lui-même. Mais quand il nous dit que « la fortune lui a fait quelques faveurs honoraires et titulaires, non pas accordees, mais *offertes*, » il oublie ce que nous apprend son Journal de voyage[1], à la date du 13 mars 1581, à savoir qu'il employa cinq ans et le crédit d'un majordome du pape pour obtenir, non sans grande difficulté, ce parchemin. C'est encore ce curieux journal qui nous le montre dans un de ses voyages, recevant, à Augsbourg, des autorités de la ville, le vin d'honneur, ni plus ni moins qu'un puissant seigneur, et laissant un écusson de ses armes en bois suspendu à la muraille des hôtelleries honorées de sa présence.

Montaigne voyageait en Italie, quand on lui offrit la mairie de Bordeaux; car il ne faut pas croire qu'il vécût enfermé dans son château, allant de son promenoir à sa librairie, un Plutarque ou un Sénèque à la main. Il voyageait souvent par goût et par santé, et nous dit lui-même avoir visité tous les bains célèbres de l'Europe. Notre voyageur hésita quelque peu et n'accepta l'honneur qui lui était conféré que sur l'ordre flatteur de Henri III. « Alexandre, après l'avoir d'abord refusee, accepta la bourgeoisie de

1. Ces lettres de bourgeoisie sont rapportées en latin aux *Essais*, liv. III, ch. IX. Voir la traduction, *Journal de voyage de Montaigne*, t. II, p. 63.

Corinthe, quand il sut que Bacchus et Hercule estoient sur les registres. » De même, Montaigne n'est pas fâché de succéder à MM. de Biron et de Matignon. La comparaison est ambitieuse, mais elle est de Montaigne qui, malgré sa franchise, en sa qualité de Gascon, est, on le voit, assez vaniteux[1]. Au milieu de ces temps difficiles, parmi la sourde agitation que les ligueurs entretiennent à Bordeaux, le rôle actif et brillant appartient au maréchal de Matignon; mais au second plan, Montaigne, honnête, loyal, prudent, aimé et respecté de tous, sert encore bien la royauté et ses concitoyens par ses conseils, ses démarches, sa vigilance, sa fermeté. Un jour pourtant, jour d'épreuve et de vrai contrôle, cette fermeté sembla se démentir : c'était en 1585; une épidémie meurtrière, sortie des marais voisins de la ville, propagée par des chaleurs excessives, sévissait dans Bordeaux. Permis aux particuliers de chercher leur salut dans la fuite; mais qui doit l'exemple du courage à ses concitoyens, qui doit mourir à son poste plus que le magistrat chargé de veiller sur eux? « Ie ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend, avait écrit le philosophe, l'attention, les paroles, la sueur et le sang au besoin. » Et pourtant les jurats lui écrivent à Libourne, réclamant, mais en vain, sa présence à Bordeaux pour les élections municipales. Nous ne rappellerons pas à ce propos les beaux dévoûments de Belzunce à Marseille, du poète Rotrou à Dreux. Le courage du maréchal d'Ornano, un des successeurs de Montaigne à la mairie de Bordeaux, moins connu, mériterait la même popularité.

1. S'il ne répugnait de poursuivre contre Montaigne cette sorte de réquisitoire, il serait facile de le prendre en flagrant délit de vanité. Il est le premier qui ait quitté et même rayé sur un livre de famille, publié par le docteur Payen, le nom patronymique d'*Eyquem*, que son père et ses oncles ont toujours conservé. Pourquoi? C'est que Montaigne est originaire d'une famille de marchands établis à Bordeaux. L'acquisition du château de Montaigne ne remonte pas au delà de la dernière moitié du quinzième siècle, et, quoi qu'en dise Montaigne, son père est le seul qui y soit né. Ancien conseiller à la cour des aides de Périgueux et à la cour du Parlement de Bordeaux, Montaigne, qui avait dans le commerce et dans la robe ses grandes attaches de parenté et d'alliance, ne fait cas que de la noblesse de robe et s'y rattache de tout son pouvoir. Ses détracteurs, Scaliger, entre autres, il faut l'avouer, ne l'ont donc pas tout à fait calomnié, en lui reprochant une vanité et un amour-propre qu'il est le premier à confesser. (Voir *Michel de Montaigne, son origine, sa famille*, par Théophile Malvezin, Bordeaux, 1875.)

Quatorze ans après, le même fléau était revenu fondre sur la ville; le maréchal allait voir tous les jours les malades, vidant sa bourse dans leurs mains, prodiguant les consolations aux mourants. En vain Henri IV, qui l'aimait, pressait ce fidèle serviteur d'échapper au danger. Les rois aiment parfois qu'on leur désobéisse : « Les habitants de Bordeaux sont ma propre famille, répond-il; j'aime mieux mourir avec eux, que manquer à les assister. » L'auteur des *Essais* a dit quelque part : « Autant que mon devoir me donne de chorde, je l'emploie à ma conservation. » En cette grave épreuve, il se trompa sur la mesure de la *chorde*, l'instinct de la conservation fit taire en lui la voix rigoureuse du devoir. Tant il est vrai qu'il existe diverses sortes de courage. Montaigne, plusieurs fois surpris dans son château par des bandes de pilleurs, les avait intimidées par son sang-froid et n'avait dû la vie qu'à son attitude ferme et intrépide; il n'osa braver cette mort invisible qui frappe par derrière et prend sa victime au hasard[1].

N'en restons pas sur un trait de faiblesse qui est une exception dans cette vie honorable, dans cette carrière bien remplie. Montaigne, déjà malade, s'était retiré dans son château, où il passa ses deux dernières années sans interrompre complètement ses relations politiques. Plusieurs fois Henri IV, qui avait su apprécier son caractère, l'avait pressé de se rendre auprès de lui. Un jour, croyant qu'un embarras d'argent était cause de ses retards, il s'attira une réponse un peu rude, mais bien honorable pour

1. Un biographe de Montaigne dit, pour l'excuser en ces circonstances : « S'il abandonna son poste d'homme public au jour du péril, ce ne fut pas précisement par crainte de la contagion et par amour de sa conservation personnelle, mais surtout pour remplir ses devoirs de famille, de chef de maison ; quand les *picoreurs* sillonnaient les campagnes, on avait besoin de lui là-bas... Si son absence de la ville, et même de son château, se prolongea, c'est qu'il se mit lui-même, ainsi qu'il nous l'apprend dans ses *Essais*, à la tête d'une caravane de sa famille et de ses gens qui pendant six mois s'enfuirent pour éviter la peste. » (*Vie publique de Montaigne* par M. Grün, p. 289). Nous laissons de grand cœur à Montaigne le bénéfice de circonstances atténuantes, quoique insuffisantes, comme le reconnaît le même biographe en ajoutant : « Quoi qu'on pense de la conduite de Montaigne, et, à cet égard, l'indulgence ne me paraît pas pouvoir aller jusqu'à l'approbation, le fait de l'absence, à un des moments les plus difficiles, est constant. »

celui qui avait le droit de l'écrire : « Sire, Vostre Majesté me fera, s'il luy plaist, ceste grace de croyre que je ne plaindray pas ma bource aux occasions ausquelles je ne voudrois espargner ma vie. Je n'ay jamais reçeu bien quelconque de la liberalité des Roys non plus que demandé ny merité, et n'ay receu nul payement des pas que j'ay employés à leur service..... Je suis, Sire, aussy riche que je me souhaite. Quand j'auray espuisé ma bource auprez de Vostre Majesté, je prendray la hardiesse de le luy dire et lors, si elle m'estime digne de me tenir plus longtemps à sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers. » Henri IV qui allait acheter si cher la soumission de tant de seigneurs, dut quelquefois se rappeler la noble fierté et le désintéressement du gentilhomme périgourdin qu'il ne devait plus revoir.

Cette étude serait incomplète si nous ne rappelions la tendre amitié de Montaigne pour La Boétie. Il en a porté le deuil toute sa vie, ce nom revient sans cesse à sa mémoire, sous sa plume et, sans diminuer le mérite de l'un, la sincérité de l'autre, on peut croire qu'une mort prématurée a paré ce souvenir d'un prestige pieux d'idéale et antique vertu. Ce sentiment, poussé chez lui jusqu'à la passion, relève Montaigne du reproche d'égoïsme. Le véritable égoïste n'aime que soi et n'écrit pas cette page admirable que La Boétie a l'honneur d'avoir inspirée à son ami [1].

Montaigne meurt en 1592. Pasquier, dans sa lettre déjà citée [2], raconte ainsi ses derniers moments : « Il mourut en sa maison de Montaigne, où luy tomba une esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler. Au moyen de quoy, il estoit contraint d'avoir recours à sa plume pour faire entendre ses volontés. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme de semondre quelques gentilshommes, siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, il fit dire la

1. Voir notre volume des *Extraits* de Montaigne, p. 52.

2. Lettres d'Étienne Pasquier, livre XVIII, lettre Ire.

messe en sa chambre ; et comme le prestre étoit sur l'eslevation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu sur son lict, les mains joinctes, et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu : qui fut un beau miroir de l'interieur de son ame. »

Montaigne a les yeux à peine fermés, que sa fille d'adoption, Mlle de Gournay, va recommencer sa filiale et passionnée propagande, et peut-être son pédantisme nuirait-il à l'œuvre de sa vie, si Montaigne ne s'imposait tout seul à la postérité, si cette raison aimable et prudente n'était le miroir où se reconnaissent par quelque coin tous les modérés[1].

Toutefois l'apôtre de « la bonne loi naturelle » ne traversera pas sans de rudes assauts le dix-septième siècle, ce siècle d'étiquette et d'orthodoxie. Pascal l'exécute au nom de Port-Royal et de la morale, comme sceptique, ignorant et crédule[2]. Et pourtant ce spéculatif qui a lu si peu de livres, se nourrissant, comme Descartes, de sa méditation et de sa propre pensée, Pascal est tout rempli des *Essais*, il en reproduit les arguments contre la raison humaine et glisserait infailliblement sur la pente du scepticisme, si, rencontrant sur son chemin la croix, il ne s'y attachait en désespéré. Pour Pascal et Port-Royal[3] *le moi* est haïssable ; pouvaient-ils faire grâce à l'auteur qui l'étale si complaisamment à chaque page de son livre[4] ?

1. La réputation de Montaigne n'avait pas tardé à se répandre même à l'étranger. Dès 1603 Fleurio dotait l'Angleterre d'une traduction des *Essais*. Shakespeare l'a lue et plusieurs de ses ouvrages accusent un commerce intime avec notre auteur. *The Tempest* (1612) renferme un passage bien connu pour contenir des expressions identiques à la traduction de Montaigne. On a prétendu que le célèbre soliloque dans *Hamlet* présente également quelques ressemblances avec les *Essais*. Nous ferons seulement remarquer que *Hamlet* parut en 1596, c'est-à-dire huit ans avant la traduction de Fleurio. L'auteur a-t-il fait subir ultérieurement quelques remaniements à sa tragédie? Question d'érudition et de curiosité littéraire.

2. Voir Pascal, *Pensées*, édition Havet, 1852, pages 312 et 313, notes 6 et 7, « *Quadrature du cercle*, *Monde plus grand*, etc.

3. Nous avons remarqué dans une note de ce livre, que Nicole ne nomme Montaigne que pour l'attaquer ; pour le louer, ce qui est rare, il se contente de le désigner vaguement.

4. « Le sot projet qu'il a de se peindre. » (*Pensées*, p. 86.)

« On eût dû l'avertir, écrit encore Pascal, qu'il faisait trop d'histoires et parlait trop souvent de soi. » *Ibid.* ; p. 105. « Il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement partout en son livre. » (*Ibid.*, p. 315.)

Si Montaigne excite la colère des Jansénistes, si Balzac[1] essaie de le décrier, l'épicurien Saint-Evremond, dont un exil perpétuel assure l'indépendance, fera ses délices des *Essais*[2].

Les femmes surtout seront pour Montaigne. « Il y a plaisir, disait Mme de La Fayette, d'avoir un voisin comme lui[3]. »

Mme de Sévigné partage cet avis. Elle craint bien que Pauline, « cette dévoreuse, ne mette son petit nez dans Montaigne[4] » et le trouve, pour son goût, un peu bavard. « Il parle parce qu'il veut parler et souvent il n'a pas grand chose à dire[5]. » Mais ce ne peut être aux yeux de l'intarissable causeuse qu'un péché véniel. Elle l'aime au fond du cœur et ne s'en défend pas. Si Mme de Sévigné trouve quelques chapitres « puérils et extravagants, » elle en juge d'autres « admirables, inimitables[6], » et assurément dans ces derniers, ce passage où le maréchal de Montluc regrette amèrement de n'avoir pas su aimer selon son mérite le fils qu'il a perdu. Cette page va droit au cœur de la mère. « Je vous renverrai le volume tout marqué, écrit-elle, à l'endroit du maréchal de Montluc[7], » marqué peut-être bien aussi d'une larme. Toujours sur les routes de Bretagne et de Provence, Mme de Sévigné trouve un jour par hasard dans ses bagages un tome de Montaigne, et de s'écrier : « Ah ! l'aimable homme, comme il est de bonne compagnie, c'est mon ancien ami, mais à force d'être ancien, il m'est nouveau[8] ! » Et une autre fois, elle mande à sa fille : « J'ai de bons livres et surtout Montaigne ; que faut-il autre chose, quand on ne vous a pas[9] ! » Quel honneur pour Montaigne de remplacer presque Mme de Grignan absente !

La Bruyère, artiste habile entre les habiles, cultive

1. Balzac, *Dissertations*, 19.
2. Il reconnait aux *Essais* de Montaigne, aux poésies de Malherbe, aux tragédies de Corneille et aux lettres de Voiture, comme un droit de lui plaire toute sa vie. (St-Evremond au duc de Créqui, édit. de Londres, 1725, t. III, p. 15 et 21.)
3. *Mémoires et anecdotes de Ségrais*, œuvres diverses, Amsterdam, 1723, in-12, tome I, page 150.
4. *Lettres de Mme de Sévigné* (édit. Hachette), t. IX, p. 413. Pauline est Mme de Simiane, sa petite fille.
5. *Lettres de Mme de Sévigné*, t. IV, p. 353.
6. *Id.*, t. IV, p. 336.
7. *Id.*, t. VI, p. 3.
8. *Id.*, t. VI, p. 40.
9. *Id.*, t. VI, p. 64.

Montaigne et s'en inspire ; le métal de quelques-uns de ses médaillons les mieux ciselés est emprunté aux *Essais*. L'auteur des *Caractères*, en quête de nouveau, a connu le chemin de cette source qui n'est plus fréquentée que de quelques fidèles et il y rajeunit discrètement son style.

Au moment où le grand siècle s'achève, Bayle réclame pour lui-même la liberté au nom de celle dont a joui Montaigne et proclame bien haut la supériorité de sa morale[1] sur celle du Périgourdin. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il lui emprunte sa méthode historique et critique. Le *Dictionnaire*, ce formidable monument d'érudition piquante et indigeste à la fois, n'est qu'un prétexte à exposer le tableau des contradictions humaines, à ébranler tout dogmatisme historique et religieux. Montaigne a été un des maîtres de Bayle qui à son tour aura pour disciple Voltaire.

Voici l'aurore d'un nouveau siècle ; après l'apaisement des esprits et la discipline imposée par le grand roi, l'arène se rouvre à la polémique comme au seizième siècle ; désormais il ne s'agit plus de conquérir la liberté de la foi, mais celle de la libre pensée, de revendiquer la liberté d'examen, mais de préparer les réformes sociales. Les *Essais* reprennent faveur. Dans cet arsenal si riche, mais plein de désordre, les philosophes trouveront pour leurs thèses et leurs plaidoyers en faveur de l'éducation, du droit naturel et de l'égalité, des armes un peu rouillées, qu'ils fourbissent à nouveau. Diderot, Rousseau surtout, développent, en les exagérant, avec une éloquence un peu déclamatoire, bien des arguments suggérés aux polémistes par le sceptique. L'œuvre de Montaigne a été longtemps comme un de ces châteaux abandonnés, demi-ruinés, où les générations viennent tour à tour chercher pierres et matériaux pour leurs constructions.

1. « Après tout, oserait-on dire que mon dictionnaire approche de la licence des *Essais* de Montaigne, soit à l'égard du pyrrhonisme, soit à l'égard des saletez? Or Montaigne n'a-t-il point donné tranquillement plusieurs éditions de son livre ? ne l'a-t-on pas réimprimé cent et cent fois ? ne l'a-t-on pas dédié au grand cardinal Richelieu ? n'est-il pas dans toutes les bibliothèques ? quel désordre ne seroit-ce pas, que je n'eusse point en Hollande la liberté que Montaigne a eue en France ? » (*Réflexions sur le prétendu jugement du public*, Suppl. au Diction. Genève, 1722, p. 336.)

Les esprits plus calmes, les spéculatifs moins militants rendent à l'écrivain un hommage désintéressé. Montesquieu cite Montaigne parmi les grands poètes avec Platon, Malebranche et Shaftesbury [1], opinion moins paradoxale qu'on le pourrait croire.

Grimm, ce Germain francisé, ce correspondant des cours d'Allemagne, attitré pour leur infuser l'esprit français à doses périodiques, Grimm, au dire d'un maître compétent, n'a jamais été mieux inspiré que par Montaigne : « La page où il le juge est, dit Sainte-Beuve, « un délicieux morceau [2]. »

Vauvenargues, penseur délicat et profond, mort, comme Pascal, avant quarante ans [3] a plus d'affinités avec l'auteur des *Provinciales* qu'avec Montaigne. Aussi, dans son parallèle entre ces deux écrivains, n'hésite-t-il pas à sacrifier Montaigne à Pascal. Qu'on nous permette de citer ici, à la place de ce parallèle assez connu, un autre jugement de Vauvenargues qui a, croyons-nous, l'attrait de l'inédit [4].

« Peu d'auteurs ont été passionez pour Montaigne et la raison en est, je crois, que ses écrits ne sont pas passionez, bien qu'ils soient loin d'être froids. Mais beaucoup se sont passionez contre luy par cela même qu'ils le trouvoient trop indifférent. C'est ce caractère d'indiférence et de molesse qui a soulevé contre luy Pascal, d'un génie supérieur, décisif et probablement très ardent, car il ne pouvoit souffrir un philosophe qui mettoit en doute toutes choses auxquelles il étoit le plus attaché. Toutefois il paroît qu'il estimoit beaucoup Montaigne, non seulement par les

1. Shaftesbury (1671-1713) plus connu comme littérateur que comme politique, après avoir joui de la faveur de Guillaume III, rentra dans la retraite sous le règne de la reine Anne. Voltaire le regardait comme un des philosophes les plus hardis de l'Angleterre.

2. *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 248. « C'est, dit l'auteur, ce que la critique française a produit sur Montaigne de plus juste, de mieux pensé et de mieux dit. » L'auteur des *Causeries* en parlant ainsi a oublié modestement l'analyse profonde et définitive de l'esprit de Montaigne qu'il donne lui-même dans son *Port-Royal* (t. II, liv. III).

3. Pascal mourut à 39 ans. Vauvenargues à 32 ans.

4. On peut lire le parallèle entre Montaigne et Pascal, *Œuvres de Vauvenargues*, édition Gilbert, Paris, 1857, t. Ier, p. 274. Le morceau que nous citons ici est tiré d'un manuscrit autographe de Vauvenargues ayant appartenu à M. Gilbert (p. 29). Nous en avons trouvé la copie dans les papiers du docteur Payen. Le parallèle imprimé ne donne que les dernières lignes très sensiblement modifiées.

témoignages qu'il lui a rendus, mais encore par les pensées qu'il a extraites de son livre et par les expressions qu'il en a empruntées, qu'à la vérité il a toujours embellies. Tout homme d'un caractère haut et par conséquent décisif, ne peut être fort attaché à Montaigne. Aussi ses partisans ne prennent-ils pas bien vivement ses intérêts, car s'ils étoient capables de se passioner pour luy, ils seroient contre luy[1]..... C'étoit un esprit vraiment original ; son caractère pourroit être plus haut, mais il ne pourroit être plus à luy et moins emprunté. Il a surpassé en sincérité la plupart des écrivains, et c'est à mon avis ce qui luy donne non seulement ce cachet original dont je le loue, mais aussi ce qui fait que ses pensées sont plus vrayes et plus intéressantes pour tous ceux qui se mêlent d'écrire. Pascal n'a dépassé Montaigne ni en imagination, ni en invention, ni en fécondité, ni en naïveté, mais en art, en finesse, en vigueur, en véhémence, en profondeur, en élevation et par dessus tout en précision, et dans cette force qui donne de rapprocher des véritez et d'en conclurre. »

L'*Éloge de Montaigne* était bien fait pour tenter les Académies. Celle de Bordeaux l'avait proposé en 1774. En 1812 l'Académie française (alors classe de la Langue et de la Littérature française dans l'Institut) proposa ce sujet. De nombreux concurrents répondirent à son appel ; on voit figurer dans ce concours, parmi les noms destinés à la gloire ou à la notoriété, Jay, Joseph Droz, Biot qui gardait l'anonyme, l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Paris, J.-V. Le Clerc, le futur éditeur des *Essais*, qui n'obtenait aucune mention, Villemain qui, préludant à ses succès, enlevait le prix, à peine âgé de vingt-deux ans.

Lamartine, sujet à de bizarres antipathies, — il avoue son peu de goût pour La Fontaine, — n'a guère plus aimé l'auteur des *Essais*. « Le guide du jeune Aimon Virieu[2], nous raconte-t-il dans une de ses *Confidences*[3], était Mon-

1. La pensée peut sembler subtile, mais elle est juste. Un esprit sympathique à Montaigne, s'il est naturellement passionné, finit par s'irriter contre lui, parce qu'il ne saurait exister une vraie et durable sympathie entre la passion et l'indifférence.

2. C'était le fils de l'ancien député à la Constituante.

3. *Confidences*, édit. de 1849, p. 372.

taigne, de qui sa mère descendait. Ce génie amuseur, ce douteur avait passé en partie avec le sang dans ce jeune homme. Le livre de Montaigne était son catéchisme. Je combattais de toutes mes forces ce goût exclusif pour Montaigne. Ce doute qui se complaît à douter pour douter me paraissait *infernal*. L'homme est né pour croire ou pour mourir! » Hélas! en dépit de l'affirmation du poète, l'homme peut douter et vivre. Lamartine rend plus loin justice aux grâces de l'écrivain, mais un peu à contre-cœur. Du reste nous comprenons que l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* qui ont charmé la première moitié de ce siècle, n'ait pu goûter le naturel, la simplicité, la bonhomie d'une confession sincère, presque toujours dégagée des préoccupations de l'amour-propre.

Notre siècle, un peu sceptique, comme Montaigne, et indifférent aujourd'hui à tant de questions qui ont passionné deux siècles, juge Montaigne en amateur désintéressé. Pour notre goût impartial, pour nos odorats blasés ou dégoûtés, c'est un charme de renouveau, un parterre d'herbes drues et odorantes qu'on saisit à pleines poignées, qu'on aspire à pleins poumons.

Sainte-Beuve l'a dit dans son *Port-Royal :* « Sa vraie baguette d'enchantement, c'est son style... le style est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, l'empire de ce monde. »

VI

Aux yeux de Montaigne, c'est « en la nourriture et institution des enfants[1] que consiste la plus grande difficulté et importante de l'humaine science. » Il faut savoir gré au

1. Le but spécial de ce livre nous a fait compléter notre Etude par ces dernières pages, qui sont un résumé des *idées de Montaigne sur l'éducation*. Nous avons lu avec fruit, combattant quelquefois leurs opinions, les travaux suivants relatifs à Montaigne et à la pédagogie au seizième siècle : *Méditations et études morales*, par Guizot ; *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle*, par Gabriel Compayré ; *Etude sur les académies protestantes en France au seizième et au dix-septième siècle*, par P.-Daniel Bourchenin ; *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, par Emile Gebhart. Nous ne citons ici que les œuvres les plus importantes.

sceptique qui d'ordinaire se soucie peu de remplacer ce qu'il détruit et ne songe guère, dans son repos égoïste, qu'à bien vivre et bien mourir, d'avoir affirmé, au seizième siècle, l'importance de l'éducation *naturelle*. Le petit traité de *pédagogie*, à l'usage d'un gentilhomme, qu'il adresse, sous forme de lettre, à Mme Diane de Foix, est un des chapitres les plus longs et les plus intéressants des *Essais*. Au milieu de théories et de principes contestables que nous avons relevés, l'auteur y émet des idées nettes, précises, irréfutables, il indique le remède à côté du mal, il expose la méthode vraie et naturelle à substituer aux méthodes surannées, les préceptes généraux, rationnels, applicables à toutes les époques.

Pour bien comprendre le système d'éducation soutenu par Montaigne, il faut se rappeler celle qu'il reçut lui-même en son château, sous la surveillance d'un père vigilant, tendre, indulgent, mais original et d'humeur assez mobile, un mélange de douceur, de sévérité et de bizarrerie. Ce même enfant qu'on réveillait au son d'une douce musique, qui « n'a tâté des verges qu'à deux coups, » que l'on confiait aux plus illustres maîtres latinistes dans une maison dont les domestiques eux-mêmes « latinizaient » pour éviter au jeune maître les ennuis du rudiment, ce même enfant fut élevé « à la paysanne, dressé à la plus basse et commune façon de vivre ». Il a été traité en grand seigneur avec une dépense supérieure à sa fortune, il s'est aussi frotté aux petites gens, aux hommes du peuple, aux paysans ; éducation exceptionnelle, libérale, nous allions presque dire *démocratique* en même temps que quasi-princière. Montaigne parlait donc déjà couramment le latin, sa vraie langue maternelle, qu'il n'entendait mot de français ou de périgourdin. Le père, paraît-il, finit par douter lui-même de l'excellence de sa méthode domestique, car il mit l'enfant au collège de Guyenne, trop tôt pour l'en faire sortir trop tôt aussi, en sorte que non seulement l'écolier y perdit son excellent latin qui « s'abastardit, » mais qu'à treize ans il se trouvait libéré de ses études classiques, n'en ayant guère pu tirer profit, faute de maturité d'esprit.

Montaigne, objet de soins exceptionnels au collège, ne semble pas y avoir pâti. Des répétiteurs particuliers étaient attachés à sa personne, et l'on peut supposer que l'esprit systématique et les exigences d'un père tendre et bizarre durent mettre quelquefois à une rude épreuve la patience de l'illustre principal Andreas Goveanus ! Le jeune écolier, d'esprit très indépendant, a-t-il calomnié son collège, — il ne serait pas le seul, — ou plutôt, faut-il mettre à la charge du seul collège de Montaigu ses vigoureuses indignations contre « les geaules de jeunesse captive semées de tronçons d'osier sanglants ? » Peu s'en faut qu'il ne veuille, comme Rabelais, mettre le feu à toutes ces maisons !

Quelle est en somme l'opinion de Montaigne sur l'éducation publique et sur l'éducation domestique ? A laquelle donne-t-il la préférence ? Il ne semble pas échapper complètement au reproche de contradiction. En effet l'auteur des *Essais* est évidemment hostile à l'*internat*, en même temps qu'il redoute l'amollissement des caractères et des corps au sein de la famille. N'est-ce pas surtout dans le but de l'y faire échapper le plus tôt possible qu'il demande qu'on promène l'écolier chez les nations voisines *dès sa plus tendre enfance*, pour plier sa langue à leur idiome ? Mince profit, pensons-nous, à cet âge où l'enfance ignorante, inexpérimentée ne peut tirer de ces voyages qu'un rapide et insuffisant apprentissage de langues étrangères. Sans doute « ce grand monde est le mirouer où il nous fault regarder pour nous cognoistre de bon biais », mais encore faut-il que l'enfant soit de taille à s'y voir et à s'y considérer. Ce que veut Montaigne avant tout, c'est exiler l'enfant de la maison, il craint de l'y voir « nourrir au giron de ses parents ». Que d'avertissements pourtant dans sa propre maison lui ont rappelé durement combien il est cruel et dangereux d'éloigner l'enfant du foyer paternel ! « Ils me meurent tous en nourrice », écrit-il quelque part, sans se rappeler exactement le nombre des enfants qu'il y a perdus ! Tous les hommes souhaitent de revenir mourir sous leur toit, de n'être pas surpris par la mort sur les grandes routes ; Montaigne est d'un avis opposé. Est-ce commisération pour les siens, indif-

férence stoïque du philosophe? Nullement. Montaigne est au fond un parfait égoïste ; or le dévouement à la famille demande une entière abnégation. Il ne s'attache aux enfants que pour leur raison, leur valeur morale, c'est-à-dire quand ils sont devenus une jouissance pour son esprit, une satisfaction pour sa vanité, surtout quand ils ont cessé d'être un tracas domestique. Beau mérite, quand ils réjouissent les yeux même des indifférents, des étrangers! L'auteur avoue d'ailleurs avec une franchise audacieuse que « nos véritables enfants ce sont nos livres ». Et de fait, il a singulièrement aimé ses *Essais*, choyés, caressés, enrichis d'année en année, et s'il a tant chéri Mlle de Gournay, sa fille adoptive, n'est-ce pas un peu que celle-ci fut l'admiratrice enthousiaste d'un livre, dont elle devait se faire, jusqu'en plein dix-septième siècle, l'éditeur et le passionné panégyriste?

Ce n'est pas que Montaigne n'ait écrit un touchant chapitre sur *l'affection des pères aux enfants* (liv. II, chap. VIII), qu'il ne soit lui-même, il nous l'affirme, père à se départir dès son vivant de ses droits, à se dépouiller spontanément en leur faveur d'une partie de ses biens, — notons qu'il n'a qu'une fille et point de fils, — quand ils seront en âge de jouissance, en plénitude de leur raison. Mais l'auteur des *Essais* n'aime pas l'enfance en elle-même, pour elle-même, pour cette grâce native qui ne désarme pas la sévérité de La Fontaine, un autre égoïste, pour ce charme qu'aimait tant et qu'a si bien chanté V. Hugo. Si ce sont de mauvaises natures, dit Montaigne, il « les faut *haïr* et *fuyr* pour telles ». Si son petit gentilhomme manque d'élevation d'esprit ou seulement d'ardeur martiale, ce que son gouverneur aura de mieux à faire sera de « l'estrangler » de ses mains sans témoins, et, si on lui fait grâce de la vie, de le mettre pâtissier dans quelque ville, « feust-il fils d'un duc. » Nous n'avons garde de nous récrier naïvement contre la férocité criminelle de Montaigne ; mais dans cette plaisante boutade il avoue sans ambages ses sentiments. Concluons seulement, ce que Montaigne n'a pas soupçonné, que le redressement, l'amendement d'un naturel disgracié ou pervers sont le strict devoir

d'un père, la gloire d'un instituteur de l'enfance. Montaigne perd de son autorité pédagogique à ne pas comprendre qu'il faut relever la créature inférieure, aimer ce déshérité, pour tous ceux qui le méprisent, le consoler de ses disgrâces par la patience et la bonté. Montaigne, s'adressant à Mme Diane de Foix, suppose-t-il qu'un gentilhomme naît toujours parfait, ou qu'elle n'aura pas, au besoin, toutes les indulgences, tous les dévouements, tous les aveuglements maternels ?

M. Guizot établit que si notre auteur n'est jamais entraîné par les élans de l'âme, que s'il n'est pas *sensible,* il est *juste,* et il l'en blâme à peine, aimant mieux qu'on rende l'enfant juste et raisonnable que bon et sensible. Il ne lui reproche donc point de ne pas « former le cœur de son élève, » de négliger cette plante délicate qu'on appelle la sensibilité, concluant que s'il est *juste* il sera suffisamment *bon* et que cette omission ou négligence volontaire ne constitue pas une lacune réelle dans ses préceptes d'éducation.

En dépit de l'autorité d'un maître, nous nous permettrons d'être d'un avis opposé. Faute de bonté, on risque tous les jours de manquer de justice dans la vie de famille, et c'est d'elle ici qu'il est question. Surexciter la sensibilité des enfants est une sottise et un danger ; mais cette *sagesse moyenne* qui redoute l'effusion des sentiments, qui se méfie des élans généreux du cœur, de ces mouvements spontanés, de ces entraînements irréfléchis qu'on critique parfois tout haut pour les louer tout bas, ne brise-t-elle pas le puissant levier de l'admiration, de l'enthousiasme, de la vraie force morale ? En substituant toujours le raisonnement et la froide logique à la voix du cœur, ne rouvre-t-elle pas la porte à une autre sorte de pédantisme plus dangereux que le pédantisme scolastique si justement combattu par l'auteur des *Essais?*

La haine du pédantisme, l'amour du bon sens, le culte de la raison, là est le terrain solide sur lequel Montaigne s'est établi avec une force invincible, une abondance d'arguments qui ne laisse rien à désirer. Là est sa grande victoire sur des préjugés si énergiquement poursuivis.

Il est l'irréconciliable adversaire du *pédantisme* et de la *violence*. Quel est son but? Former la raison, le caractère, l'entendement, en se conformant, suivant le précepte ancien, à la nature. Arrière la scolastique et les arguties de la dialectique[1] ! « Cessons de prendre en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, faisons les nostres. Enquerons nous qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant ; à quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Avec une fougue qui ne croit jamais cause gagnée, Montaigne fait donner en bataille rangée les plus ingénieuses métaphores de Sénèque, qui défilent sous nos yeux et viennent lui prêter main forte pour renverser, terrasser l'adversaire, le pédant[2]. Qui remplacera ce vain apparat d'une fausse science ? Le bon sens, la raison. Ne nous demandons pas si le philosophe n'a pas ailleurs battu en brèche et miné la raison humaine qu'il invoque maintenant comme le principe de l'éducation. En fait de contradiction nous n'en aurons jamais fini avec Montaigne; d'ailleurs il s'agit seulement ici du *pédagogue*. Cette éducation sera donc essentiellement humaine; ce qu'il veut former c'est un *homme*, et pour atteindre ce but, que conseille-t-il ? de nombreux voyages, le commerce du monde, la connaissance des hommes, une teinture générale de belles-lettres, l'éducation graduelle, insensible par les relations et les circonstances, naturelle et non « livresque » ; en un mot il veut tout subordonner à la morale, à cette morale courante, *moyenne*, à portée de tous, qui est à proprement parler la science de la vie. Telle est la méthode, mais l'élève devra se garder de rien approfondir, se borner à tout effleurer, « la crouste premiere, » « à la française, » ajoutons et à la Montaigne. « Je n'ay, confesse-t-il, dressé commerce avecque aucun livre solide, sauf Plutarque et Seneque, où je puise comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. »

1. S'il s'agissait de certaine dialectique serrée, nerveuse, inspirée de la vraie logique, celle non des Gorgias mais des Socrate, nous serions bien forcé d'avouer que l'auteur des *Essais* eut gagné quelque chose en appliquant à son esprit et à sa composition quelques-unes des règles de la dialectique, car on ne saurait nier que rien n'égale le désordre du livre et le nombre de ses manifestes contradictions.

2. Montaigne a consacré un chapitre entier au pédantisme (liv. Ier, ch. XXIV), mais il revient sans cesse sur ce sujet.

Montaigne n'aime pas les sciences qu'il ne connaît pas. Elles ont « beaucoup d'estendues et d'enfoncements fort inutiles. » — « La science, dit-il encore, amollit et efféminé les courages plus qu'elle ne les fermit et aguerrit. » Et de fait l'étude de la nature ne tient pas grande place dans son système d'éducation ; son meilleur profit, selon lui, est de montrer à l'homme le peu de place qu'il y occupe. Je veux bien m'accommoder du scepticisme de Montaigne en un siècle de violences épouvantables, je le tiens quitte du reste, s'il enseigne la tolérance, mais je me méfie de cette contemplation oisive de la nature, triste et timide, nullement scientifique, qui ne tend qu'à décourager l'homme, à l'amoindrir à ses propres yeux, à le réduire par comparaison à néant. Pascal, empruntant presque les paroles de Montaigne, y trouvera un instant son compte, anéantissant l'homme au profit de la foi ; Montaigne n'a ni ce but, ni cette excuse. Cet écrasement ne profite qu'aux poètes, encore la poésie rêveuse et inactive semble-t-elle avoir fait son temps. Que j'aime bien mieux l'initiative féconde et emportée que Rabelais[1] communique à son élève ! Oui, ce pédagogue étrange et admirable — pour ne l'être que par accident — perd son élève géant dans un abîme de sciences ; la capacité même d'un cerveau gigantesque n'y suffira pas, non plus que le nombre d'années invraisemblable consacré à cette interminable éducation, mais dans cette soif d'instruction à outrance jamais rassasiée, qui met tout à contribution, livres, fabriques, artisans, savants de toutes sciences, tous les éléments, la nature entière, quelle foi dans la science, quelle avidité de tout connaître, tout dévorer ! N'est-ce pas l'image même de cette fièvre qui s'empara des esprits à l'époque de la Renaissance ? Une large place n'en est pas moins laissée aux exercices du corps, natation, gymnastique, assauts d'armes, jeu de paume, escalades. Quelle abondance de détails ! Il y a de quoi rem-

1. Voir *Gargantua*. liv. Ier, chap. XIV, XV, XXI, XXIII, XXIV, et *Pantagruel*. liv. II, chap. V, VI, VII, VIII. Sous ce titre : *Rabelais et Montaigne pédagogues*, ce livre renferme tous les chapitres où nos deux auteurs, de près ou de loin, ont traité la question de *l'institution des enfants*.

plir la journée et ce n'est qu'un délassement, un repos de l'esprit. On croirait assister aux chevauchées, aux joûtes et passes d'armes du roi Henri II racontées avec tant de complaisance par Brantôme. Montaigne est loin de proscrire ces exercices, mais sachant qu'ils sont au premier plan dans l'éducation de tout vrai gentilhomme, il passe en courant et par acquit de conscience, soit parce qu'il ne les a jamais beaucoup pratiqués, et qu'il a en horreur tout travail excessif et fatigant, soit qu'il juge cette partie de l'éducation indigne d'arrêter un philosophe et un moraliste. Peut-être bien aussi garde-t-il rancune à l'équitation, se souvenant de certaine chute qui faillit lui coûter la vie. Le programme de Rabelais est trop touffu, trop « estoffé, » dirait Montaigne, mais, en un sens, bien plus pratique. Il faudra prendre en pitié le pauvre cerveau qui éclaterait à tout emmagasiner, il faudra émonder, tailler largement en pleine étoffe, faire la part du possible et de l'utopie, mais quelle abondante et luxuriante encyclopédie, étalée avec la complaisante présomption et l'enivrement de la jeunesse, réjouissante à voir comme la table plantureuse du géant et ses exploits gastronomiques ! A côté, celle de Montaigne paraît maigre et famélique. Sans doute l'abondance amène la satiété, sans doute un programme trop chargé n'est plus qu'une énumération, un catalogue, et devient inapplicable dans la pratique. Mais reconnaissons que Montaigne se méfie trop de la science, des lettres elles-mêmes ; il les regarde d'un esprit chagrin et dans la crainte que son jeune gentilhomme ne devienne trop savant, il le réduit trop à la portion congrue. Il a été lui-même l'homme de deux livres, et n'a su que philosopher sur son Plutarque et son Sénèque dans les loisirs de sa *librairie* et les commenter admirablement d'un style qui est l'unique originalité de Montaigne; mais nous pouvons l'en croire quand il nous fait la confession de ce qu'il appelle son ignorance : « En somme, je sçay qu'il y a une medecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent ; et à l'adventure encores sçay-je la pretention des sciences en general au service de nostre

vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la science moderne ou opiniastré aprez quelque science, je ne l'ay jamais faict ; n'y n'est art dequoy je sceusse peindre seulement les premiers lineamens, et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon ; et, si l'on m'y force, je suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est autant incongnue, comme à moy la leur. » Confession sincère et précieuse : Montaigne a mesuré la dose d'instruction d'un gentilhomme à la portée de son esprit, à ses goûts, à ses connaissances qui, de son propre aveu, sont vraiment trop bornées. Il se détourne, et pour cause, sur un *propos universel*, c'est-à-dire sur un lieu commun de morale générale. Est-ce suffisant pour le jeune comte qui, avant dix-huit ans, devra embrasser la carrière des armes ? Montaigne, nous le savons, ne se propose aucune préparation *spéciale*, mais nous nous demandons où son écolier prendra le temps, dans le commerce du monde, au milieu des voyages recommandés, d'acquérir ces connaissances plus précises, cette instruction théorique élémentaire qui fait défaut à Montaigne lui-même et dont ne saurait se passer un jeune homme qui, du droit de sa naissance, doit commander avant d'avoir appris à obéir ? En haine du pédantisme, Montaigne bannit non pas seulement l'érudition, mais cette culture délicate qui peut tenter les natures d'élite et les révèle. Il préfère l'éducation incomplète, parfois grossière de Sparte à l'instruction plus raffinée d'Athènes. Il y a plus, Montaigne ne s'est pas trop mal trouvé d'une ignorance presque absolue des sciences, des notions positives, et d'une instruction élémentaire indispensable, il les bannit de son programme. En un mot, si Rabelais risque de mal étreindre pour trop embrasser, Montaigne nous semble se contenter vraiment à trop peu de frais. Le bon sens, la raison, ces qualités maîtresses, que Montaigne s'attache si judicieusement à développer, seront-elles mises en péril parce qu'on fournira une pâture plus substantielle à l'esprit,

parce qu'on consacrera les premières années de la jeunesse à une culture qui n'a pas d'autre place, parce qu'on ne prétendra pas remplacer tant de notions précises indispensables par une science prématurée et un peu artificielle de la vie qui ne saurait être que le fruit de l'âge et de l'expérience ?

ESSAIS

DE

MICHEL MONTAIGNE

(EXTRAITS)

LIVRE PREMIER

CHAPITRE XXIV

DU PEDANTISME

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousjours un Pedante[1] pour badin[2], et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement[3], que pouvois je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation? Je cherchoy bien de les excuser par la disconvenance[4] naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres; mais en cecy perdois je mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay[5] :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque;

et est cette coustume ancienne; car Plutarque dict que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris[6]. Depuis, avec l'aage, j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*[7]. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche

1. *Pedante*. C'est le mot italien lui-même, usité au seizième siècle avant le mot *pédant*. Il ne tarda guère à être employé dans une acception défavorable que ne lui assigne pas son sens étymologique (παιδεύειν, instruire).

2. *Badin* désigne un personnage ridicule de l'ancien théâtre français.

3. C'est-à-dire confié à leur direction.

4. *Disconvenance*, désaccord, différence.

5. C'est le dernier vers du sonnet des *Regrets* qui débute ainsi :

Je hais du Florentin l'usuriere avarice

et se termine par le vers que cite Montaigne. Joachim du Bellay (1524-1560), un des membres de la pléiade dont Ronsard était le chef. Il est l'auteur de la *Deffence et illustration de la langue françoyse* (1549) qui fut le manifeste de la nouvelle école poétique.

6. *Vie de Cicéron*, ch. v.

7. Rabelais, *Gargantua*, l. Ier, ch. XXXIX, met dans la bouche de frère Jean des Entommeures ce proverbe en latin de cuisine, que Régnier a traduit par ce vers, le dernier de sa IIIe satire :

Par Dieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

de la cognoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, j'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses[1], parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres : je diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere : lequel occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde[2] le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy[3]. Mais il en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants[4] hommes aux maniements des choses publicques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressçavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publicque, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps[5]; leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire juges des droicts d'un procez, des actions d'un homme? Ils en sont bien prests! ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et justice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre? eulx s'en mocquent, accoustumez d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre

1. Marguerite de Valois, fille d'Henri II, première femme de Henri IV, connue sous le sobriquet de *Margot*, aussi célèbre par sa beauté et son esprit que par la dépravation de ses mœurs. On voudrait croire qu'Agrippa d'Aubigné l'a calomniée dans son *Divorce satirique*.

2. *Perde*. Ce subjonctif dépend du mot *il est nécessaire que*, malgré l'éloignement et l'interruption par une autre phrase.

3. *Croupy* dans le sens de *accroupi*, indiqué par le mot précédent *courbe* (courbé.)

4. *Suffisants aux*, c'est-à-dire capables de manier...

5. *La liberté*, la licence du théâtre comique. Ainsi Socrate est livré à la risée publique par Aristophane, dans *les Nuées*.

noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant[1] l'image universelle de nature et combien chascun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, rois, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peincture platonique[2] est bien esloignee de celle qu'il fault à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publicques, comme ayants dressé une vie particuliere et inimitable, reglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx-cy[3], on les desdaigne comme estants au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publicques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Odi homines ignava opera, philosopha sententia[4].

Quant à ces philosophes, dis je, comme ils estoyent grands en science, ils estoyent encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse[5], lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en practique à la deffence de son païs, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effets surpassants toute creance humaine; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture[6], et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art[7], de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le jouet : aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve[8] de l'action; on les a veu voler d'une aile si haulte, qu'il paroissoit bien leur cœur et leur ame s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aulcuns veoyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculez; et celui qui demanda

1. *Ne concevant* se rapporte à *vous* et non au sujet de la phrase *ils*.

2. *Platonique*. Tout le passage précédent est traduit du *Théethète*, de Platon.

3. *Ceulx-cy* désigne les pédants.

4. Je hais ces hommes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles. Vers de Pacuvius cité par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, l. XIII, ch. VIII.

5. Archimède. Voy. Plutarque, *Vie de Marcellus*, ch. VI.

6. *Manufacture*, c'est le côté pratique et matériel de la science, par opposition à la « contemplation, » au côté spéculatif.

7. *Art*, du féminin, conformément à l'étymologie latine *ars*.

8. *Preuve*, dans le sens d'épreuve.

à Crates jusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response : « Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armees[1]. » Heraclitus resigna la royauté à son frere; et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit son temps, à jouer avec les enfants devant le temple : « Vault il pas mieulx faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie[2] ? » D'aultres ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la justice, et les throsnes mesmes des rois, bas et vils; et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent[3]. Thales accusant quelquesfois le soing du mesnage[4] et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard[5], pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'experience; et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proufit et du gaing, dressa une traficque[6] qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoyent faire de pareilles[7]. Ce qu'Aristote recite d'aulcuns, qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles : oultre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune dequoy[8] ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer toutes les deux[9], qu'ils sont et non sages, et non prudents.

Je quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieux dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille si ny les escholiers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoyqu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant

1. Cratès de Thèbes, disciple de Diogène le Cynique (quatrième siècle av. J.-C). Diogène de Laerte, *Cratès*, l. VI, ch. v.

2. Diogène de Laerte, *Héraclite*, l. IX, ch. Ier.

3. Diogène de Laerte, *Empédocle*, l. VIII, ch. II.

4. Administration, économie, dans le sens du mot grec οἰκονομία.

5. *A la mode du regnard*. On connaît la fable *le Renard et les Raisins* et la réponse du renard :

Ils sont trop verts et bons pour des goulats.

(La Fontaine, l. III, f. XI.)

6. On écrivait au seizième siècle *trafic* et *trafique* avec les deux formes masculine et féminine.

7. Diogène de Laerte, *Thalès*, l. Ier, ch. Ier, et Cicéron, *de Divinatione*, l. 46.

8. *De quoy*. Au seizième siècle on emploie sans cesse ce pronom relatif neutre au lieu du pronom *dont*.

9. *Toutes les deux* choses.

homme[1] ? » et d'un aultre : « O le bon homme! » il ne fauldra[2] pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit[3] un tiers crieur : « O les lourdes testes! » Nous nous enquerrons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin? escrit il en vers ou en prose? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere[4]. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechee[5] à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que je fois en la plus part de cette composition? Je m'en vois escornifflant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent non pour les garder (car je n'ay point de gardoire[6]), mais pour les transporter en cettuy cy[7]; où à vrai dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place[8] : nous ne sommes, ce crois je, sçavants que de la science presente, non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus; ains[9] elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy et d'en faire des contes, comme une vayne monnoye inutile à tout aultre usage et emploite[10] qu'à compter et jecter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum*[11]. *Non est loquendum, sed gubernandum*[12]. Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduict, faict naistre souvent, ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit qui

1. Sénèque. *Epist.* LXXXVIII.
2. *Fauldra*, futur du verbe *faillir*, manquer.
3. *Ici fauldroit*, conditionnel du verbe *falloir*.
4. *Ce qui demeure derrière*, ce qui est négligé.
5. *Bechee*, becquée.
6. *Gardoire*, comme on dirait garde-manger. C'est le réservoir de sa mémoire. L'auteur dit plus loin : « Nous prenons en garde le sçavoir d'aultrui. »
7. C'est-à-dire en ce livre des *Essais*.
8. Montaigne est vraiment trop modeste. Rien de commun entre le procédé de ces pédants dont il se moque justement et sa libre allure. Il donne sa forme à tout ce qu'il « escorniffe » et cette forme est tout.
9. *Ains*, mais.
10. *Emploite*, pour emploi.
11. « Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. » (CICÉRON, *Tuscul. quæst.*, V, 36.)
12. « Il ne s'agit pas de parler, mais de gouverner le vaisseau. » (SÉNÈQUE, *Epist.*, 108.)

luictent les plus artistes productions[1]. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie[2], est il delicat, « *Bouha prou*[3] *bouha, mas a remuda lous dits qu'em?* Souffler prou, souffler; mais à remuer les doigts nous en sommes là. » Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi : Voylà les mœurs de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes? que jugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain[4] qui avoit esté soigneux, à fort grande despence, de recouvrer[5] des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que, quand il escheoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aultre, ils suppleassent en sa place, et feussent tous prets à luy fournir, qui d'un discours, qui[6] d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier[7]; et pensoit ce sçavoir être sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance[8] loge en leurs sumptueuses librairies[9]. J'en cognois à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le montrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon[10], que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy[11]. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente

1. *Luictent*, luttent. Remarquer l'emploi de ce verbe avec un régime direct.

2. *Chalemie*, chalumeau, *calamus*.

3. *Prou*. Beaucoup. Cette ancienne forme est restée dans la locution *peu ou prou*.

4. Calvisius Sabinus, contemporain de Sénèque, qui rapporte encore d'autres traits plus ridicules de la sottise de ce riche impertinent.

5. *Recouvrer* ne signifie pas ici retrouver, mais trouver, découvrir.

6. Cette forme de *qui* répété pour signifier celui-ci, celui-là, n'est pas encore tombée en désuétude. On voudrait voir nos auteurs contemporains, sans affectation d'archaïsme pédantesque, maintenir et sauver tant de tours vifs et si vraiment français qui tendent à disparaître.

7. Montaigne aime ce mot : « Le *gibbier* de chacun, c'est la proie qu'il recherche et poursuit. »

8. *Suffisance* ne signifie pas présomption, mais connaissance, science. Nous avons vu plus haut : *des hommes suffisants en tout genre de sciences.*

9. *Librairie*, bibliothèque.

10. *Lexicon*, lexique, dictionnaire.

11. Comparaison tirée de la fin du traité de Plutarque : *Comment il faut ouïr.*

et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience,[1], les eust prinses à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces. Me veulx je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veulx je tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre ? je l'emprunte de Cicero. Je l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiée : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν ὅστις οὐχ αὑτῷ σοφός[2].

« Je hay le sage qui n'est pas sage pour soy mesme. » *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret*[3] :

Si cupidus, si
Vanus, et Euganea quamtumvis mollior agna[4].

Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est.

Dionysius[5] se mocquoit des grammairiens qui ont soing de s'enquerir des maulx d'Ulysses, et ignorent les propres[6] ; des musiciens qui accordent leurs flautes, et n'accordent pas leurs mœurs ; des orateurs qui estudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle[7], si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher[8] que mon escholier eust passé le temps à jouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez ; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne[9] : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et plus presumptueux qu'il

1. C'est-à-dire par la lecture et l'étude théorique de l'art militaire. Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 1.

2. Cette pensée est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *Epist. famil.*, XIII, 15.

3. Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. » Cité par Cicéron, *de Offic.*, III, 15.

4. « S'il est avare, menteur et plus efféminé qu'une brebis de Padoue. » (JUVÉNAL, VIII, 14.)

« Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en jouir. » (CICÉRON, *de Finibus*, I, 1.)

5. C'est à *Diogène le Cynique* qu'il faut attribuer ces réflexions. (V. Diog. Laerce, VI, 27 et 28.)

6. Traduction exacte du mot latin *proprius* qui permet la suppression de l'adjectif possessif.

7. *Bransle*, allure, mouvement ; on emploie encore les expressions *mettre en branle, donner le branle.*

8. Je ferais autant de cas.

9. C'est en effet, les études terminées, qu'il s'agit de les appliquer, de les mettre en œuvre, *en besogne*, comme dit l'auteur.

n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflee, au lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon[1] dict des sophistes leurs germains[2], sont, de touts les hommes, ceulx qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; et seuls, entre touts les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet[3], comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline[4]; et selon iceluy satisfissent sa peine; » mes paidagogues se trouveroient chouez[5], s'estant remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin[6] appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*[7], ces sçavanteaux; comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesme du sens commun; car le païsan et le cordonnier, vous leur veoyez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmer[8] de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles; mais qu'un aultre les accommode[9] : ils cognoissent bien Galien[10], mais nullement le malade : ils vous ont desjà rempli la teste de loix; et si, n'ont encores concen le nœud de la cause : ils sçavent la theorique[11] de toutes choses; cherchez qui la mette en practique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceulx cy, contrefaire un jargon de gali-

1. *Protagoras*, ch. XVI.
2. *Germains*, frères. On dit encore cousin-*germain*, fils de frère.
3. *Commettre*, confier.
4. Instruction.
5. *Chouez*. C'est le même mot que *choyés; amuser* a également le sens de *tromper, abuser*.
6. Montaigne cite une locution de son patois périgourdin.
7. *Ferits*, même sens que *ferus*, participe régulier de l'ancien verbe *férir;* on dit encore : *sans coup férir;* il en est tout *féru*.
8. *Se gendarmer* signifie ordinairement se révolter. Ici être fier, porter la tête haute comme font les gens d'armes.
9. *Accommode*, c'est approprier, appliquer à une situation; ce ne sont que vains mots pour eux.
10. *Galien*, célèbre médecin grec du deuxième siècle ap. J.-C., après Hippocrate le plus connu de l'antiquité. De là cette sorte de proverbe : Hippocrate dit oui et Galien dit non, qui exprime les incertitudes de la médecine et la division des opinions médicales.
11. On disait plutôt au seizième siècle *théorique* que *théorie;* il s'oppose mieux dans la forme à *pratique*.

matias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à desbattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit; et si [1], estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe [2].

> Vos, o patricius sanguis, quos vivere par est
> Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ [3].

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent, ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ayt aultrement façonné : comme j'ay veu Adrianus Turnebus [4], qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a [5] mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane, qui sont choses de neant [6]. Et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde : je l'ay souvent à mon escient [7] jecté en propos esloingnez de son usage [8] : il y veoyoit si clair, d'une apprehension [9] si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust jamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

> Queis arte benigna
> Et meliore luto finxit præcordia Titan [10].

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce

1. *Et si*, et pourtant.

2. C'est le cas, en modifiant légèrement le proverbe, de dire que la *robbe* ne fait pas le savant.

3. « O nobles patriciens qui ne pouvez avoir des yeux derrière la tête, gardez-vous des grimaces que l'on vous fait par derrière. » (Perse, *Sat.* I, 61.)

4. Adrien Turnèbe (1512-1565), savant professeur de grec et de philosophie au Collège de France. Dire qu'il fut le maître d'Henri Estienne, c'est faire le plus bel éloge de l'helléniste et cet éloge est relevé par ce passage où Montaigne nous apprend qu'il fut *docte* et non *pedant*.

5. *Il y a*, depuis.

6. *Choses de neant*, nulles, sans importance.

7. *A mon escient*, à dessein, sachant bien ce que je voulais faire, où je voulais l'amener.

8. *De son usage*, de sa spécialité de savant.

9. *Apprehension*, ne signifie pas ici, crainte, mais compréhension, intelligence.

10. Dont l'art bienveillant de Prométhée a formé le cœur d'un meilleur limon. (Juvénal, *Sat.*, XIV, 34.)

n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adjoustent encores l'essay du sens[1], en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style[2]; et encores que ces deux pieces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la vérité celle du sçavoir est moins prisable[3] que celle du jugement; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aultre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ[4].

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleust à Dieu que, pour le bien de notre justice, ces compaignies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science! *Non vitæ, sed scholæ discimus*[5]. Or, il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre[6]; et, s'il ne la change, et meliore[7] son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage; *ut fuerit melius non didicisse*[8].

A l'adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretaigne, fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit « qu'il l'en aymoit mieulx, et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoinct de son mary[9]. »

1. *Sens*, jugement, bon sens.

2. *Meilleur style*, meilleure méthode. On a vu que Montaigne emploie souvent le mot *style* dans des acceptions diverses.

3. *Prisable*, on dit *priser* et *méprisable*. *Prisable* n'est plus français.

4. Montaigne traduit immédiatement après l'avoir cité, ce vers qui est de Stobée, compilateur grec du cinquieme siècle de J.-C. *Florilegium*, tit. III, édit. Aurel. Allobr., 1609).

5. On ne nous instruit pas pour la vie, mais pour l'école. (SÉNÈQUE, *Epit.*, CVI.)

6. *L'arrosement* sèche et disparaît, la *teinture* pénètre les fils de l'étoffe et s'incorpore pour ainsi dire avec elle.

7. *Meliore*, c'est le verbe *améliorer* sans préfixe.

8. De sorte qu'il eût mieux valu n'avoir rien appris. (CICÉRON, *Tuscul. quæst.*, II, 4.)

9. Molière semble s'être rappelé ce passage dans *les Femmes savantes* :

Nos peres sur ce point etoient gens bien [senses,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours [assez
Quand la capacité de son esprit se hausse

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre[1] aux principaulx conseils de nos rois; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposee, par le moyen de la jurisprudence, de la medecine, du pedantisme[2], et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses[3] qu'elles feurent oncques[4]. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire! *Postquam docti prodierunt, boni desunt*[5]. Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que je cherchoy tantost seroit elle pas aussi de là, que, nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx[6] que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement[7] (retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres[8]), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre; et de ces gents là les ames estants, et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement[9] le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de lui fournir de veue[10], mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy[11] les pieds et les jambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye[12]. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas; et veoid la science, et ne s'en

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
(Act. II, sc. VIII.)

1. *Par rencontre*, par hasard.

2. Montaigne, pour renforcer sa thèse, se plaît à confondre d'une façon absolue les lettres et leur enseignement avec le pédantisme, bien qu'il ait cité lui-même de glorieuses exceptions.

3. *Marmiteux*, terme de mépris, misérable et geignant.

4. *Oncques* (*unquam*), jamais.

5. J.-J. Rousseau, dans son *Discours sur les lettres*, traduit ainsi cette pensée de Sénèque (*Epist.*, XCV) : « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, les gens de bien se sont éclipsés. »

6. *Moins de ceulx*, moins qu'il ne faudrait, peu de ceux.

7. S'y adonnant si peu de temps.

8. Puisqu'ils cherchent le profit et non l'instruction.

9. *Faulsement*, à contre-sens, détournant la science de son vrai but.

10. De donner des yeux à l'aveugle. Remarquer l'emploi de ces régimes : on disait : fournir à quelqu'un de quelque chose.

11. *De soy*, par don de nature.

12. *Estuyer*, enfermer, proprement enfermer dans un étui.

sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge[1]. » Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indigues de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné[2], un theologien moins reformé[3], et coustumierement un sçavant moins suffisant[4] que tout aultre.

Aristo Chius[5] avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal[6] : ἀτώτους *ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire*[7].

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses[8], nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font[9] les lettres. Platon[10] dict que le fils aisné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry[11] : Aprez sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches[12] de la premiere auctorité[13] autour des rois, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et aprez sept ans le duisoient[14] à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre, le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier luy apprenoit la religion ; le second, à estre toujours veritable[15]; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez[16]; le quart à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette

1. Cette pensée de Platon rappelle la maxime de certains utopistes modernes: « A chacun suivant sa capacité. »

2. *Medeciné*, soigné.

3. *Reformé*, amendé, irréprochable.

4. Nous avons déjà rencontré ce mot chez Montaigne, dans le sens de savant, habile.

5. Ariston de Chios, disciple de Zénon.

6. Elle nuit, si elle ne sert.

7. Il sort des débauchés de l'école d'Aristippe, et, de celle de Zénon, des sauvages. (Cicéron, *De la nature des dieux*, III, 31.)

8. *Cyropédie* ou *Educ. de Cyrus*, I, 3.

9. L'emploi autrefois si fréquent du verbe *faire*, pour remplacer un verbe précédemment exprimé, n'est pas encore tombé en désuétude.

10. *Premier Alcibiade*, chap. XVII.

11. *Nourrir*, est sans cesse employé au seizième siècle dans le sens de élever, instruire.

12. *Eunuches*, eunuques.

13. *Auctorité*, crédit, faveur.

14. *Duire* (*ducere*), conduire, amener à, habituer.

15. *Véritable*, sincere, qui dit toujours la vérité.

16. *Cupiditez*, passions.

excellente police de Lycurgus[1], et à la verité monstrueuse[2] par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture[3] des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine[4] : comme si, cette genereuse jeunesse desdaignant tout aultre joug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice : exemple que Platon a suivy en ses Loix. La façon de leur discipline[5], c'esteit leur faire des questions sur le jugement[6] des hommes et de leurs actions; et, s'ils condemnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire[7]; et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon. C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand garson, ayant un petit saye[8], le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant faict juge de ce differend, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre semblait estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remontra que j'avois mal faict; car je m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir pourveu à la justice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit; et dict qu'il en feut fouetté, tout ainsi que nous sômmes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω[9]. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*[10], avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivee[11] mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouïr dire, mais par

1. Législation de Lycurgue. Nous avons vu que Montaigne a un faible pour elle, qu'il semble la préférer à celle de Solon, comme il paraît mettre les Spartiates au-dessus des Athéniens.

2. *Monstrueuse*, hors nature, ici en bonne part, supérieure à la nature humaine.

3. Voy. p. 140, note 11.

4. *Doctrine*, enseignement des sciences et des lettres.

5. *Discipline*, méthode d'enseignement.

6. C'est-à-dire exercer leur jugement en les questionnant sur les hommes et leurs actions.

7. *Appuyer*, prouver par des raisons leur opinion.

8. *Saie* (sayon), du latin *sagum*, manteau court et d'étoffe grossière. Autrefois masculin conformément à l'étymologie.

9. Τύπτω, je frappe, c'est un des premiers paradigmes des conjugaisons grecques.

10. Dans le genre démonstratif.

11. *D'arrivée*, tout d'abord, d'emblée.

l'essay de l'action, en les formant et moulant[1] vifvement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion[2] et habitude ; que ce ne feust pas un acquest[3], mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes[4], » respondit il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produict des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee[5] : à Athenes, on apprenoit à bien dire ; et icy à bien faire : là, à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre[6] l'imposture des mots captieusement entrelacez ; icy, à se desmesler des appasts de la volupté et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx-là s'embesongnoient aprez les paroles ; ceulx cy, aprez les choses : là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue ; icy, une continuelle exercitation[7] de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater, leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aimoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts[8] : tant ils estimoient la perte de l'education de leur païs ! Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique, mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeïr et de commander[9]. »

1. *Mouler*, mettre dans le moule pour donner la forme.

2. *Complexion*, manière d'être, tempérament.

3. *Acquest*, bien d'acquisition, par opposition aux biens propres.

4. Plutarque, *Apophtegmes des Lacédémoniens. Agésilas*, 67. Nous avons cité plus haut (p. 139, n. 5) un emprunt de J.-J. Rousseau à Montaigne. Il lui emprunte encore cette même pensée dans le même *Discours sur les lettres*.

5. Des généraux (*imperatores*).

6. *Rabattre*, confondre.

7. *Exercitation*, exercice.

8. Réponse de l'éphore Etéocle à Antipater. (PLUTARQUE, *Apophtegmes des Lacédémoniens. Inconnus*, 51.)

9. Plutarque, *Apophtegmes des Lacédémoniens. Agésilas*, 50. Puisque Montaigne nomme ici Xénophon, disons que si l'historien philosophe écrit trop souvent sous l'inspiration d'une rancune personnelle contre Athènes, sa patrie, Montaigne se laisse entraîner à développer un lieu commun en admettant que tout est parfait à Sparte, tout condamnable à Athènes. Xénophon ne connaît les nuances et la mesure ni dans l'éloge ni dans la critique. Ainsi *Agésilas* est, sans une ombre au tableau, « un héros accompli. » (*Agesilas*, ch. x.) Lycurgue est « admirable, il est la sagesse même. » (*Gouvernement des Lacédémoniens*, ch. Ier.) Je ne crois pas que Xénophon inflige un seul blâme à Sparte et à son législateur. Le *gouvernement des Athéniens* trouve bien rarement grâce aux yeux du même Xénophon. Dans les pre-

Il est tresplaisant de veoir Socrates, à sa mode[1], se mocquant de Hippias[2], qui lui recite comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter[3]; et qu'à Sparte, il n'a gaigné pas un sol: que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire, ny de rhythme, s'amusants seulement à sçavoir la suitte des roys, establissements et decadences des estats, et tels fatras de contes; et au bout de cela, Socrates, luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privee, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit[4] et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde est celuy des Turcs, peuples egalement duicts[5] à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante. Les plus belliqueuses nations, en nos jours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan[6], nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble[7] entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysifves. Quand nostre roy Charles huictiesme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperee facilité de conqueste à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoureux et guerriers[8].

mières lignes de ce traité, l'historien nous dit que cette forme de gouvernement « favorise plus les méchants que les bons ». Il ne dissimule pas d'ailleurs sa préférence pour l'oligarchie, son dédain pour la démocratie, et c'est cette opinion préconçue qui dicte tous ses jugements sur l'un et l'autre peuple.

1. Suivant sa méthode d'*ironie*, d'interrogation.

2. Platon, *Hippias major*, chap. VI et suivants.

3. *Regenter*, faire le régent, donner des leçons de philosophie.

4. *Fermit* (*firmare*), affermit.

5. *Duicts* (*ducere*). Voy. page 140, note 14.

6. *Tamburlan*. Timour-Leng, plus connu sous le nom de Tamerlan (1336-1405). On sait les exploits et les ravages en Orient de ce fameux conquérant.

7. On donne encore, par opposition aux biens immeubles, terres et maisons, le nom de meubles à tous les biens mobiles, tels que les *librairies* ou bibliothèques.

8. J.-J. Rousseau n'a guère fait que reprendre, amplifier et exagérer ce paradoxe, dans son discours déjà cité sur ce sujet proposé par l'Académie de Dijon: « *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.* » Ainsi posée, la thèse n'a pas de solution et prête trop

CHAPITRE XXV

DE L'INSTITUTION DES ENFANTS[1]

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON[2]

Je ne veis jamais pere, pour bossé[3] ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; mais pourtant, s'il n'est du tout[4] enyvré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de sa defaillance[5]; mais tant il y a qu'il est sien : aussi moy, je veoy mieulx que tout autre que ce ne sont icy que resveries[6] d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise[7]. Car, en somme, je sçay qu'il y a une medecine, une

facilement au lieu commun dans l'un ou l'autre sens. Ce qui est vrai, c'est que les sciences et les lettres ne peuvent être cultivées avec succès et éclat, que par des nations parvenues à un haut degré de civilisation et même de raffinement, que leur développement correspond fatalement à un certain état moral et intellectuel qui semble menacer les nations de décadence prochaine sans qu'on puisse dire pour cela que les sciences et les lettres *corrompent* ou *épurent* leurs mœurs. Les Turcs que Montaigne appelle « le plus fort Estat du monde », en sont devenus le plus faible, qui ne se survit à lui-même que grâce aux intérêts opposés de l'Europe. Par contre, nous avons vu, de nos jours, un peuple savant jusqu'au pédantisme, en lutte avec une nation maintes fois illustrée par la guerre, remporter sur elle les succès les plus rapides, les plus complets, les plus inattendus. Il faut donc pénétrer au delà de ces considérations superficielles. On cite sans cesse l'exemple des Grecs et des Romains; mais on voit que, secondé par un heureux concours de circonstances, l'esprit militaire peut s'allier à la culture intellectuelle la plus raffinée et triompher d'une nation rivale que son passé, sa valeur proverbiale, sa confiance en elle-même semblaient assurer contre de si lamentables catastrophes.

1. *Institution*, du mot latin *instituere*, d'où *instituteur*, signifie proprement éducation. Le traité de Quintilien, *de Institutione oratoria*, a pour but l'éducation de l'orateur.

2. Charlotte-Diane de Foix-Candalle, fille de Frédéric de Foix, captal de Buch, comte de Candalle et de La Rochefoucauld, épousa en 1579 Louis de Foix, comte de Gurson, et Montaigne nous apprend qu'il avait eu « grande part à la conduite de ce mariage ». La jeune femme était sur le point d'être mère et l'auteur ne doutant point qu'elle accouchât d'un fils, — « vous estes trop genereuse, lui dit-il plus loin, pour commencer autrement que par un masle, » — lui dédiait à l'avance un véritable petit traité de pédagogie à l'adresse du jeune gentilhomme.

3. *Bossé*. On dit aujourd'hui *bossué* et *bosselé*, d'un objet qui a des bosses, *bossu*, d'un homme dont la colonne vertébrale est déviée. — *Bossé* n'appartient plus qu'à la langue technique de la marine.

4. *Du tout*, totalement, entièrement.

5. *Défaillance* (*quod deficit*) de ce qui lui manque, c'est le sens propre de *faillir*.

6. Ces *resveries*, ce sont les *Essais* que Montaigne considère comme son enfant.

7. *A la françoise*. Les Français ont toujours passé pour un peuple léger, superficiel, incapable de creuser un sujet, et nous avons été les premiers à répandre ce bruit, le trouvant sans doute flatteur pour notre vanité. Ce qui est vrai, c'est que l'esprit français s'assimile facilement toutes les matières, y met l'ordre et la clarté parce qu'il est lui-même clair, net, précis, ami de la lumière, qualités essentielles, dont il serait bon de ne pas trop chercher à nous corriger.

jurisprudence, quatre parties en la mathematique[1], et grossierement[2] ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay je la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne[3], ou opiniastré aprez quelque science, je ne l'ay jamais faict; ny n'est art de quoy je sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon; et, si l'on m'y force, je suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Je n'ay dressé commerce avecques aulcun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien[4]. L'histoire, c'est mon gibbier en matieres de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes[5], tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigre et plus forte; ainsi me semble il que la sentence, pressee aux pieds nombreux de la poësie[6], s'eslance bien plus brusquement, et me fiert[7] d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir soubs la charge : mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant; quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis aulcunement satisfaict; je veois encores du païs au

1. *Quatre parties en la mathematique.* C'est le *Quadrivium* du moyen âge. les quatre routes, comprenant l'*arithmétique*, la *musique*, la *géométrie* et l'*astronomie*.

2. *Grossierement*, en gros.

3. Monarque détrôné aujourd'hui, dont les efforts de Ramus surtout, au seizième siècle, ont contribué à diminuer l'autorité vraiment tyrannique. On le sait, c'était un crime alors de jurer par un autre maître qu'Aristote. Combattre ce péripatétisme étroit et mal compris, c'était combattre l'orthodoxie philosophique et braver de grands périls.

4. Montaigne qui se plaint souvent de son défaut de mémoire consigne dans ses *Essais* le fruit de ses lectures, mais, s'il faut l'en croire, n'en garde rien dans sa mémoire.

5. Philosophe stoïcien (troisième siècle), disciple et successeur de Zénon, Cicéron l'a surnommé le *Père des stoïciens*.

6. *Sentence pressée aux pieds nombreux de la poesie*, c'est-à-dire la pensée enfermée dans la mesure harmonieuse du vers.

7. *Fiert*, du vieux verbe *férir*, n'est plus employé qu'à l'infinitif, dans cette locution *sans coup férir*, et au participe : j'en suis *féru*.

delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que je ne puis desmeler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantaisie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict[1] souvent, de rencontrer de bonne fortune dans les bons aucteurs ces mesmes lieux que j'ay entreprins de traicter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours *de la force de l'imagination*, à me recognoistre[2], au prix de ces gents là, si foible et si chestif, si poisant et si endormy, je me foys pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie je de cecy[3], que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs[4], et que je voys au moins de loing aprez, disant que voire[5], aussi que j'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy ; et laisse, ce neantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses, comme je les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant[6], vont semant des lieux entiers des anciens aucteurs pour se faire honneur, font le contraire ; car cette infinie dissemblance de lustres[7] rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur[8], qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

C'estoient deux contraires fantasies : le philosophe Chrysippus[9] mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'aultres aucteurs, et en un la Medee d'Euripides ; et disoit Apollodorus[10] que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc : Epicurus[11], au rebours[12], en trois cents vo-

1. *Comme il faict*, comme il arrive, *ut fit*.

2. *A me recognoistre*, c'est-a-dire en me reconnaissant.

3. *Si me gratifie je de cecy*, et pourtant je puis me flatter que.

4. *De rencontrer aux leurs*, d'être d'accord avec, *consentire*.

5. C'est-à-dire disant que c'est vrai ; oui, vraiment (*voir*, *voire* vient du latin *verus*, *vera*).

6. *De neant*, de rien, nuls, sans valeur.

7. *Lustres*, éclat, illustration.

8. *A ce qui est leur*, en ce qui les concerne.

9. Chrysippe. Philosophe stoïcien. disciple et successeur de Cléanthes (troisième siècle avant J.-C.).

10. Apollodorus d'Athènes, grammairien, mythographe, poète (deuxième siècle avant J.-C.), auteur d'une *Bibliothèque mythologique* en 3 livres.

11. *Epicurus*. Épicure, né près d'Athènes (troisième siècle avant J.-C.), auteur d'une doctrine célèbre qui enseigne que le souverain bien consiste dans le plaisir, mais fait consister le plaisir dans les jouissances de l'esprit et du cœur.

12. *Au rebours*, explique les premiers mots du paragraphe : c'estoient deux contraires fantasies.

lumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation[1].

Il m'adveint, l'aultre jour, de tumber sur un tel passage[2] : j'avois traisné languissant aprez des paroles françoises si exsangues[3], si descharnées et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement[4] que paroles françoises[5] ; au bout d'un long et ennuyeux chemin, je veins à rencontrer une piece haulte, riche, et eslevee jusques aux nues. Si j'eusse trouvé la pente doulce et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premieres paroles, je cogneus que je m'envolois en l'aultre monde ; de là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis[6] le cœur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres[7]. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible[8] que de reprendre, comme je foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise[9]. Si sçay je combien audacieusement j'entreprends moy mesme, à touts coups, de m'egualer à mes larrecins[10], d'aller pair à pair quant et[11] eulx, non sans une temeraire esperance que je puisse tromper les yeulx des juges à les discerner ; mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne luicte[12] point en gros[13] ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprinses, menues et legieres attainctes : je ne m'y aheurte[14] pas; je ne foys que les taster; et ne voys[15] point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois tenir palot[16], je serois honneste

1. *Allegation*, citation à l'appui d'une opinion, d'une assertion.

2. Sur un de ces beaux passages copiés par les maladroits écrivains de son siècle.

3. *Exsangues*, qui n'a pas de sang, de force (*exsanguis*).

4. *Voirement*, vraiment, *vera mente*. Comme *voir*, *voire*, viennent de *verus*, *vera*.

5. Ce n'étaient que des mots.

6. *Oncques puis*, jamais depuis.

7. *La bestise des aultres*. La nullité des autres discours. Montaigne a exprimé la même idée parlant plus haut de « l'infinie dissemblance des lustres. »

8. *Non plus incompatible*, dans le sens de inconciliable.

9. *Franchise*, liberté. Un lieu de franchise est un lieu sacré où l'on est en dehors des atteintes d'autrui.

10. C'est-à-dire de m'élever moi-même, d'élever mon style à la hauteur de celui des auteurs que j'imite.

11. *Quant et*, comme, avec.

12. *Luicte*, lutte (*luctari*) ; remarquer l'emploi si fréquent, chez Montaigne, de verbes intransitifs dont il fait des verbes actifs. Il fait un semblable emploi du verbe *jouir*.

13. *En gros*, d'une pièce, d'un coup, par opposition à l'expression qui suit, par reprinses, par petites atteinctes (c'est-à-dire attaques).

14. *Aheurter*, comme heurter.

15. *Voys*, vais.

16. *Tenir palot*, c'est, comme le dit

homme[1]; car je ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descouvert d'aulcuns[2], se couvrir des armes d'aultruy jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune[3], soubs[4] les inventions anciennes rappiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres[5], c'est premierement injustice et lascheté, que, n'ayants rien en leur vaillant[6] par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentants par piperie[7] de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez[8] cette incrustation[9] empruntee; desquels seuls la louange a du poids.

De ma part il n'est rien que je veuille moins faire : je ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire[10]. Cecy ne touche pas les centons[11], qui se publient pour centons; et j'en ay veu de tresingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus[12], oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius[13], en ce docte et laborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit, veulx je dire, et quelles que soient ces

Montaigne plus haut, « aller pair à pair quant et eulx »; c'est, dit Cotgrave, être à deux de jeu avec quelqu'un.

1. *Honneste homme* signifie ici un homme de valeur, c'est une formule de modestie, car dans l'esprit de Montaigne, ce serait faire acte de génie.

2. *D'aulcuns*, c'est-à-dire ce que faisaient quelques-uns.

3. *Commune*, ouverte à tous, banale.

4. *Soubs*, à l'ombre de, au moyen de.

5. *Faire propres*, se les approprier.

6. De leur fonds personnel; on dit encore n'avoir pas un sou vaillant.

7. *Piperie*, duperie, tromperie, on dit que les cartes ou les dés sont pipés, quand ils ont été préparés à l'avance de façon à aider le manège des tricheurs.

8. *Hocher du nez cette incrustation*, c'est le froncer en signe de désapprobation, de mépris. On dit à peu près dans le même sens *hocher la tête à*, la secouer. Il y a interversion de compléments, le complément direct est devenu indirect dans la dernière locution, et réciproquement.

9. *Incrustation empruntée*, cet emprunt, ce plagiat *s'incruste* tant bien que mal dans le texte du plagiaire qui devient un ouvrage de marqueterie.

10. C'est-à-dire je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma propre pensée. Au liv. III, chap. x, l'auteur des *Essais* dit plus clairement : « Je foys dire aux aultres... ce que je ne puis si bien dire. » Il n'y a point contradiction chez l'auteur, qui ne veut jamais cacher ses emprunts et les faire propres.

11. On appelle *centon*, une pièce composée tout entière de vers empruntés à un auteur célèbre. Dans ce cas, il y a là moins un plagiat qu'un jeu d'esprit et d'appropriation.

12. Capilupus. C'est ce que fit le Mantouan Lelio Capilupi (seizième siècle), traitant divers sujets à l'aide de vers ou fragments de vers tous tirés de Virgile.

13. Juste Lipse, érudit flamand, célèbre philologue, auteur, entre autres ouvrages, d'un traité de *Politique*, en 6 livres (1589). Ce savant avait des droits à la reconnaissance de Montaigne, avec lequel il entretint une correspondance suivie.

inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher; non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant, où le peintre auroit mis, non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma creance[1], non pour ce qui est à croire : je ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

Quelqu'un doncques, ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy, l'aultre jour, que je me debvois estre un petit[2] estendu sur le discours de l'institution des enfants[3]. Or, madame, si j'avoy quelque suffisance[4] en ce subject, je ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle); car ayant eu tant de part à la conduicte de vostre mariage, j'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude[5] m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche : mais à la verité je n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict, où il se traicte de la nourriture[6] et institution des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers[7], plein d'embesongnement et de crainte, à les dresser et nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide jugement. Veoyez Cimon, veoyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus

1. *Creance*, croyance, je les donne pour ce que j'en crois.
2. *Un petit*, un peu.
3. Montaigne ne se piqne pas de composition régulière. Il s'amuse trois pages sur ses « niaiseries » avant d'aborder son sujet.
4. *Suffisance*, connaissance sufûsante, expérience.
5. *Servitude*, ce mot semble indiquer un ancien lien de vasselage qui aurait attaché Montaigne à la comtesse de Foix.
6. *Nourriture*, nourriture morale, éducation.
7. *Divers*, plein de diversité.

à eulx mesmes[1]. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jectants incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisi leur route, pour neant[2] se travaille on souvent, et employe lon beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousjours aux meilleures choses et plus proufitables; et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon, en sa Republique, me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util[3] de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a pas son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules[4]. Ainsi, madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres[5], vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettree[6] (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre touts les jours d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles); je vous veulx dire là dessus une seule fantasie que j'ay, contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois duquel despend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs

1. *Ils se sont disconvenus à eulx mêmes*, c'est-à-dire qu'ils ont été différents de ce que leur première inclination, soit au bien, soit au mal, pouvait faire supposer.

2. *Pour neant*, pour rien, en vain.

3. *Util* (*ustil*), du latin *usitellum*, dérivé de *usitare*, fréquentatif de *uti*.

4. Montaigne ne fait-il pas une bien large concession aux idées de la noblesse dans ce passage quelque peu dédaigneux ? Un Aristote, un Cicéron, un Hippocrate, ont été plus utiles à l'humanité qu'un César ou qu'un Machiavel.

5. *Des vostres*, de vos enfants.

6. Cette famille avait en effet des titres littéraires auxquels Montaigne fait ici allusion. Un comte de Foix fut un des troubadours les plus distingués du treizième siècle. *Le Miroir de Phébus*, ouvrage de vénerie longtemps célèbre, est l'œuvre d'un autre comte de Foix qui vécut au quatorzième siècle.

aultres grandes parties, mais je n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille ; et de cet article sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence[1].

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir[2] habile homme qu'homme sçavant, je vouldrois aussi qu'on feust soingneux de lui choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine ; et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir ; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : je vouldrois qu'il corrigeast cette partie ; et que de belle arrivee[3], selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la ~~montre[4],~~ lui faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme ; quelquesfois luy ouvrant chemin, quelquesfois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul ; je veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus[5], faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum qui docent*[6]. Il est bon qu'il le face trotter devant luy,

1. C'est là « la fantaisie », l'opinion nouvelle de Montaigne, contraire au commun usage, la science d'un gouverneur ne vient qu'en second lieu ; il en saura assez s'il a du jugement.

2. Dans le sens du verbe italien *riuscire ;* au sens propre du mot *réussir, sortir, devenir* (*evadere*), *reussir*, encore employé en ce sens au dix-septième siècle.

3. C'est-à-dire d'emblée, dès le début.

4. *Montre*, dans la langue du seizième siècle signifie revue d'un corps de troupes. *Mettre sur la montre*, c'est faire passer à l'élève en revue et aussi le laisser repasser ce qu'il sait. J.-J. Rousseau dans son *Emile* a beaucoup emprunté à Montaigne. C'est une des idées sur lesquels le philosophe de Genève s'étend avec le plus de complaisance, laisser l'élève montrer ce dont il est capable, lui suggérer peu à peu, lui faire pour ainsi dire découvrir une foule de notions qu'il comprendra d'autant mieux qu'on ne les lui donnera pas à emmagasiner sans discernement.

5. *Arcesilaus*, Arcésilas. Diogène de Laërte, *Vie des Philosophes*, IV, 36. Arcésilaus (quatrième siècle avant J.-C.), fondateur de la deuxième Académie ; cette école de scepticisme combattait la doctrine des Stoïciens ; ne pas le confondre avec *Archelaus* (cinquième siècle avant J.-C.), qui fut un des maîtres de Socrate.

6. L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre (Cicéron. *de Nat. deor.*, I, 5).

pour juger de son train, et juger jusques à quel poinct il se doibt ravaller[1] pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesureement, c'est une des plus ardues besongnes que je sçache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Je marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val.

Ceulx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruict de leur discipline. Qu'il[2] ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez des paidagogismes de Platon[3]. C'est tesmoignage de crudité[4] et indigestion, que de regorger la viande[5] comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit[6], liee et contraincte à l'appetit[7] des fantasies d'aultruy, serve[8] et captivee soubs l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubjectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est esteincte : *numquam tutelæ suæ fiunt*[9].

Je veis priveement[10] à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la « touche et regle de toutes imaginations[11] solides et de toute

1. *Ravaller*, abaisser.
2. Que le gouverneur.
3. C'est-à-dire jugeant de ses progrès d'après la méthode pédagogique de Socrate dans les dialogues de Platon. On remarquera avec combien de bon sens, dans ce plan d'études, Montaigne veut donner le pas sur la mémoire au jugement, à l'intelligence : « *Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir,* » dit-il plus loin, et encore : « *Il ne dira pas tant sa leçon comme il la fera* » (même chap.). Il demande avant tout, ce qui est capital, que l'enseignement soit approprié à la portée d'esprit des écoliers.
4. *Crudité*, signifie proprement état des aliments non élaborés par l'estomac, et par suite malaise de l'estomac qui digère mal.
5. *Regorger la viande* ou rendre gorge, c'est rendre la nourriture.
6. *Ne bransle qu'à credit*, ne s'émeut que sur la foi d'autrui.
7. Au gré, au desir.
8. *Serve*, féminin de serf, esclave.
9. Ils sont toujours en tutelle (Sénèque, *Epist.* xxxiii).
10. *Priveement*, en particulier. *privatim*.
11. *Imaginations*, inventions.

« verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors « de là, ce ne sont que chimeres et inanité; qu'il a tout veu « et tout dict. »

Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meit aultrefois et teint longtemps en grand accessoire[1] à l'inquisition à Rome.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine[2], et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit[3]. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou epicuriens : qu'on lui propose cette diversité de jugements, il choisira, s'il peult; sinon, il en demeurera en doubte[4] :

Che non men che saver, dubbiar m' aggrata[5] :

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege : sibi quisque se vindicet*[6]. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive[7] leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes; et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ny marjolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement[8] : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele[9] tout ce dequoy il a esté

1. *En grand accessoire*, en grand accident, danger. Molière l'emploie encore en ce sens :

Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire
Fut de me renfermer dans une grande armoire.
(*Ecole des femmes*, a. IV, s. VI.)

2. *Estamine*, étamine, étoffe, tissu très peu serré de crin ou de laine qui sert à filtrer.

3. *A credit*, comme un article de foi auquel on répond : *credo*, le maître l'a dit; formule scolastique qui prouve moins le respect de l'élève que sa paresse d'esprit.

4. Mieux vaut douter que croire sans motifs de détermination ; on sait d'ailleurs que Montaigne, dont la formule était : Que sais-je ? s'accommode assez facilement du scepticisme.

5. Aussi bien que savoir, douter m'est agréable (DANTE, *Enfer*, chap. XI, v. 93).

6. Nous ne sommes pas sous un roi, que chacun dispose librement de soi-même (SÉNÈQUE, *Epist.* XXXIII).

7. Ce verbe *imboire* est tombé en désuétude. Il n'en est resté que le participe *imbu*, pénétré de.

8. Cet ouvrage qu'il doit façonner, c'est son jugement.

9. *Cele*, signifie non que l'élève

secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne veoyez pas les espices[1] d'un homme de parlement; vous veoyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte, chacun y met son acquest[2].

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus[3], l'entendement qui veoid et qui oyt[4]; c'est l'entendement qui approufite tout[5], qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard[6], pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy.

Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero? on nous les placque en la memoire toutes empennees[7], comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron[8], sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque[9]! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'advis de Platon, qui dict : « La fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Je vouldrois que le Paluël ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles[10] à les voir seulement

doit dissimuler ce qu'il a appris, mais qu'il ne fera point parade d'une science d'emprunt; ce qu'on réclame de lui, c'est le résultat. On ne demande pas aux abeilles de quelles fleurs elles ont élaboré leur miel.

1. *Espices*, épices, a d'abord désigné les denrées en nature envoyées aux juges comme honoraires; le sens s'est étendu aux émoluments en argent.

2. *Acquest*, terme de jurisprudence, chose acquise par donation ou testament. On appelle *acquets* des biens acquis pendant le mariage et qui tombent dans la communauté, par opposition aux biens *propres*, appartenant exclusivement à chaque conjoint.

3. Epicharmus. Dans les *Stromates*, de saint Clément d'Alexandrie, liv. I, chap. II, et dans le traité de Plutarque : *De l'adresse des animaux*, 3. Poète et philosophe pythagoricien (cinquième siècle avant J.-C.).

4. *Oyt*, du verbe ouïr, entendre.

5. Remarquer *approfiter* (pour profiter), employé activement.

6. *Couard*, lâche.

7. *Empennees*, c'est-à-dire avec leurs plumes, sans préparation ni explication.

8. Nous avons déjà vu ce mot dans le sens de modèle.

9. Une science purement, exclusivement tirée des livres. Si cet adjectif est, comme nous le croyons, forgé par Montaigne, c'est un heureux barbarisme qui résume d'un mot et avec clarté toute sa pensée.

10. *Caprioles*, cabrioles, bonds, sauts (du mot latin *capra*, chèvre).

faire, sans nous bouger de nos places ; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer ; comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres[1].

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda*[2], ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille ; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Je vouldrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance ; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloingné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier[3].

Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ni de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement ; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours[4], ni contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans doubte il ne le fault espargner en cette jeunesse ; et fault souvent chocquer les regles de la medecine :

1. C'est *l'enseignement des choses* et des faits de la vie commune.

2. C'est l'ancien Panthéon qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste.

3. On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse de Montaigne, qui bat en brèche, dès le seizième siècle, comme Rabelais (*Pantagruel*, II, VIII), la vieille routine scolastique. Ennemi de l'abus des livres, partisan des leçons que donnent le monde et l'expérience, il réclame déjà les réformes que notre âge poursuit et voit s'accomplir.

4. Montaigne avait écrit dans l'édit. de 1588 : « *Ny le voir hasarder tantôt sur un cheval,* » ce qui explique le tour un peu obscur préféré par l'auteur. *Rebours*, est un cheval vicieux, qui recule ou qui rue. *Rebours*, subst., sign. proprement le contre-poil.

Vitamque sub dio, et trepidis agat
In rebus[1].

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Je sçais combien ahanne[2] la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperceois souvent, en ma leçon[3] qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nayz, qu'une bastonnade leur est moins qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoutumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori*[4]. Il le faut rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule[5] aussi et de la torture; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse[6], qui regardent les bons, selon le temps[7], comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees[8] et de la chorde.

Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : joinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy,

1. Qu'il passe sa vie à la belle étoile et au milieu des alarmes (Horace, III, II, 5).

2. Vieux mot (*anhelare*), haleter, se fatiguer. *Ahan*, effort pénible, onomatopée expressive.

3. Chez mes philosophes qui me font la leçon, ou simplement, *en mes lectures*.

4. Le travail endurcit à la douleur (Cicéron, *Tusculanes*, II, 15).

5. *Geaule*, prison, le mot a vieilli, mais geolier, garde-prison, est encore usité.

6. *Etre en prinse*, aux prises, avoir à redouter.

7. Il ne faut pas oublier que Montaigne écrit au milieu des guerres civiles et que, sous prétexte de religion, on fait subir des traitements indignes à bien des innocents.

8. *Escourgees* désigne un fouet de lanières de cuir ou les coups donnés avec ce fouet.

nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise ; à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit[1]. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publicques : *Licet sapere sine pompa, sine invidia*[2]. Fuye[3] ces images regenteuses[4] et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre ; et, comme si ce feust marchandise malaysee que reprehensions et nouvelletez[5], vouloir tirer de là nom de quelque peculiere[6] valeur. Comme il n'affiert[7] qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates aut Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequebantur*[8]. On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte[9] ; et, là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence[10], et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter[11] les armes à la verité tout aussitost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement[12] : car il ne sera pas mis en chaise[13] pour dire un

1. Déjà vu en ce sens, de notre gré, de notre goût.

2. On peut être sage sans éclat, sans orgueil (SÉNÈQUE, *Epist.* CIII).

3. Qu'il fuie (*fugiat*).

4. Qui sentent le régent, l'homme qui veut régenter.

5. *Nouvelletez*, changement de mœurs, de coutumes.

6. Peculiere (*peculiaris*), particulière.

7. *Il n'affiert*, il n'appartient, du verbe affèrir dont il ne reste que le part. présent devenu adjectif, *afférent*.

8. Si Socrate ou Aristippe n'ont pas toujours respecté les mœurs et les coutumes de leur pays, ne croyez pas que vous ayez le droit de les imiter ; un mérite transcendant et presque divin autorisait cette liberté (CICÉRON, *des Devoirs*, I, 41).

9. *Digne de sa luicte*, lutte, c'est-à-dire de lutter contre lui.

10. *Pertinence*, appropriation des arguments et des termes à la question.

11. *Quitter*, céder, rendre les armes, se reconnaître vaincu.

12. C'est-à-dire alors qu'il se sera *ravisé* pour reconnaître son erreur.

13. *Chaise*, même mot que chaire (*cathedra*), avec lequel la prononciation l'a confondu.

roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'appreuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia, quæ præscripta et imperata sint, defendat, necessitate ulla cogitur*[1].

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, tresaffectionné et trescourageux; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé et achepté, ou il est moins entier et moins libre, ou il[2] est taché[3] et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subjects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main ; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouïssent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere[4].

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduicte. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de jugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques[5]. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les

1. Nulle nécessité ne l'oblige à défendre tout ce qu'on voudrait impérieusement lui prescrire (CICÉRON, *Académiques*, II, 3).

2. Cet emploi répété du pronom a cessé d'être régulier, mais il donne de la clarté à la phrase,

3. *Taché*, entaché.

4. C'est-à-dire que le langage du courtisan, même dans son pays, est comme une langue étrangère qui ne mérite pas grande créance en tout ce qui concerne la cour et le prince. Montaigne a fait quelques rares apparitions à la cour de France, et reçu deux fois, en son château, le roi de passage; mais on comprend qu'il fût peu propre, par son caractère indépendant et dénué d'ambition, au métier d'homme de cour. Il n'a pas tenu à augmenter le nombre de ces courtisans :

Peuple caméléon, peuple singe du maître.
(LA FONT., *les Obsèques de la lionne*, VIII, XIV.)

5. Montaigne revient ici, et parfois dans les mêmes termes, sur le développement de la page précédente : qu'il faut savoir se rendre et quitter les armes à la vérité, mais, avec Montaigne, il faut ne pas se montrer exigeant pour la composition; il faut se résigner

yeulx par tout; car je treuve que les premiers sieges sont communeement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : j'ai veu, cependant[1] qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie[2], se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portee d'un chascun : un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne, et emprunter chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contrerooller[3] les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses[4] : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemagne;

> Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
> Ventus in Italiam quis bene vela ferat[5];

il s'enquerra des mœurs, des moyens[6] et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre, et tresutiles à sçavoir.

En cette practique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude[7], qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon[8], que les Lacedemoniens

à revenir sur ses pas, s'égarer par d'agréables sentiers, sauf à se retrouver à la fin.

1. *Cependant*, pendant que.

2. Vin grec qui a pris son nom de *Napoli di Malvasia*, en Péloponèse (Nauplie). On récolte encore le vin dit de Malvoisie au mont Ida, dans l'île de Candie, et à Ténériffe.

3. *Contrerooller* dont nous avons fait contrôler, par contraction.

4. Ce conseil serait encore mieux à sa place dans le passage précédent. Tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, etc.; acceptons le désordre des développements, admirons cette méthode à laquelle Jean-Jacques Rousseau fera de nombreux emprunts dans son *Emile*, et qui consiste à tourner tout en instruction, en matière d'observations, à faire naître même les occasions d'exercer le jugement et les facultés de l'élève.

5. Quelle contrée est engourdie par le froid, quelle autre brûlée par le soleil; quel vent propice pousse les vaisseaux vers l'Italie (PROPERCE, IV, III, 39).

6. *Moyens*, ressources, puissance, *opes*.

7. *Estude*, conformément à l'étymologie latine (*studium*) est toujours masculin en ce sens, au seizième siècle.

8. *Hippias major*, chap. IV.

eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide[1] se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là[2]. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure[3] : j'ai leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque y en a leu cent, oultre ce que j'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'aucteur y avoit mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus, tresdignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne[4] seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une attaincte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande[5] : comme ce sien mot, « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, » donna peult estre la matiere et l'occasion à La Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE[6].

1. C'est-à-dire le gouverneur.

2. Marcellus, victime d'une imprudence, fut tué dans une embuscade près de Venouse (TITE-LIVE, XXV, 28).

3. C'est-à-dire que chaque esprit, suivant sa portée, sa mémoire, s'applique plus ou moins utilement à cette lecture.

4. *Guigner*, guetter de l'œil, ici désigner du doigt.

5. *Mettre en place marchande*, bien en vue, dans un endroit bien achalandé. Montaigne veut dire qu'il y a dans Plutarque, des discours, des mots « qui semblent ne porter pas cela, » pleins de sens, qui donnent beaucoup à réfléchir, et méritent d'être tirés de l'endroit où ils risquent de passer inaperçus, pour être mis en relief et en lumière.

6. *Servitude volontaire* ou *contr'un*. Ce titre si expressif dans sa menaçante concision, est l'œuvre de La Boëtie, né à Sarlat (1530-1563). Montmorency, « ce grand rabroueur de personnes, » comme l'appelle Brantôme, venait d'arriver à Bordeaux pour pacifier un soulèvement contre les collecteurs d'impôts sur le sel et venger l'autorité royale outragée en leurs personnes. Le gibet, la roue, la hache, le feu avaient décimé, terrifié la malheureuse cité, les habitans avaient dû déterrer de leurs ongles le corps d'un officier de la gabelle, victime de la révolte, et s'agenouiller, en demandant merci, devant l'hôtel de l'impitoyable duc. C'est à ce moment que La Boëtie, le brillant écolier de la ville ensanglantée, saisit la plume, les oreilles encore remplies du cri des victimes, le cœur soulevé de colère et de dégoût contre ce féroce abus de la force et de la vengeance. Il nous semble plus vraisemblable de voir dans cet éloquent pamphlet le bouillonnement de colère d'une jeune âme indignée, plutôt qu'une froide réminiscence classique d'un passage de Plutarque.

Cela mesme de luy[1] veoir trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieulx ; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son jugement, que de son sçavoir ; il ayme mieulx nous laisser desir de soy, que satiété : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire ; et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O estrangier, tu dis ce qu'il fault aultrement qu'il ne fault[2]. » Ceulx qui ont le corps graile[3], le grossissent d'embourrures[4] ; ceulx qui ont la matiere exile[5], l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes touts contraincts[6] et amoncelez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes ; mais, du monde[7] ; lui qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, jectoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain ; non pas comme nous, qui ne regardons que soubs nous[8]. Quand les vignes gelent en mon village, mon presbtre en argumente l'ire de Dieu[9] sur la race humaine, et juge que la pepie[10] en tienne desjà les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le jour du jugement nous prend au collet ? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler[11] le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage ; et disoit

1. *Luy*, désigne Plutarque.
2. *Apophthegmes des Lacédémoniens*, Alexandridas, II.
3. Grêle.
4. *Embourrures*, c'est-à-dire se servant de vêtements rembourrés pour dissimuler leur maigreur.
5. *Exile* (*exilis*), menu, maigre.
6. *Contrainct* (*contractus*), resserré.
7. Cicéron, *Tusculanes*, V, 37, et Plutarque, *de l'Exil*, IV.
8. L'édition de 1588 porte « qu'à nos pieds », leçon que l'auteur a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main.
9. C'est-à-dire en lire la preuve de la colère de Dieu.
10. *La pépie*, maladie consistant en une pellicule qui vient sur la langue des animaux et les empêche de boire. Montaigne dit donc plaisamment que les sauvages eux-mêmes en cessent de boire.
11. *Galler le bon temps*, c'est en ce sens de se réjouir, que Villon a dit :

Je plains le temps de ma jeunesse
Auquel ay plus qu'en autre temps *galé*.

Notre mot *gala* (réjouissance), vient sans doute de ce verbe.

le Savoïard, que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc : » son imagination ne concevoit aultre plus eslevee grandeur que celle de son maistre[1]. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande suitte et prejudice. Mais qui se presente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere majesté ; qui lit en son visage une si generale et constante variété ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tresdelicate, celuy là seul estime les choses selon leur juste grandeur[2].

Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme especes soubs un genre[3], c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme[4], je veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un legier apprentissage : tant de remuements d'estat et changements de fortune publicque nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies soubs l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un pouiller[5] qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la majesté si enflee de tant de courts et de grandeurs, nous[6] fermit et asseure la veue à soustenir l'esclat des

1. La victoire de Saint-Quentin remportée par le duc de Savoie Emmanuel-Philibert, le traité de Cateau-Cambrésis, qui lui permit de transporter de Chambéry à Turin le siège de son gouvernement et de faire acte de souverain, ce retour de fortune favorable aux ambitions de la maison de Savoie pouvaient tourner la tête au « Savoyard » et lui suggérer ce mot plaisant.

2. Pascal qui a beaucoup lu Montaigne et lui emprunte ses armes pour combattre l'orgueil de la raison humaine, s'est évidemment rappelé ce passage : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté..... Que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. » (*Pensées*, art. Ier.)

3. *Comme especes soubs un genre.* Montaigne fait entendre par là que ce grand monde n'est lui-même qu'une parcelle d'un ensemble plus considérable, et comme la planète d'un groupe qui fait lui-même partie d'un système plus important. — L'espèce est comprise dans le genre.

4. *Somme.* Nous disons en somme, ou somme toute, *in summa*.

5. De dix chétifs soldats et d'un poulailler. L'*argoulet* (*arculetus*) était un arquebusier à cheval, soldat subalterne en comparaison des autres cavaliers, d'où le mot *argoulet* employé pour désigner un homme de néant. (Ménage, *Dict. étymol.*)

6. *Fermit*, affermit (*firmare*).

nostres, sans ciller[1] les yeulx : tant de milliasses[2] d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'aultre monde ; ainsi du reste.

Nostre vie, disoit Pythagoras[3], retire[4] à la grande et populeuse assemblee des jeux olympiques : les uns s'y exercent le corps, pour en acquerir la gloire des jeux ; d'aultres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing : il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre fruict que de regarder comment et pourquoi chasque chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en juger, et regler la leur[5].

Aux exemples se pourront proprement assortir touts les plus proufitables discours de la philosophie, à laquelle se doibvent toucher[6] les actions humaines comme à leur regle. On luy dira,

> Quid fas optare, quid asper
> Utile nummus habet ; patriæ carisque propinquis
> Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse
> Jussit, et humana qua parte locatus es in re ;
> Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur[7]...

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doibt estre le but de l'estude ; que c'est que vaillance, temperance, et justice ; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté ; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement ; jusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte ;

> Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem[8] ;

1. *Ciller*. Remuer les cils. On dit encore *dessiller*, ouvrir les yeux ; on ne dit plus *siller* pour les fermer.

2. *Milliasses*, proprement millions. Ici nombre indéterminé, incalculable.

3. Cicéron, *Tuscul.*, V. III. J.-J. Rousseau au livre IV de son *Emile* a presque transcrit ce passage d'après les *Essais*.

4. *Retire à*. Dans le sens de ressemble à.

5. Montaigne est du nombre de ces spectateurs de la comédie humaine « qui ne sont pas les pires. »

6. *Se doibvent toucher*... « Ces profitables discours de la philosophie, » ces préceptes moraux, sont la *pierre de touche* des actions humaines. Et à leur tour on peut dire que les actions, la conduite, éprouvent la vraie valeur des préceptes ; il faut que l'homme et le philosophe, pour emprunter un terme de Montaigne soient « consubstantiels, » ne fassent qu'un, ne se démentent pas l'un l'autre. Quand Montaigne, maire de Bordeaux, s'enfuyait à Libourne parce que la peste sévissait à Bordeaux, il avait oublié les enseignements de Plutarque et de Sénèque, ces discours « qui apprendront à savoir bien mourir et bien vivre. »

7. Ce qu'on peut désirer ; à quoi doit servir l'argent dur à gagner ; ce que nous devons à la patrie, à nos chers parents, ce que Dieu a voulu que nous fussions sur la terre, quel rang il nous a assigné dans le monde, ce que nous sommes et dans quel dessein il nous a donné l'être (Perse, III, 69).

8. Et de quelle façon nous devons éviter ou supporter nos peines (Virgile, *Enéide*, II, 459).

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles[1] en nous : car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doibt abruver[2] l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui reglent ses mœurs et son sens; qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l'art qui nous faict libres : elles[3] servent toutes voirement[4] en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes aultres choses y servent en quelque maniere aussi ; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement[5]. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie[6] à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage ; et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures[7] tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là ; et, suyvant l'institution de Socrates[8], borner le cours de nostre estude en icelles où fault l'utilité :

Sapere aude,
Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,
Rusticus exspectat dum defluat amnis ; at ille
Labitur et labetur in omne volubilis ævum[9];

C'est une grande simplesse[10] d'apprendre à nos enfants,

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua[11] ;

la science des astres et le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres :

1. *Le moyen de tant de divers bransles.* L'explication de tant d'agitations, de mouvements en sens divers.

2. *Abruver.* abreuver. Montaigne emploie plus haut dans le même sens le verbe *imboire*.

3. Montaigne fait *art* du féminin conformément à l'étymologie *ars*. Ce qui ne l'empêche de dire « les arts *libéraux* » parce que les adjectifs qui, en latin, n'avaient qu'une forme pour le masculin et le féminin, n'en eurent également qu'une en français. Lettres *royaux*, *grand* mère (*regalis*, *grandis*), sont des vestiges de cette ancienne règle.

4. *Voirement*, vraiment, *vera mente*, selon la formation régulière d'un grand nombre d'adverbes.

5. *Professoirement.* Professionnellement.

6. *Appartenances de nostre vie :* les fonctions, l'emploi (*quod pertinet ad*). Ce sont à proprement parler les dépendances d'un sujet, d'un objet.

7. *Enfonceures.* Enfoncements, profondeurs.

8. Diogène de Laërte, *Vie de Socrate*, II, 21.

9. Ose être vertueux, commence ; différer l'heure de régler sa conduite, c'est imiter ce paysan qui attend que la rivière ait achevé de couler; elle coule et ne cessera de couler éternellement (HORACE, *Epitre* II, 140).

10. *Simplesse*, simplicité.

11. Quelle est l'influence des Poissons, du signe enflammé du Lion, du Capricorne qui se plonge dans la mer occidentale (PROPERCE, IV, 189).

Τι Πλειάδεσσι χάμοι;
Τι δ' ἄστρασιν Βοωτεω[1],

Anaximenes escrivant à Pythagoras[2] : « De quel sens puis je m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousjours presente aux yeulx? » car lors les rois de Perse preparoient la guerre contre son païs. Chascun doibt dire ainsin[3] : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iray je songer au bransle du monde? »

Aprez qu'on luy aura apprins ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique ; et la science qu'il choisira, ayant desjà le jugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis[4], tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme[5] propre à cette fin de son institution ; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee[6]; et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra joindre quelque homme de lettres qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza[7], qui y peult faire doubte? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre, et où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie soit, jusques[8] aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné,

1. Que m'importent les Pléiades ou les étoiles du Bouvier? (ANACRÉON, *Ode* XVII, 10.)

2. Diogène de Laërte, liv. II. *Anaximène.* Anaximène de Milet (sixième siècle avant J.-C.) fut le maître d'Anaxagore.

3. *Ainsin*, pour ainsi, par l'addition d'un *n* euphonique.

4. *Devis*, conversation. C'est l'enseignement oral. Le verbe deviser est plus employé que le substantif.

5. C'est-à-dire le texte même de l'auteur.

6. Cette expression rappelle l'os médullaire (à moelle) de Rabelais. Prologue Ier, *Livre de Gargantua*).

7. *Gaza.* Théodore Gaza, né à Thessalonique, auteur d'une grammaire greeque en quatre livres, un peu obscure, « peu aysée et naturelle, » pour les commençants.

8. *Jusques aux gents*, même pour les gens.

sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die[1] follastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien[2] rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou je me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous : » à quoy l'un d'eux, Heracleon le megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ[3] ou qui cherchent la derivation des comparatifs χείρον et βέλτιον et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον[4], qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science : mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouïr ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

> Deprendas animi tormenta latentis in ægro
> Corpore; deprendas et gaudia : sumit utrumque
> Inde habitum facies[5].

L'ame qui loge la philosophie doibt, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire jusques au dehors son repos et son aise; doibt former à son moule le port exterieur, et l'armer, par consequent, d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouïssance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousjours serein : c'est *Baroco* et *Baralipton*[6] qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire[7]. Comment? elle faict estat de sereiner[8] les tempestes de l'ame, et d'apprendre

1. C'est-à-dire peu s'en faut que je ne dise.

2. Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*. Ch. v.

3. Βάλλω, *je lance*, dont le futur est βαλῶ.

4. C'est ainsi que *pejor* et *pessimus* servent de comparatif et de superlatif au positif *malus* (méchant), *melior* et *optimus*, au positif *bonus* (bon), dont ils ne dérivent pas.

5. On devine les tourments de l'âme enfermée dans un corps malade, aussi bien que la joie; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme (JUVÉNAL, IX, 18).

6. Deux termes de l'ancienne logique scolastique; dix-neuf mots factices exprimaient en vers mnémoniques les dix-neuf formes du syllogisme :

Barbara, celarent, darii, ferio, *baralipton*, etc. Ce sont ces formules que Montaigne appelle avec raison : « ergotismes qui ont saisi les avenues de la philosophie. »

7. *Par ouyr dire*, par entendre dire, c'est-à-dire par ouï-dire.

8. *Sereiner*, rendre serein; on ne dit plus guère que rasséréner.

la faim et les fiebvres à rire[1], non par quelques epicycles[2] imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchee la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses; mais si[3] peult on y arriver, qui en sçait l'addresse[4], par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes[5], plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voultes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe[6] et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite[7], menaceuse, mineuse[8], et la placer sur un rochier à l'escart, emmy[9] des ronces; fantosme à estonner les gents[10].

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection que de reverence envers

1. Inversion, à rire de la faim et des fiebvres.

2. *Epicycles*, petit cercle imaginé par les anciens astronomes, et dont le centre parcourt la circonférence d'un cercle plus grand. *Epicycles imaginaires* signifie ici de pures inventions.

3. *Mais si*, mais pourtant.

4. *Qui en sçait l'adresse*, quand on a l'adresse de trouver ces routes.

5. *Doux fleurantes*, sentant bon. Fleurer, exhaler une odeur. Doux est adverbe comme *suave* dans le mot latin *suaveolens*.

6. *De profession*, qui fait profession de haïr.

7. *Despite*, pleine de dépit, dépitée.

8. *Mineuse*, de *mina*, à peu près le même sens que menaceuse, menaçante.

9. *Emmy* (*in medio*), au milieu de, parmi.

10. Quoi qu'en dise Montaigne, ce n'est pas là le chemin de la vertu. En vérité elle serait à trop bon compte, les avenues en sont moins délicieuses. Témoin l'apologue de Prodicus, sollicité à la fois par le vice et la vertu (Voir ce morceau qui nous a été conservé par Xénophon dans ses *Mémorables*).

C'est, comme dit Bossuet, un chemin où le chrétien *grimpe* plutôt qu'il ne *marche*. L'ascétisme chrétien aussi bien que la mythologie païenne s'accordent pour ne point semer de fleurs les pentes abruptes qui conduisent à la vertu. Cette philosophie n'est plus même celle d'Epicure ; on se croirait dans les avenues de l'abbaye de Thélème (voir Rabelais, *Gargantua*, liv. 1er, ch. LII). Au reste, sans vouloir mettre en contradiction l'auteur avec lui-même, il est facile de trouver dans les *Essais* tel passage où il peint d'un autre langage la vertu : « Ces paroles nous représentent bien clairement ce que je voulais vérifier, que la vertu refuse la *facilité* pour compaigne, et que *cette aisee, douce et penchante voye n'est pas celle de la vraye vertu, elle demande un chemin aspre et espineux...* (II, XI). Que conclure de ces peintures si différentes? que Montaigne ne se pique pas d'unité dans ses vues philosophiques, qu'à la suite de ses lectures, entraîné en sens divers, luttant entre le stoïcisme et l'épicuréisme, tantôt il se forgera un idéal de vertu austère et chrétienne, tantôt il l'accommodera à la faiblesse humaine et et à l'indulgence que réclame la jeunesse.

la vertu, luy sçaura dire que les poëtes suyvent les humeurs communes[1]; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas[2]. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant une beaulté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beaulté molle, affettee, delicate, artificielle; l'une travestie en garson, coiffee d'un morion[3] luisant; l'aultre vestue en garse[4], coiffee d'un attiffet[5] emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement[6] à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c'est son util, non pas la force[7]. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté et aysance de son progrez[8]. C'est la mere nourrice des plaisirs humains[9]: en les rendant justes, elle les rend seurs[10] et purs; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit; retranchant ceulx qu'elle refuse; elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse[11]; et nous laisse abondamment touts ceulx que veult nature, et jusques à la satieté, sinon jusques à la lasseté[12], maternellement[13]: si d'adventure nous ne voulons dire[14] que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune

1. L'opinion commune.

2. Les suites de la passion sont souvent plus pénibles que les efforts et les sacrifices réclamés par la vertu.

3. *Morion*, ancienne armure de tête plus légère que le casque.

4. *Garse*, fille, c'est le féminin de garçon, n'avait pas alors le sens de fille de mauvaises mœurs.

5. *Attiffet*, ornement de tête pour les femmes. Le verbe *attifer*, dans le sens de parer, est encore usité.

6. *Diversement à*, c'est-à-dire s'il choisit autrement que Pâris épris de la belle Hélène.

7. *Util*, outil. Le règlement, c'est-à-dire la mesure, la modération est l'outil, l'instrument de la vertu, ce n'est pas la force.

8. Socrate, selon Montaigne, se laisse *simplement* et *sans peine*, glisser sur cette route de la vertu où il s'avance et *progresse* pour ainsi dire *à son insu*. A ce compte, la vertu est décidément trop aisée, qui ne voudrait être vertueux?

9. C'est ainsi que Lucrèce désigne Vénus : *hominum divumque voluptas*.

10. *Seurs*, sûrs.

11. Cette *vertu* n'est plus qu'un assaisonnement d'aimable volupté.

12. Il s'agit de trouver exactement le point délicat entre la satiété et la lassitude, c'est l'art suprême de la vertu. On comprend, sans cesser d'aimer Montaigne, que cette morale amollissante, qui change la valeur des mots consacrés par le sens commun et l'accord des moralistes, ait quelquefois irrité Pascal et l'austérité des Jansénistes.

13. *Maternellement*, en bonne mère.

14. C'est-à-dire à moins de prétendre que.

commune luy fault[1], elle luy eschappe[2] ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre toute sieune, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez; elle ayme la vie, elle ayme la beaulté, et la gloire, et la santé : mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là regleement[3], et les sçavoir perdre constamment[4]; office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peult on justement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres[5].

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieulx ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin[6] qui arme la jeune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au jeu des batteleurs; qui, par souhait[7], ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice : je n'y treuve aultre remede, sinon qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville[8], feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, « Qu'il faut colloquer les enfants, non selon les facultez[9] de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon?

> Udum et molle lutum est: nunc, nunc properandus, et acri
> Fingendus sine fine rota[10].

1. *Fault*, du verbe faillir, manquer, faire défaut.

2. C'est-à-dire que la vertu sait se passer de la fortune et se forger un bonheur qui échappe au hasard.

3. *Regleement*, régulièrement, conformément à une règle.

4. *Constamment*, avec fermeté d'âme, *constanti mente*.

5. Dont certains philosophes hérissent les abords du chemin de la vertu.

6. *Tabourin*, tambour.

7. Par goût.

8. L'exemplaire de Bordeaux (1588) fournit cette curieuse variante de la main de Montaigne : « Je n'y trouve aultre remède sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrangle, s'il est sans témoings, ou qu'on le mette pastissier, etc. » Expression vive et originale du mépris qu'inspire à Montaigne un gentilhomme si indigne de ses nobles ancêtres. Montaigne, au dire d'un commentateur, a supprimé cette phrase en songeant « aux abus horribles que produirait l'usage d'un tel remède. » N'est-ce pas faire preuve d'excessive naïveté de prendre au pied de la lettre le conseil de Montaigne, se décidant, après réflexion, à faire grâce de l'étranglement à tant de fils de famille indignes !

9. Montaigne joue en quelque sorte sur le mot. Dans le premier sens, *facultez* (*facultates*) signifie fortune, condition, rang.

10. L'argile est molle et humide; allons, hâtons-nous, et, sans perdre de temps, façonnons-la sur la roue (PERSE, III, 23).

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cicero disoit que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques; et je treuve ces ergotistes[1] plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doibt au paidagogisme[2] que les premiers quinze ou seize ans de sa vie ; le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peult amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à poinct : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple[3] à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, la prouesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre ; et, avecques cette munition[4], il l'envoya encores enfant subjuguer l'empire du monde à tout[5] trente mille hommes de pied, quatre mille chevaulx, et quarante-deux mille escus seulement. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honnoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse ; mais, pour plaisir qu'il y prinst[6], il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis[7].

C'est ce que dict Epicurus[8] au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus jeune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse. » Qui faict aultrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, je ne veulx pas qu'on emprisonne

1. Ces philosophes qui ergotent, discutent sur des mots. Passage cité par Sénèque, *Epist.* XLIX.

2. À l'instruction de ses pédagogues.

3. Alexandre. (Voir les premiers chapitres de sa biographie dans Plutarque.)

4. *Avecques cette munition*, au sens moral, ainsi fortifié.

5. Ayant en tout, avec seulement.

6. Quelque plaisir qu'il y prit.

7. Jeunes gens et vieillards, tirez de là une règle certaine pour votre âme, et des provisions de voyage pour l'heure triste où blanchissent vos cheveux (PERSE, V, 64).

8. Diogène de Laërte, liv. X, *Epicure*.

ce garson : je ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melancolique d'un furieux maistre d'eschole; je ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile [1], et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay je veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science! Carneades [2] s'en trouva si affolé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles [3]. Ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue [4]. A la verité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France [5]; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et, hommes faicts, on n'y veoid aulcune excellence : j'ay ouy tenir à gents d'entendement, que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre [6], toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude [7] : car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire [8] : » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie

1. A la vie de société.

2. Diogène de Laërte, IV, 62.

3. « Un bon nombre en perd le soin de se faire les ongles et la barbe. » (Horace, *Epitre aux Pisons*, 297.)

4. *Tenue*, suite, consistance.

5. N'en est-il pas de même partout? Cela ne tient-il pas à la grâce naïve et séduisante du premier âge, auquel succède fatalement ce qu'on a justement appelé l'âge ingrat. Mais on sait que Montaigne n'aime pas ces « geaules » qu'on a appelées collèges, et ce n'est pas sans raison, s'il n'y a pas trop d'exagération dans les tableaux que nous présentent Rabelais et l'auteur des *Essais*. Ce sont moins des classes que des champs de carnage.

6. *Vespre*, le soir. *Vesper*, d'où vêpres, office et prières du soir.

7. On voit avec quelle insistance Montaigne revient sur ce système d'un enseignement pratique donné en tous lieux et en toute occasion. De même Rabelais : « Quant à la congnoissance des faictz de nature, je veux que rien ne te soit incongneu (*Pantagruel*, II, VII).

8 Plutarque, *Symposiaques*, I, 1.

assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord[1]; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, c'a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la douleur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny aux jeux; et Platon l'ayant invitee à son Convive[2], nous veoyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, et accommodee au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

> Æque pauperibus prodest, locupletibus æque;
> Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit[3].

Ainsi, sans doubte, il choumera[4] moins que les aultres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoyqu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné[5]: aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre[6], sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les jeux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes[7]. Je veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand[8] l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme : il n'en fault pas faire à deux[9]; et comme dict Platon, il ne fault pas les dresser l'un sans l'autre; mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon[10]; et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire?

1. C'est-à-dire un mélange de parties s'accordant trop mal ensemble.

2. *Banquet*, c'est le titre d'un des dialogues de Platon.

3. Elle est utile aux riches, elle ne l'est pas moins aux pauvres : jeunes gens et vieillards se repentiront également de l'avoir négligée (HORACE, *Epist.*, I, 1, 25).

4. *Choumera*, du verbe choumer chômer, flâner.

5. *Desseigné*, entrepris dans le dessein de se rendre en lieu déterminé.

6. *Par rencontre*, par hasard.

7. Voir dans Rabelais un passage où il s'étend longuement sur ces exercices..... « Changeant donc de vestement, montoit sur un coursier, sur un roussin, etc. » (*Gargantua*, I, XXIII).

8. *Quand et quand*. En même temps que.

9. C'est-à-dire il ne faut pas les traiter séparément.

10. Voir le *Timée* et Plutarque, dans le traité *des Moyens de conserver la santé*, 27.

Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe doulceur, non comme il se faict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas[1] ; endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser; ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire ; accoustumez le à tout ; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoreux. Enfant, homme vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la plupart de nos colleges m'a tousjours desplu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule[2] de jeunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office[3], vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintitves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! joinct, ce que Quintilian[4] en a tresbien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement[5] à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier[6] sanglants! J'y ferois pourtraire[7] la Joie, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus[8]. Où est leur proufit, que là feust[9] aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soingneux, en ses Loix, de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité ; et com-

1. L'esprit en s'y endurcissant y devient insensible (*callum ducit*).

2. Prison, de l'italien *gabbia*, *gabbiola*, cage.

3. Office, *officium*, devoir, pendant leurs études et exercices.

4. *Quintilian*, Quintilien. C'est la forme latine *Quintilianus* (*Institut. orat.*, I, 3).

5. *Nommeement*, c'est-à-dire en particulier, spécialement.

6. *Tronçons d'osier*, c'est-à-dire fragments de verges.

7. *Pourtraire*, peindre.

8. *Speusippus*. Neveu de Platon, lui succeda dans l'Académie qu'il dirigea de 347 à 339 avant J.-C. (Diogène de Laerte, IV, 1).

9. *Que la feust*. Il faut ici sous-entendre : Je voudrais que..... ce lieu où ils apprennent *proficere*, faire progrès) fût aussi un lieu de récréation. Prendre ses *esbats*, s'ébattre, c'est se divertir.

bien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses, et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulierement la poësie que pour la musique[1].

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de societé. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon [2], maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'umbre, et trembloit au soleil? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebuzades; d'aultres s'effrayer pour une souris; d'aultres rendre la gorge à veoir de la cresme; d'aultres à veoir brasser un lict de plume; comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque proprieté occulte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gaigné cela sur moy (il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing), que, sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses dequoy on se paist.

Le corps est encores souple [3]; on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle [4], qu'on rende hardiement un jeune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive l'usage [5] : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'aultant à luy [6]. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Je veulx qu'en la desbauche mesme il

1. Si ce tableau est quelque peu idéalisé, si Montaigne veut faire des collèges et des classes des lieux de délices et d'amusements plus que de travail et d'études, il ne faut pas oublier que les rigueurs de la discipline scolastique, la cruauté des traitements infligés aux écoliers de Montaigu et autres collèges, expliquent ces revendications au nom du bon sens et de l'humanité. Rabelais, lui, y voudrait mettre le feu.

2. Voir Sextus Empiricus, *Hypotiposes pyrrhoniennes*, I, 14. Ce Sextus est un médecin et un philosophe sceptique du troisième siècle de notre ère. Son surnom *Empiricus* vient de ce qu'il était surtout partisan de l'*empirisme*, c'est-à-dire de l'expérience en médecine.

3. Dans la jeunesse.

4. *Soubs boucle*, c'est-à-dire bouclé, enchaîné.

5. C'est-à-dire qu'on l'exerce conformément à l'usage.

6. *D'autant à luy*, c'est-à-dire autant que lui, lui tenir tête.

surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons ; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *Multum interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat*[1]. Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloingné de ces desbordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à lui en bonne compaignie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy, en Allemaigne : il le print de cette façon ; et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayants à practiquer cette nation. J'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades[2], de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé[3] ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne ; autant reformé à Sparte, comme voluptueux en Ionie.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res[4],

Tel vouldrois je former mon disciple.

Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque[5].

Voicy mes leçons : Celui là y a mieulx proufité, qui les faict[6], que qui les sçait. Si vous le veoyez, vous l'oyez ; si vous l'oyez[7], vous le veoyez. Jà à Dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon[8], que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts ! *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disci-*

1. Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal (SÉNÈQUE, *Epist.* CX).

2. Alcibiade n'est assurément pas un type à proposer comme modèle à son jeune gentilhomme. Au reste, tout ce passage où Montaigne développe cette idée que son élève doit être capable de vices et de débauches est bien sujet à contestation. Il est à craindre que le jeune homme qui *s'exerce à la débauche*, essaye ses forces dans les excès, n'y perde le goût de la tempérance et ne revienne difficilement à la modération. C'est en tout cas affaire de tempérament, de vigoureuse constitution plus que tout autre chose.

3. C'est-à-dire sans que sa santé y fût intéressée, en souffrit.

4. Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune (HORACE, *Epist.*, I 17, 23).

5. J'admirerai l'homme qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, capable de supporter avec élégance les deux rôles (HORACE, *Epist.*, I, 17, 25). Montaigne donne à ces vers un sens opposé à celui d'Horace.

6. *Qui les faict*, c'est-à-dire qui met en pratique mes leçons.

7. *Vous l'oyez*, du verbe *ouïr*, vous l'entendez.

8. Dans le dialogue intitulé les *Rivaux*, chap. II. L'authenticité de ce dialogue n'est pas prouvée.

plinam, vita magis, quam litteris, persecuti sunt[1] ! Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus[2] de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dict il, ny art ny science ; mais je suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Je m'en mesle, dict il, d'autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy dire quelque chose : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes ; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes[3]? »

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera ; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprinses, s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportements[4], s'il a du jugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie[5] ; de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet, quique obtemperet ipse sibi, et decretis pareat*[6]. Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à leurs jeunes gents, « Que c'estoit parce qu'ils les vouloyent accoustumer aux faicts, non pas aux paroles[7]. » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs[8] de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil ; et ne veis jamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses[9] ; encores autant à en proportionner un grand corps, estendu en quatre ou cinq parties ; aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir briefvement mesler et entrelacer

1. C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu'ils ont embrassé le plus grand de tous les arts, celui de bien vivre (Cicéron, *Tuscul.*, IV, 3).

2. C'est Pythagore qui fit cette réponse au prince des Phliasiens, et non Héraclide de Pont, mais c'est d'un livre d'Héraclide que Cicéron a tiré ce fait (Voir *Tuscul.*, V. III).

3. Diogène de Laërte, liv. VI, 48.

4. *Deportements*, façon d'agir bonne ou mauvaise.

5. *Œconomie*, administration de sa fortune, de ses dépenses.

6. En homme qui considère sa façon de vivre non comme un étalage de science, mais comme la règle de sa vie, qui obéit à lui-même et à ses principes (Cicéron, *Tuscul.*, II, 4).

7. Plutarque. *Apophthegmes des Lacédémoniens. Zeuxidamus*, I.

8. Latinistes.

9. *En clauses*, en phrases, en périodes.

de quelque subtile façon[1] : laissons le à ceulx qui en font profession expresse.

Allant un jours à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoyent à Bordeaux, environ à cinquante pas l'un de l'aultre : plus loing derriere eux je veoyais une troupe, et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy; luy, qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien ; et je suis logicien. » Or, nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme[2], laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop ; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye[3]. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela[4] ? ce sont des umbrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors ; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes, et veoyez les un peu begayer sur le poinct de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matière imparfaicte[5]. De ma part, je tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque[6], soit par mines, s'il est muet :

Verbaque provisam rem non invita sequentur[7].

1. Montaigne entend par là, après l'étude de la rhétorique, celle de la logique et de la dialectique.

2. Il faut tenir compte à Montaigne, comme il dit, de cette « profession expresse. » Ce qu'il veut former, « c'est un gentilhomme. » De là une méthode particulière et des lacunes que nous avons signalées ailleurs; de là aussi certaines allures dédaigneuses qui semblent une concession faite aux préjugés de la noblesse.

3. *Baye*, tromperie.

4. *Que c'est*, c'est la forme latine (*quid sit hoc*), pour ce qu'est ou qu'est-ce que.

5. C'est un souvenir de l'ourse léchant ses petits pour les façonner.

6. *Bergamasque*, italien de Bergame.

7. Horace, *Art poét.*, v. 311. Boileau a traduit cette pensée par ces deux vers :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Art poét., ch. Ier, v. 153.

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *quum res animum occupavere, verba ambiunt*[1] ; et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt*[2]. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire ; ne faict pas son laquay ou une harangiere du Petit-Pont[3] ; et si[4], vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront[5] aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant jeu, capter la benevolence du candide lecteur[6] ; ny ne luy chault[7] de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïfve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme ; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus[8]. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates ; aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu ; et quant à vostre conclusion, je n'en veulx rien faire[9]. » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus ! Et quoy cet aultre ? Les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique[10] : le premier, plus affetté[11], se presenta avecques un beau discours premedité sur le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple en sa faveur ; mais l'aultre en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, je le

1. Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots arrivent en foule (Sénèque, *Controv.*, III, *præm.*

2. Les choses entraînent les paroles (Cicéron, *de Finibus*, III, 5).

3. C'est-à-dire son laquais ou une harangère du Petit-Pont n'en savent pas davantage, et lui n'en sait pas plus qu'eux sous ce rapport. *Faict* remplace un verbe déjà exprimé dans la phrase ; emploi encore fréquent au dix-septième siècle. Cette harangère du Petit-Pont rappelle Malherbe allant, si nous en croyons Racan (*Vie de Malherbe*), apprendre le vrai français au milieu des « crocheteurs du Port au foin. »

4. *Et si*, et pourtant, ce qui ne les empêche point.

5. *Se desferreront*, se déferrer, perdre le fer, être désarmé, nous dirions encore ils sont ferrés sur les règles de leur langage. C'est la rhétorique et la logique naturelles.

6. Montaigne fait allusion à un des préceptes de la rhétorique : Cicéron recommande à l'orateur d'employer l'exorde (ce que l'auteur appelle l'avant-jeu), à rendre l'auditeur attentif et bienveillant.

7. Du verbe *chaloir*. *Il me chaut*, il me soucie, d'où le substantif *nonchalance*, négligence.

8. *Dialogue des orateurs*, chap. XIX. Il faut lire *Aper* et non *Afer* que porte le texte de Montaigne.

9. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. Cléomène, fils d'Anaxandridas. VII.

10. Edifice public. Le mot a ici un sens général.

11. *Affetté* ou *affecté*, par opposition à la simplicité de son concurrent.

feray[1]. » Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration ; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit-il, un plaisant consul[2]. » Aille devant ou aprez[3], une utile sentence, un beau traict est tousjours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rhythme[4] faire le bon poëme : laissez luy allonger une courte syllabe[5], s'il veult ; pour cela, non force[6] : si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien faict leur office, voylà un bon poëte, dirai je, mais un mauvais versificateur[7],

> Emunctæ naris, durus componere versus[8].

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

> Tempora certa modosque, et, quod prius ordine verbum est,
> Posterius facias, præponens ultima primis...
> Invenias etiam disjecti membra poetæ[9] :

il ne se dementira point pour cela ; les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansast, approchant le jour auquel il avoit promis une comedie, de quoy il n'y avoit encores mis les mains : « Elle est composee et preste ; il ne reste qu'à y adjouster les vers[10] : » ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay[11] ont

1. Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient les affaires de l'État*, chap. IV.

2. Plutarque, *Vie de Caton*, 21.

3. *Aille*, etc., c'est-à-dire qu'elle aille.

4. *Rhythme* et rime sont confondus. Ce qui tient à la versification n'influe pas sur la valeur de la pensée en elle-même.

5. C'est-à-dire faire longue une syllabe brève ; une faute de quantité ne lui « chault. »

6. *Pour cela, non force*. il n'y a pas nécessité, il n'importe ; locution usitée en ce sens au seizième siècle.

7. Toute cette théorie a souvent été discutée, en réalité c'est un vain débat. Montaigne, comme Fénelon, au dix-septième siècle, a tort de faire si bon marché de ces mérites. Il n'y a point de poète sans bon versificateur ; on ne peut séparer le corps du vêtement parce qu'ils ne font qu'un. Un poète contemporain, M. Th. de Banville, va jusqu'à faire de la *rime* l'âme même du vers (V. *Petit Traité de poésie française*). Fénelon qui insiste tant sur les difficultés de la versification française, qui y voit plus d'inconvénients que d'avantages, n'est pas loin de regarder le *Télémaque* comme une véritable épopée en prose. « Il ne reste, dirait Montaigne, qu'à y ajouter les vers ! »

8. Odorat subtil, mais vers négligés (HORACE, *Sat.*, I, IV, 8).

9. Supprimez le rythme et la mesure, changez l'ordre des mots, mettez les derniers les premiers, vous retrouverez encore les membres dispersés du poète (HORACE, *Sat.*, I, IV, 58).

10. Plutarque, *Si les Athéniens ont été plus excellents dans les armes que dans les lettres*, chap. IV.

11. Ronsard est le chef de la fameuse Pléiade qui a tenté, au seizième siècle,

donné credit à nostre poësie françoise, je ne veois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eux : *Plus sonat quam valet*[1]. Pour le vulgaire, il ne feut jamais tant de poëtes; mais, comme il leur a esté bien aysé de representer leurs rhythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'aultre[2].

Voire mais, que fera il[3] si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? « Le jambon faict boire; le boire desaltere : parquoy le jambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus[4] cette plaisante contrefinesse : « Pourquoy le deslieray je, puisque tout lié il m'empesche[5]? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes[6] des finesses dialectiques ; à qui Chrysippus dict, « Joue toi de ces battelages avecques les enfants; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage[7]. Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata*[8], luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux ; mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue, pour courir aprez un beau mot : *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant*[9] : et l'aultre *qui alicujus verbi decore placentis, vocentur ad id, quod non proposuerant scribere*[10]. Je tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que je ne destors[11] mon fil pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux

de renouveler les sources et l'inspiration de la poésie française, surtout de la poésie lyrique et du Bellay a lancé le manifeste de la nouvelle école : *Deffence et illustration de la langue francoyse* (1649).

1. Plus de son que de sens (Sénèque, *Epist.* XL).

2. On voit que Montaigne admire les maîtres, mais raille « les petits apprentis, » les imitateurs maladroits.

3. Que fera notre élève? Montaigne revient à son principal sujet qu'il semblait avoir entièrement perdu de vue.

4. Aristippe, philosophe cyrénaïque, contemporain de Socrate.

5. Diogène de Laërte, liv. II, *Aristippe.*

6. Voir plus haut : philosophe stoïcien, disciple de Zénon; Chrysippe fut son disciple.

7. Diogène de Laërte, *Chrysippe*, liv. III.

8. Sophismes entortillés et épineux. On s'amusait dans les écoles à ces misérables jeux d'esprit, à dénouer sérieusement ces syllogismes par les règles de la logique. Le sophisme type est l'argument *cornu :* » On a ce qu'on n'a pas perdu, vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes. »

9. Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir (Quintilien, VIII, 3).

10. Qui pour ne pas perdre un mot qui leur plait, s'engagent dans une matière qu'ils n'avaient pas dessein de traiter (Sénèque, *Epist.*, LIX).

11. *Je tors... que je ne destors mon fil.* Montaigne joue sur les mots d'une

paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'ayt aulcune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré ; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque [1] :

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet [2] ;

plustost difficile qu'ennuyeux ; esloingné d'affectation ; desreglé, descousu et hardy : chasque loppin [3] y face son corps ; non pedantesque, non fratesque [4], non plaideresque [5], mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar ; et si ne sens pas bien pourquoi il l'en appelle [6].

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre jeunesse au port de leurs vestements : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers, et nonchalante de l'art ; mais je la treuve encores mieulx employee en la forme du parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante [7] au courtisan ; et en une monarchie, tout gentilhomme doibt estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir [8] un peu sur le naïf et mesprisant. Je n'ayme point de tissure [9] où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex* [10]. *Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui* [11] ?

façon un peu obscure. *Il tord* la pensée, il la condense, pour se l'appliquer et la garder en mémoire, plutôt qu'il ne détord son fil, qu'il ne l'allonge pour aller, comme tant d'autres, « à un quart de lieue, courir après un beau mot. »

1. Si Montaigne n'a pas toutes les qualités qu'il prise tant, on ne peut lui refuser le parler *simple, naïf* et *succulent*.

2. Cette expression-là seule plaira qui frappera (*Epitaphe de Lucain*, citée dans la bibliothèque latine de Fabricius, II, 10).

3. On dit un lopin de terre, même sens ici, morceau, fragment.

4. *Fratesque*, en italien *frate* signifie frère, moine. Eloquence de moine.

5. *Plaideresque*, de plaideur, d'avocat.

6. Suétone, *Vie de César*, 55. Montaigne ne comprend pas bien pourquoi Suétone qualifie l'éloquence de César de *soldatesque*. Il avait lu une mauvaise leçon. Le texte restitué n'applique plus l'épithète à son éloquence, mais à son talent de général.

7. *Mesadvenante*, messéante, qui ne convient pas.

8. *Gauchir sur*, dévier, incliner vers.

9. *Tissure*, tissu.

10. La vérité doit parler une langue simple et sans art (Sénèque, *Epist.*, XL).

11. Qui parle avec recherche est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. (Sénèque, *Epist.*, LXXV).

L'eloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy[1]. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitee : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition scholastique[2] et puerile. Peusse je ne me servir que de ceulx qui servent aux hales à Paris[3] ! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus[4] la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité[5] de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robe, pensent tresfaulsement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais[6]; mais je ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon, ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler ; les Lacedemoniens, de la briefveté ; et ceux de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit φιλολόγους curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons ; les aultres, λογοφίλους, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire, mais non pas si bonne qu'on l'a faict ; et suis despit[7] de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins où j'ay plus ordinaire commerce[8].

1. Pascal qui, nous l'avons dit, copie parfois Montaigne, lui a emprunté cette pensée en la modifiant à peine : « La véritable éloquence, dit-il, se moque de l'éloquence. »

2. *Scholastique*, d'école, pédantesque.

3. Voir plus haut, p. 178, note 3.

4. Diogène de Laërte, liv. X, *Epicure*.

5. *Perspicuité*, clarté.

6. La langue des *Essais*, qui est familière, usuelle et n'affecte pas « la recherche des phrases nouvelles et des mots peu congneus. » L'entourage, à son insu même, se met à l'unisson avec le maître ; on pourrait dire à bien des égards : tel maître, tel valet. L'auteur raconte (V. à la page suivante) comment, non seulement ses domestiques, mais tous les villages autour se mirent à « latinizer, » parce que dès sa première enfance, son père avait ordonné que maîtres et serviteurs ne se servissent que du latin, à l'exclusion même du français ou du périgourdin.

7. *Despit*, fâché, dépité.

8. Montaigne semble oublier tout ce qu'il doit à la langue latine, qu'il a parlée la première comme une langue vivante ressuscitée à son usage, dans un coin du Périgord, par la fantaisie d'un père original ; son style est imprégné de latinismes, ce qui ne l'empêche de préférer, à la connaissance des langues anciennes, « que l'on achète trop cher, » celle du français d'abord, puis des langues parlées par les peuples voisins. Il entend l'ita-

C'est un bel et grand adgencement[1] sans doubte que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en[2] moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon pere[3], ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire, parmy les gens sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien[4], est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains[5]. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a, que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine.

Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'autre langue que latine[6]. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y feit : mon pere et mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus

lien, mais paraît n'avoir guère entendu aucun autre idiome moderne.

1. *Adgencement*, ornement. *Concinnitas*.

2. *En*, sur.

3. Voir sur le père de Montaigne, ce qu'il en dit lui-même dans les *Essais*, I, XXXIV; II, II, XII; III, IX, XIII (Voir nos *Extraits de Montaigne*, 1 vol., Belin, 1883).

4. S.-ent, *à apprendre*. C'est toujours l'objection faite à l'étude des langues mortes. Ce que l'on cherche encore, c'est, comme dit Montaigne : « La *façon d'en avoir meilleur marché*, » en les sachant le mieux possible.

5. Si les Romains joignaient communément l'étude du grec à celle du latin, il faut remarquer que les Grecs n'apprenaient que leur langue, étude « qui ne leur coustoit rien. »

6. On peut comparer ce mode d'enseignement avec celui qui fut appliqué à Agrippa d'Aubigné : « Dès quatre ans accomplis, le père lui mena de Paris un précepteur Jean Cottin, homme astorge (dur) et impiteux (sans pitié), qui luy enseigna les lettres latine, grecque et hébraïque à la fois, ceste méthode, suivie par Peregin, son second précepteur, si bien qu'il lisoit aux quatre langues à dix ans. » (*Agrippa d'Aubigné, sa vie à ses enfants.*) Voir notre *Etude historique et littéraire sur Agrippa d'Aubigné*. Paris, Belin, 1883.

attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes[1] tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils[2]. Quant à moy, j'avoy plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque[3]; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges ; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy[4], qui a escript *de Comitiis Romanorum*[5] ; Guillaume Guerente[6], qui a commenté Aristote; George Buchanan[7], ce grand poëte escossois ; Marc Antoine Muret[8], que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster[9]. Buchanan, que je veis depuis à la suitte de feu monsieur le mareschal de Brissac[10], me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire[11] de la mienne; car il avoit lors en charge[12] ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

1. *Se latinizer*, c'est-à-dire se mettre à parler latin.

2. *Utils*, outils (voir page 150, note 3 sur l'étymologie de ce mot).

3. *Arabesque*, langue arabe.

4. Nicolas Grouchi (1520-1572), professeur de grec et de philosophie à Bordeaux, à Paris, en Portugal.

5. Paris, Vascosan, 1555, reproduit dans le tome Ier des *Antiquités romaines*, de Grévius.

6. Guillaume Guerente, commentateur d'Aristote, a aussi écrit des tragédies latines.

7. George Buchanan (1506-1582), poëte et historien écossais, professeur à Paris et à Bordeaux, où il connut Montaigne en son enfance. Ses tragédies latines étaient fort réputées.

8. Marc-Antoine Muret (1526-1585), né à Muret, près de Limoges, grand admirateur de Cicéron, un des plus renommés latinistes du siècle, professeur au collége d'Auch, puis à Poitiers et à Paris. Plus tard, réfugié en Italie, il y embrassa l'état ecclésiastique et fit l'apologie de la Saint-Barthélemy. Nous lisons plus loin dans ce même chapitre, que Montaigne « soutint les premiers personnages à tragédies latines de Buchanan, de Guerente et de Muret, qui se représentèrent au collége de Guyenne avec dignité. » Le père de Montaigne, après ce premier essai d'éducation domestique, « ayant peur de faillir en chose qu'il avait à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, et envoya son fils environ ses six ans, au collége de Guyenne très florissant pour lors et le meilleur de France. »

9. *M'accoster*, m'affronter, parce que ses maîtres n'avaient pas le latin « si prest et si à la main. »

10. Maréchal de France (1505-1563), un des meilleurs généraux de France sous les règnes de François Ier, Henri II et Charles IX.

11. *Exemplaire*, modèle.

12. *En charge*, c'est-à-dire qu'il était chargé de l'éducation du jeune comte.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna[1] me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions[2] nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains jeux de tablier[3], apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir ; et d'eslever mon ame en toute doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : je dis jusques à telle superstition, que, par ce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument ; et ne feus jamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere ; auquel il ne se[4] fault prendre, s'il n'a recueilly aulcuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause ; en premier, le champ sterile et incommode ; car, quoyque j'eusse la santé ferme et entiere, et quand et quand[5] un naturel doulx et traictable, j'estoy parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oysifveté, non pas[6] pour me faire jouer. Ce que je veoyois, je le veoyois bien ; et, soubs cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit ; l'apprehension[7], tardifve ; l'invention, lasche ; et aprez tout, un incroyable default de memoire[8]. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sçeut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux désir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme

1. *Desseigna*, forma le dessein.
2. *Pelotions*, peloter signifie jouer à la paume sans faire une partie réglée.
3. *Tablier*, on appelait ainsi la *table* de tous les jeux qui se jouent avec des pièces mobiles sur une surface plane, comme les dames ou les échecs.
4. C'est-à-dire il ne faut s'en prendre, adresser des reproches.
5. *Quand et quand*, en même temps.
6. *Non pas*, pas même.
7. *L'appréhension*, la compréhension, l'intelligence.
8. Montaigne revient souvent sur ce défaut de mémoire. Comment le concilier avec le nombre de citations mêlées à son texte ? Il explique d'un mot cette apparente contradiction : « A faute de mémoire naturelle j'en forge de papier. » (III, XIII.) Il a recours sans cesse « *aux tablettes*, » c'est-à-dire aux notes qu'il ne manque pas de prendre en lisant, et qu'il retrouve à l'occasion quand il écrit ses *Essais*.

peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suyt tousjours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premieres institutions[1], qu'il avoit apportees d'Italie ; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tresflorissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adjouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre[2] suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges ; mais tant y a que c'estoit toujours college. Mon latin s'abastardit[3] incontinent, duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage ; et ne me servist cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire enjamber d'arrivee aux premieres classes ; car, à treize ans que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la verité, sans aulcun fruict que je peusse à present mettre en compte[4].

Le premier goust que j'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose[5] d'Ovide : car environ l'aage de sept ou huict ans, je me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle[6], et que c'estoit le plus aysé livre que je cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux[7], et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foys encores le corps[8] ; tant exacte estoit ma discipline[9] ! Je m'en rendoys plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes.

1. *Institutions*, dans le sens de plan, règles de conduite pour l'instruction et l'éducation de son fils.

2. Ce sont les répétiteurs des leçons données en commun, comme nous dirions, de la classe.

3. *S'abastardit*, s'altéra.

4. S'il faut en croire ici Montaigne, le profit de cette première éducation aurait été assez mince, puisque, ayant perdu l'usage de son latin, il aurait été incapable, faute de maturité d'esprit, de tirer d'études prématurément terminées le fruit que l'âge ordinaire permet aux jeunes gens d'en recueillir.

5. Ce sont *les Métamorphoses*.

6. Le latin qu'il avait, on l'a vu, appris avant le français et pour ainsi dire en guise de langue maternelle.

7. *Lancelot du Lac*, roman de chevalerie, par Christian de Troyes (treizième siècle. Herberay des Essarts a traduit, par ordre de François Ier, les huit premiers livres de l'*Amadis des Gaules* (1540-1548). Cet Amadis est le type sérieux de ces amoureux intrépides et fidèles dont la caricature est Don Quichotte. *Huon de Bordeaux* est une chanson de geste du quatorzième siècle.

8. C'est-à-dire ni n'en connais encore le texte ; il n'en connait qu'en gros le contenu.

9. Tant sévère était mon éducation.

Là, il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver[1] à cette mienne desbauche et aultres pareilles : car par là j'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré[2] tousjours par la doulceur du subject. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander[3] ces livres, en me tenant doulcement en office[4] pour les aultres estudes de la regle[5] : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que je feisse mal, mais que je ne feisse rien : nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux aureilles sont telles : Il est oysif, froid aux offices d'amitié et de parenté[6], et, aux offices publicques, trop particulier, trop desdaigneux[7]. Les plus injurieux mesme ne disent pas : Pourquoy a il a prins? pourquoy n'a il payé? mais, Pourquoy ne quitte il[8] ? pourquoy ne donne il? Je recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation[9]; mais ils sont injustes d'exiger ce que je ne doy pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condemnant, ils effacent la gratification[10] de l'action, et la gratitude qui m'en seroit deue : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma

1. *Dextrement conniver*, se mettre habilement de connivence avec moi. Conniver (*connivere*), signifie proprement fermer, cligner les yeux.

2. *Leurré*, signifie ordinairement trompé, ici plutôt séduit, charmé.

3. *Gourmander*, manger en gourmand, dévorer ces livres.

4. *En office*, c'est-à-dire ne lui imposant le devoir qu'avec douceur.

5. *Estudes de la règle*, régulières.

6. *Froid aux offices d'amitié*, les noms de La Boétie, de Charron, de Mlle de Gournay suffisent à défendre sa mémoire de cette accusation.

7. Voir le grave reproche que Montaigne encourut comme maire de Bordeaux; son plus grand tort fut, se connaissant si bien, d'accepter ces fonctions.

8. *Quitter*, abandonner de son droit, se départir de son dû.

9. *Supererogation*, on appelle supererogation tout ce qu'on fait au delà de ce qui est dû. Montaigne veut dire qu'il serait trop heureux qu'on ne regrettât en lui que ces services qui ne sont point exigibles, cette libéralité qui va au delà des vertus obligatoires.

10. *Gratification*, générosité, libéralité.

main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne, et de moy, que je suis plus mien. Toutesfois, si j'estoy grand enlumineur[1] de mes actions, à l'adventure rembarrerois je bien ces reproches; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que je ne face pas assez, que de quoy je puisse faire assez plus que je ne foys[2].

Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements[3] fermes, et des jugements seurs et ouverts[4] autour[5] des objects qu'elle cognoissoit; et les digeroit seule, sans aulcune communication; et, entre aultres choses, je crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray je en compte cette faculté de mon enfance? une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que j'entreprenois : car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus[6],

j'ay soustenu[7] les premiers personnages ez tragedies latines de Buchanan, de Guerente et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avecques dignité : en cela, Andreas Goveanus[8], nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France; et m'en tenoit on maistre ouvrier[9]. C'est un exercice que je ne mesloue[10] point aux jeunes enfants de maison; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant; nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat*[11] : car j'ay tousjours accusé d'impertinence

1. *Enlumineur*, qui enlumine, pour rendre plus visible et mettre en relief.
2. *Que de quoy*, au fond ce qui les offense, c'est que je pourrais faire plus encore que je ne fais; affaire de jalousie.
3. *Remuements*, impression, mouvements.
4. *Ouverts*, larges.
5. *Autour*, sur, touchant.
6. A peine avais-je atteint ma douzième année (VIRGILE, *Eglog.* VIII, 39.)
7. *Soustenu* (sustinere partes), joué les premiers rôles.
8. Goveanus (André Gouvea), Portugais, principal du collège Sainte-Barbe à Paris, de celui de Guyenne à Bordeaux, quitta la France en 1547 pour fonder un collège à Coïmbre, où il mourut l'année suivante.
9. *Maistre ouvrier*, ouvrier qui a fait ses preuves : dans les anciennes corporations, on n'était reçu maître ouvrier qu'après avoir produit un *chef-d'œuvre*.
10. *Mesloner*, mal louer, blâmer.
11. Il découvre son dessein à l'acteur tragique Ariston. c'était un homme de naissance et de fortune honorables

ceulx qui condemnent ces esbattements; et d'injustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent[1], et envient aux peuples ces plaisirs publicques. Les bonnes polices[2], prennent soing d'assembler les citoyens, et de les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et jeux; la societé et amitié s'en augmente; et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun, et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune,x d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles; quelque divertissement de pires actions et occultes[3].

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne faict que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser[4].

et que son art ne déshonorait pas auprès de ses concitoyens, parce qu'il n'a rien de honteux chez les Grecs (TITE-LIVE, XXIV, 24).

1. *Qui le valent*, qui valent, qui méritent ce privilège.

2. *Polices* gouvernements.

3. *Quelque divertissement de pires actions*, etc., c.-à-d. que le spectacle distrait, détourne d'actions pires; de toutes les distractions, le théâtre est assurément une des plus morales. Les docteurs chrétiens, au nom de la religion, l'ont généralement condamné. Jean-Jacques Rousseau, qui a tant emprunté à Montaigne, se sépare ici de lui. Au nom de l'austérité républicaine, il condamne les spectacles comme funestes à la moralité publique. D'Alembert a répondu victorieusement, dans une lettre célèbre, à la diatribe du citoyen de Genève.

4. Voir, pour le jugement général sur l'esprit de ce chapitre, notre appréciation de Montaigne considéré comme pédagogue (page 119).

x Le peuple. Ff. ailleurs: « laisser le gouvernement aux mains de la commune. »

LIVRE II

CHAPITRE VIII

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS

A MADAME D'ESTISSAC

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprinse[2] : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que je m'estois jecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, je me suis presenté moy mesme à moy pour argument et pour subject[3]. C'est le seul livre au monde de son especе, d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie; car à un subject si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sçeu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire[4] au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur que j'ay tousjours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment[5] à la

1. Nous savons que Montaigne conseille de faire voyager très jeunes les fils de famille, méthode excellente, à son avis, pour leur former l'esprit. C'est sans doute sur ses instances que le fils de Mme d'Estissac accompagna Montaigne, en 1580, dans son voyage à Rome. « Le pape, d'un visage courtois, admonesta M. d'Estissac à l'estude et à la vertu. » (*Voyages*, t. Ier, p. 87.) La famille d'Estissac était alliée à celle des la Rochefoucauld.

2. Entendez : il n'est pas possible que je sorte jamais... *Cette sotte entreprise*, étrange et nouvelle, est la fantaisie d'écrire ses *Essais*.

3. Pascal, qui n'aime pas Montaigne, le prend au mot et s'écrie : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre! » Voltaire (*Remarque* 41 sur les *Pensées de Pascal*) répond très bien à l'un et à l'autre : « Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » Le dessein de Montaigne n'est donc pas si farouche et extravagant.

4. *Pourtraire*, tracer un portrait, trait pour trait.

5. *Signamment*, spécialement.

teste de ce chapitre, d'autant que, parmi vos aultres bonnes qualitez, celles de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honnorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par tous les coings de France, et vous tiennent encore assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez[1] que le vostre. Je loue Dieu, madame, qu'elle ayt esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité[2], il n'a peu remarquer les extremes offices[3] qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veulx, si ces escripts viennent un jour à luy tumber en main lorsque je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui lui sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects, de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle[4].

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance[5] tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des

1. *Exprez*, exprès, dans son sens propre, qui ne peut laisser de doute.
2. *Puérilité*, extrême jeunesse. Ce mot n'est plus employé qu'en un sens défavorable, légèreté, niaiserie.
3. Les meilleurs services.
4. *Pour telle* que je le dis ici.
5. *Engeance* a vieilli et ne s'emploie plus guère qu'en mauvaise part.

Ah! malheureuse engeance, apanage du diable.
(Regnard, *Folies amoureuses*, a. I, sc. II.)

Ici *engeance* est employé dans son sens propre de race.

enfants aux peres, elle n'est pas si grande : joinct cette aultre consideration aristotelique[1], que celuy qui bien faict à quelqu'un l'ayme mieulx, qu'il n'en est aymé, et celuy à qui il est deu ayme mieulx que celuy qui doibt; et tout ouvrier ayme mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aymé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre[2]; et Estre consiste en mouvement et action; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict exerce un'action belle et honneste; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celui qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la mémoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre[3].

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubjectis aux lois communes, ains[4] que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. J'ay, de ma part, le goust estrangement mousse[5] à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement, comme, sur ce subject duquel je parle, je ne puis recevoir[6] cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ni forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy[7]. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent[8], la propension naturelle marchant quand et

1. *Morale à Nicomaque*, IX, 7.

2. C.-à-d. nous regardons l'être, l'existence, comme chose précieuse.

3. Raisonnement subtil qui peut se résumer ainsi : Nous nous attachons à l'obligé par le bienfait qu'il reçoit de nous, plus que celui-ci par le bienfait reçu. Celui qui donne fait un acte *beau* et *honnête;* celui qui reçoit, un acte *utile;* or l'honnête est supérieur à l'utile, sans compter que le bienfaiteur est *actif*, l'obligé *passif*, qu'il en coûte plus à donner qu'à recevoir. On voit où tend l'auteur qui veut prouver que l'affection des pères aux enfants est supérieure à celle des enfants aux parents.

4. *Ains*, mais.

5. *Mousse*, adjectif, qui n'est pas aigu ou tranchant, émoussé.

6. Concevoir, admettre.

7. Montaigne dit ailleurs qu'il lui est mort en nourrice plusieurs enfants dont il ne sait pas exactement le nombre. Il ne semble pas avoir eu trop de peine à lutter contre *la voix du sang*.

8. C'est-à-dire s'ils en valent la peine...

quand[1] la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en juger de mesme, s'ils sont aultres: nous rendants tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, jeux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire[2] il semble que la jalousie[3] que nous avons de les veoir paroistre et joüir du monde quand nous sommes à mesme[4] de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains[5] envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir; et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, je treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence[6] de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, joüisse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service public et cognoissance des hommes. On les jecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme j'ay veu, de mon temps, plusieurs jeunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. J'en cognois un, bien apparenté, à qui, par

Montaigne ne voit pas et ne sent pas que cette voix du sang qu'il dédaigne si fort est l'auxiliaire indispensable de la raison. C'est parce qu'on aime ses enfants, *à peine encore nés*, qu'on en fait des créatures morales et intelligentes, dignes de cet amour qu'on leur octroie par avance, sans compter. Cet amour raisonné est sans doute raisonnable, mais l'auteur ne persuadera ni à Mme d'Estissac, ce modèle des mères, ni à aucune véritable mère qu'il faille lutter contre ce qu'il appelle « *la force naturelle.* »

1. *Quand et quand*, en même temps, avec.
2. *Voire et voir*, vraiment, et même.
3. *Jalousie*, désir.
4. *A mesme*, au moment même, sur le point.
5. *Retrains*, resserrés.
6. *Intelligence*, connaissance.

la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett'ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte[1] que j'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa jeunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé[2] d'abandonner cette traficque[3], il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoing, de la desrober, en peine[4] de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts[5] à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si[6] n'est vice auquel je m'entende moins : je le hais un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours[7]; seulement par desir, je ne soustrais rien à personne[8]. Ce quartier[9] en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison[10], d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que, de cette desbauche il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres[11].

Et si on me respond ce que feit un jour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honnorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose; mais c'est la medecine à un mal,

1. *Conte*, récit.
2. Décidé à.
3. *Cette traficque*, ce trafic. En mauvaise part, c'est le profit que l'on tire d'une chose, d'une pratique.
4. *En peine*, sous peine.
5. *Duicts*, participe du verbe *duire*, porté à, habitué à.
6. *Et si*, et pourtant.
7. *Discours*, comme plus haut dans le sens de raison, raisonnement.
8. *Par désir, je ne soustrais rien à personne;* Montaigne, par son naturel épicurien et indifférent, échappe au péché d'envie, au vol par la pensée, le plus commun et le plus innocent de tous; on est seul à en souffrir.
9. *Quartier*, région, province.
10. *De maison*, de grande maison, nobles.
11. La rigueur et avarice des pères

duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance[1], et aimable par sa bonté, et douleeur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque[2] et si rance[3] à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force ;

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
Vi quod fit, quam illud, quod amicitia adiungitur[4].

J'accuse toute violence en l'education d'une âme tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contrainete ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et addresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfants que j'ay eu : ils me meurent touts en nourrice; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune[5], a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline[6], que je sçais estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux[7] encores en cela envers des masles, moins nayz à servir, et de condition plus libre : j'eusse aymé à

1. *Suffisance*, science, capacité intellectuelle et morale.

2. *Caducque* de *cadere*, se dit de tout ce qui tombe, s'affaisse.

3. *Rance*, qui a contracté un mauvais goût, s'est gâté par vétusté.

4. C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. (Térence, *Adelphes*, act. Ier, sc. Ire, v. 40)

5. Montaigne parle encore de sa fille au chap. v du IIIe livre : « Ma fille (c'est tout ce que j'ay d'enfans) est d'une complexion tardifve, mince et molle, et a esté par sa mere eslevée de mesme, d'une forme retirec et particuliere : si qu'elle ne commence encore qu'à se desniaiser de la naïfveté de l'enfance... » Cette fille épousa en secondes noces le marquis de Gamaches.

6. C'est-à-dire ma méthode d'éducation.

7. Scrupuleux.

leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aymez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny juste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*[1])? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous jecte à plusieurs grandes difficultez : je dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire[2], la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement[3] de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans[4], et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote[5]. Platon[6] ne veult pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condemne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps[7]. » Il faut refuser l'opportunité à toute action importune[8].

> Ma or congiunto a giovinetta sposa,
> E lieto omai de' figli, era invilito
> Ne gli affetti di padre e di marito[9].

En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans; et si le per-

1. Nul crime ne peut avoir d'excuse raisonnable, dit Scipion à ses soldats révoltés. (Tite-Live, xxviii, 28.)

2. *Questuaire* (*quæstus*, gain), mercenaire qui travaille pour vivre.

3. *Adgencement*, disposition, arrangement.

4. Montaigne épousa en 1566 la fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, Françoise de La Chassaigne; union calme et exempte de soucis, à en juger par le silence presque complet de l'auteur des *Essais;* ni femme, ni enfants ne semblent avoir tenu une part bien considérable dans la vie de Montaigne.

5. Aristote, *Politique*, VII, 16, dit *trente-sept* et non *trente-cinq*.

6. A la fin du sixième livre de la *République*, où Platon dit, *depuis trente jusqu'à trente-cinq*.

7. Diogène de Laerce, I, 26.

8. C'est-à-dire qu'il n'y a jamais opportunité pour faire une action fâcheuse.

9. Uni à une toute jeune épouse, et heureux d'avoir des fils, il s'était amolli dans ses affections de père et de mari. (Tasse, *Jérusalem délivrée*, chant X, stance 39.)

mettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il fasse place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince ; il a besoing de ses pièces[1], et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir justement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veulx pas despouiller devant que[2] de m'aller coucher. »

Mais un pere, atteré[3] d'annees et de maulx, privé par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune société des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat[4], s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robbe de nuict bien chaude : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener[5] volontiers ceulx à qui, par ordonnance[6] naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme[7] feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre[8], d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

> Solve senescentem mature sanus equum, ne
> Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat[9].

Cette faulte de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et

1. Métaphore tirée du jeu d'échecs ; c'est dans un sens analogue à celui de Montaigne que la Bruyère a dit : « La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger *ses pieces* et ses batteries. (*Caractères*, ch. VIII.)

2. Avant de.

3. Comme atterré, courbé à terre.

4. C'est-à-dire en telle condition que.

5. *Etrenner*. Ordinairement user pour la première fois, ici en donner l'étrenne à autrui.

6. *Ordonnance*, ordre, loi naturelle.

7. Charles-Quint abdiqua en faveur de son fils Philippe II (1555), et se retira au couvent de Saint-Just.

8. *Qualibre*, qualité, rang.

9. Boileau a traduit ainsi ces vers d'Horace (*Epîtres*, I, 1, 8) :

> Malheureux, laisse en paix ton cheval [vieillissant,
> De peur que tout à coup effanqué, hors [d'haleine,
> Il ne laisse en tombant son maître sur [l'arène.

(*Epître* X, v. 44 et suiv.)

ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. J'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ai aultrefois esté privé [1] en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte ; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desjà en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non-seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Je luy dis un jour, un peu hardiement, comme j'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle là de bien logee [2] et accommodee), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation [3], de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois [4], moy qui suis à mesme de jouer ce roolle, la jouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; je leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode [5] ; et de l'auctorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousjours jugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du

1. *Privé*, admis dans la vie privée, dans l'intimité, terme suranné, on dit encore : vivre dans la *privauté* de quelqu'un, dans sa familiarité.

2. Placé en bon lieu, dans le sens ordinaire du verbe appliqué aux objets, plutôt que dans le sens de logeable.

3. C'est-à-dire en s'obligeant pour l'avenir.

4. *Lairrois* pour laisserois, sorte de crase encore usitée dans quelques provinces.

5. Il faut sous-entendre un second membre de phrase négative : de ne pas la leur laisser.

gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs déportements[1], leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et, pour cet effect, je ne vouldrois pas fuyr leur compaignie; je vouldrois les esclairer de prez, et jouïr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si je ne vivois parmy eulx (comme je ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et la subjection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que j'aurois lors), je vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je veis, il y a quelques annees, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque j'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si[2] avoit toutes ses actions libres et ayses, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aulcun[3] entrast pour le veoir; il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement[4] les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche[5], comme il feit bientost aprez. J'essayerois, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses[6], comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles[1].

Je veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale[7], nature n'ayant[8] volontiers pas suffi-

1. *Deportements* signifiait conduite en bonne ou en mauvaise part.

2. *Et si*, et pourtant.

3. *Aulcun*, quelqu'un.

4. *Aulcunement*, quelque peu, mot affirmatif, comme plus haut *aulcun*.

5. Façon de marcher et aussi d'agir.

6. *Les bestes furieuses* décourageraient la plus opiniâtre bienveillance, mais en rencontre-t-on à milliers, comme le déclare l'auteur? Et s'il s'agit seulement de natures faibles ou même portées au vice, faut-il demander aux parents de les fuir et surtout de les haïr?

7. Respectueuse.

8. C'est-à-dire comme si la nature n'avait pas.

samment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en[1] appellent : j'ay reformé cett'erreur en ma famille[2]. C'est aussi folie et injustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce[3] tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de chenevière[4]. Quand je pourrois me faire craindre, j'aimerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre[5] au mespris, que le meilleur acquest[6] qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un, duquel la jeunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult[7], il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif[8] maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage[9], auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere, plus cherement[10] que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts[11] de sa maison, en jeu, et en despense, et en l'entretien des contes[12] de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne, soubdain

1. *Nous en appellent*, c'est-à-dire nous appellent de ce titre.

2. Henri IV avait, lui aussi, fait cette réforme dans sa famille :

Il n'avait point du sang dédaigné les faiblesses.

Et si nous en croyons Péréfixe, dans son *Histoire de Henri le Grand :* « Il ne vouloit pas que ses enfants l'appelâssent *monsieur*, nom qui semble rendre les enfants estrangers à leur père, et qui marque la servitude et la sujettion; mais qu'ils l'appelâssent *papa*, nom de tendresse et d'amour. »

3. Comédie.

4. Mannequins pour épouvanter les oiseaux, les éloigner des chenevières.

5. *Propre*, exposée à.

6. *Acquest*, acquisition. Ce terme est resté dans la langue du droit : biens d'acquêt.

7. Autant que possible.

8. *Tempestatif*, qui fait tempête, tempétueux.

9. Métier de faiseur de tours, d'escamoteur; Montaigne emploie plus haut dans ce même sens le mot *farce*.

10. C'est-à-dire, qui lui sont plus chères, plus précieuses.

11. *Reduicts*, retraites, lieux cachés.

12. On ne cesse de s'entretenir de sa vaine colère, d'en faire des contes.

il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois[1] s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens[2], et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il veoyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia[3].

Je ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise[4], qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay je choisy, parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire[5]. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou autrement. » En presence, toutes choses luy cedent; et laisse lon[6] ce vain cours de son auctorité, qu'on ne luy resiste jamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il[7] plie son pacquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science[8]. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à touts coups, que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desseignee[9], et satisfactoire[10] le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues[11], constantes, de tout pareil effect.

1. Combien de fois.
2. Ce vieillard se vantait de rendre ou serrer la bride à sa volonté.
3. Il est seul à ignorer tout ce qui se passe chez lui. (Térence, *Adelphes*, acte IV, sc. II, v. 9.)
4. L'autorité du maître de maison.
5. Fournissant un exemple plus frappant.
6. *Laisse lon* pour laisse-t-on.
7. Le premier *il* se rapporte au maître, le second au valet.
8. Que celles dont on veut bien qu'il ait connaissance.
9. Arrangée à dessein, préparée d'avance.
10. Satisfaisante.
11. *Œconomies longues;* ménages, maisons, direction d'un intérieur tenu longtemps sur le même pied.

Il est tousjours proclive aux femmes[1] de disconvenir[2] à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures[3] de leur contraster[4] ; la premiere excuse sert de pleniere[5] justification. J'en ay veu une qui desroboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement[6] leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il faut qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousjours injurieusement[7], pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre[8], et en servent leur passion avecques gloire; et, comme en un commun servage, monopolent[9] facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants[10], ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'autant de valets, autant d'ennemis[11] : » veoyez si, selon la distance[12] de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude[13] de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance[14] et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps où les juges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que je suis trespipable[15]. Et aura lon jamais assez dict de quel prix est un amy,

1. Les femmes ont toujours une tendance.

2. *Disconvenir*, être en désaccord.

3. *Toutes couvertures*, tout prétexte.

4. *Contraster*, faire opposition, à peu près le même sens que *disconvenir*.

5. *Plénière* et non *première*, comme le portent quelques éditions, entière, complète.

6. *Maniement* des affaires domestiques.

7. Contre le droit.

8. Ce prétexte, ce motif.

9. *Monopoler*, monopoliser. Ici c'est accaparer un privilège exclusif et inique, contre lequel, en ce « commun servage » personne ne réclame.

10. Des fils dans la force de l'âge.

11. Sénèque, *Epît. à Lucilius*, 47. Voir aussi Macrobe, *Saturnales*, I. II.

La Fontaine prête un propos semblable à l'âne :

> Notre ennemi, c'est notre maître;
> Je vous le dis en bon François.
> (*Le Vieillard et l'Ane*, VI, VIII.)

12. Avec la différence.

13. C'est-à-dire, encore est-ce un bonheur ou du moins une compensation.

14. Aveuglement; la décrépitude nous ferme les yeux sur ses misères.

15. Nous ne savons pas de quelles tromperies nous sommes victimes, mais nous avons conscience de l'infirmité d'esprit qui nous y livre sans défense; cette phrase est expliquée par la sui-

à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que j'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion je la respecte! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipé je pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre[1] : je me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion[2] plutost et resolution. Quand j'ois reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy; je tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment j'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les jours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration[3]. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause[4], courant en avant temerairement à l'encontre de celles[5] qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement.

Feu monsieur le mareschal de Montluc[6], ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre jamais communiqué à luy; et, sur cette humeur

vante : « ... au moins ne me pipé je pas moi-même... »

1. S.-ent. capable.

2. *Diversion*, distraction.

3. Replier notre observation sur nous-même et l'y étendre; la pensée est claire, bien qu'il y ait une sorte de contradiction dans les termes.

4. C'est-à-dire, la compromettent.

5. Des causes, des parties.

6. Blaise de Montluc, né aux environs de Condom vers l'an 1502. Depuis la bataille de Pavie (1525) jusqu'à celle de Cérizoles (1544), il prit part à toutes les batailles du règne de François Ier, s'illustra sous le règne de Henri II par sa belle défense de Sienne (1555). Sous Charles IX, chargé de pacifier la Guyenne, il flétrit sa gloire militaire par ses cruautés, ses sanglantes exécutions, et s'y conduisit en bourreau du roi. Au siège de Rabastens (1570), une terrible blessure qu'il reçut au visage mit sa vie en danger et le força de terminer une carrière militaire d'un demi-siècle. Ce n'est que trois ans après, que le roi Henri III lui envoya le bâton de maréchal, pour récompenser ce fanatique serviteur de la monarchie et de la religion. Montluc mit à profit ses loisirs (il meurt en 1577), pour écrire ses *Commentaires*, destinés à l'instruction des capitaines de l'avenir, que Henri IV appelait « la Bible du soldat. » Son style brille surtout par une vivacité d'impressions et d'expressions qui reproduit la scène décrite, en ressuscite tous les acteurs, mais le lecteur ne peut s'empêcher d'être révolté par la tranquille férocité du narrateur. (Voy. nos *Morceaux choisis des prosateurs et poètes français du seizième siècle*. Paris, Belin, 1876, pages 31-47.)

Montluc eut dix enfants, six filles et quatre fils. De ces quatre fils, deux périrent à la guerre. Le troisième, le capitaine Peyrot, celui auquel Montaigne consacre ce touchant souvenir, mourut à l'île de Madère où il avait fait relâche dans une expédition entreprise vers le Mozambique où il allait fonder un établissement militaire.

d'une gravité et grimace[1] paternelle, avoir perdu la commodité[2] de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de lui declarer l'extreme amitie qu'il luy portoit, et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n'a rien veu de moy qu'une contenance renfrognee et pleine de mespris; et a emporté cette creance, que je n'ay sceu ny l'aymer ny l'estimer selon son merite. A qui gardois je à descouvrir cette singuliere affection que je luy portois dans mon ame? estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation[3]? Je me suis contrainct et gehenné pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté[4] quand et quand, qu'il ne me peult avoir portee aultre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique[5]. » Je treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme je sçais par une trop certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere communication[6]. O mon amy! en vaulx je mieulx d'en avoir le goust? ou si j'en vaulx moins? J'en vaulx, certes, bien mieulx; son regret me console et m'honnore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques? est il jouïssance qui vaille cette privation[7]?

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie tres-

1. C'est-à-dire une fausse dignité, une gravité d'emprunt.

2. *Commodité*, l'avantage, le bonheur.

3. La gratitude.

4. *Volonté*, bonne volonté, bienveillance, affection.

5. « Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux (dans les *Essais* de Montaigne) ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avait pour lui. C'est à Mme d'Estissac, *De l'amour des pères envers leurs enfants*. Mon Dieu que ce livre est plein de bon sens! » (Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan*, 6 oct. 1679, t. VI, édit. Hachette.)

Montaigne, dans tout ce chapitre, semble s'être parfois inspiré des sentiments de tendresse paternelle qui régnent dans l'*Heautontimorumenos* (le père qui se punit lui-même) de Térence. Là aussi Chrémès, un père trop dur pour son fils, se reproche amèrement ce qu'il appelle ses cruautés : « Mon fils unique qui devrait user de mes biens comme moi, et plus que moi, puisqu'il est dans l'âge d'en jouir, (c'est bien la thèse de Montaigne), je l'aurai chassé et rendu malheureux par mon injustice! Je me croirais digne de tous les supplices, si je continuais une telle vie. Tant qu'il sera dans la misère, éloigné de sa patrie par ma dureté, je le vengerai sur moi-même... Il m'a semblé que je serais un peu moins injuste en me rendant malheureux! » (Acte Ier, sc. Ire.)

6. Communauté de vues et de pensées.

7. Touchant souvenir à la mémoire de la Boëtie. (Voy. livre Ier, chap. XXVIII, la belle page que cette amitié a inspirée à l'auteur des *Essais* en nos *Extraits de Montaigne*. Belin, 1881, p. 52-53.)

volontiers l'estat de ma volonté et de mon jugement envers eulx, comme envers un chascun : je me haste de me produire et de me presenter; car je ne veulx pas qu'on s'y mescompte[1], de quelque part que ce soit[2]. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que diet Cesar[3], cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver en public en leur compaignie, que lorsqu'ils commençoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance[4].

J'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantaisie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, jouissant encores de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part veseu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuvé je peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole conjecture[5].

1. C.-à-d. qu'on s'y méprenne, qu'on éprouve quelque mécompte.

2. Ni d'un côté ni de l'autre, eux sur moi, moi sur eux.

3. *Guerre des Gaules*, VI, 18.

4. *Accointance*, commerce, fréquentation.

5. Montaigne qui pense si souvent avec les anciens et n'est guère indulgent pour les femmes dont il craint « l'ordinaire faiblesse », a raison de ne pas partager l'avis de Plaute en ce qui concerne les épouses dotées. « Les femmes qui ont apporté une dot veulent tenir leur mari sous le joug; c'est un orgueil intraitable. » (*Menechmes*.) « Plus je réfléchis, dit un mari du *Revenant*, plus je vois que, quand on a épousé une femme richement dotée, on perd le sommeil. » C'est surtout le personnage de Mégadore de la *Marmite* qui expose dans une longue et véhémente tirade l'inconvénient d'épouser des femmes riches : « Une femme (pauvre) ne viendrait pas vous dire : ma dot a plus que doublé tes biens, il faut que tu me donnes de la pourpre et des bijoux, des femmes, des mulets, des cochers, des laquais pour me suivre, des valets pour mes commis-

A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'ayment le mieulx où elles ont plus de tort : l'injustice les alleiche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris[1], s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants[2]. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plutost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du païs : les loix y ont mieulx pensé que nous; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, je tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la justice commune l'appelloit; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir[3] mon affection de la commune et legitime ordonnance. J'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais[4] efface le merite de dix

sions, des chars pour mes courses. » Enfin l'énumération des dépenses et du luxe de l'épouse dotée se termine par cette sentence : « Une femme qui n'apporte rien est soumise à son mari, mais une épouse richement dotée, c'est un fléau, une désolation ! » Montaigne s'est chargé de répondre à ces exagérations du comique latin.

1. Nous avons déjà rencontré ce mot dans le sens d'élever.

2. C'est l'esprit du droit romain; à Rome jamais la femme n'est réellement émancipée (*sui juris*).

3. Détourner.

4. Pris en mauvaise part.

ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage[1] ! La voisine action l'emporte[2] : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation[3]. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes[4], regardants surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines[5], et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons[6] aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles[7]. A l'adventure eust on faict injustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que touts mes freres, mais que touts les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations[8], ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable[9], et, selon nous grands estimateurs de la beaulté, d'important prejudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon[10] avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres

1. Adoucir, disposer favorablement, comme on *oint* une blessure d'une pommade lénitive.

2. C'est un mot de Salluste : « Postrema meminere. » On n'a de souvenir que pour les dernières impressions.

3. Agissent sur leur volonté.

4. *Se plantent une fois pour toutes*, maintiennent leurs dispositions testamentaires.

5. Transmission des biens aux enfants mâles, au détriment des femmes.

6. Nous pesons.

7. Les espérances que nous font concevoir les enfants.

8. Les conjectures de l'avenir dont l'auteur vient de parler.

9. Vice qu'on ne peut amender, corriger. Si un chef de famille peut déplorer ces « énormes difformités corporelles » et, dans l'intérêt de sa race et de sa descendance, songer à ces substitutions dont parle Montaigne, la loi ne reconnaît heureusement pas de pareilles exceptions et la morale ne permet pas de déshériter pour infirmités physiques celui que la nature a déjà déshérité si cruellement.

10. *Traité des lois*, liv. XI, vi. Dialogue entre un Athénien et le Crétois Clinias.

nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique[1]. Moy, qui foys les lois, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous jouissez[2]. Et vos biens et vous, estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au public et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament injuste, je vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, j'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en joyeusement où la necessité humaine[3] vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'aultre, qui, autant que je puis, me soigne du general[4], d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles, de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne[5]; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups[6] inique et fantastique[7] : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses[8],

1. Connais-toi toi-même, c'est la devise de Socrate qui se lisait inscrite au fronton du temple de Delphes.

2. Ce verbe est toujours actif chez Montaigne.

3. La loi commune, celle de la mort.

4. Me préoccupe de l'intérêt public.

5. On sait qu'en vertu de la loi salique, qui excluait les filles de la succession paternelle, les femmes en France ont toujours été exclues de la succession au trône.

6. *A touts les coups*, maintes fois, on dit encore à ce coup, pour le coup.

7. *Fantastique*, réglé par la seule fantaisie.

8. Grossesses.

elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus[1], ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules, comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons touts les jours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout[2] au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeler des chevres a leur secours : et j'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes[3] à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent ; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. J'en veis un l'aultre jour a qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voisin : il ne peult jamais s'addonner a l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi aysecment que nous, l'affection naturelle. Je crois qu'en ce que recite Herodote[4], de certain destroict de la Libye, il y a souvent du

1. *Malotrus*, mal bâtis. Nous avons dit plus haut combien Montaigne raisonne mal en dénigrant un sentiment délicat et touchant, sous prétexte qu'il est un instinct de la nature. « une affection naturelle. »

2. Entièrement.

3. *Duictes*, participe du verbe *duire*, habituées, dressées à.

4. *Melpomène*, ou liv. IV. 180. Montaigne altère le passage de l'historien. Il dit que chez ces peuples, où l'institution des mariages réguliers est inconnue, l'enfant est déclaré appartenir à celui auquel il ressemble le plus.

mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse[1], la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance[2], sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beaulté, toute la grace et le prix est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon[3] adjouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus[4], ce bon evesque de Tricca[5], ayma mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille[6], fille qui dure encores bien gentille[7], mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee[8] pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui

1. *En la presse*, dans la foule.

2. *Suffisance*, mot fréquemment employé par Montaigne dans le sens de science, capacité, habileté.

3. Dans le *Phédon*, chap. XXXIX.

4. *Héliodore*, auteur du roman grec de *Théagène et Chariclée*. On sait que Racine, élève de Port-Royal, s'étant vu confisquer par deux fois le livre, se décida à l'apprendre par cœur et, quand il le sut, vint l'apporter de lui-même à ses maîtres.

5. *Tricca*, maintenant Triccala, en Thessalie.

6. *Sa fille*, c'est-à-dire ce roman, cette histoire amoureuse, « enfantement de son esprit, » comme dit Montaigne.

7. C'est-à-dire dont l'agréable lecture n'a pas cessé de plaire.

8. *Goderonnee*, comme godronné. On appelle *godron* une moulure ovale faite aux bords de la vaisselle d'argent, et par analogie une série de plis ronds appliqués aux fraises, aux jabots; *godronné* a donc ici le sens de orné, attifé, comme le sont des pièces d'orfèvrerie ou de fine lingerie.

estoit, ce crois je, fils de ce grand Labienus[1], le premier des capitaines qui feurent soubs Cesar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant jecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, jusques à ce que Cesar le desfeit en Espaigne : ce Labienus, de quoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condemner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes[2]. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses[3]. Or, Labienus ne peult souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture[4] : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme tres eloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quand et quand condemner à estre bruslé tout vif ; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condemna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua

1. Il est fort douteux que ce Labiénus soit le fils de l'ancien lieutenant de César.

2. *Estudes* (*studia*), le fruit, le résultat des études elles-mêmes, les livres. Tout ce passage est traduit de Sénèque le Rhéteur (*Controverses*, V, au début). On pourra rapprocher de ce passage le chapitre II de l'*Agricola* de Tacite : « Ce fut peu de sévir contre les auteurs, on n'épargna pas même leurs ouvrages, et la main des triumvirs brûla, sur la place des comices, dans le Forum, les monuments de ces beaux génies. Sans doute la tyrannie croyait que ces flammes étoufferaient tout ensemble et la voix du peuple romain, et la liberté du Sénat et la conscience du genre humain. »

3. Les études, les sciences (*disciplinæ*) et les œuvres écrites sous l'inspiration des Muses.

4. Toujours dans le même sens, production, enfantement de son esprit.

par abstinence de manger[1]. Le bon Lucanus, estant jugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desjà escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faict tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres, et commencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche[2]. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle incliuation qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus[3], qui, en mourant, tormenté comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beaulté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustot, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure[4] impieté en sainct Augustin (pour[5] exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieulx enterrer ses enfants. Et je ne sçais si je n'aymerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que je luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que je ne sçais plus, et tenir de moy ce que je n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, j'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu

1. Tacite, *Annales*, IV, 34.

2. Tacite, *Annales*, XV, 70. On n'est pas d'accord sur le passage de la *Pharsale* auquel l'historien fait allusion. On a mis dans la bouche du poète expirant des vers du IIIe livre (v. 638) et des vers du IXe livre (v. 811).

3. Diogène Laërce, X, 22, *Epicure;* et Cicéron : *Des vrais biens et des vrais maux*, II, 30.

4. *A l'adventure*, quoi qu'il en soit.

5. Par exemple.

d'hommes addonnés à la poësie, qui ne se gratifiassent[1] plus d'estre peres de l'Aeneïde, que du plus beau garson de Rome, et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : car, selon Aristote[2], de touts ouvriers, le poëte est nommeement[3] le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires[4] qu'il avait gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases[5] de toute la Grece : ou qu'Alexandre et Cæsar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité[6] d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire[7] je fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aymast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté ; tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme, de beaulté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent[8].

> Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
> Subsidit digitis[9].

1. *Se gratifier*, se féliciter.

2. *Morale à Nicomaque*, IX, 7.

3. *Nommeement*, en particulier, spécialement.

4. Les victoires de Leuctres et de Mantinée. (Voy. Diodore de Sicile, XV, 87, et Cornelius Nepos, *Epaminondas*, 10.

5. *Aux plus gorgiases*, contre les plus belles, les plus agréables.

6. *Commodité*, avantage.

7. *Voire* (du latin *verus*), vraiment, et même.

8. *Vivifier*, rendre vivant, animer.

9. Il touche l'ivoire et l'ivoire s'amollit, perd sa dureté et cède à la pression des doigts. (Ovide, *Métamorphoses*, X, v. 283.)

Il semble que Montaigne dans ces dernières pages insiste bien longuement sur cette comparaison subtile entre les enfants, fruit du mariage, et les *enfants* tirés de l'esprit des écrivains, pour démontrer la supériorité des derniers ; mais on a vu que l'auteur des *Essais* ne sait guère s'arrêter en route, une fois lancé sur la piste de ses anciens et des anecdotes qu'il en tire. L'exagération même de ces vaines assertions, qu'il serait ridicule de prendre au pied de la lettre, prouve que l'écrivain, s'adressant à Mme d'Estissac, se laisse quelquefois entraîner à un agréable jeu d'esprit.

CHAPITRE X

DES LIVRES[1]

Je ne foys point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultés naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy; car à peine respondrois je à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge[2] : il n'est rien de quoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un jour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies; mais il ne m'en souvient plus; et si je suis homme de quelque leçon[3], je suis homme de nulle retention[4] : ainsi je ne pleuvis[5] aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre jusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende pas[6] aux matieres, mais à la façon que j'y donne : qu'on veoye, en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy; car je foys dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise[7]; et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy[8].

1. Ce chapitre de critique littéraire est un des plus substantiels des *Essais* et aussi un des plus instructifs, parce que nous y voyons l'opinion motivée de Montaigne sur les principaux écrivains latins et français. Nous l'avons dit, dans notre *Etude*, le goût de Montaigne est presque infaillible et ses opinions sont des arrêts. Contre son habitude, à l'exception des deux premières pages, il ne perd pas de vue son dessein, et le chapitre tout entier répond aux promesses du titre.

2. Eh bien ! qu'il la pêche, qu'il l'aille chercher chez les savants.

3. Lecture.

4. Mémoire.

5. Garantis. *pleuvir*, depuis *pleiger*, signifie cautionner, promettre.

6. Qu'on ne fasse pas attention.

7. Je les pèse, je les juge d'après leur valeur et celle des écrivains, sans me soucier de faire des emprunts nombreux.

8. Mlle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, a donné dans son édition de 1617 la traduction française de presque toutes les citations latines et grecques des *Essais*. Une autre édition (1635, in-folio, Paris, J. Camusat) est enrichie à

Ez[1] raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon solage[2], et confonds aux miens[3]; à escient[4] j'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences[5] hastifves qui se jectent sur toute sorte d'escripts, notamment jeunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire[6], qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : je veulx qu'ils donnent une nazarde[7] à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschauldent à injurier Seneque[8] en moy. Il fault musser[9] ma foiblesse soubs ces grands credits[10]. J'aymeray quelqu'un qui me sçache deplumer, je dis par clarté de jugement et par la seule distinction de la force et beaulté des propos[11], car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par cognoissance de nation, sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que j'y treuve semees; et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis je tenu de respondre; si je m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point, ou que je ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx; mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement; et le jugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je treuve[12]. Je n'ay point d'aultre sergeant de bande[13], à renger mes pieces, que la for-

la marge des noms des auteurs cités et de la version de leurs passages.

1. *Ez*, comme *es*, en les, dans les.

2. *Solage*, sol, terrain.

3. Avec les miens.

4. *A escient*, à dessein.

5. *Sentences*, opinions, jugements.

6. En langue française. Le latin était le domaine exclusif des savants; la critique téméraire et vulgaire s'attaquait plus facilement aux œuvres écrites en français, tandis que les érudits se défendaient contre elle par son ignorance même.

7. *Nazarde*, pichenette sur le nez.

8. Les *Essais* sont remplis d'emprunts à Sénèque et à Plutarque. L'auteur ne cache pas que son livre soit « un fagotage de pièces diverses », « une galimafree, » dit-il encore. Outre qu'il ne fait pas œuvre d'érudit, il lui plait de se couvrir de « ces grands crédits » et s'amuse à laisser les ignorants s'engager contre ces illustres anciens, quand ils croyaient ne s'en prendre qu'à un obscur gentilhomme périgourdin.

9. *Musser*, cacher.

10. Autorités.

11. C'est-à-dire reconnaître à la beauté des passages qu'ils sont un emprunt de Montaigne.

12. Montaigne amplifie ici d'une façon un peu prolixe le mot de Socrate : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

13. *Bande*, troupe, compagnie. Le *sergent* de bataille était jadis un officier chargé de la disposition des troupes, du plan de la bataille avant l'engagement.

tune : à mesme[1] que mes resveries se presentent, je les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Je veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est ; je me laisse aller comme je me treuve : aussi ne sont ce point ici matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement[2] et temerairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses ; mais je ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy je me veuille rompre la teste, non pas[3] pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus[4].

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles ; je les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si je m'y plantois[5], je m'y perdrois, et le temps[6] ; car j'ay un esprit primsaultier[7] ; ce que je ne veois de la premiere charge, je le veois moins en m'y obstinant. Je ne foys rien sans gayeté ; et la continuation et contention trop ferme esblouit mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe ; il fault que je la retire, et que je l'y remette à secousses[8] : tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, j'en prends un autre ; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien[9] faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres aux nouveaux, pource que les anciens me semblent plus pleins et plus roides[10] : ny aux grecs, parce que mon jugement ne sçait

1. *A mesme*, en même temps que.
2. *Casuellement*, par accident, par hasard.
3. *Non pas*, pas même.
4. C'est pour arriver à ce but qu'il faut que mon cheval se fatigue. (PROPERCE, IV, I, 70.)
5. Si je m'y arrêtais.
6. *Et le temps*, aussi, avec.
7. *Primsaultier*, c'est-à-dire du premier saut ; *prim*, vieux mot qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps*, première saison de l'année. De *primsault*, on a fait primsaultier. Esprit primesautier, qui se résout de premier mouvement. En ce sens il est encore en usage.
8. *A secousses*, c'est-à-dire à plusieurs reprises.
9. *De rien faire*, négatif, pour de ne rien faire.
10. *Roides*. Montaigne affectionne cet adjectif, dans le sens de fort, vigoureux.

pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse[1] intelligence.

Entre les livres simplement plaisants[2], je treuve, des modernes, le Decameron de Boccace[3], Rabelais[4], et les Baisers de Jehan Second[5], s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis[6], et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encores cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste[7], mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que je ne tiens aulcunement estre de ma jurisdiction : ce que j'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand je me treuve desgousté de l'Axioche de Platon[8], comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultrecuidé[9] de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux jugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir ; il s'en prend à soy, et se condemne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jus-

1. *Apprentisse*, d'apprenti, d'apprentissage. Montaigne dans un passage où il fait l'éloge d'Amyot, confesse « qu'il n'entend rien au grec. » Il veut dire seulement qu'il ne l'entend pas assez pour le lire dans l'original, qu'il ne le comprend que d'une « apprentisse intelligence » d'où sa reconnaissance pour le traducteur de Plutarque.

2. *Simplement plaisants*, qui n'ont d'autre mérite que d'amuser.

3. Boccace, poète, conteur et érudit italien, né à Paris en 1313, mort à Florence en 1375. Son œuvre principale est le *Décaméron*, recueil de cent contes ou nouvelles presque toutes licencieuses, racontées pendant dix jours (d'où le titre du livre), par sept jeunes femmes et trois jeunes hommes durant la terrible peste de 1348 : Boccace était grand admirateur de Dante, dont il a laissé un commentaire inachevé.

4. Rabelais. Voy. notre *Etude* au commencement du volume.

5. Les *Baisers* sont un recueil de dix-neuf pièces du genre élégiaque. L'auteur, Jean Everaerts, dit Jean Second, naquit à La Haye en 1511. Tout le seizième siècle a goûté ses poésies latines et surtout ses *Baisers* qui se distinguent par la vivacité des sentiments, la pureté de l'expression et la grâce des images.

6. Voy. plus haut.

7. Arioste, né à Reggio, en 1474, mort en 1533. Son poème *Orlando furioso*, parut en 1516. La dernière édition donnée par l'auteur, un an avant sa mort, comprend quarante-six chants. Dans cette épopée chevaleresque, demi-sérieuse, demi-bouffonne, Roland n'est pas, en dépit du titre, le principal personnage. Les vrais héros sont *Roger* et *Bradamante* auxquels le poète courtisan fait remonter l'origine de la maison d'Este. La guerre des Sarrasins qui contient l'admirable siège de Paris, la folie jalouse de Roland, le voyage à la lune de son ami Astolphe, sont les trois épisodes principaux de ce chef-d'œuvre. (Voy. *Hist. de la littérature italienne* de Perrens.)

8. *L'Axiochus* ou *De la mort*, un des dialogues apocryphes de Platon.

9. *Outrecuidé*, outrecuidant.

ques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre[1]. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences que sa conception luy presente ; mais elles sont imbecilles[2] et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences[3] : ceulx qui les mythologisent[4], en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont seeu penetrer : voylà comme j'en foys.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng ; et signamment Virgile en ses Georgiques, que j'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneide ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne[5], s'il en eust eu loisir ; et le cinquiesme livre en l'Aeneide me semble le plus parfaict[6]. J'ayme aussi Lucain et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugements. Quant au bon Terence, la mignardise[7] et les graces du langage latin, je le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs ; à toute heure nos actions me rejectent à luy : je ne le puis lire si souvent, que je n'y treuve quelque beaulté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns[8] luy comparoient Lucrece : je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale ; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy mesme ?

O seclum insipiens et inficetum[9] !

1. *Lustre*, aspect.
2. *Imbecilles*, faibles.
3. *Intelligences*, manières d'être comprises.
4. Les prennent au sens mythologique, figuré.
5. *Donné quelque tour de pigne* (*peigne*), c'est-à-dire mis la dernière main.
6. On peut se demander sur quoi est fondée cette préférence du cinquième livre sur tous les autres, exprimée d'une façon aussi absolue. Ce livre est consacré à la description des jeux et au séjour d'Enée en Sicile.
7. *Mignardise* est employé ici dans le bon sens, délicatesse.
8. De ce que quelques-uns.
9. O siècle sans jugement et sans goût. (CATULLE, XLIII, 8.)

J'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient[1] Plaute à Terence[2] (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence[3], faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier juge des poëtes romains donne de son compaignon[4]. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments[5] de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beaultez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit[6] de son subject; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni[7],

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : je veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations[8] espaignolles et petrarchistes[9], mais des poinctes mesmes plus doulces

1. *Apparioient*, égalaient.

2. Les modernes n'ont pas hésité à mettre Térence au-dessus de Plaute. Le client des Scipions « sent son gentilhomme » et devait plaire à un siècle épris d'étiquette et de discipline. Bossuet, si sévère pour le théâtre, faisait lire Térence à son royal élève.

3. Cicéron se montre particulièrement sensible à la douceur exquise du style de Térence. Jules César, dans une épigramme bien connue où il appelle Térence, « un *demi-Ménandre*, » juge équitablement le comique latin en reconnaissant la pureté d'un style irréprochable, mais en regrettant qu'il ait manqué de *force comique*.

4. Horace, qui s'est montré si sévère pour Plaute ; il ne semble voir chez lui que la grossièreté. (*Epît. aux Pisons*, v. 270.)

5. *Arguments*, sujets.

6. *L'appétit*, c'est-à-dire la curiosité.

7. Il coule, semblable à un fleuve limpide. (Hor., *Epît.*, II, II, v. 120.)

8. *Eslevations*, enflure, emphase.

9. On aime à entendre Montaigne avec H. Estienne et d'autres bons esprits du seizième siècle, protester contre la manie des imitations italiennes et espagnoles. Ce sont surtout les sonnets de Pétrarque que copièrent nos poètes français. « Les bons et anciens poètes » restèrent fidèles à l'esprit gaulois. Leur verdeur originale valait mieux que ces *concetti* d'emprunt.

et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon juge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beaulté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue[1] des sieus. C'est cette mesme raison que je disois tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat*[2]. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estraugier, à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques[3]; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire : et comme j'ay veu aussi les badins[4] excellents, vestus en leur à touts les jours[5] et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx : qu'en tout aultre lieu en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux[6] : celuy là, on le veoit aller à tire d'aile[7], d'un vol hault et ferme, suyvant tousjours sa poincte; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse[8], et prendre pied à

1. *Aiguiser la queue.* Boileau a dit de même :

Et n'allez point toujours d'une pointe [frivole
Aiguiser par la queue une épigramme [folle.
(*Art poet.*, ch. II.)

2. Il n'avait pas besoin de grands efforts, le sujet même lui tenait lieu d'esprit. (Martial, *Préface du liv. VIII.*)

3. De bateleurs.

4. *Badins*, baladins, joueurs de farces.

5. Vêtus de leur costume de tous les jours.

6. L'*Orlando furioso*, Roland furieux de l'Arioste.

7. *Tire d'aile*, comme le sens l'indique d'ailleurs ici, ne signifie pas l'action de tirer l'aile péniblement, mais au contraire le mouvement rapide et précipité d'un oiseau de haut vol.

8. *Traverse*, traversée, parcours.

chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille[1] ;

Excursusque breves tentat[2].

Voylà doncques, quant à cette sorte de subjects, les aucteurs qui me plaisent le plus[3].

Quant à mon aultre façon[4], qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où j'apprends à renger[5] mes opinions et conditions[6], les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy je suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaist ; car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes ; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle ; touts deux precepteurs de deux empereurs romains[7] ; touts deux venus de païs estrangiers ; touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente[8]. Plutarque est plus uniforme et constant ; Seneque, plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits ; L'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile ; L'aultre les a stoïcques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu[9]

1. Faillir, manquer.

2. Il tente de petites courses. (VIRGILE, *Géorgiques*, IV, 194.)

3. Les auteurs et les livres « *simplement plaisants.* »

4. C'est-à-dire façon d'étudier, autres lectures. D'autres éditions portent *leçon*.

5. *Ranger*, mettre de l'ordre, discipliner.

6. *Conditions*, manière d'être, caractère. C'est dans le même sens que Montaigne dans son avis « au lecteur dit qu'il a écrit son livre pour que ses parents et amis, l'ayant perdu, « y puissent retrouver aucuns traits de ses conditions et humeurs. »

7. Sénèque fut précepteur de Néron. On a dit que Plutarque fut le maître de Trajan ; maître et disciple auraient été à peu près du même âge. Le fait est plus que contestable.

8. *Pertinente* à son sujet) bien appropriée, effective.

9. *Preste un peu*, c'est-à-dire fait quelques concessions.

à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'aultre nous poulse[1].

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part[2] de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je ramentoive[3] ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances[4] logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; je veulx qu'on commence par le dernier poinct : j'entends assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee[5], qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Je veulx des discours qui donnent la premiere charge[6] dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux juges qu'on veult gaigner à tort ou à droict[7], aux enfants et au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera[8]. Je

1. Il semble bien d'après ce parallèle, et si nous ne le savions d'ailleurs, que Montaigne préfère Plutarque à Sénèque.

2. *Consument la pluspart*, c'est-à-dire prennent presque toute la place.

3. *Ramentoive*, du verbe *ramentevoir, ramentevant, ramentu*, se remémorer, se rappeler.

4. *Ordonnances*, dispositions du discours, formes d'argumentation.

5. *D'arrivee*, de prime abord.

6. *Donnent la premiere charge*, c'est-à-dire attaquent.

7. *A tort ou à droict*, c'est-à-dire dans une cause injuste ou juste.

8. *Ce qui portera*, c'est-à-dire ce qui sera le plus à leur portée.

ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez[1] ! » à la mode de nos herault : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*[2], que nous disons en la nostre, *Sursum corda*[3] : ce sont autant de paroles perdues pour moy; j'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ni de saulse; je mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant jeux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes[4] de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que je ne veois rien en la beaulté de son langage[5]. Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent[6]. Les deux premiers[7], et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age* : ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Je veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*[8], non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son[9] temps, mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car j'ay une singuliere curiosité, comme j'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs[10] jugements de mes aucteurs. Il fault bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, j'ayme bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme : je choisirois plutost de sçavoir au vray les devis[11] qu'il tenoit

1. Maintenant écoutez!
2. Fais ce que tu fais, c'est-à-dire : fais attention. Expression empruntée au rituaire religieux, par laquelle on invitait le peuple au silence et à l'attention.
3. Haut les cœurs!
4. *Dialogismes*, c'est-à-dire dialogues.
5. Montaigne nous a déjà avoué qu'il entend très peu le grec.
6. C'est-à-dire les livres de morale pratique et non de théorie. Montaigne dit, un peu plus loin, « qu'il fait beau apprendre la *théorique*, mais de ceux qui scavent bien la practique. »
7. Plutarque et Sénèque.
8. Lettres de Cicéron à son ami Titus Pomponius Atticus. Cornélius Nepos a écrit une *Vie d'Atticus*.
9. *Son* se rapporte à Cicéron que Montaigne a négligé de nommer dans le passage.
10. *Naïfs*, naturels, sincères; c'est dans les correspondances intimes qu'on a le plus chance de rencontrer les opinions vraies de leurs auteurs.
11. *Devis*, discours.

en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee ; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy[1] la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs[2], tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c'est imperfection[3] de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : je crois que jamais homme ne l'egualera. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere[4] que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des

1. *Emmy*, au milieu de (*in medio*). Cette forme se retrouve encore dans les expressions mi-chemin, mi-avril.

2. *Gosseurs*, gausseurs, joyeux compagnons, amis du plaisir, ce qui ne semble guère s'appliquer à Cicéron ; dans le sens de moqueur, l'épithète lui conviendrait mieux.

3. Un autre texte donne : « Mais c'est à luy faulte de jugement. » Il est évident que Montaigne a voulu depuis adoucir les termes de ce jugement qu'on ne saurait s'empêcher de trouver bien sévère. Plutarque dit expressément que « Ciceron fut tenu non seulement pour le meilleur orateur, mais aussi pour le meilleur poete des Romains de son temps..., mais que sa poesie a perdu tout bruit et toute reputation pour ce qu'il y en a eu depuis d'autres beaucoup plus excellents que luy. » (*Vie de Cicéron*, ch. Ier, de la version d'Amyot.) Les fragments poétiques que nous avons conservés de Cicéron sont presque tous des traductions du grec et ne peuvent révéler aucune originalité.

4. Cet emploi du verbe, *ressembler quelqu'un*, est fréquent au seizième siècle et se retrouve encore au siècle suivant chez les meilleurs écrivains.

faultes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrence, *fractam et elumbem*[1]. Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses[2], et notoient ces mots *esse videatur*[3], qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en ïambes[4]. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres[5], mais rarement; j'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem, ante quam essem*[6].

Les historiens sont ma droicte balle[7], car ils sont plaisants et aysez; et quand et quand[8] l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils[9] qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors[10], ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius[11], ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car je suis pareillement curieux de cognoistre

1. « Cicéron même ne manqua pas de détracteurs qui le trouvaient boufti et ampoulé, sans précision, verbeux et redondant à l'excès, enfin trop peu attique. Cicéron était repris par Calvus comme lâche et sans nerf, et Brutus l'accusait en propres termes de manquer de *vigueur* et de *reins*. Si vous me demandez mon avis, tous avaient raison. » Ainsi s'exprime Aper, dans le *Dialogue des Orateurs*, attribué à Tacite, ch. XVIII.

2. *Clause*, conclusion, fin de période.

3. Même ouvrage, ch. XXIII.

4. L'*ïambe* est composé d'une syllabe brève suivie d'une longue.

5. L'oreille de Montaigne est choquée ici par un défaut d'*harmonie*, par « des nombres bien rudement meslés; » nous n'y remarquons que la monotonie des consonances finales, tellement inhérente aux désinences des mots latins, qu'il semble puéril de la relever.

6. « Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que de vieillir avant l'âge de vieillesse. » (CICÉRON, *de la Vieillesse*, ch. X.) En somme, tout en rendant justice à l'orateur latin, Montaigne est injuste pour Cicéron. Il ne lui pardonne pas, non plus qu'à Platon, « ses longueries d'apprêts. » Il aime trop la philosophie pratique et les belles sentences morales pour goûter les discours d'apparat de l'un et la dialectique de l'autre.

7. *Droicte balle*, terme du jeu de paume, celle qui est le mieux en main, qui vient *du côté droit*.

8. *Et quand et quand*, en même temps que.

9. *Conseils*, dans le sens de délibérations, desseins.

10. C'est ce que la philosophie allemande a appelé le *subjectif* et l'*objectif*.

11. *Laertius*. Diogène Laerce, de Laerte, en Cilicie, vivait au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il a laissé un ouvrage en dix livres qui a pour titre : *Des vies, opinions et dits notables des philosophes illustres*. Compilation sans critique, mais précieuse par les documents qu'elle a sauvés de la destruction. Montaigne regrette avec raison qu'il ne soit pas « plus entendu, » c'est-à-dire qu'il n'ait pas plus de sens critique.

les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes[1] et fantasies[2]. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et barragouins[3] et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne liet les humains ouvrages ; tantost le considerant luy-mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme diet Cicero[4], mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soi ; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice[5], et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard[6], qui a marché, en son

1. *Dogmes*, c'est-à-dire opinions.

2. *Fantasies*, fantaisies, imaginations, inventions.

3. *Barragouins* est formé de deux mots, *bara* (pain) et *gwin* (vin), que les Français entendaient souvent dans la bouche des Bretons et qui leur servaient à désigner un langage inintelligible.

4. *Brutus*, ch. LXXV.

5. *Notice*, connaissance (*notitia*).

6. *Le bon Froissard*. Jean Froissart, né à Valenciennes, vers 1337, vivait encore en 1410. Sa *Chronique* commence à l'an 1326 et se termine à l'an 1400. Géruzez a très bien apprécié ce chroniqueur : « Personne n'eut des yeux plus curieux ni des oreilles plus avides. Toujours en quête de spectacles, d'aventures et de nouvelles, il recueille sur sa route les faits et les images, et se repose à peine pour les raconter et pour les peindre. Il veut être historien et croit l'avoir été, parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup interrogé et beaucoup écrit ; mais comme il ne voit que le dehors des hommes et des événements, qu'il ne rattache pas les faits à leur cause, ni les actes à leur principe, il n'est qu'un témoin et non un juge ; il n'a pas écrit une histoire, *il a préparé des matériaux aux historiens*. » Ces derniers mots sont, comme on le voit, presque les termes de Montaigne : « C'est la matière de l'histoire nue et informe. »

entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aucunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverti, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe ; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu ; peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur ; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux[1] (qui est la plus commune façon) nous gastent tout ; ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de juger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais[2] : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx ; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin[3] ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils jugent à leur poste[4] : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy juger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en

1. *Ceux d'entre deux*, c'est-à-dire les médiocres, ceux qui ne sont ni « bien excellents » ni mauvais.

2. « Les faits changent de forme dans la tête de l'historien ; ils se moulent sur ses intérêts ; ils prennent la teinte de ses préjugés. » (J.-J. Rousseau, *Emile*. liv. IV.) Dans un langage plus coloré, le philosophe Jouffroy exprime éloquemment la même pensée : « Ce qui éclate dans Bossuet, dans Vico, dans Herder, c'est le mépris de l'histoire. Les faits plient comme l'herbe sous leurs pieds, prennent sous leurs mains hardies toutes les formes possibles et justifient avec une égale complaisance les théories les plus opposées. On prendrait l'histoire pour un lâche témoin qui se laisse forcer aux dépositions les plus contradictoires, et, dans notre idolâtrie historique, nous accuserions volontiers d'immoralité les hommes qui la soumettent ainsi aux caprices de leurs vues. Mais n'oublions pas que le propre des créateurs de systèmes est d'ignorer les faits ; c'est à cette condition qu'ils les défigurent... Bossuet et Herder ne savaient que le gros de l'histoire ; ils la savaient en poètes, et ils la traitaient poétiquement sans s'en apercevoir et sans la moindre intention de l'altérer. » (*Mélanges philosophiques*, *Bossuet*, *Vico*, *Herder*.)

3. En plein seizième siècle de Thou écrivait encore en latin l'*Histoire de son temps*.

4. C.-à-d. à leur gré, à leur convenance.

ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant[1] une belle contexture des bruits qu'ils r'amassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire[2], ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs tesmoings oculaires ayants escript de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte[3], elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes. Si nous voulons remarquer la religion[4] que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cesar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu jecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence[5]. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode[6] d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les objects sur la preuve des ponctilles de chasque accident[7]. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche; mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin[8], et selon ma conception.

1. Du verbe *pastisser* (patisser), façonnant.

2. Xénophon et César sont le type de ces historiens que les Grecs appelaient *pratiques* (d'action), et c'est là le motif de la préférence que nous avons vu Montaigne manifester pour César.

3. *De la faulte*, c.-à-d. quelque lacune, quelque erreur.

4. Scrupule religieux.

5. Suétone ajoute un fait plus grave encore quand il reproche à César « d'altérer les faits ou à dessein ou faute de mémoire. » (*Jules César*, LVI.)

6. Suivant le procédé.

7. Si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait.

8. Dans l'ouvrage qui a pour titre, *Méthode pour faciliter la connaissance de l'histoire* (1566). Jean Bodin, né à Angers, en 1530, a écrit une *République*

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus que j'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, j'ai prins en coustume, depuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de ceulx desquels je ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, et le jugement que j'en ay retiré en gros ; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que j'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voyci ce que je meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin[1] (car, quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses ; de quoy font foy les libres jugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons, et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejecte la cause à quelque

en six livres (1577). Il se propose d'y compléter Platon et Aristote et d'y réfuter Machiavel. Pour lui, les deux piliers de la philosophie politique sont la religion et la justice. Il a en haine la tyrannie, mais, pas plus que Montaigne, n'excuse la révolte et ne reconnaît le droit des peuples à secouer un joug devenu insupportable. Dans son traité de la *Démonomanie* (1579), l'auteur, comme beaucoup de ses plus illustres contemporains, tombe dans les erreurs de l'astrologie et semble croire aux sorciers. Ce précurseur de Montesquieu, cet adepte d'une science encore en enfance, l'économie politique, et dont le nom même n'existe pas encore, Bodin, mourut de la peste à Laon, en 1596.

1. François Guichardin, né à Florence en 1482, occupa sous Léon X des emplois importants. A l'âge de cinquante ans, il se retira de la ville et des affaires pour y achever l'*Histoire d'Italie* (1494-1534), en vingt livres. Il meurt en 1540.

occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il juge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison ; nulle corruption peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y ayt un peu du vice de son goust: et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy[1]. »

En mon Philippe de Comines[2], il y a cecy[3] : « Vous y trouverez le langage doulx et agreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et enhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance; et, tout partout[4], de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay[5] : « C'est tousjours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet[6] de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ez anciens

1. Ce jugement sur l'auteur de l'*Histoire d'Italie* est sévère, mais juste : l'homme fut ambitieux, versatile, sans élévation ; l'écrivain qui « estime trop d'aultruy selon soy » ne voit partout que ruse et calcul. Son style a de l'harmonie et du nombre, mais il est prolixe et diffus; enfin sa morale n'est guère supérieure à celle de Machiavel dont il n'a point le talent.

2. Philippe de Commynes, seigneur d'Argenton, né en Flandres, près de Lille, en 1445, mort en 1509, passa du service de Charles le Téméraire à celui de Louis XI. Les *Mémoires* de Commynes, commencés en 1495, à son retour d'Italie, parurent pour la première fois en 1523. Ils embrassent une période de trente et un ans. Le jugement de Montaigne sur cet auteur est empreint d'une indulgence excessive. Louis XI et Commynes représentent dans l'histoire l'avènement de la diplomatie au déclin de la chevalerie. « Qui a le profit a la gloire, » disait le monarque. Comme lui, son conseiller réduit trop souvent la politique à « faire des marchandises, » nous dirions marchandages, c'est-à-dire à solliciter et acheter des consciences, à « chercher quelque bonne couleur et un peu apparente, » c'est-à-dire à faire des dupes, à mettre de son côté, si l'on n'a le droit, l'apparence et la légalité. En un mot le sens du juste et de la délicatesse, de l'honnêteté font parfois défaut au livre comme à l'auteur.

3. *Il y a cecy.* On se rappelle qu'il s'agit de notes mises par Montaigne sur ses livres après lecture.

4. D'autres éditions portent *tout pour tout*, somme toute, en somme.

5. Ces Memoires, publiés par messire Martin du Bellay, contiennent dix livres dont les quatre premiers et les trois derniers sont de Martin du Bellay et les autres de Guillaume de Langey, et ont été tirés de sa cinquième *Oydoade*, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Mémoires de Martin du Bellay, contenant le discours de plusieurs choses advenues au royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trépas de François Ier, arrivé en 1547.* On voit pourquoi Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit *les Memoires de monsieur du Bellay.*

6. *Deschet*, défaut, diminution.

de leur sorte, comme au sire de Jouinville[1], domestique[2] de sainct Louys; Eginard[3], chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plutost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais de contourner le jugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux[4] en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion[5], qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes[6] ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes[7]; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré[8] des effects publics et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

1. Le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, ami et conseiller de saint Louis, a raconté dans une chronique naïve et touchante la croisade de 1248 où il accompagna son maître.

2. *Domestique*, de la maison, familier.

3. Eginard, secrétaire de Charlemagne. On a de lui deux ouvrages précieux : *Vie et gestes de Charlemagne* et *Annales des rois Francs*.

4. *Chatouilleux*, c'est-à-dire délicat.

5. Il faut lire Brion et non Byron, malgré l'autorité de l'édition de 1598. Philippe Chabot, amiral de France, longtemps connu sous le nom de *seigneur de Brion*, pris à la bataille de Pavie en 1525, ambassadeur en Angleterre en 1532, chargé en 1535 du commandement de l'armée de Piémont, après de brillants succès, s'arrêta tout court à Verceil. François Ier ne lui pardonna jamais cette faute. Condamné en 1540 comme concussionnaire, il fut sauvé par la protection de la duchesse d'Etampes. On conserve à la Bibliothèque nationale un recueil manuscrit de *lettres de l'amiral de Brion*, écrites en 1525.

6. La duchesse d'Etampes, maîtresse de François Ier, eut une influence trop pernicieuse sur les affaires de cour et sur la politique pour qu'il soit permis à un historien digne de ce nom de la passer sous silence. On sait que c'est elle qui fit signer au roi le honteux traité de Crespy (1544).

7. La chronique scandaleuse, toujours suspecte, est indigne de l'historien, mais celui qui est mis en possession « d'actions secrètes » intéressant l'histoire, a le droit et le devoir d'en faire usage.

8. C.-à-d. produit, causé.

LIVRE III

CHAPITRE VIII

DE L'ART DE CONFERER[1].

C'est un usage de nostre justice d'en condamner aulcuns[2] pour l'advertissement des aultres. De les condamner, parce qu'ils ont failly, ce seroit bestise, comme dict Platon[3], car ce qui est faict ne se peult desfaire; mais c'est à fin qu'ils ne faillent plus de mesme, ou qu'on fuye l'exemple de leur faulte : on ne corrige pas celuy qu'on pend; on corrige les aultres par luy. Je fois de mesme : mes erreurs sont tantost naturelles et incorrigibles; mais ce que les honnestes hommes proufitent[4] au public en se faisant imiter, je le proufiteray[5] à l'adventure de me faire eviter;

> Nonne vides, Albi ut male vivat filius? utque
> Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem
> Perdere quis velit[6].

Publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que j'estime le plus en moy, tirent plus d'honneur de m'accuser que de me recommender : voylà pourquoy j'y retumbe, et m'y arreste plus souvent[7]. Mais quand tout est compté, on ne parle jamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont tousjours accrues; les louanges, mescrues[8]. Il en peult estre aulcuns de ma complexion, qui m'instruis[9] mieulx par contrarieté que par similitude, et par fuyte que par suyte[10]. A cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton[11], quand il dict « que les sages ont plus à apprendre

1. *Conférer*, c'est-à-dire converser. Dans Montaigne le mot *converser* a plus spécialement le sens plus conforme à l'étymologie latine de entretenir commerce, vivre avec.

2. *Aulcuns*, quelques-uns.

3. *Des lois*, XI, XII.

4. Donnent de profit, sont utiles (*prodesse aliquid*).

5. Montaigne emploie ici le verbe *profiter* dans son acception ordinaire, tirer profit, mais on ne dit plus profiter quelque chose.

6. Voyez le fils d'Albius, qu'il a de peine à vivre, et Barrus, comme il est misérable! grande leçon qui nous apprend à ne pas dissiper notre patrimoine. (Horace, *Sat.*, I, IV, 108.)

7. C'est-à-dire qu'il insiste bien plus sur ses défauts que sur ses qualités.

8. *Accrues*, acceptées comme vraies; *accrues* vient d'*accroire* et non d'*accroître; mescrues*, mal crues. Montaigne cultive volontiers ces antithèses de mots par allitération; ainsi encore dans la phrase suivante « *fuyte* et *suyte*. »

9. *De ma complexion qui m'instruis*, la complexion de moi qui m'instruis.

10. *Par suitte*, en suivant, en imitant.

11. Plutarque, *Caton l'Ancien*, 4.

des fols, que les fols des sages; » et cet ancien joueur de lyre, que Pausanias recite[1] avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinssent à haïr ses desaccords et faulses mesures : l'horreur de la cruauté me rejecte plus avant en la clemence, qu'aulcun patron[2] de clemence ne me sçauroit attirer; un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme faict un procureur, ou un Veuitien[3], à cheval; et une mauvaise façon de langage reforme mieulx la mienne[4], que ne faict la bonne. Touts les jours, la sotte contenance d'un aultre m'advertit et m'advise : ce qui poinct[5], touche et esveille mieulx que ce qui plaist. Ce temps est propre à nous amender à reculons; par disconvenance plus que par convenance; par difference, que par accord. Estant peu apprins par les bons exemples, je me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire. Je me suis efforcé de me rendre autant agréable, comme j'en veoyois de fascheux; aussi ferme, que j'en veoyois de mols; aussi doulx, que j'en veoyois d'aspres; aussi bon, que j'en veoyois de meschants : mais je me proposois des mesures invincibles[6].

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conference[7] : j'en treuve l'usage plus doulx que d'aulcune aultre action de nostre vie; et c'est la raison pourquoy, si j'estois asture[8] forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois je, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs[9]. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et

1. *Récite*, rapporte.
2. *Patron*, modèle, exemple.
3. Les magistrats ne sont ordinairement pas bons cavaliers, et leur longue robe se prête peu à cet exercice. Il y avait en Italie des écoles de cavalerie renommées au seizième siècle; pourquoi Venise faisait-elle exception ? Sans doute parce qu'elle est le pays des gondoles, toute entrecoupée de canaux et de ponts. Dans le *Journal du voyage de Montaigne*, il est dit « qu'à Venise, il ne faut nul cheval. »
4. Assertion très contestable, aucune mauvaise habitude ne se contracte plus facilement que celle du langage dans un milieu où la langue est corrompue.
5. *Point*, du verbe *poindre*, piquer, blesser.
6. *Je me proposais des mesures invincibles.* Ce membre de phrase semble obscur ; Montaigne veut dire sans doute, qu'après s'être amendé par contraste, non pas « à reculons » comme l'y eût pu amener le spectacle des mauvaises mœurs de son temps, il s'était proposé une sorte d'idéal irréalisable dont il trouvait le modèle dans l'antiquité.
7. *Conférence*, conversation, voy. la note 1 de la page précédente sur le mot *conférer*.
8. *Asture* et asteure, à cette heure.
9. Les Italiens ont toujours aimé le « beau langage. » De là sans doute les

foible qui n'eschauffe point[1] : là où la conference apprend, et exerce, en un coup. Si je confere avecques une ame forte et un roide jousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la jalousie, la gloire, la contention[2], me poulsent et rehaulsent au dessus de moy mesme; et l'unisson[3] est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoreux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là; je sçais par assez d'experience[4] combien en vault l'aulne. J'aime à contester et a discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son cacquet, je treuve que c'est un mestier tresmesseant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et rouger, comme il m'advient, c'est une aultre sorte de maladie qui ne doibt gueres[5] à la sottise en importunité; et est ce qu'à present je veulx accuser du mien. J'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et

innombrables académies qu'ils ont fondées, et dont la plus célèbre est celle de *la Crusca*. Cette fondation provoqua dans toute l'Italie le plus sot esprit d'imitation, on vit se former et s'enfler de leur vaine importance les Académies des *Elevés*, des *Lucides*, des *Obscurs*, des *Transformés*, des *Immobiles*, des *Gelés*, des *Enflammés*, des *Altères*, des *Enchaînés*, des *Fantasques*, des *Insenses*, des *Etourdis*, des *Ethères*, des *Oisifs*... Nous en omettons et des plus bizarres. La singularité même des noms dont s'affublaient ces compagnies fait deviner la puérilité de leurs occupations. La littérature et la langue, riches déjà de chefs-d'œuvre dès le quatorzième siècle, payaient après deux cents ans leur tribut de décadence pour cette floraison prématurée. Montaigne, bien qu'il eût visité l'Italie, n'avait sans doute pas été initié à cette fièvre de pédantesque érudition, à cette désastreuse fécondité du *mal académique*. Son robuste bon sens n'eût pas loué de semblables fondations; il n'eût pas écrit : « De notre temps les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profit. » Toutefois, quand Montaigne ajoute : « Comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs, » il nous donne à comprendre qu'il préfère, à la grossièreté *gauloise* et périgourdine, la politesse de la race italienne et cet affinement d'esprit qu'avaient développé toutes ces académies.

1. Montaigne qui vivait dans sa *librairie*, qui a loué si fréquemment le plaisir qu'il goûtait à la lecture, à la *conversation* de son Plutarque et de son Sénèque, oublie un peu ici ce qu'il nous en a dit ailleurs.

2. *Contention*, débat, discussion.

3. *L'unisson*, l'accord de deux « jousteurs » du même avis.

4. *Je sçais par assez d'experience.* On sent dans ce propos passer quelque amertume contre la solitude et le vide d'une vie provinciale et rustique : Montaigne avait dû s'y heurter fréquemment à « la sottise, aux esprits » « bas et maladifs » qu'il s'accuse « de ne pouvoir supporter. »

5. *Qui ne doibt gueres*, nous disons dans le même sens : être en reste, et aussi : en devoir de reste, cette dernière locution moins usitée.

facilité, d'autant que l'opinion treuve en moy le terrein mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines[1], nulles propositions[2] m'estonnent, nulle creance me blece, quelque contrarieté qu'elle aye à la mienne; il n'est si frivole et si extravagante fantaisie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain[3]. Nous aultres, qui privons nostre jugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses; et si nous n'y prestons le jugement, nous y prestons ayseement l'aureille. Où l'un plat[5] est vuide du tout en la balance, je laisse vaciller l'aultre soubs les songes d'une vieille; et me semble estre excusable si j'accepte plustost le nombre impair : le jeudi, au prix du vendredy; si je n'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table[6]; si je veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand je voyage; et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent[7]. Encores sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles[8] aultre chose que rien, en nature[9]; et qui ne s'y laisse aller jusque là, tumbe à l'adventure au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition[10].

Les contradictions doncques des jugements ne m'offensent ny m'alterent; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction[11]; il s'y fauldroit presenter et produire[12], notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence[13]. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est

1. Cela ne nous étonne pas d'un sceptique comme Montaigne qui « regarde mollement les opinions diverses. » Il a mis en pratique le mot d'Horace : « Ne s'étonner de rien. »

2. *Aucun* est affirmatif, *nul* négatif; c'est la raison pourquoi Montaigne ne répète pas la particule négative que la règle exige aujourd'hui : nulles propositions *ne* m'estonnent.

3. *Sortable à*, en conformité naturelle avec.

4. *L'un plat*, l'un des plateaux de la balance.

5. Pourquoi l'auteur dédaigne-t-il, pour faire contre-poids, de mettre au moins un grain de bon sens et de logique dans le plateau vide ?

6. Vieilles croyances; Virgile avait dit : « La divinité aime le nombre impair. » Le vendredi et le nombre treize inspirent encore à certaines gens une sorte de terreur superstitieuse.

7. C'est-à-dire que ces rêvasseries sont seulement au-dessus de rien, mais ce peu est quelque chose à ses yeux.

3. *Casuelles*, fondées sur le hasard, non sur la raison.

9. *En nature*, en réalité.

10. Le bon sens consiste précisément à prendre position entre l'opiniâtreté et la superstition.

11. *Correction*, contradiction. Boileau a dit en ce sens :

Aimez qu'on vous *corrige* et non pas qu'on [vous loue.

12. *Se produire*, se prêter.

13. *Regence*, c'est-à-dire sans intention de nous régenter, de nous imposer une opinion.

juste; mais à tort ou à droict[1], comment on s'en desfera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirois estre rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot; tu resves. » J'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement; que les mots aillent où va la pensee : il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur[2] du son ceremonieux des paroles. J'aime une societé et familiarité forte et virile; une amitié qui se flatte[3] en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes : elle n'est pas assez vigoreuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisee et artiste, si elle craint le hurt[4], et a ses allures contrainctes : *Neque enim disputari sine reprehensione potest*[5]. Quand on me contrarie[6], on esveille mon attention, non pas ma cholere; je m'advance[7] vers celui qui me contrediet, qui m'instruit : la cause de la verité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'aultre. Que respondra il? la passion du courroux luy a desja frappé le jugement : le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes[8]; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat; et que mon valet me peust dire : « Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois[9], d'avoir esté ignorant et opiniastre. » Je festoye et caresse la verité en quelque main que je la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que[10] je la veois approcher; et, pourveu qu'on n'y procede point d'une trougne[11] trop imperieusement magistrale, je prends plaisir à estre reprins, et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité que par raison d'amendement[12], aimant à gratifier[13] et à nourrir

1. *A droict*, à raison.

2. *Tendreur*, délicatesse, politesse exagérée; cette pensée rappelle la tirade d'Alceste où il s'emporte contre

Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat.
(Molière, *Misanthrope*, act. I, sc. 1.)

3. *Se flatte*, se plaît.

4. *Hurt*, choc; de *hurter*, heurter.

5. Car il n'y a pas de discussion sans contradiction. (Cicéron, *Des vrais biens et des vrais maux*, I, 8.)

6. *Contrarie*, quand on soutient une opinion *contraire* à la mienne, quand on me contredit.

7. Je vais à lui, loin de le fuir.

8. C'est-à-dire qu'un pari s'engageât entre ceux qui discutent, gagné par celui qui aurait raison. Soit, mais quel serait l'arbitre et qui répondrait que sa décision fût acceptée?

9. C'est-à-dire six mille livres, somme assez ronde pour l'époque et la modeste fortune de Montaigne.

10. Du plus loin que.

11. *Trougne*, trogne, mine arrogante et maussade.

12. Cette *raison de civilité* semble légèrement en contradiction avec ce que l'auteur a dit plus haut, quand il vante « l'aspreté et vigueur d'un commerce qui ne craint pas le hurt, et ne veut pas être civilisée et artiste », mais il faut bien finir toute discussion et ce

la liberté de m'advertir, par la facilité de ceder; ouy à mes despens.

Toutefois il est, certes, malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre; et parlent tousjours avec dissimulation en presence les uns des aultres. Je prends si grand plaisir d'estre jugé et cogneu, qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes[1] je le sois; mon imagination se contredict elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un aultre le face, veu principalement que je ne donne à sa reprehension[2] que l'auctorité que je veulx : mais je romps paille[3] avec celuy qui se tient si hault à la main, comme j'en cognois quelqu'un qui plaint[4] son advertissement s'il n'en est creu, et prend à injure si on estrive[5] à le suyvre. Ce que Socrates recueilloit[6], tousjours riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause; et que l'advantage ayant à tumber certainement de son costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Mais nous veoyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence et le desdaing de l'adversaire; et que par raison, c'est au foible plustost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent[7]. Je cherche, à la verité, plus la frequentation de ceulx qui me gourment[8], que de ceulx qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible, d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place. Antisthenes[9] commanda à ses enfants « de ne sçavoir jamais gré ni grace[10] à homme qui les louast. » Je me sens bien plus fier de la victoire que je gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, je me fois plier soubs la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sens gré de

sont les plus courtois qui amènent pavillon, sans être pour cela convaincus et « amendés. »

13 p. 236. *Gratifier*, donner, reconnaître.

1. C'est-à-dire en bien ou en mal, loué ou blâmé.

2. *Reprehension*, correction, censure.

3. *Je romps paille*. Rompre la paille avec quelqu'un, c'est se brouiller avec lui. Dans *le Dépit amoureux* de Molière, Gros-René tend la paille à Marinette en lui disant : Rompons-nous ou ne rompons-nous pas ? (Act. IV, sc. IV.)

4. *Plaint*, regrette.

5. *Estriver*, ce verbe a le sens de quereller. Montaigne l'emploie ici dans celui de répugner à... Il dit ailleurs : « On hurloit et mauldissoit (les gladiateurs) si on les veoyoit estriver à recevoir la mort. » (Liv. II, chap. XXIII.)

6. *Ce que Socrate recueilloit*, c'est-à-dire si Socrate acceptait.

7. *Rabillent*, rhabillent, corrigent.

8. *Gourmer* signifie proprement attacher la gourmette d'un cheval, puis frapper à coups de poing, attaquer.

9. Plutarque, *De la mauvaise honte*, ch. XII. Mais Plutarque parle ici d'un Antisthénius, surnommé Hercule.

10. On dit savoir gré et rendre grâce.

la victoire que je gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, je receois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient; mais je suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subject à peu prez indifferente[1]. Tout un jour je contesteray paisiblement, si la conduicte du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, comme l'ordre; l'ordre qui se veoid touts les jours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, jamais entre nous : s'ils se destracquent, c'est en incivilité : si faisons nous bien[2] : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme[3], leur propos suyt son cours; s'ils previennent l'un l'aultre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On respond tousjours trop[4] bien pour moy, si on respond à ce que je dis; mais, quand la dispute est troublee et desreglee, je quite la chose et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion; et me jecte à une façon de debattre, testue, malicieuse et imperieuse, de quoy j'ay à rougir aprez. Il est impossible de traicter de bonne foy avecques un sot; mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvroient estre deffendues et punies comme d'aultres crimes verbaux[5] : quel vice n'esveillent elles et n'amoncellent, tousjours regies et commandees par la cholere[6] ? Nous entrons en inimitié, premierement contre les raisons; et puis, contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contrediet, il en advient que le fruict du disputer, c'est perdre et aneantir la verité. Ainsi Platon, en sa Republique[7], prohibe cet exercice aux esprits ineptes[8] et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en voye de quester[9] ce qui est, avecques celuy qui n'a ny pas,

1. N'y a-t-il pas là quelque chose qui sent un peu son sophiste ou au moins son *artiste*. Montaigne aime à discuter pour discuter, indifférent à la matière et aux opinions mêmes; que la discussion soit bien conduite, il n'en demande pas plus. C'est vraiment trop sacrifier le fond à la forme.

2. C'est-à-dire nous en faisons autant.

3. *Theme*, sujet même de leur dispute.

4. *Trop*, dans le sens de assez.

5. *Crimes verbaux*, consistant en paroles coupables ou criminelles.

6. *L'Art de penser* ou *Logique de Port-Royal* (part. III, chap. xx, section 7), cite à peu près textuellement tout ce paragraphe de Montaigne. MM. de Port-Royal ont seulement le tort de ne nommer l'auteur des *Essais* que lorsqu'ils le critiquent. En ce passage où ils le louent, ils le désignent par le titre vague d'un *auteur célèbre*.

7. Livre VII, vers la fin.

8. *Ineptes*, au sens propre, qui n'y sont pas aptes.

9. *Quester*, se mettre en quête, chercher avec soin, *quærere*.

ni alleure qui vaille ? On ne faict point tort au subject, quand on le quite pour veoir du moyen de le traicter; je ne dis pas moyen scholastique et artiste[1]; je dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera ce enfin? l'un va en orient, l'aultre en occident: ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidents[2] : au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils cherchent; l'un est bas, l'aultre hault, l'aultre costier[3] : qui se prend à un mot et une similitude; qui[4] ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous[5] ; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree et confond le propos, ou, sur l'effort[6] du debat, se mutine[7] à se taire tout plat, par une ignorance despite[8], affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention[9] : pourveu que cettuy cy frappe, il ne luy chault[10] combien il se descouvre[11]; l'aultre compte ses mots, et les poise pour raisons: celuy là n'y emploie que l'advantage de sa voix et de ses poulmons; en voylà un qui conclud contre soy mesme; et cettuy cy qui vous assourdit de prefaces[12] et digressions inutiles; cet aultre s'arme de pures injures[13] et cherche une querelle d'Allemaigne[14], pour se desfaire de la societé et conference d'un esprit qui presse le sien;

1. Moyen conforme aux règles de la logique et de l'art.

2. *Incidents*, incises, digressions.

3. *Costier*, à la côte. Littré a tort, croyons-nous, d'expliquer ce terme dans le sens de *à côté*, car ces esprits « ineptes » sont toujours, et non accidentellement, à côté de la question. Il nous semble plus logique et plus conforme au vrai sens du mot d'entendre : L'autre n'ose pas quitter la côte et gagner la haute mer, louvoyant, côtoyant, s'attachant « à un mot, à une similitude. »

4. *Qui* ainsi répété a le sens de celui-ci, celui-là. l'un, l'autre. Cette expression rapide a malheureusement vieilli.

5. *A vous*, s.-ent. suivre.

6. Il semble inutile, comme on l'a proposé, de substituer le mot *fort* à effort, sous prétexte que la prononciation gasconne a pu faire confondre l'*e* féminin presque muet et effacé, avec l'*e* masculin dont le son est clair et bien marqué. Dans *l'effort* du débat est une expression nette, vive et bien dans les habitudes du style de Montaigne.

7. *Se mutine*, plutôt ici dans le sens de *s'obstiner* que *se revolter*.

8. *Despite*, dépité.

9. *Contention* (*contentio*), nous avons déjà vu ce mot dans le sens de discussion.

10. *Il ne luy chault*, 3e pers. du présent de l'ind. du verbe *chaloir*, causer du souci, se soucier. Il ne lui chault, cela ne lui cause nul souci, lui importe peu.

11. *Il se descouvre*, terme tiré de l'escrime, présente la poitrine, prête le flanc, donne prise à l'adversaire.

12. *Prefaces*, préambules.

13. Montaigne ajoutait ici : « Aimant mieux être en querelle qu'en dispute, se trouvant plus fort de poing que de raisons, se fiant plus de son poing que de sa langue ou aimant mieux céder par le corps que par l'esprit, et cherche, etc. » Il a rayé cette addition sur l'exemplaire corrigé. Nous relevons ici cette suppression, parce qu'elle nous offre une leçon de style. Montaigne distinguait l'abondance et la richesse des expressions d'une vaine redondance. La facilité de sa causerie n'exclut pas le travail du style et la sévérité du goût.

14. Nous disons encore une *querelle d'Allemand*, mauvaise querelle, sans prétexte.

ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la closture dialectique de ses clauses [1], et sur les formules de son art [2].

Or, qui n'entre en desfiance des sciences, et n'est en doubte s'il s'en peult tirer quelque solide fruict au besoing de la vie, à considerer l'usage que nous en avons? *nihil sanantibus litteris* [3]. Qui a pris de l'entendement en la logique? où sont ses belles promesses? *nec ad melius vivendum, nec ad commodius disserendum* [4]. Veoid on plus de barbouillage au cacquet des harengieres, qu'aux disputes publicques des hommes de cette profession? J'aimerois mieulx que mon fils apprinst aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre ez arts, conferez avecques luy; que ne nous faict il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine il et persuade comme il veult? un homme si advantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle il à son escrime les injures, l'indiscretion et la rage [5]? Qu'il oste son chapperon [6], sa robbe et son latin; qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud; vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication [7] et entrelaceure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe [8]; leur soupplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aulcunement nostre creance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil; pour estre plus sçavants, ils n'en

1. *Closture des clauses*, dilemmes qui enferment l'adversaire (*conclusiones*).

2. Montaigne signale spirituellement ici les abus de la méthode scolastique qui remplaçait souvent la raison et le bon sens par de vaines formules.

3. « De ces lettres qui ne guérissent de rien. » (Sénèque, *Lettres*, 59.)

4. « Elle n'enseigne ni à mieux vivre, ni à mieux raisonner. » (Cicéron, *Des vrais biens et des vrais maux*, I, 19.) C'était l'opinion d'Epicure sur la dialectique des stoïciens.

5. Le latin des Scaligers et autres savants du seizième siècle est rempli d'injures à leurs adversaires, il est vrai que « le latin dans les mots brave l'honnêteté. » On les a spirituellement appelés « les gladiateurs » de l'érudition.

6. *Chapperon*, chaperon, ornement particulier au costume des gens de robe, des docteurs, qui a quelque ressemblance avec l'ancien chaperon (coiffure de tête autrefois commune aux hommes et aux femmes), et qui consiste en un bourrelet circulaire placé sur l'épaule gauche, d'où pend devant et derrière une bande d'étoffe garnie d'hermine à son extrémité. La *chausse* que portent encore sur l'épaule gauche les membres de l'Université est un souvenir et une partie de l'ancien chaperon.

7. *Implication*, à peu près dans le sens de *entrelaceure*, enlacement compliqué.

8. *Passe-passe*, tours d'adresse des joueurs de gobelets :

Le singe de sa part, disait : venez de grâce;
Venez, Messieurs : Je fais cent tours de [passe-passe.
(La Fontaine, *Fables*, IX, III.)

sont pas moins ineptes. J'aime et honnore le sçavoir, autant que ceulx qui l'ont ; et, en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes ; mais en ceulx là (et il en est un nombre infiny de ce genre) qui en establissent leur fondamentale suffisance [1] et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur memoire, *sub aliena umbra latentes* [2], et ne peuvent rien que par livre ; je le hais [3], si je l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon païs, et de mon temps, la doctrine [4] amende assez les bourses, nullement les ames : si elle les rencontre mousses [5], elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste [6] ; si desliees, elle les purifie volontiers, clarifie, et subtilise jusque à l'exinanition [7]. C'est chose de qualité à peu prez indifferente ; tresutile accessoire à une ame bien nee, pernicieux à une aultre ame, et dommageable ; ou plustost, chose de tresprecieux usage, qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre ; en quelque autre une marotte.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous, que d'apprendre à vostre ennemy qu'il ne vous peult combattre ? Quand vous gaignez l'advantage de vostre proposition [8], c'est la verité qui gaigne, quand vous gaignez l'advantage de l'ordre et de la conduicte, c'est vous qui gaignez. Il m'est advis qu'en Platon et en Xenophon Socrates dispute plus en faveur des disputants qu'en faveur de la dispute, et pour instruire Euthydemus et Protagoras [9] de la cognoissance de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art : il empoigne la premiere matiere, comme celuy qui a une fin plus utile que de l'esclaircir ; à sçavoir, esclaircir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de nostre gibbier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment ; de faillir à la prinse [10], c'est aultre chose : car nous sommes nays à quester [11] la verité ; il appartient de la posseder à une plus grande puissance ; elle n'est pas, comme disoit Democritus, cachee dans le fond des abysmes, mais plustost eslevee en haulteur infinie en la cognoissance divine [12]. Le monde n'est qu'une eschole d'inquisition : ce n'est pas à qui

1. *Suffisance*. mérite.
2. « Qui se tapissent sous l'umbre estrangiere. » (SÉNÈQUE, *Lettres*, 33.) Traduction de Montaigne, à la marge de son exemplaire.
3. Non le livre, mais le sçavoir.
4. *La doctrine*, la science.
5. *Mousses*, émoussées, non déliées.
6. C'est la traduction d'Ovide à propos du chaos : *rudis indigestaque moles*.
7. Jusqu'à les réduire à néant.
8. Argument, sujet du débat.
9. Deux dialogues de Platon portent le nom de ces sophistes.
10. *Prinse*, prise, capture.
11. *Quester* (*quærere*), chercher.
12. Lactance. (*Institutions divines*, III, 28.)

mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses[1]. Autant peult faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict fauls; car nous sommes sur la maniere, non sur la matiere, du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on feist; et touts les jours m'amuse à lire en des aucteurs, sans soing de leur science, y cherchant leur façon, non leur subject : tout ainsi que je poursuys la communication de quelque esprit fameux, non afin qu'il m'enseigne, mais afin que je le cognoisse, et que le cognoissant, s'il le vault[2], je l'imite. Tout homme peult dire veritablement; mais dire ordonneement, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent : par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance ne m'offense point: c'est l'ineptie[3]. J'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui je marchandois[4]. Je ne m'esmeus pas une fois l'an des faultes de ceulx sur lesquels j'ay puissance; mais sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses asnieres[5] et brutales, nous sommes touts les jours à nous en prendre à la gorge : ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour[6] desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste que par une aultre teste; et entre plustost en composition[7] avecques le vice de mes gents, qu'avecques leur temerité[8], leur importunité, et leur sottise : qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire;

1. Dieu est toute vérité, possède seul la vérité. Belle et humble conclusion d'un pieux scepticisme, mais l'impression de tout ce passage n'est-elle pas que, renonçant à la recherche de la vérité pour elle-même, l'auteur ne songe qu'à fournir « de belles courses, » à exercer son esprit, à s'ébattre dans le vain plaisir d'une discussion stérile et, comme il le dit, « *artiste* ». Qu'est-ce au fond autre chose que l'art des sophistes si vigoureusement combattus par Socrate, dont il n'a pas le droit d'invoquer le nom et l'autorité en pareille profession. La dialectique de Socrate est parfois subtile, tirée de loin, remplie de « longueries d'apprêt, » mais c'est un *croyant*, il croit à la vérité, la cherche et souvent la démontre. Montaigne est un sceptique qui s'amuse et ruine à l'avance son autorité et notre créance. Il regarde, ajoute-t-il, « à la maniere, à la forme, à l'advocat, à la façon, et non à la matiere, à la substance, à la cause, au subject, comme Alcibiade ordonnoit qu'on feist. » C'est là ce que nous lui reprochons d'être, en toute cette discussion, disciple, non de Socrate, mais d'Alcibiade. En somme, il nous le confesse avec sincérité : ce qu'il déteste, c'est moins l'*erreur* que la bêtise humaine.

2. S'il en vaut la peine.

3. Voy. page 238, note 9, au mot *inepte*.

4. *Marchandois*, marchander, c'est proprement faire un marché, le débattre.

5. *Asnier*, *asniere* signifie ordinairement un conducteur d'ânes. Montaigne donne ici à cet adjectif une signification générale : d'âne, digne d'un âne.

6. *Pour*, à.

7. *Composition*, arrangement, accommodement, disposition à l'indulgence.

8. *Témérité*, sottise aveugle.

vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté : mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ni que jouïr qui vaille [1].

Or quoy, si je prends les choses aultrement qu'elles ne sont? Il peult estre : et pourtant [2] j'accuse mon impatience [3], et tiens premierement, qu'elle est egualement vicieuse en celuy qui a droict, comme en celuy qui a tort; car c'est tousjours une aigreur tyrannique, de ne pouvoir soulffrir une forme diverse à la sienne ; et puis, qu'il n'est [4], à la verité, point de plus grande fadeze [5] et plus constante, que de s'esmouvoir et picquer des fadezes du monde, ny plus heteroclite [6]; car elle nous formalise principalement contre nous; et ce philosophe du temps passé [7] n'eust jamais eu faulte d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se feust consideré. Myson, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et democritienne [8], interrogé, De quoy il rioit tout seul : « De ce mesme [9] que je ris tout seul, » respondit il. Combien de sottises dis je et responds je touts les jours, selon moy; et volontiers doncques combien plus frequentes, selon aultruy? si je m'en mords les levres, qu'en doibvent faire les aultres? Somme [10], il fault vivre entre les vivants, et laisser la riviere courre soubs le pont, sans nostre soing, ou, à tout le moins, sans nostre alteration [11]. De vray, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty; et ne pouvons souffrir le rencontre [12] d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? cette vicieuse aspreté tient plus au juge qu'à la faulte. Ayons tousjours en la bouche ce mot de Platon : « Ce que je treuve mal sain? n'est ce pas pour estre [13] moy mesme mal sain? ne suis je pas moy mesme en coulpe [14]? mon advertissement se peut-il pas renverser [15] contre moy? « Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux

1. A tirer aucun profit qui vaille.
2. *Et pourtant*, et c'est pourquoi.
3. Suivant son raisonnement, Montaigne avoue qu'il peut bien avoir tort : erreur ou vérité, peu importe, ce qui l'indispose contre lui-même c'est son impatience.
4. *Et puis, qu'il n'est.* Il faut rattacher la conjonction *que* au verbe *tiens*, exprimé plus haut, et puis, je tiens (je soutiens) que.
5. *Fadeze, fadaise*, bagatelle *fade*, sans valeur, niaiserie.
6. *Hétéroclite*, qui s'écarte des règles, par conséquent d'apparence ridicule et bizarre.
7. Héraclite, ce philosophe qui pleurait toujours, tandis que Démocrite ne cessait de rire sur la sottise humaine.
8. Semblable à celle de Timon le railleur misanthrope et de Démocrite le rieur.
9. C'est de moi-même.
10. En somme.
11. Sans que notre repos en soit altéré.
12. Encore un de ces substantifs masculins au seizième siècle.
13. Parce que je suis.
14. *Coulpe* (*culpa*), faute : Le subst. a disparu, mais nous avons conservé les mots *culpabilité*, *inculper*, *disculper*.
15. *Renverser*, retourner.

aultres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matieres controverses[1], sont ordinairement retorquables à nous[2], et nous enferrons[3] de nos armes : de quoy l'ancienneté[4] m'a laissé assez de graves exemples. Ce feut ingenieusement dict et bien à propos par celuy qui l'inventa :

Stercus cuique suum bene olet[5];

Nos yeulx ne veoyent rien en derriere[6] : cent fois le jour, nous nous mocquons de nous sur le subject de nostre voysin; et detestons en d'aultres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons, d'une merveilleuse impudence et inadvertence[7]. Encores hier je feus à mesme de veoir un homme d'entendement et gentil personnage se mocquant, aussi plaisamment que justement, de l'inepte façon d'un aultre qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié faulses (ceulx là se jectent plus volontiers sur tels sots propos, qui ont leurs qualitez plus doubteuses et moins seures); et luy, s'il eust reculé sur soy, se feust trouvé non gueres moins intemperant et ennuyeux à semer et faire valoir la prerogative de la race de sa femme[7]. Oh! importune presump-

1. Matières controversées, de controverse.

2. Peuvent être retorquées contre nous.

3. Montaigne (voir p. 253) écrit aussi *nous nous enferrons*, c'est la forme usitée maintenant.

4. Pour l'antiquité, les anciens; on n'emploie plus en ce sens le mot *ancienneté* qui veut être déterminé, l'ancienneté d'une maison, d'un droit.

5. Chacun aime l'odeur de son fumier. (Proverbe latin.)

6. Ce passage rappelle *la Besace* de la Fontaine :

... Tous tant que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers [nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux [autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son [prochain.
Le Fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps [d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.
(Livre Ier, fable VII.)

7. Nous nous garderons bien de retourner le reproche de ce ridicule contre l'auteur lui-même. Rappelons pourtant, à titre de curiosité, que sa famille Eyquem ou Ayquem est son vrai nom) établie à Bordeaux dans la rue de la Rousselle, s'enrichit dans le commerce, et spécialement dans celui du poisson salé; que Ramon Ayquem, riche marchand et bourgeois, est le fondateur de cette famille, originaire au quinzième siècle de Blanquefort en Médoc, que le domaine de Montaigne, arrière-fief dépendant de la magnifique seigneurie de Montravel, ne fut acquis aux Ayquem qu'après une transaction en 1509; que Montaigne, sachant que « la forme propre et essentielle de la noblesse en France, c'est la vacation militaire, » ne manque pas de chercher toujours à se rattacher à la noblesse militaire plutôt qu'à celle de robe : qu'il étale complaisamment son titre de citoyen romain dont il cite, tout en s'en raillant, le long diplôme dans ses *Essais* (liv. III, chap. IX), parchemin qu'il employa « tous ses cinq sens de nature » à obtenir. — Mais quoi, lorsqu'on aura établi, preuves en mains, que Montaigne n'échappe pas à la vanité des « registres de généalogie », ne sera-t-il pas le premier lui-même, en quelque passage, à confesser cette faiblesse au milieu de beaucoup d'autres ? Un peu plus loin ne nous dit-il pas le premier

tion, de laquelle la femme se veoid armee par les mains de son mary mesme! S'il entendoit du latin, il luy fauldroit dire :

Agesis! hæc non insanit satis sua sponte; instiga[1].

Je n'entends pas que nul n'accuse, qui ne soit net[2] (car nul n'accuseroit), voire ny net en mesme sorte de tache : mais j'entends que nostre jugement, chargeant sur un aultre, duquel pour lors il est question, ne nous espargne pas[3], d'une interne et severe jurisdiction. C'est office de charité, que qui ne peult oster un vice en soy cherche ce neantmoins à l'oster en aultruy, où il peult avoir moins maligne et revesche semence : ny ne me semble response à propos, à celuy qui m'advertit de ma faulte, dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela[4]? tousjours l'advertissement est vray et utile. Si nous avions bon nez, ordure nostre nous debvroit plus puïr[5], d'autant qu'elle est nostre : et Socrates[6] est d'advis que qui se trouveroit coulpable, et son fils, et un estrangier, de quelque violence et injure, debvroit commencer par soy à se presenter à la condamnation de la justice, et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau; secondement pour son fils, et dernierement pour l'estrangier : si ce precepte prend le ton un peu trop hault, au moins se doibt il presenter le premier à la punition de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'apperceoivent les choses que par les accidents externes : et n'est pas merveille, si, en toutes les pieces du service de nostre societé, il y a un si perpetuel et universel meslange de cerimonies et apparences superficielles; si que[7] la meilleure et plus effectuelle part des polices[8] consiste en cela. C'est tousjours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceulx qui nous ont voulu bastir, ces annees passees, un exercice de religion si contemplatif et immateriel[9], ne s'estonnent point s'il s'en treuve qui pensent qu'elle feust

que « c'est office de charité que qui ne peut oster un vice en soy, cherche, ce neantmoins, l'oster en aultruy. » (Voy. *Michel de Montaigne, son origine, sa famille*, par Th. Malvezin, Bordeaux, 1875.)

1. Courage! Elle n'est pas assez folle d'elle-même! excite encore sa folie! (Térence, *Andrienne*, act. IV, sc. II, v. 9.)

2. *Net*, exempt, pur.

3. Ne nous dispense pas.

4. Qu'est-ce à dire? (*quid id est?*)

5. *Puïr*, puer.

6. Platon, *Gorgias*, ch. XXXVI.

7. En sorte que, aussi.

8. Lois et règlements des cités.

9. On sait que le protestantisme a singulièrement simplifié et réduit l'apparat du culte extérieur, et toute cette pompe qui plait aux yeux et ajoute à l'édification des fidèles.

eschappee et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenoit parmy nous comme marque, tiltre, et instrument de division et de part, plus que par soy mesme[1]. Comme en la conference, la gravité, la robbe, et la fortune de celuy qui parle, donnent souvent credit à des propos vains et ineptes : il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redoubté, n'aye au dedans quelque suffisance aultre que populaire ; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions[2] et de charges, si desdaigneux et si morguant[3], ne soit plus habile que cet aultre qui le salue de si loing, et que personne n'employe[4]. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte ; chascun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent à la conference commune, et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de leur experience ; ils ont ouï, ils ont veu, ils ont faict : vous estes accablé d'exemples. Je leur dirois volontiers que le fruict de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses practiques, et se souvenir qu'il a guary quatre empestez[5] et trois goutteux, s'il ne sçait de cet usage tirer de quoy former son jugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art : comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette, et la fleute ; on oyt une harmonie en globe[6], l'assemblage et le fruict de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de les faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les fault poiser et assortir[7] ; et les fault avoir digerees et alambiquees[8], pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut jamais tant d'historiens ; bon est il tousjours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire ; grande partie, certes, au secours de la vie : mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs[9] et recueilleurs sont louables eulx mesmes.

1. Nous n'avons point à discuter jusqu'à quel point Montaigne est ici dans le vrai, mais il est certain qu'on s'attache aux opinions et aux dogmes par la résistance, la lutte et le martyre.

2. *Commissions*, postes, fonctions.

3. *Morguant*, qui a de la morgue : nous n'avons conservé que le substantif.

4. Tout ce passage semble avoir inspiré quelques pensées de la Bruyère. (Voy. chap. II des *Caractères, du Mérite personnel.*)

5. Pestiférés.

6. *En globe*, en masse, d'ensemble.

7. *Assortir*, c'est-à-dire réunir conformément à leur rapport.

8. *Alambiquees*, passées à l'alambic, analysées par la distillation.

9. *Recitateurs*, gens qui lisent ou récitent une leçon.

Je hais toute sorte de tyrannie, et la parliere[1], et l'effectuelle ; je me bande[2] volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent[3] nostre jugement par les sens ; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus[4], des hommes comme les aultres :

> Rarus enim ferme sensus communis in illa
> Fortuna[5] :

A l'adventure les estime lon et appercoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix[6] qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ayt plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge : celuy qui n'a pas remply sa force[7], il vous laisse[8] deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé jusques à son dernier poinct ; celuy qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espaules : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'aultres ; il s'en feust faict des bons hommes de mesnage, bons marchands, bons artisans ; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessoubs : pour estaler et distribuer cette riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin[9] n'a ny assez de vigueur, ny assez de maniement. Elle ne peult qu'en une forte nature ; or elles sont bien rares : et les foibles, dict Socrates[10], corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant ; elle paroist et inutile et vicieuse, quand elle est mal estuyee[11]. Voylà comment ils se gastent et affolent.

> Humani qualis simulator simius oris,
> Quem puer arridens pretioso stamine Serum
> Velavit, nudasque nates ac terga reliquit,
> Ludibrium mensis[12].

1. *Parlier, parliere*, adj. La tyrannie qui se traduit en paroles, et non pas seulement en effets.

2. *Je me bande*, je fais un effort violent, comme lorsqu'on tend (bande) un arc.

3. *Pipent*, trompent.

4. Tout au plus.

5. « Le sens commun est assez rare dans cette haute fortune. » (Juvénal, VIII, 73.)

6. Ils ne sont pas de force à supporter le fardeau.

7. *Remply sa force*, c'est-à-dire qui n'a pas trouvé l'emploi de sa force, donné sa mesure.

8. *Laisse deviner*, c'est-à-dire vous donne à deviner ; vous ne pouvez pas juger absolument de quoi il est capable.

9. *Engin*, adresse, industrie, d'une façon générale, toute espèce de machine.

10. *République* de Platon, livre VI, chap. IX.

11. Placée en un mauvais étui.

12. « Tel ce singe, imitateur de l'homme qu'un enfant a couvert, en riant, d'un précieux tissu de soie, mais il lui a laissé le derrière nu et le livre à la risée des convives. » (Claudien, *contre Eutrope*, I, 303.)

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loing au dessoubs de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus : comme ils promettent plus, ils doibvent aussi plus.

Et pourtant[1] leur est le silence, non seulement contenance de respect et gravité, mais encores souvent de proufilt et de mesnage[2]: car Megabyzus, estant allé veoir Apelles en son ouvrouer[3], feut longtemps sans mot dire; et puis commencea à discourir de ses ouvrages : dont il recent cette rude reprimande : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas jusques aux garçons de ma boutique qui ne te mesprisent[4]. » Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment[5] de la peincture : il debvoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve suffisance[6]. A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité!

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement plus par fortune que par merite; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys[7] : au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayants si peu d'addresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos[8] :

car la nature ne leur a pas donné la veue qui se puisse estender à tant de peuples, pour en discerner la precellence, et percer nos poictrines, où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il fault qu'ils nous trient par conjecture et à tastons; par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple; tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on

1. *Et pourtant*, mot déjà vu dans le sens de c'est pourquoi.

2. *Mesnage*, épargne.

3. *Ouvrouer*, lieu où se fait l'ouvrage, ouvroir, atelier.

4. Plutarque, *Des moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, chap. XIV. Elien, *Hist. diverses*, raconte ce mot comme étant de Zeuxis.

5. D'une façon qui ne convient pas au sujet.

6. *Presumptifve suffisance*, science dont on ne juge que par présomption, sur l'apparence.

7. Montaigne ne craint pas de dire à la royauté ses vérités, mais il le fait sans passion et semble parfois plaindre les rois plus que les blâmer : « Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. J'excuse plus de leurs fautes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge qui m'estonne. Il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree... » (III, VII.)

8. « Le principal mérite d'un prince est de bien connaître les siens. » (Martial, VIII, 15.)

en peust[1] juger par justice, et choisir les hommes par raison, establiroit, de ce seul traict, une parfaicte forme de police[2].

« Ouy mais, il a mené à poinct ce grand affaire. » C'est dire quelque chose; mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est justement recene, « Qu'il ne fault pas juger les conseils par les evenements[3]. Les Carthaginois punissoient les mauvais advis[4] de leurs capitaines, encores qu'ils feussent corrigez par une heureuse issue[5] : et le peuple romain a souvent refusé le triumphe à des grandes et tresutiles victoires, parce que la conduicte du chef ne respondoit point à son bonheur. On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et qui prend plaisir à rabbattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les faict heureux, à l'envy[6] de la vertu; et se mesle volontiers à favoriser les executions où la trame est plus purement sienne : d'où il se veoid tous les jours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publicques et privees; et, comme Siramnez le Persien[7] respondit à ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, « Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune, » ceulx cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais[8]. La pluspart des choses du monde se font par elles mesmes :

Fata viam inveniunt[9];

l'issue auctorise souvent une tresinepte conduicte : nostre entremise n'est quasi qu'une routine, et, plus communement, consideration d'usage et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire, j'ay aultrefois sceu, par ceulx qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur addresse : je n'y ay trouvé que des avis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez sont aussi peultestre les plus seurs et les plus commodes à la

1. *Peust*, pût.

2. *Police*, déjà vu ce mot dans le sens de forme de gouvernement.

3. Ovide a exprimé la même pensée :

... Careat successibus opto
Quisquis ab eventu facta notanda putat.
(*Héroïdes*, II, v. 85.)

Je souhaite des échecs à quiconque pense qu'il faut juger les faits par l'événement.

4. *Advis*, conseils, plans de conduite.

5. Tite-Live, XXXVIII, XLVIII.

6. *A l'envy*, en dépit de (*invitus*).

7. Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, lettre à l'empereur Trajan, au début.

8. Dans un sens opposé.

9. « Les destins trouvent bien leur chemin. » (Virg., *Enéide*, III, v. 395.)

practique, sinon à la montre. Quoy[1], si les plus plattes raisons sont les mieulx assises; les plus basses et lasches, et les plus battues[2], se couchent[3] mieulx aux affaires? Pour conserver l'auctorité du conseil des roys, il n'est pas besoin que les personnes prophanes[4] y participent, et y veoyent plus avant que de la premiere barriere : il se doibt reverer à credit et en bloc[5], qui en veult nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers visages : le fort et principal de la besongne, j'ay accoustumé de le resigner[6] au ciel.

Permitte divis cetera[7].

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances : c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le roolle de la fortune; est vaine et l'entreprinse de celuy qui presume d'embrasser et causes et consequences, et mener par la main le progrez de son faict; vaine sur tout aux deliberations guerrieres. Il ne feut jamais plus de circonspection et prudence militaire, qu'il s'en veoid par fois entre nous : seroit ce qu'on craind de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce jeu? Je dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation suyt, pour la pluspart, la conduicte du hazard : ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un aultre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations journalieres et casuelles[8] :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt[7].

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieulx leurs besongnes; on trouvera, ordinairement, que ce sont les moins habiles : il est advenu aux femmelettes, aux enfants, et aux insensez, de commander des grands estats, à

1. *Quoy?* Qu'est-ce que cela fait, qu'importe (*quid ad rem?*)
2. *Battues*, banales, vulgaires.
3. *Se couchent*, s'appliquent.
4. *Prophanes*, profanes, étrangers au conseil.
5. Le sens est celui-ci : Qui veut entretenir la réputation du conseil des rois, doit les révérer de confiance et d'une façon générale, sans y regarder de trop près.
6. D'en laisser la décision.
7. « Abandonne le reste aux dieux. » Horace, *Odes*, I, IX, 9.)
8. Subordonnées au hasard.
9. « La disposition de l'âme est mobile, et, suivant les variations du vent, elle est en proie, tantôt à une passion, tantôt à une autre. » (Virgile, *Géorg.*, I, 420.)

l'egual des plus suffisants princes[1] ; et y rencontrent (dict Thucydides[2]) plus ordinairement les grossiers que les subtils : nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence :

Ut quisque fortuna utitur.
Ita præcellet ; atque exinde sapere illum omnes dicimus[3];

par quoy je dis bien, en toutes façons, que les evenements sont maigres tesmoings[4] de nostre prix et capacité.

Or j'estois sur ce poinct, qu'il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cognen, trois jours devant, homme de peu, il coule[5] insensiblement, en nos opinions, une image de grandeur de suffisance[6] ; et nous[7] persuadons que, croissant de train et de credit, il est creu de merite : nous jugeons de luy, non selon sa valeur, mais à la mode des jectons[8], selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi, qu'il retumbe et se mesle à la presse, chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé[9] si hault : « Est ce luy? faict on; N'y sçavoit il aultre chose quand il y estoit? Les princes se contentent ils de si peu? Nous estions vrayement en bonnes mains! » C'est chose que j'ay veu souvent de mon temps : voire[10], et le masque des grandeurs qu'on represente aux comedies nous touche aulcunement[11], et nous pipe. Ce que j'adore moy mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs : toute inclination et soubmission leur est deue, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duicte[12] à se courber et fle-

1. Après avoir soutenu une thèse qui n'étonne pas chez Montaigne, celle du fatalisme réduisant à néant la part de la raison humaine, voici l'auteur qui passe outre et tombe dans une exagération manifeste qui ne semble plus qu'un jeu d'esprit. On peut admettre à la rigueur que « la suffisance », comme dit Montaigne, ne soit pas toujours indispensable à l'exercice des grandes charges, nous ne saurions lui concéder qu'elle y soit nuisible.

2. Livre III, chap. XXXVIII. Harangue de Cléon.

3. « Suivant qu'un homme use de la fortune, il s'élèvera et aussitôt chacun de s'écrier sur son habileté. » (PLAUTE, *Pseudolus*, II, 3, v. 13.)

4. Témoignages minces, de peu de valeur.

5. Il se glisse.

6. *Suffisance*, talent, habileté, ce mot revient fréquemment chez Montaigne.

7. *Nous persuadons, nous* est rég. indir., nous persuadons à nous-mêmes.

8. *Jectons*, jetons ; pièces de métal ou d'ivoire dont on se servait pour calculer des sommes, qui n'avaient, par conséquent, qu'une valeur de convention. Le sens de ce passage est analogue à celui de ces deux vers de Boursault :

Eussions-nous l'un et l'autre encore plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le roi fait valoir.
(*Esope à la cour*, II, 5.)

9. *Guindé*, élevé, poussé.

10. *Voire*, ici ne signifie pas vraiment, mais et même, il y a plus.

11. *Aulcunement*, en quelque manière, adv. d'affirmation.

12. *Duicte*, part. du verbe *duire*, porté à, qui s'est complu, habitué à.

chir, ce sont mes genoux. Melanthius, interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius : « Je ne l'ay, dict-il, point veue, tant elle est offusquee de langage[1] ; » aussi la pluspart de ceulx qui jugent les discours des grands debvroient dire : « Je n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur, et de majesté. » Antisthenes suadoit[2] un jour aux Atheniens qu'ils commandassent que leurs asnes feussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoient les chevaulx : sur quoy il luy feut respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : « C'est tout un, repliqua il ; n'y va que de vostre ordonnance ; car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres ne laissent pas d'en devenir incontinent tresdignes, parce que vous les y employez[3] : » à quoy touche l'usage de tant de peuples qui canonizent le roy qu'ils ont faict d'entre eulx, et ne se contentent point de l'honnorer, s'ils ne l'adorent. Ceulx de Mexico, depuis que[4] les cerimonies de son sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage ; ains, comme s'ils l'avoient deïfié par sa royauté, entre les serments qu'ils luy font jurer de maintenir leur religion, leur loix, leurs libertez, d'estre vaillant, juste, et debonnaire, il jure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumee, esgoutter les nuees en temps opportun, courir aux rivieres leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple.

Je suis divers[5] à cette façon commune : et me desfie plus de la suffisance quand je la veois accompaignee de grandeur de fortune et de recommendation populaire : il nous fault prendre garde combien c'est[6] de parler à son heure, de choisir son poinct, de rompre le propos, ou le changer, d'une auctorité magistrale, de se deffendre des oppositions d'aultruy par un mouvement de teste, un soubris, ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect. Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son advis à certain legier propos, qui se demenoit tout laschement en sa table, commencea justement ainsi : « Ce ne peult estre qu'un menteur ou ignorant qui dira aultrement que, » etc. Suyvez cette poincte philosophique, un poignard à la main[7].

1. Le mot est « Je ne l'ai pas vue, les mots me l'ont cachée. » (PLUTARQUE. *Comment il faut écouter*, 7.)

2. *Suadoit*, persuadait, conseillait.

3. Diogène Laërte. Liv. VI, c. 8, *Antisthène*.

4. *Depuis que*, à partir du moment où.

5. Opposé, d'avis contraire.

6. *Combien c'est*, de quel poids, de quelle autorité.

7. C'est-à-dire qu'une « conférence »

Voicy un aultre advertissement, duquel je tire grand usage : c'est Qu'aux disputes et conferences, touts les mots qui nous semblent bons ne doibvent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance estrangiere; il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte[1], à l'adventure[2] se pourra il verifier par moy mesme. Il n'y fault point tousjours ceder[3], quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il la fault combattre à escient, ou se tirer arriere, soubs couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logee en son aucteur. Il peult advenir que nous nous enferrons, et aydons au coup, oultre sa portee[4]. J'ay aultrefois employé, à la necessité et presse du combat, des revirades[5] qui ont faict faulsee[6] oultre mon desseing et mon esperance : je ne les donnois qu'en nombre, on les recevoit en poids. Tout ainsi comme, quand je debats contre un homme vigoreux, je me plais d'anticiper ses conclusions; je luy oste la peine de s'interpreter[7], j'essaye de prevenir son imagination imparfaicte[8] encores et naissante; l'ordre et la pertinence[9] de son entendement m'advertit et menace de loing : de ces aultres je fois tout le rebours; il ne fault rien entendre que par eulx, ny rien presupposer. S'ils jugent en paroles universelles[10], « Cecy est bon, Cela ne l'est pas, » et qu'ils rencontrent[11]; voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eux : qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence: pour quoy c'est; par où c'est[12]. Ces jugements universels, que je veois si ordinaires, ne disent rien; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe : ceulx qui en ont vraye cognoissance, le saluent et remarquent nommeement[13] et particulierement; mais c'est une hazardeuse entreprinse : d'où j'ay veu, plus souvent que touts les jours,

sur un pareil ton dégénère nécessairement en un véritable duel.

1. Cet emprunt est une sorte de promesse qui abuse et qu'on ne tient pas.

2. Ce fait. Montaigne en est une preuve.

3. Se laisser aller à l'admirer « sans en connaître la force. »

4. Celui qui s'enferre, double la force du coup en se précipitant au-devant.

5. Des répliques, des ripostes qui ont porté coup au delà de mon intention et de mon espérance. *Revirade* est un mot gascon qui n'a été employé en français que pour les jeux du trictrac et de la paume.

6. *Faussee*, coup fourré.

7. S'expliquer.

8. C'est-à-dire sa pensée, avant qu'il ait eu le temps de l'exprimer et presque de la concevoir nettement.

9. *Pertinence*, justesse.

10. En termes généraux.

11. Sent. *bien*.

12. C'est-à-dire qu'ils disent le pourquoi.

13. *Nommeement*, en nommant, spécialement.

advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'aucteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure[1], « Voylà qui est beau! » ayant ouï une entière page de Virgile; par là se sauvent les fins : mais d'entreprendre à le suyvre par espaulettes[2], et, de jugement exprez et trié, vouloir remarquer par où un bon aucteur se surmonte[3], poisant les mots, les phrases, les inventions, et ses diverses vertus, l'une aprez l'aultre : ostez vous de là[4]. *Videndum est, non modo quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam qua de causa quisque sentiat*[5]. J'oys[6] journellement dire à sots des mots non sots; ils disent une bonne chose : sçachons jusques où ils la cognoissent; veoyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison, qu'ils ne possedent pas; ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'adventure et à tastons : nous la leur mettons en credit et en prix. Vous leur prestez la main; à quoy faire? ils ne vous en sçavent nul gré, et en deviennent plus ineptes : ne les secondez pas, laissez les aller; ils manieront cette matiere comme gents qui ont peur de s'eschaulder; ils n'osent luy changer d'assiette et de jour[8] ny l'enfoncer : croulez[9] la tant soit peu; elle leur eschappe; ils vous la quittent[10], toute forte et belle qu'elle est : ce sont belles armes; mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay je veu l'experience! Or, si vous veuez à les esclaircir et confirmer, ils vous saisissent et desrobbent incontinent cet advantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que je voulois dire, voilà justement ma conception; si je ne l'ay ainsi exprimé, ce n'est que faulte de langue. Soufflez[11]. Il faut employer la malice mesme, à corriger cette fiere bestise. Le dogme d'Hegesias[12] « qu'il ne fault ny haïr ny accuser, ains instruire, » a de la raison ailleurs; mais ici c'est injustice et inhumanité de secourir

1. Sûre, qui ne compromet pas.
2. Par parcelles, en détail, pied à pied.
3. Se surpasse.
4. Quittez la place, si vous attendez cela.
5. « Il faut non seulement écouter ce que chacun dit, mais examiner encore ce que chacun pense, et pourquoi il pense. » (Cicéron, *Des devoirs*, I, 41.)
6. Du verbe *ouïr*, j'entends.
7. Boileau dit :
Un fat ouvre parfois un avis important.
(*Art poét.*, IV, 50.)
8. La mettre en lumière.
9. *Croulez la*, remuez-la.
10. *Ils vous la quittent*, vous l'abandonnent, n'en connaissant pas la valeur.
11. C'est-à-dire attisez le feu de la discussion, poussez-les.
12. Diogène Laërce. (II, 8. *Aristippe*.)

et redresser celuy qui n'en a que faire, et qui en vault moins. J'aime à les laisser embourber et empestrer encore plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se recognoissent[1].

La sottise et desreglement de sens n'est pas chose guarissable par un traict d'advertissement : et pouvons proprement dire de cette reparation[2] ce que Cyrus respond à celuy qui le presse d'enhorter son ost[3], sur le poinct d'une battaille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur le champ par une bonne harangue; non plus qu'on ne devient incontinent musicien, pour ouïr une bonne chanson[4]. » Ce sont apprentissages qui ont à estre faits avant la main[5]; par longue et constante institution[6]. Nous debvons ce soing aux nostres et cette assiduité de correction, et d'instruction; mais d'aller prescher le premier passant, et regenter l'ignorance et ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel je veulx grand mal. Rarement le fois je, aux propos mesme qui se passent avecques moy; et quite plustost tout, que de venir à ces instructions reculees[7] et magistrales; mon humeur n'est propre non plus à parler qu'à escrire pour les principiants[8] : mais aux choses qui se disent en commun, ou entre aultres[9], pour faulses et absurdes que je les juge, je ne me jecte jamais à la traverse, ny de parole ny de signe.

Au demourant, rien ne me despite tant en la sottise, que de quoy[10] elle se plaist plus que aulcune raison ne se peult raisonnablement plaire. C'est malheur[11], que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous[12], et vous renvoye tousjours mal content et craintif; là où l'opiniastreté et la temerité remplissent leurs hostes d'esjouïssance et d'asseurance. C'est aux plus malhabiles[13] de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en retournants toujours du combat pleins de gloire

1. S.-ent. *embourbés et empestrés.* C'est un peu la méthode que Socrate emploie avec les sophistes, mais, nous l'avons dit, dans un but plus relevé. Pascal a, dans le chapitre de l'*Art de conférer*, reproduit la pensée de Montaigne et même quelques-unes de ses expressions.

2. Cette méthode de corriger la sottise d'autrui.

3. D'exhorter, d'encourager son armée.

4. Xénophon. (*Cyropèdie*, livre III, chap. III.)

5. *Avant la main*, avant la mise en œuvre.

6. *Institution*, éducation.

7. Profondes, abstruses, où l'on est obligé de remonter loin (*alte petitus*).

8. *Principiants*, qui en sont aux principes, les commençants.

9. Entre quelques-uns.

10. Que de ce que, que de voir que.

11. Il est à regretter que.

12. *De vous*, à vous.

13. Montaigne veut dire : « C'est le fait des plus malhabiles, etc. »

et d'alaigresse ; et, le plus souvent encores, cette oultrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné, à l'endroict de l'assistance[1], qui est communement foible et incapable de bien juger et discerner les vrais advantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve de bestise : est il rien certain, resolu, desdaigneux, contemplatif, grave, serieux, comme l'asne?

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference[2] et communication, les devis pointus et coupez[3] que l'alaigresse et la privauté introduict entre les amis, gaussants et gaudissants[4] plaisamment et vifvement les uns les aultres? exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre ; et, s'il n'est aussi tendu et serieux que cet aultre exercice que je viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins proufitable, comme il sembloit à Lycurgus[5]. Pour mon regard[6], j'y apporte plus de liberté que d'esprit, et y ay plus d'heur[7] que d'invention : mais je suis parfaict en la souffrance; car j'endure la revenche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration[8] : et à la charge qu'on me faict, si je n'ay de quoy repartir brusquement sur le champ, je ne vois[9] pas m'amusant à suyvre cette poincte d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté ; je la laisse passer, et, haissant joyeusement les aureilles, remets d'en avoir ma raison[10] à quelque heure meilleure : n'est pas marchand qui tousjours gaigne. La pluspart changent de visage et de voix où la force leur fault[11]; et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise, nous pinceons par fois des chordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense ; et nous entradvertissons utilement de nos defaults.

Il y a d'aultres jeux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que je hais mortellement; j'ai la peau tendre et sensible ; j'en ay veu, en ma vie, enterrer deux princes de nostre sang royal. Il faict laid se battre en s'esbattant[12].

1. Dans l'opinion de ceux qui assistent à la discussion.
2. Sous ce titre du chapitre : « *De l'art de conferer.* »
3. Propos malicieux et à bâtons rompus.
4. Se raillant et se réjouissant.
5. Plutarque, *Lycurgue*, 25.
6. Pour ce qui me regarde.
7. *Heur*, bonheur, il a quelques ripostes heureuses, mais n'est pas sûr de toujours trouver.
8. *Sans alteration*, sans que ma bonne humeur en soit altérée.
9. *Je ne vois pas*, je ne vais pas.
10. Ma revanche. On dit ainsi *rendre raison* à quelqu'un.
11. *Fault*, du verbe *faillir*, manquer.
12. Montaigne distingue entre se battre, jeu de manant, et s'ebattre spirituellement. Le proverbe dit : jeu de main, jeu de vilain.

Au reste, quand je veulx juger de quelqu'un, je luy demande combien il se contente de soy[1], jusques où son parler ou son esprict lui plaist. Je veulx eviter ces belles excuses, « Je le feis en me jouant;

Ablatum mediis opus est incudibus istud[2];

Je n'y feus pas une heure; Je ne l'ay reveu depuis[3]. » Or, dis je, laissons doncques ces pieces; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure : et puis, que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage? est ce ou cette partie, ou cette cy? la grace, ou la matiere, ou l'invention, ou le jugement, ou la science? Car ordinairement je m'apperceois qu'on fault[4] autant à juger de sa propre besongne, que de celle d'aultruy, non seulement pour l'affection qu'on y mesle, mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer : l'ouvrage, de sa propre force et fortune, peult seconder l'ouvrier, et le devancer oultre son invention et cognoissance. Pour moy, je ne juge la valeur d'aultre besongne[5] plus obscurement que de la mienne, et loge les Essais tantost bas, tantost hault, fort inconstamment et doubteusement. Il y a plusieurs livres utiles, à raison de leurs subjects, desquels l'auteur ne tire aulcune recommendation[6]; et des bons livres, comme des bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. J'escriray la façon de nos convives et de nos vestements[7], et l'escriray de mauvaise grace; je publieray les edicts de mon temps, et les lettres des princes qui passent ez mains publicques; je feray un abbregé sur un bon livre (et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé), lequel livre viendra à se perdre[8], et choses semblables : la posterité retirera utilité singuliere de telles compositions; moy, quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand je leus Philippe de Comines[9], il y a plusieurs annees,

1. Quelle opinion il a de lui, s'il en est satisfait.

2. Cet ouvrage ne fait que sortir encore de l'enclume. (OVIDE, *Tristes*, I, VI, v. 29.)

3. C'est le mot d'Oronte s'apprêtant à montrer son sonnet à Alceste :

... Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure [à le faire.
Et le misanthrope de répondre :
Nous verrons bien, le temps ne fait rien à [l'affaire!

(MOLIÈRE, *Misanthrope*, act. I, sc. II.)

4. *Fault*, de *faillir*. Ce mot a ici le sens de se tromper.

5. D'aucun ouvrage.

6. Gloire.

7. C'est-à-dire sur un sujet futile, une question de mode, de coutumes.

8. C'est un accident qui se voit dans l'histoire littéraire, les abrégés d'usage plus commode font négliger les livres originaux qui finissent par se perdre. Justin est cause que les œuvres de Trogue Pompée ont disparu.

9. Sur Philippe de Comines, voy. p. 230, note 2.

tresbon aucteur certes, j'y remarquay ce mot pour non vulgaire : « Qu'il se fault bien garder de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la juste rescompense : » je debvois louer l'invention mais pas luy[1] ; je la rencontray en Tacitus, il n'y a pas longtemps : *Beneficia eo usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur*[2] : et Seneque vigoreusement : *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat*[3] : Et Cicero, d'un biais plus lasche : *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest*[4]. Le subject, selon qu'il est, peult faire trouver un homme sçavant et memorieux[5]; mais pour juger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il fault sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et, en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt, en consideration du choix, disposition, ornement et langage qu'il a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matiere, et empiré[6] la forme, comme il advient souvent! Nous aultres, qui avons peu de practique avecques les livres, sommes en cette peine, que quand nous veoyons quelque bonne invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction, de quelque sçavant, si cette piece leur est propre, ou si elle est estrangiere : jusques lors je me tiens tousjours sur mes gardes.

Je viens de courre d'un fil[7] l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient gueres; il y a vingt ans que je ne meis en livre une heure de suite); et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs freres qu'ils sont. Je ne sache point d'aucteur qui mesle à un registre publicque[8] tant de consideration des mœurs et inclinations particulieres : et me semble le rebours de ce

1. Comines lui-même (III, 12) ne s'attribue pas ce mot, car il déclare qu'il le tient de « *son maistre* » (Louis XI), qui lui « *en alleygua son aucteur, et de qui il le tenoit.* »

2. « Les bienfaits sont agréables tant que l'on croit pouvoir s'acquitter; quand ils dépassent de beaucoup la reconnaissance, on les paye de haine. » (Tacite, *Annales*, IV, 18.)

3. « Celui qui trouve honteux de ne pas rendre, voudroit qu'il n'y eut plus personne à qui il fût obligé. » Sénèque, *Lettre* 81.)

4. « Celui qui ne pense pas être quitte envers vous, ne saurait être votre ami. » (Q. Cicéron, *Sur la brigue du consulat*, ch. IX.)

5. Doué d'une heureuse mémoire. Montaigne paraît avoir créé directement du mot latin *memor* ce terme qui manque à notre langue.

6. *Empiré*, gâté.

7. *D'un fil*, tout d'une suite, sans m'arrêter.

8. *Registre publicque*, enregistrement des faits politiques.

qu'il luy semble à luy [1]. Qu'ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subjects, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des battailles et agitations universelles; si que [2] souvent je le treuve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvements publicques despendent plus de la conduicte de la fortune; les privez. de la nostre. C'est plustost un jugement. que deduction d'histoire [3], il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre; il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict [4], c'est une pepiniere de discours ethiques [5] et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennant quelque rang au maniement du monde. Il plaide tousjours par raisons solides et vigoreuses, d'une façon poinctue [6] et subtile, suyvant le style affecté du siecle; ils aimoient tant à s'enller, qu'où ils ne trouvoient de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire [7] de Seneque : il me semble plus charnu; Seneque plus aigu. Son service [8] est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present; vous diriez souvent qu'il nous peinct, et qu'il nous pince [9].

Ceulx qui doubtent de sa foy [10], s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs [11]. Il a les opinions saines, et pend du bon party aux affaires romaines. Je me plains un peu toutesfois de quoy il a jugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gents de bien qui ont vescu et traicté avecques luy; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert [12]. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ny de vengeance; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté oultre les

1. *Annales*. XVI, 16, et *Histoires*. I, 1.
2. *Si que*, si bien que, en sorte que.
3. L'édition de 1588 donne : narration d'histoire.
4. *A droict*, à raison. Nous avons déjà rencontré cette locution, mais dans une acception un peu différente.
5. *Ethiques*, moraux.
6. *Poinctue*, pénétrante.
7. *Il ne retire pas mal à*, il a assez de ressemblance avec.
8. *Service*, usage, utilité.
9. *Pince*, Montaigne dit ailleurs dans le même sens, *poindre*, piquer, critiquer.
10. *Foy*, sincérité, véracité.
11. *De luy vouloir mal d'ailleurs*, c'est-à-dire d'avoir contre lui quelque parti pris, quelque prévention.
12. *Couvert*, dissimulé. (*Histoires*. II, 38.)

bornes de la raison, mais non pas jusques à une mesure si effrenee : il n'y a rien, en sa vie, qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encore ne fault il pas contrepeiser le souspeçon à l'evidence[1] : ainsi je ne l'en crois pas. Que ses narrations soyent naïfves[2] et droictes, il se pourroit, à l'adventure, argumenter de cecy mesme, Qu'elles ne s'appliquent pas tousjours exactement aux conclusions de ses jugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il a prinse, souvent oultre la matiere qu'il nous montre[3], laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui lui commandoient, et ignoré la vraye : cela, c'est son malheur, non pas son default[4].

J'ay principalement consideré son jugement, et n'en suis pas bien esclaircy par tout : comme ces mots de la lettre que Tibere, vieil et malade, envoyoit au senat[5], « Que vous escriray je, messieurs, ou comment vous escriray je, ou que ne vous escriray je point en ce temps ? les dieux et les deesses me perdent pirement que je ne me sens touts les jours perir, si je le sçais ! » je n'apperceois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormente la conscience de Tibere ; au moins lors que j'estois à mesme[6], je ne le veis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lasche, qu'ayant eu à dire qu'il avoit exercé certain honorable magistrat[7] à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dict : ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte ; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faulte de cœur : un jugement roide et haultain, et qui juge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples[8], ainsi que de chose estrangiere ; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté[9]. J'ose non

1. C'est-à-dire donner au soupçon, à la présomption le même poids, la même autorité qu'à l'évidence. C'est parfois le tort de Tacite.

2. *Naïfves*, sincères.

3. C'est-à-dire que ses jugements ne sont pas toujours déduits du fait particulier qui semble les amener, ils ont une portée plus générale.

4. Ici Montaigne répond d'une façon implicite aux reproches qui ont été adressés à Tacite, d'avoir calomnié les chrétiens, qu'à propos des supplices les plus raffinés infligés par Néron, il juge dignes des dernières rigueurs *novissima exempla meritos*. *Annales*, XV, 44. Au reste, l'historien n'a pas été plus indulgent aux Juifs qu'il juge sur les superstitions populaires. (*Histoires*, II, 4 et ailleurs.)

5. Tacite, *Annales*, VI, 6. Suétone est du même avis que Tacite sur cette lettre. (*Tibère*, LXVII.)

6. *A mesme*, c'est-à-dire dans le courant de ma lecture.

7. *Magistrat*, magistrature. Tacite avait été quindecemvir et préteur.

8. *Des propres exemples*, des exemples tirés de sa propre personne.

9. Montaigne met lui-même ce pré-

seulement parler de moy, mais parler seulement de moy : je fourvoye [1] quand j'escris d'aultre chose, et me desrobbe à mon subject [2]. Je ne m'aime pas si indiscretement, et ne suis si attaché et mesté à moy, que je ne me puisse distinguer et considerer à quartier [3], comme un voysin, comme un arbre : c'est pareillement faillir de ne veoir pas jusques où on vault, ou d'en dire plus qu'on n'en veoid. Nous debvons plus d'amour à Dieu qu'à nous, et le cognoissons moins ; et si en parlons tout nostre saoul [4].

Si ces escripts [5] rapportent aulcune chose de ses conditions, c'estoit un grand personnage, droicturier [6] et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachees et mortes, s'estant desparties [7] des bras [8]. J'ay accoustumé, en telles choses, de plier sous l'auctorité de si grands tesmoings.

Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeulx de sa salive, et je ne sçais quel aultre miracle [9], il le faict par l'exemple et debvoir de touts bons historiens. Ils tiennent registre des evenements d'importance : parmy les accidents publicques, sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur roolle de reciter les communes creances, non pas de les regler; cette part touche les theologiens, et les philosophes directeurs des consciences : pourtant tressagement, ce sien compaignon, et grand homme comme luy : *Equidem plura transcribo, quam credo ; nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere, quæ accepi* [10]; et l'aultre : *Hæc neque affirmare,*

texte en pratique et de plus en plus à mesure qu'il prend des années.

1. Je fais fausse route.

2. Il nous a prévenus dès la première page : « Je suis moy mesme la matière de mon livre. »

3. *A quartier*, à part ; locution encore très usitée au dix-septième siècle.

4. Autant qu'il nous plait.

5. Montaigne revient ici à Tacite.

6. *Droicturier*, qui aime la droiture.

7. *Desparties*, au sens propre, la partie se détachant du tout.

8. *Annales*, XIII, 35. Peut-être Montaigne s'attache-t-il ici à un trait de mince importance, qu'il rapporte en passant et sans s'y arrêter autrement. Il n'y a pas, pour de tels détails à « plier sous l'auctorité de si grands tesmoings. » Mais c'est une habitude que lui a donnée le commerce de Plutarque. Il est, comme lui, *anecdotier*, plus moraliste que critique, attachant moins de prix à la véracité, à la valeur des témoignages qu'à l'intérêt moral des récits.

9. *Histoires*, liv. IV, ch. LXXXI.

10. « J'en dis plus que je n'en crois, car je n'ose ni affirmer des faits dont je doute, ni supprimer ceux qu'on m'a transmis. » (QUINTE CURCE, liv. IX, ch. Ier.) Si quelque chose pouvait

neque refellere operæ pretium est.....: famæ rerum standum est[1]. Et escrivant en un siecle auquel la creance des prodiges commençeoit à diminuer, il dict ne vouloir pourtant laisser d'inserer en ses annales, et donner pied à chose receue de tant de gents de bien, et avecques si grande reverence de l'antiquité : c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils receoivent, que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que je traicte, et qui n'en doibs compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout : je hazarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me desfie, et certaines finesses verbales dequoy je secoue les aureilles; mais je les laisse courir à l'adventure. Je veois qu'on s'honore[2] de pareilles choses; ce n'est pas à moy seul d'en juger. Je me presente debout et couché; le devant et le derriere; à droicte et à gauche, et en touts mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousjours pareils en application et en goust. Voylà ce que la memoire m'en presente en gros, et assez incertainement : touts jugements en gros sont lasches et imparfaicts[3].

prouver que Quinte Curce ne mérite pas le crédit dont il a joui en France aux seizième et dix-septième siècles, encore moins le titre de « grand homme » que lui décerne l'auteur des *Essais*, le mettant presque sur le pied de Tacite, c'est une pareille opinion. Est-ce qu'il est du devoir de l'historien de ramasser et de rapporter tous les commérages? Est-ce que le sens critique qui lui fait discerner les matériaux bons ou mauvais n'est pas sa première faculté?

1. « Il ne vaut pas la peine d'affirmer ni de réfuter ces choses, force est de s'en tenir à la renommée. » (Tite-Live, I, *Préface*, et VIII, 6.) Disons à la décharge de Tite-Live (qui a le tort de ne citer ses autorités que par exception), que pour les débuts de l'histoire romaine déjà obscurcie, remplacée de son temps par la légende, il lui faut bien se servir de ces seuls documents si médiocre qu'en soit la valeur. La tradition est un des moindres témoignages, mais prend de la valeur à défaut de plus considérables.

2. Il suit l'exemple donné, voyant que bien des gens se sont fait honneur de « ces boutades et de ces finesses. »

3. L'auteur se livre au jugement de « ses parents et de ses amis », car il ne semble pas croire qu'il écrit pour la postérité; les règles d'un pareil livre, s'il y en a, ne sont pas celles de l'histoire. Il ne faut donc pas prendre au sérieux cette sorte de comparaison instituée entre les *Histoires* et les *Essais*. Montaigne nous le dit lui-même : « Il est roy de sa matiere et n'en doibt compte à personne. »

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — La pédagogie au seizième siècle. 1
Étude sur Rabelais 15

Gargantua (Extraits)

Livre Ier. — Chapitre XIV 39
— Chapitre XV 42
— Chapitre XXI 44
— Chapitre XXIII. 47
— Chapitre XXIV. 58

Pantagruel (Extraits)

Livre II. — Chapitre V 62
— Chapitre VI 67
— Chapitre VII. 70
— Chapitre VIII 81

Étude sur Montaigne. 89

Essais

Livre Ier. — Chapitre XXIV 129
— Chapitre XXV. 144
Livre II. — Chapitre VIII 190
— Chapitre X. 214
Livre III. — Chapitre VIII 232

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Vve EUG. BELIN ET FILS

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED